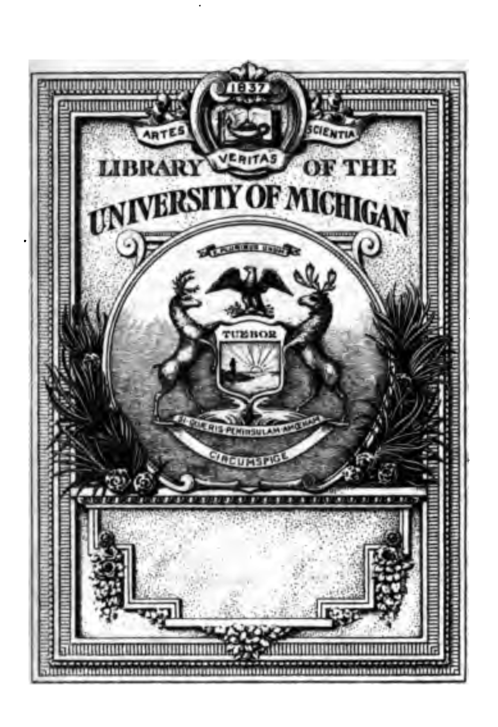




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

VOYAGES

DANS LE PAYS DES HOTTENTOTS,

A LA CAFFRERIE,

A LA BAYE BOTANIQUE,

ET DANS LA NOUVELLE HOLLANDE.

VOYAGES

DANS LE PAYS DES HOTTENTOTS

A LA CAFFRERIE,

A LA BAYE BOTANIQUE,

ET DANS LA NOUVELLE HOLLANDE.

Traduits de l'Anglois, accompagnés de détails précieux relatifs à M. DE LA PEYROUSE.

A PARIS,

Chez LETELLIER, Libraire, quai des Augustins, n°. 50.

1790.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

Les noms du Capitaine *Tench* & du Lieutenant Patterson, recommandent cet ouvrage à tous ceux qui connoissent les lumieres & la probité de ces voyageurs; ils sont très-connus, très-estimés en Angleterre, tant pour la sagesse de leurs observations, que pour la partie Nautique de leurs ouvrages. S'il est vrai que des regrets éternels doivent se mêler au souvenir du courage & des malheurs de M. de la Peyrouse & de ses compagnons d'infortunes; si, comme tout le fait présumer, ses vaisseaux ne doivent jamais revoir les ports de la France, combien ne seront pas précieux à leurs compatriotes les détails qui les concernent! Nous sommes bien persuadés que nos lecteurs ne seront mécontens que de leur briéveté.

On ne confondra point ces Voyages avec ces compilations informes & fautives que des écrivains *avides d'argent & de repos* grossissent dans leur cabinet, ou font grossir par leurs Secrétaires.

Ces Voyages, écrits par de vrais & courageux voyageurs, nous apprennent des faits ignorés, & nous décrivent des pays où personne n'avoit encore pénétré. Il est aisé de s'en appercevoir, car jamais un lecteur qui a du tact n'a confondu la froide relation d'un gazetier, avec le récit animé, piquant & varié de celui qui peint sur les lieux.

On pourra joindre cet ouvrage avec les nouveaux Voyages au Cap de Bonne-Espérance, & avec la Description de la Guinée & de *Dahomé*, par Robert *Norris*. Ce dernier Voyage ne seroit point complet sans celui que nous publions. Le Commerçant & le Philosophe en tireront des lumieres & des observations précieuses, dans un moment où l'Afrique occupe essentiellement les uns & les autres.



RELATION DE QUATRE VOYAGES

DANS

LE PAYS DES HOTTENTOTS

ET DANS

LA CAFFRERIE,

Pendant les Années 1777, 1778 & 1779.

PREMIER VOYAGE.

INTRODUCTION ; = Départ du Cap, en octobre 1777, avec le Capitaine Gordon ; = Voyage sur le rivage de False-bay ; = Productions de la nature dans ce pays ; = Hollandois-Hottentots ; = Hang-Lip ; = Rivière Palmita ; = Rivière Knoflick ; = Kraal jusques à How-Hook ; = Lion tué ; = Bains chauds ; = Observations sur la chaleur de l'eau des

bains ; = Départ des bains chauds ; = Premier Kraal des Hottentots près le Tigre-Hook ; = Rivière Breed ; = Arrivée à Zwellendam, lieu de la résidence du Chef de la Justice ; = Route à Grootfaders-Bosck ; = Terre d'Egypte ; = Productions ; = Passage du Plata-Kloaf à la terre de Channa ; = Observations sur l'usage du Channa, mélé avec le Dacka ; = Climat & Sol ; = Slang river, ou rivière du Serpent ; = Rivière de Saffran ; = Rivière de l'Eléphant ; = Accident arrivé à nos bagages ; = Arrivée aux bains chauds ; = Manière d'empêcher que nos bœufs de trait ne soient inquiétés par les lions ; = Vallée de l'Ours ; = Etendue de ce voyage ; = Le Capitaine Gordon continue sa route par les montagnes de neige ; = Retour vers le Cap ; = Rencontre des Ingénieurs qui levoient le plan de ce pays ; = Hottentots-Chonacquas ; = Lionne tuée ; = Rencontre de quelques habitans qui alloient au Cap ; = Arrivé du Kloaf Atquas ; = Courte description de la terre d'Hottniqua ; = Arrivée au Cap.

Mai 1777.

IL n'y a aucune partie du monde qui soit si peu connue des Européens, que les vastes régions de l'Afrique, situées au sud de la ligne

équinoxiale. L'ambition toujours active de la république Romaine, & le génie explorateur du commerce, n'ont jamais été au-delà de certaines limites. Satisfaits de la conquête & des productions de ces provinces, qui bordent la Mer rouge & la Méditerranée, les Romains considéroient les autres parties du continent comme de vastes déserts inutiles à l'homme, à qui ils ne présentoient qu'un climat brûlant, rafraîchi seulement par les orages & les débordemens des rivières, & dont la possession ne pouvoit rien ajouter à leur gloire; c'est pourquoi ils les laissèrent dans leur antique obscurité. Les Arabes victorieux, en étendant leurs conquêtes, l'empire des arts & des sciences ne franchirent jamais les limites que les premiers vainqueurs de ces contrées s'étoient marquées à eux-mêmes, & qui, du nord au sud, ne s'étendoient pas beaucoup au-delà de *6* degrés, ou 360 milles.

Jean Leo, qui vivoit au seizième siècle, paroît avoir à peine connu la moitié de cette partie du globe; & quoiqu'une grande partie ait été découverte depuis, néanmoins un espace immense nous reste encore inconnu.

Il est des objets que l'ambition a dédaigné de considérer, ou qu'elle a cru au-dessous d'elle d'entreprendre, que l'esprit de l'industrie, non

Mai 1777.

moins actif, a regardé comme digne de son attention, & dont il a tiré tous les avantages possibles. C'est en quelque sorte le cas où nous nous trouvons relativement à l'Afrique, quoique nous soyons encore loin du but où nous pouvons raisonnablement espérer d'atteindre.

La soif de l'or, qui a donné aux Européens le courage nécessaire pour traverser des mers immenses, dans des climats inconnus, afin d'y découvrir de nouvelles limites, & des terres qui sembloient d'abord n'exister que dans l'imagination, a, dans cette partie du monde, fixé leurs opérations par préférence sur les côtes & les campagnes adjacentes. La poudre d'or, qui se trouve sur les montagnes, l'ivoire, & plus que toute autre chose, les déplorables victimes dévouées par la tyrannie & l'avarice, ont encouragé les navigateurs entreprenans à visiter fréquemment quelques parties de ces côtes. Mais leur curiosité ou leur avarice n'étant pas satisfaites ou assez puissantes pour leur inspirer d'autres désirs, ils n'ont pas tenté de connoître une contrée où les bénéfices étoient incertains, & les fatigues ainsi que les dangers inévitables. Les régions intérieures de l'Afrique sont restées par cette raison sans valeur à nos yeux, seulement, peut être, parce qu'elles nous étoient inconnues.

Mais si l'ambition n'inspira jamais aux vainqueurs du monde le désir d'étendre leur empire jusques sur les déserts affreux de l'Afrique, si le commerce n'a pas invité les hommes à examiner un pays dont l'apparence extérieure ne présentoit rien de séduisant à ceux qui n'ont d'autre objet que d'accroître leurs richesses, & qui puisse entrer en compensation avec les dangers que l'on rencontre à faire la découverte de ces régions horribles & brûlantes, habitées par des animaux voraces & des reptiles dangereux; cependant il est des hommes pour qui, malgré toutes leurs terreurs, ces pays ne présentent que des objets capables d'ajouter à leur satisfaction. Le naturaliste y trouvera un champ vaste pour ses observations, & là il découvrira des objets capables, par leur immense variété, de satisfaire tous ses goûts; là il verra tous les objets simples dans l'état de nature, & considèrera dans le sauvage Hottentot ces vertus qu'il a peut-être désiré vainement de trouver dans les sociétés civilisées. Mai 1777.

Pénétré de ces sentimens, & fortement excité par la perspective d'un pays dont les productions nous sont inconnues, je quittai l'Angleterre avec la résolution de satisfaire une curiosité qui, si on ne la regarde pas comme utile à la société, est au moins innocente.

Mai 1777.

Nous arrivâmes au Cap de Bonne-Espérance vers la mi-mai. La saison étoit trop avancée pour aller dans la baie de Table (Table bay), sans courir quelques risques, suite nécessaire des temps variables & inconstans que l'on éprouve à cette époque, qui est celle des moussons ou des hivernages ; nous jetâmes l'ancre par cette raison à False-bay. Peu de temps après notre arrivée, une pluie d'avalasse m'empêcha de voir aucune partie de pays, & vers la fin de ce mois les montagnes près le Cap furent couvertes de neige pendant plusieurs jours : c'est ce qui fit que pendant l'hiver je ne pus faire que quelques excursions aux environs de la ville du Cap ; pendant ce temps je fis aussi les préparatifs nécessaires à mon voyage dans l'intérieur, aussitôt que la saison seroit plus favorable.

Je fus singulièrement favorisé par la rencontre du capitaine Gordon, (actuellement colonel) qui avoit voyagé dans ces campagnes quelques années auparavant, (en 1774) & étoit tout récemment arrivé de Hollande en qualité de commandant en second, il devoit succéder au colonel du Phren, qui étoit alors commandant en chef. Le colonel Gordon a beaucoup étudié & est très versé dans toutes les branches de l'histoire naturelle, & je pense qu'il est le

ſeul qui ait acquis une certaine connoiſſance de ces pays, d'autant qu'il a voyagé dans l'intérieur des terres, à la diſtance de près de 1500 milles du Cap. Il ſavoit la langue des Hottentots, ce qui, joint à une parfaite intelligence du Hollandois, lui donnoit un avantage ſur la plupart des autres voyageurs. Mai. 1777.

M. Maſon, dans ſa lettre à la Société royale, ayant décrit la campagne des environs du Cap, il ne ſera pas néceſſaire que j'entre dans une deſcription géographique, ou que j'ajoute la moindre choſe ſur ce qui y a rapport, excepté ce qui ſe préſente naturellement à mes obſervations.

L'époque à laquelle je m'étois propoſé de commencer mon long voyage, étoit le commencement d'octobre, lorſque l'atmoſphère eſt dans cet état que l'on a ſi long-tems déſiré, & preſque toutes les plantes en fleurs; & pour cette entrepriſe, je m'étois déja préparé d'avance par des excurſions journalières, qui me procurèrent une connoiſſance générale du théâtre de mes futures obſervations.

Le 5 octobre 1777, le jour qui précéda notre départ, nous fûmes témoins d'un phénomène des plus extraordinaires, & que les habitans attribuent à un vent de nord-oueſt extrêmement froid en pleine mer : un ſi grand Octobre 1777.

Octobre 1777

nombre de poissons furent jetés dans la baie de la Table, particulièrement des cochons de mer & des espadons, & toute la baie en étoit tellement couverte, que l'on auroit pu croire facile de la traverser sur le dos de ces poissons. Près le bord de baie, l'eau étoit teinte de leur sang, & plusieurs centaines de poissons furent jetés à terre par les vagues; les habitans les coupèrent par morceaux pour en extraire l'huile.

Le 6, ayant envoyé nos bagages en avant, le capitaine Gordon & moi nous quittâmes la ville du Cap, & procédâmes le long du bas de la montagne de la Table; cette route conduit vers Constantia. Nous dinâmes dans la maison de M. Beker, qui n'est qu'à 2 milles de Constantia, cette maison étant avantageusement située, & à l'abri des vents de nord-ouest & de sud-ouest. Cet endroit produit d'excellens vins, quoique sa situation soit basse; Constantia néanmoins est préférable à tous les autres endroits de ce district, non-seulement parce qu'il est un peu plus élevé, mais aussi par la nature de son sol, qui est un sable léger & gras.

Toute la campagne abonde en *protea argentea*, en plusieurs sortes de leucadendrons, en éricas, (bruyères) & gnaphaliums, (patte de

lion) dont pluſieurs échantillons ont été envoyés en Europe. Nous paſsâmes cette nuit en un lieu appelé *Sand-Fleet*, qui appartient à un riche fermier nommé *Etain*. Il eſt inutile de donner de nouveaux éloges à la manière dont ces peuples exercent l'hoſpitalité, puiſqu'elle a été remarquée & eſt devenue l'objet des ſouvenirs les plus chers de tous les voyageurs qui ont été dans ces contrées. Le jour ſuivant nous fûmes retenus par le mauvais temps.

Octobre 1777.

Le 8 nous continuâmes notre voyage le long de la partie baſſe de Falſe-bay, en commençant de la pointe de Mœſon-Berg, juſqu'au pays des Hottentots-Hollandois, qui n'eſt qu'une continuation de ce que l'on appelle *Sand-Down* (ou chûte de ſable). Il ſe trouve une aſſez grande étendue de pays entre Table-bay & Falſe-bay, dont la plus grande partie eſt inhabitable, eu égard aux ſables blancs que les vents de ſud-eſt ſoufflent comme par ſillons; & cependant il y a beaucoup d'arbriſſeaux diſperſés çà & là en pluſieurs endroits. C'eſt le lieu principal où les habitans du Cap ſe procurent le bois à brûler. Ce pays produit auſſi le myrica, le cerifera (tamaris), dont les graines ſervent à faire une ſorte de chandelle, preſque égale en qualité à la bougie la plus fine.

Octobre 1777.

Vers le milieu de cette baie eſt une petite hutte où nous trouvâmes quelques pêcheurs ; nous éprouvions toute la chaleur du jour ; fatigués d'avoir traverſé tant de ſables, nous nous y reposâmes environ une heure. D'abord nous projetâmes de nous régaler d'huîtres ; mais les reſſacs étoient ſi violens, qu'il nous fut impoſſible d'approcher du rivage. Nous continuâmes notre voyage au ſoleil couchant, & nous arrivâmes à la rivière Erſt ou première rivière, qui prend ſa ſource dans les montagnes de Stillen-Boſch, & ſe jette de ce lieu dans Falſe-bay. Les dernières pluies l'avoient rendue ſi forte, que nous ne pûmes la paſſer ; mais nous la traversâmes plus aiſément que nous ne l'avions eſpéré.

Auſſitôt qu'il commença à faire nuit nous entendîmes les hurlemens des hyènes, qui nous accompagnèrent juſques chez les Hottentots Hollandois, où nous arrivâmes, ſur les neuf heures, à la réſidence de M. de Wall. Elle appartenoit autrefois au gouverneur Adrien Vander Stell, qui avoit naturaliſé un grand nombre de plantes étrangères en ce pays, & particulièrement l'arbre de camphre. Pluſieurs de ces arbres ont de 45 à 50 pieds de haut, & 12 à 13 pieds de circonférence.

Le pays Hottentot-Hollandois eſt ſitué ſur le

côté nord-est de Falſe-bay, & environné de trois côtés par de hautes montagnes, qui laiſſent une ouverture au ſud-oueſt, d'où nous eûmes une vue ſur la baie. Le ſol n'eſt pas ici auſſi favorable pour le vin, que quelques autres lieux de ce côté des montagnes, étant humide & marécageux; mais il fournit d'excellent blé. Les montagnes nous offrirent pluſieurs belles plantes, particulièrement des xeranthinuns, (immortelles blanches) des geraniums, des gladioluſes, (glayeuls) & beaucoup d'autres qui étoient tout-à-fait nouvelles pour moi. On peut dire de ce lieu qu'il eſt un des paſſages les plus difficiles du pays nommé Hottentot-Holland-Kloaf (1). C'eſt une route étroite, faite à même la montagne, dont le ſommet paroît être de la même hauteur que la terre de la Table. C'eſt une partie de la chaîne de montagnes qui prend ſon commencement au Cap Falſe, ou the *Hang-Lip*, & ſe prolonge au nord-oueſt l'eſpace de 300 milles, & depuis 20 juſqu'à 40 milles de la mer; pluſieurs autres branches de cette chaîne s'étendent dans la partie du pays dont

Octobre 1777.

(1) Kloaf ſignifie un paſſage étroit à travers des montagnes.

Octobre 1777.

je donnerai la description à mesure que j'avancerai dans mon voyage.

Après avoir envoyé notre bagage vers ce passage, le 12 nous poursuivîmes notre route en faisant le tour de Hang-Lip, & nous allâmes examiner les petites baies & les rochers qui se trouvent à l'entrée de Falfe-bay, qui étoient alors très-peu connus, & particulièrement celui sur lequel le Colebroocke alla frapper peu de temps après. Comme il n'y a point de route le long de la baie, chacun de nous prit une petite partie des provisions & son manteau, satisfait de savoir qu'il seroit impossible de faire ce voyage en un jour. Malgré les rochers âpres & les montagnes que nous fûmes obligés de traverser, nous avançâmes à cheval aussi loin qu'il nous fut possible, & plus loin que notre sûreté ne l'exigeoit; car le cheval que j'avois tomba avec moi sur le bord d'un précipice très-escarpé & très-élevé, & ce fut par le plus heureux hasard que je me sauvai en m'accrochant de toutes mes forces à un arbrisseau qui croissoit entre des rochers. Vers midi nous nous trouvâmes à l'embouchure de la rivière Stienbrassam: dans la matinée nous arrivâmes à une baie profonde, qui ne se trouve indiquée sur aucune de nos cartes marines; elle a son ouverture vers

le nord-oueſt, & eſt parfaitement à l'abri des vents du ſud-eſt par les hautes montagnes qui l'environnent. Le capitaine Gordon la nomme *la baie de Van-Pleen;* mais depuis il lui a donné un autre nom, & peu de temps après il découvrit une baie à l'orient, qui ſe trouve ſur toutes les nouvelles cartes, & offre, dit-on, un excellent mouillage. Ayant trouvé un petit courant d'eau excellente en ce lieu, nous y paſsâmes la nuit, & le lendemain matin nous continuâmes notre voyage à l'entour de *Hang-Lip* ou Cap Falſe. De la partie appelée *Hottentot-Hollande* à cet endroit, le pays eſt tout-à-fait inhabité; toute cette route ne préſentant que des précipices & des montagnes preſque inacceſſibles, nous paſſâmes auprès d'une ſeconde baie, qui eſt plus petite que la première; l'entrée n'en eſt pas hériſſée de rochers, & ſes bords préſentent un ſable blanc; nous la nommâmes *la baie de Gordon.* A environ un mille & demi de cette baie, nous en rencontrâmes une troiſième qui ſe trouve ſur la carte du capitaine Gordon, & eſt appelée *baie de Petterſon*; celle-ci eſt beaucoup plus grande que la première. La dernière eſt poſitivement ſous le *Hang-Lip*; & entre cette baie & celle de Gordon, ſont des lacs d'eau douce & beaucoup de forêts. Toutes ces baies ont leur entrée au

Octobre 1777.

Octobre 1777.
nord-oueſt, & s'étendent intérieurement vers le midi.

Sur les deux heures de l'après-midi, nous paſsâmes le Cap Falſe, au ſud-eſt duquel ſe trouve une vaſte plaine qui préſente pluſieurs eſpèces de pâturages, mais tous également mauvais pour les beſtiaux; j'y trouvai une eſpèce de bruyère qui m'étoit tout-à-fait inconnue; elle portoit un long tube de fleurs jaunes, les plus belles que j'euſſe encore vues. Il y a quelques buffles ſauvages (A) aux environs de ce lieu; nous en vîmes pluſieurs, mais ils étoient ſi peu apprivoiſés que nous ne pûmes en approcher. Il y a auſſi une eſpèce d'antelope, que les Hollandois appellent *Eland* (B). Vers le ſoir nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Palmita (1). Les pluies vers le nord l'avoient tellement accrue, & le cours en étoit ſi rapide, que nous eûmes beaucoup de difficulté à la traverſer à la nage; nous continuâmes notre route toute la nuit, accueillis par une forte pluie, des éclairs & de violens coups de tonnerre. Sur les deux heures du matin nous arrivâmes à la rivière Knoflick (2) Kraals, qui prend ſon nom

---

(1) Plante commune dans cette rivière.

(2) Ail.

d'une espèce d'ail. Le temps étoit si obscur, que dès la première tentative que je fis pour passer la rivière, j'eus de l'eau jusqu'aux épaules, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je pus en sortir; nous fûmes forcés par cette raison de passer la nuit dans l'endroit où nous étions, jusqu'à ce que le jour parût. Nous essayâmes à plusieurs fois de faire du feu, mais vainement; tout étoit si humide que nos efforts ne réussirent qu'à nous aveugler de fumée: la pluie continuoit avec force, & dans une situation aussi désagréable, il est facile au lecteur d'imaginer avec quelle anxiété nous désirions que le jour vînt. Nous avions été vingt-quatre heures sans manger; aussitôt que nous pûmes distinguer les objets nous traversâmes la rivière, & à neuf heures du matin nous arrivâmes dans la maison de Michel Otto, où nous fûmes reçus avec hospitalité. Pendant que nous étions au lit, nos habits furent séchés, & après plusieurs heures de sommeil, nous prîmes quelques restaurans. Ce lieu est situé entre les montagnes des Hottentos - Hollandois & un passage escarpé, sur un sable appelé *How-hook*, & l'on peut dire que ce n'est qu'une continuation du passage difficile dont j'ai déja parlé: on y trouve du blé & de fort bon vin, beaucoup meilleur que celui que l'on se procure communément Octobre 1777.

Octobre 1777.

dans la partie orientale des montagnes des Hottentots. Le sol est d'un excellent argile, mais les pâturages sont mauvais : il est rare que les bestiaux viennent à bien, & en particulier les troupeaux qui ne s'y plaisent pas ; les fruits sont en général en maturité trois semaines plus tard ici qu'aux environs du Cap.

A deux heures nous continuâmes notre voyage par le How-Hook, faisant une collection des plantes que nous trouvions sur notre route. Nous fîmes rencontre d'une personne qui avoit été à Zwellendams ; il retournoit au Cap. Il nous informa que le jour d'auparavant il avoit passé en un lieu où l'on avoit tué un lion monstrueux, & nous engagea à nous tenir sur nos gardes, d'autant que plusieurs de ces animaux féroces se trouvoient encore errans dans le même endroit ; car c'est sur-tout entre ce lieu & le Cap, à la distance d'environ 100 milles anglois, que les lions se tiennent. Après avoir quitté notre hôte nous traversâmes la rivière Bott, & sur les huit heures du soir nous arrivâmes à Swart-Berg, ou la montagne noire, où il y a un bain d'eau chaude. La compagnie des Indes y a établi une maison pour la commodité des personnes qui voudroient y prendre un bain ; mais la plupart des voyageurs résident ordinairement dans une ferme qui est à un peu

plus

plus d'un mille de diſtance. La montagne d'où ſort cette ſource, préſente pour ſol un eſpèce de granit avec beaucoup de fer ; les bains dont les Européens font uſage, font monter le thermomètre de Farenheit à 133 degrés ; mais ils peuvent être réduits à tout autre degré de chaleur en y mêlant de l'eau froide, qui coule tout près de cet endroit. A une petite diſtance de celui-ci eſt un autre bain pour les eſclaves & les Hottentots, la chaleur en eſt de 116 degrés : nous avons trouvé ici beaucoup de monde du Cap, qui faiſoient uſage des bains, auxquels ils attribuent la vertu de guérir toutes les maladies. La campagne des environs eſt tout-à-fait agréable, & elle offre un excellent pâturage pour les beſtiaux. Ce diſtrict eſt abondant en gibier, & particulièrement de l'eſpèce d'antelope, appelée par les Hollandois *Bonta - Bock* (C) ; les perdrix s'y trouvent auſſi en quantité. De là nous dirigeâmes notre route à l'orient, en laiſſant ſur notre gauche la rivière Zondereynds - Berg paſſant devant pluſieurs belles fermes : en une journée nous arrivâmes au premier Kraal (D) de Hottentot, conſiſtant en ſix huttes bâties en forme circulaire. Ces hommes ſe louent quand on le requiert, aux Hollandois. A peu de diſtance de ce lieu eſt un endroit appartenant à la compagnie

Octobre 1777.

Octobre 1777.

nommée *the Tyger-Hock*, où nous passâmes toute la nuit; le lendemain de bonne heure, nous marchâmes à l'est, à travers un pays plat qui offre d'excellens pâturages; nous avions la rivière Zondereynds sur notre gauche. Dans l'après-midi, nous vîmes plusieurs troupeaux de bonta-bocks & de zébres (E); & en beaucoup d'endroits nous apperçûmes les traces des lions: nous passâmes la rivière Brud, (rivière large) où il y a une espèce de bac ou pont flottant; c'est là qu'elle se réunit à la rivière Zondereynds, qui après de longs détours va se jeter dans le Pott-Berg, situé dans la baie des Strugs (1), & bientôt après, ayant traversé le bac, nous arrivâmes à Zwallendam, où réside le Land-Drost ou chef de la justice: ce lieu est situé au pied d'une chaîne de montagnes qui commence près la baie d'Alagoa, dans une direction de l'ouest au nord-ouest. Le climat diffère beaucoup ici de ce qu'il est au Cap; car il est bien rare que les vents du sud-est soufflent avec violence; mais on y éprouve souvent des orages du côté du nord-ouest; & comme nous étions dans le tems où les Boors (paysans ou fermiers) se rassemblent entre eux, nous y demeurâmes quelques jours, pendant lesquels

(1) Autruche.

je fis plusieurs excursions sur les montagnes & dans les bois. Il n'y avoit dans cette saison encore aucun arbustes en fleurs, de sorte que je ne pus m'en procurer. Le piper cordifolia est très-commun dans les bois; je trouvai quelques beaux échantillons d'hélianthus & de phylicas. Toute la campagne abonde en excellens pâturages pour les bestiaux, & produit beaucoup de blé & de vin; le sol est une argile dure, jaunâtre, & mélé de rochers. Octobre 1777.

Nous quittâmes Zwellendam le 12, & dirigeâmes notre route à l'est-sud-est, vers la vallée des Roseaux (reed Valley); sur les quatre heures de l'après-midi, nous traversâmes la rivière Buffalye-Agte (1), ainsi nommée, parce que cet endroit étoit jadis fameux pour la chasse des buffles; mais aujourd'hui on y en voit très-rarement. De là, la rivière va en serpentant vers le midi, pour se joindre à la rivière Breed. Sur le soir nous nous égarâmes, & ce ne fut qu'après bien des difficultés que nous retrouvâmes la vallée des Roseaux. Cet endroit appartient à la compagnie des Indes Hollandoise, & sert à nourrir du bétail; la majeure partie de leurs bœufs de trait en sont tirés; on y trouve aussi du bois: il est distant de Zwellendam d'environ 12 milles;

(1) Agte signifie *chasser*.

Octobre 1777.

nous rejoignîmes là notre bagage, qui étoit ſi maltraité par le voyage, que nous fûmes retardés quelques jours pour le réparer. Pendant ce petit ſéjour, j'enrichis de beaucoup ma collection, & je pris plaiſir à la chaſſe du bontabocks, que l'on trouve ici en grand nombre, ainſi que le capra-dorcas de linnée & le zébre. La vallée des Roſeaux produit auſſi abondamment des oiſeaux ſauvages, tels que des perdrix de pluſieurs ſortes.

Nous demeurâmes chez M. Tunies, inſpecteur de la Compagnie, juſqu'au 25, d'où nous nous rendîmes à la ferme de M. Jacob Van-Renan. Je ſuis perſuadé que cette ferme produira par la ſuite des choſes auſſi excellentes que celles qui ſe trouvent au Cap.

Le 25 nous pourſuivîmes notre route à Groot-Fadert-Boſch (le bois des grands Pères), où nous fûmes forcés de reſter quelques heures à cauſe de la pluie; nous envoyâmes notre bagage par le meilleur chemin au Plata-Kloaf, & nous allâmes par un chemin de traverſe qui étoit ſi gliſſant, qu'à peine pouvions nous arriver. Nous traverſâmes la rivière de Doven-Hocks (1), & aſſez avant dans la nuit nous arrivâmes à la maiſon d'un fermier, ſituée tout auprès du paſ-

(1) Rivière du Colombier.

ſage Kloaf. Ce diſtrict eſt appelé la Terre d'Egypte, & paroît contenir environ treize fermes, qui ſont à 4 & 6 milles de diſtance les unes des autres. Nous y fûmes régalés d'excellens fruits, tels que des oranges, & quelques fruits d'Europe. Notre bagage n'arrivant pas, nous fit reſter juſqu'au 28, ce qui me donna le temps d'examiner la campagne, & j'y trouvai beaucoup de plantes curieuſes. J'obſervai qu'après les pluies qui étoient tombées, les fourmis blanches (que l'on trouve par-tout ici en quantité) avoient des ailes & rempliſſoient l'air. Pluſieurs des Hottentots & des eſclaves, attrapoient ces inſectes, & m'étant informé pourquoi, j'appris qu'ils leurs ſervoient d'aliment : en effet, ce ne peut être que le préjugé qui empêche les Européens d'en faire le même uſage ; car dans mes différens voyages dans ces contrées, je me ſuis trouvé quelquefois obligé d'en manger, & je ne leur ai rien trouvé de déſagréable au goût. Ces inſectes ſont très-amplement décrits par feu M. Sméathman, ſous le nom de *Termites*. On a obſervé une grande différence dans les fourmis blanches, ſelon les climats où elles ſe trouvent. Dans les Indes Orientales, elles détruiſent & mangent le bois ; mais au Cap il n'y en a pas qui faſſent la moindre piqûre aux végétaux qui

Octobre 1777.

Octobre 1777.

servent d'alimens, excepté à l'herbe des prairies. Dans les endroits où elles abordent, ce n'est pas en dévorant cette verdure qu'elles la détruisent; mais en soulevant un grand nombre de petits monticules, ce qui empêche la végétation. J'en ferai une mention plus particulière dans mes observations sur l'Inde.

Enfin, nous commençons à quitter ce pays si fertile & si délicieux; il s'étend au sud tout le long de ce rang de montagnes, qui se termine auprès de la rivière de Krome (rivière tortueuse), pour entrer dans un autre, le plus stérile, peut-être, qui soit au monde. Ce pays est appelé *la terre de Chama*, & prend son nom d'une espèce de mezembryanthymum, nommé *Channa* par les naturels, & qui est très-estimé parmi eux. Ils s'en servent également pour mâcher & pour fumer; quand il a été mêlé au Dacka, il est très-enivrant, & il paroit être comme cette espèce de chanvre dont on se sert dans les grandes Indes, connu sous le nom de *Bang*.

Nous repartîmes le matin, ayant des bœufs nouveaux pour transporter notre bagage sur les montagnes qui étoient si âpres que tout notre attelage fut renversé, mais sans le moindre dommage. Lorsque nous fûmes parvenus au sommet de la montagne, nous découvrîmes, au sud,

la mer & le pays si justement admiré que nous venions de quitter ; & du côté du nord, nous vîmes la terre de Chama & Karo. Quand la chaleur du jour fut passée, nous fîmes route à l'est-nord-est, par un pays extrêmement aride, laissant l'immense chaîne de montagnes à notre droite : à la distance de 40 milles, nous observâmes une autre chaîne de montagnes à notre gauche. Quoique ce pays ait une apparence très-aride, il abonde néanmoins en plantes de la classe de l'euphorbe, de l'orpin, du mezembryanthimum, & plusieurs espèces de geranium. Le climat diffère beaucoup de ce qu'il est de l'autre côté des montagnes ; il pleut rarement dans celui-ci, excepté dans l'été & lorsqu'il tonne : le sol est un fond jaunâtre & gras, mélangé de morceaux de roches. Dans la soirée nous arrivâmes à un lieu appelé *Klip-River* ou la *rivière du Rocher*, où nous passâmes la nuit, & le lendemain nous nous procurâmes un mouton, qui nous coûta six schelings Hollandois, équivalent à trois livres douze sols de France. Nous continuâmes notre voyage à l'est, & à trois heures de l'après-midi nous entrâmes dans la maison d'un paysan. Les gens s'enfuirent en nous voyant, n'étant pas habitués à voir des étrangers ; & ce fut avec un peu de peine que le capitaine Gordon, réussit enfin à les en-

Octobre 1777.

Octobre 1777.

gager de rentrer dans leur habitation. Il leur dit que nous étions venus du Cap de Bonne-Espérance, & que le premier village étant trop éloigné il les prioit de vouloir bien nous accorder l'hospitalité, & permettre que nous passassions la nuit chez eux : ils y consentirent, & malgré leur première crainte qui les avoit éloigné de nous, ils nous reçurent parfaitement bien.

De très-grand matin le 30, nous nous avançâmes vers l'est-quart-nord-est, par un sentier extrêmement rude & difficile ; sur une heure de l'après-midi, nous arrivâmes à la grande rivière, où nous dînâmes à l'ombre d'un mimosa. Après le dîner nous traversâmes la rivière, & sur le soir nous en rencontrâmes une seconde appelée *Tsnice-Cama*, par les Hottentots & par les Hollandois, la rivière d'or, laquelle a sa direction vers le midi, & se jette à l'orient de la baie de Catherine, dans l'Océan Indien ; cette rivière est dangereuse à passer pour les voyageurs, à cause du nombre d'étangs où il y avoit jadis des hippopotames, quoique ces animaux aient depuis quitté tout-à-fait leur ancienne retraite & que l'on en rencontre rarement. Nous continuâmes à voyager pendant la nuit à travers des pays inconnus, jusques vers une heure du matin ; alors n'apercevant aucun signe qu'il

s'y trouvât des habitans ; nous convînmes de nous reposer, en attendant le jour, auprès d'un petit ravin que nous trouvâmes être la rivière Slang (ou des Serpens) ; dans cette journée nous fîmes environ 40 milles. Octobre 1777.

Le 31 nous poursuivîmes notre route à l'orient par un pays stérile, qui présentoit encore moins d'apparence de végétation que tous ceux que nous avions encore vus. Dans l'après-midi nous arrivâmes à un petit établissement situé sous le Kloaf-Atquas, sur un ruisseau étroit, nommé *la rivière de Saffran*, où nous passâmes toute la nuit, & le lendemain nous eûmes de nouveaux bœufs de trait, & dirigeâmes notre route à l'est-nord-est, vers la rivière de l'Éléphant. A midi nous arrivâmes en un lieu appelé *Pauvreté*, situé sur la même rivière, où nous passâmes tout le temps de la chaleur du jour. Dans l'après-midi nous la traversâmes en un endroit où elle n'a pas moins d'un demi mille de largeur. Le rivage de celle-ci, aussi bien que celui de presque toutes les autres rivières de ce pays, est ombragé par une espèce de mimosa & différentes espèces de Rhus. Nous continuâmes notre voyage assez avant dans la nuit ; notre chariot s'étant renversé du haut d'un précipice, qui avoit près de 50 pieds, nous fûmes obligés de demeurer là jusqu'à la pointe du jour. Le

Octobre 1777. conducteur du capitaine Gordon, qui étoit dans le chariot, eut la cuisse très-meurtrie ; mais il ne fut pas si blessé qu'il auroit pu l'être après une chûte aussi dangereuse. Nous laissâmes nos bagages au pied du précipice jusqu'au jour suivant, & ayant observé une maison de l'autre côté de la rivière ; nous jugeâmes devoir y aller passer le reste de la nuit. Au point du jour, nous examinâmes notre chariot, & trouvâmes qu'il n'y avoit rien de brisé. Tout ce pays est extrêmement aride, si l'on en excepte quelques fermes qui sont situées auprès d'un petit courant d'eau douce, & qui recueillent du blé, mais non pas en quantité suffisante. Cette stérilité extraordinaire doit être attribuée au défaut d'eau ; les habitans n'en ayant pas d'autres que celles des pluies, & le pays contenant très-peu de sources naturelles, l'eau de ces sources est d'ailleurs en général très-saumâtre.

Novembre 1777. Nous commençâmes le mois de Novembre en dirigeant notre route à l'est-quart-sud-est, & à onze heures nous nous trouvâmes chez un Européen, où nous demeurâmes toute la journée ; j'y fis une addition à ma collection de plantes, qui commençoit déja à devenir assez considérable.

Nous continuâmes de là notre route vers l'orient pendant toute la journée du lendemain,

en laissant le Comnassia-Berg (1) sur notre droite; nous trouvâmes des bains chauds, vers lesquels nous fûmes guidés par deux paysans qui en faisoient usage; l'un d'eux avoit été mordu par un serpent & étoit beaucoup mieux, quoique sa jambe restât encore très-enflée; & qu'il ne pût supporter la moindre fatigue: ces bains sont fortement imprégnés de parties ferrugineuses, & tout le long de la montagne il y a d'épaisse couches de ce minéral. Novembre 1777.

Le thermomètre monta dans différens bains de 105 à 108 degrés. Dans l'après-midi nous continuâmes notre route, Comnassia-Berg nous restant du nord-ouest quart de nord au sud-ouest quart de sud, à environ deux lieues des bains. Nous trouvâmes ici une grande quantité d'autruches & de koedoes; nous avons tué un de ces derniers animaux, mais étant en marche nous ne prîmes pas le tems de l'examiner: ces animaux sont de la grosseur ou un peu plus gros que nos daims & de couleur de souris, avec trois raies blanches sur le dos. Le mâle a de très-grandes cornes entrelacées, & la femelle n'en a pas; leur chair est bonne à manger. Dans la soirée nous arrivâmes à un lieu appelé par les Hottentots, *Tsimeko* ou

(1) Comnassia est le nom d'une espèce de Rhus.

Novembre 1777.

jambe d'Autruche. Le pain n'eſt pas connu des habitans de cette contrée, qui ne vivent, à proprement parler, que de la chair des animaux & de lait ; ils ſont très-hoſpitaliers de leur naturel, & paroiſſent très-ſatisfaits à la vue des étrangers. Je trouvai auſſi des poligalas & des geraniums de la plus belle eſpèce.

Le 3 nous eûmes un nouvel attelàge de bœufs, & après avoir voyagé toute la journée juſqu'au ſoir, nous obſervâmes les traces nouvelles des lions, ce qui excita toute notre attention & notre vigilance. Le capitaine Gordon & moi, nous courûmes en avant du chariot, avec nos fuſils chargés, en cas que nous fuſſions attaqués par ces animaux féroces. Sur minuit nous arrivâmes près d'un lac d'eau ſaumâtre, où nous convînmes de demeurer juſqu'au lendemain matin. Nous aſſurâmes nos beſtiaux de la manière uſitée dans ce pays, en les attachant au chariot, & en faiſant des feux en dehors tout autour de nous, afin de prévenir les attaques bêtes féroces. A peine avions nous achevé de nous précautionner & abandonné notre petite caravane à nos moyens de défenſes, que nous fûmes ſurpris par un bruit ſemblable à celui de l'eau que l'on agite fortement, & comme quelque choſe qui venoit à nous. Le capitaine Gordon jugea que c'étoient des bêtes

féroces ; & en effet, nous n'avions guère autre chose à soupçonner, d'autant que ce pays est peuplé d'une quantité considérable de lions. Après avoir passé quelques momens dans la plus vive inquiétude, nous découvrîmes que c'étoit un veau qui s'étoit écarté d'un troupeau de bestiaux appartenant à un Européen, qui demeuroit à 8 milles de là. Etant alors délivrés de nos frayeurs, nous tâchâmes de prendre quelque repos ; mais toute la nuit fut pour nous très-désagréable par l'orage affreux accompagné de tonnerre & d'éclairs, que nous eûmes à essuyer.

Le lendemain de grand matin nous continuâmes notre voyage à travers une vaste plaine, appelée *la Vallée de l'Ours* (Bear-Valley), & sur les neuf heures du matin, nous arrivâmes auprès de quelques huttes chétives, dans le genre de celles des Hottentots, où nous trouvâmes un vieil Allemand qui s'étoit fixé dans une tribu des Hottentots, & qui y résidoit depuis environ vingt ans ; ses vêtemens étoient faits de peaux de mouton, comme ceux des naturels, & sa manière de vivre étoit la même que la leur. Cet homme me dit, que tous les trois ou quatre ans, il avoit été au Cap avec peu de bétail à vendre, & que de ce produit il achetoit de la poudre, du plomb & des bagatelles pour ses Hottentots. Cet endroit nourrit beaucoup plus de

Novembre 1778.

lions qu'aucune des autres contrées habitées dans tout ce pays. Le vieillard Allemand (dont le nom étoit *Nuwenhousen*) en avoit tué plusieurs avant notre arrivée, quelques-uns desquels étoient d'une grosseur énorme.

Comme je ne jouissois pas d'une santé parfaite, & que ma collection augmentoit de jour à autre, je me déterminai à quitter le capitaine Gordon, qui continua sa route vers Snewberg, ou la montagne de Neige, & je me reposai pendant quelques jours pour réparer mes forces. Le bon vieillard Allemand me fournit une hutte pendant mon séjour, & se conduisit à mon égard avec la plus grande hospitalité. Le 11, je pris congé de mon hôte, pour retourner à Tsimeko, où je rencontrai M. Lyster, inspecteur du Cap, avec d'autres personnes qui étoient occupées à lever le plan de cette contrée, pour le gouvernement qui étend sa domination jusqu'à la grande rivière Fish (du Poisson), qui sépare les Caffres & les Hottentots; j'ajoutai beaucoup à ma collection en cet endroit, & j'y fis quelque séjour afin d'examiner ces montagnes, qui paroissent couvertes de beaucoup de plantes rares, quoique l'on y soit sans cesse exposé au danger de rencontrer des bêtes féroces, ou des Boshmens (F) qui en descendent assez souvent, & cherchent l'occasion d'enlever

aux habitans leurs beſtiaux. Dans une de mes excurſions, je me trouvai tout-à-coup au milieu de ces Sauvages; mais ils ſe conduiſirent parfaitement bien, & me firent des ſignes pour me demander du tabac, que je leur donnai; ils m'offrirent en échange du miel, qu'ils avoient retiré des ruches ſur les montagnes; ils étoient armés d'arcs & de flèches, & le capitaine qui étoit avec eux avoit une zagaie ou lance à la main, & il portoit à ſon bras droit un très-gros anneau d'ivoire. Lorſque je revins dans la maiſon du fermier, j'appris qu'ils étoient de la tribu de Chonacquas. Novembre 1777.

Dans la ſoirée du 23, un de nos domeſtiques nous informa qu'il avoit vu un très-grand lion avant le coucher du ſoleil, à environ mille pas de la maiſon. Attendant ſa viſite pendant la nuit, nous préparâmes toutes choſes pour nous défendre; mais le lendemain matin nous apprîmes qu'il étoit allé chez une vieille femme, qui demeuroit à quatre milles de là, & qu'il lui avoit dévoré quelques pièces de bétail; je m'y tranſportai, & nous poſtâmes un fuſil à reſſort ſur le chemin qu'il avoit pris; pendant la nuit du 25 nous entendîmes le fuſil partir, & le lendemain nous trouvâmes l'animal mort: c'étoit une lionne d'une moyenne grandeur, en voici les dimenſions.

Novembre 1777.

La longueur, depuis le nez juſques au bout de la queue,	8 pieds	9 pouces	$\frac{1}{2}$
Idem de la tête,	1	11	$\frac{1}{2}$
Idem de la queue,	3		
Idem du col à la queue,	4	11	$\frac{1}{2}$
Hauteur ſur le devant,	3	8	
Longueur de ſon pied, des griffes au talon,		8	
Idem des griffes étendues,		3	$\frac{1}{2}$
Longueur des oreilles,		7	$\frac{1}{2}$
Longueur de ſes groſſes dents,		2	
Diſtance d'un œil à l'autre,		6	
Circonférence de la tête entre les yeux & les oreilles,	2	4	$\frac{1}{2}$

Décembre 1777. Le 3 décembre, je fis une excurſion à l'un des endroits les plus agréables, par ſa ſituation & ſa fertilité, que j'euſſe encore vus en Afrique. C'eſt auprès de la ſource de la rivière des Eléphans, il produit beaucoup de blé preſque ſans culture. Après que la rivière a débordé ſur le rivage, les naturels y ſèment le grain, & le climat eſt ſi favorable que la moiſſon s'y fait toujours un mois plutôt qu'au Cap. On y trouve auſſi de fort bons arbres fruitiers, tels que des orangers, des figuiers, des pêchers, des abricotiers,

cotiers, des amandiers, des mûriers, &c. Ce lieu eſt appelé la Bonne-Eſpérance. Décembre 1777.

De la Bonne-Eſpérance je dirigeai ma route vers le ſud-oueſt, & je fus plus loin que les bains chauds; le 10, je vis nombre d'autruches; ce pays en contenant une très-grande quantité. Après une marche très-fatigante, j'arrivai à la maiſon d'un nommé Folkenhager, où je me fixai juſqu'au 13; il arriva alors deux payſans qui ſe mettoient en route pour aller au Cap, & qui m'offrirent une place dans leur voiture, ce que j'acceptai avec reconnoiſſance, d'autant que mon cheval étoit ſur les dents; après avoir traverſé les montagnes & les rochers dont j'ai parlé, nous fîmes route tout le long de la rivière des Eléphans, & le 17 nous étions au Kloaſ-Atquas, où nous paſsâmes la journée du 18. Pendant cette journée je raſſemblai beaucoup de plantes de différentes eſpèces, & particulièrement de l'aloès & du mezembryanthimum.

Le Kloaſ-Atquas, où nous paſsâmes le 19 eſt un ſentier âpre & inégal; j'y cueillis une grande variété de plantes. Le 20 nous arrivâmes à un lieu appelé le *Sure-Flacta*; je me ſéparai là de mes compagnons de voyage, je fis route vers la terre d'Hottniqua, dans le deſſein d'examiner les bois immenſes qui couvrent cette chaîne de montagnes que nous venions de traverſer.

Décembre 1777.

A la nuit tombante, je me rendis dans la maison de M. Bota, homme très-obligeant, & qui me donna un guide le lendemain matin. A la fin de cette journée je me trouvai près de la rivière *White-Else*, qui prend son nom d'un arbre ainsi nommé en Hollandois.

Le 22, je m'enfoncai dans les bois, avec un jeune homme de la maison où j'avois logé; nous avions avec nous quelques chiens, & nous espérions rencontrer des tigres. Les bois sont très-épais, & produisent les plus grands arbres que j'aye encore vus; sur les branches les plus élevées de ces arbres il y avoit une grande variété d'oiseaux de diverses couleurs, & particulièrement le tarakoo & plusieurs autres petits oiseaux d'une aussi grande beauté. Les montagnes ont une pente très-rapide, & la plupart des arbres les plus élevés s'élancent de dessus la surface nue des rochers; je trouvai dans ce bois, ainsi que dans presque tous ceux de ec pays, une grande quantité de *piper-cordifolia*, & les arbres, pour la majeure partie, jeunes; ces bois commencent vers le nord de la baie de Mossel, ils s'étendent à environ 120 milles à l'orient, & se terminent à un endroit appelé *Sitsicamma*. Entre les bois & l'Océan Indien, on trouve une vaste plaine très-bien peuplée par les Européens, qui y font un commerce

considérable de planches qu'ils vendent au Cap: quoique cette plaine soit couverte de verdures, elle n'est cependant pas propre à élever des bestiaux; ces herbages ne fournissent que des sucs mal-faisans: elle produit du blé & du vin, mais d'une qualité très-inférieure. Décembre 1777.

Comme ce pays jusqu'au Cap, est bien connu, & qu'il a été décrit par MM. Mason & Sparrman, je ne répéterai pas ce qu'en ont dit ces deux auteurs. Je retournai au Cap, par la même route que j'avois prise avec le capitaine Gordon, & j'arrivai le 13 janvier 1778, à la ville du Cap de Bonne-Espérance.

Fin du premier Voyage.

NOTES DU PREMIER VOYAGE.

Description du Buffle.

Note Ire. (A) M. Pennant nous fait la description suivante de cet animal. Il a sur le front de longs poils noirs & crépus; le menton, le dessous du cou & le fanon sont couverts de poils longs, flottans & rudes, de la même couleur; depuis les cornes, en suivant le long du cou & jusqu'au milieu du dos, il a une crinière noire très-épaisse; le poil de son corps est ras, de couleur cendrée obscure; le haut de la queue est presque nu & cendré, & le reste est garni d'un poil long & noir; sa peau est dure & épaisse; la longueur du nez à la queue, prise sur un buffle de la plus grande espèce, est de huit pieds (mesure d'Angleterre); sa hauteur, cinq pieds & demi; diamètre du corps, trois pieds; longueur de la tête, un pied neuf pouces; longueur du gros de la queue, un pied neuf pouces; de la queue jusqu'au bout des poils, deux pieds neuf pouces; le corps, les jambes sont fort pesans. Ils habitent les parties intérieures de l'Afrique au nord du Cap de Bonne-Espérance; mais je ne crois pas qu'il s'en trouve au nord du Tropique. On les dit supérieurs, pour la grosseur, à nos bœufs les plus gras de l'Angleterre: ils portent la tête basse, & ont un aspect féroce & méchant; ils sont extrêmement dangereux pour les voyageurs; ils se tiennent tranquillement dans les bois, & attendent les passans,

sur lesquels ils se jettent subitement, ils les foulent sous leurs pieds, ainsi que leurs chevaux & leurs bœufs de trait ; de sorte qu'on doit les éviter, comme les animaux du pays les plus cruels. Il arrive souvent qu'ils retournent à la charge & prennent plaisir à lécher les corps sanglans de ceux qu'ils ont écrasés ; ils sont d'une si grande agilité & si forts, qu'un jeune buffle de trois ans, attaché à un chariot avec six bœufs soumis au joug, résista à leurs forces réunies, sans qu'ils pussent le déplacer de l'endroit où il étoit. On en trouve aussi dans les parties intérieures de la Guinée ; mais ils sont si féroces que les Négres, qui vont à la chasse de toutes les autres espèces d'animaux, n'osent jamais les attaquer. Le lion qui peut d'un seul coup de dent casser les reins au plus fort bœuf domestique ne peut vaincre le buffle qu'en s'élançant sur son dos, & en l'étouffant par le moyen de ses griffes dont il lui ferme les narines & la bouche. Le lion périt souvent dans cette attaque ; mais il laisse toujours des traces de sa fureur sur le nez & la bouche de l'animal qu'il a combattu. La chair du buffle est dure, mais pleine de jus, & elle a le goût de venaison ; ces animaux marchent en grands troupeaux ; principalement dans le Krake-Kamma & les autres déserts du Cap de Bonne-Espérance, & pendant le jour ils se retirent dans les grandes forêts. On les regarde comme un assez bon manger. Les Hollandois du Cap leur donnent le nom d'*Auroch.* »

« Il y a une autre espèce d'Auroch, dont les voyageurs Hollandois ont fait une courte description. Ils disent qu'il ressemble au bœuf

ordinaire excepté qu'il eſt plus gros & de couleur griſe ; ſa tête eſt petite & ſes cornes fort courtes ; ſes poils ſur la poitrine ſont friſés ; il eſt barbu comme la chèvre, & enfin il eſt ſi léger que les Nimiquas lui donnent le nom de *Baas*, qui ſignifie, en leur langue, *maître courier*. Ils le diſtinguent du Gnou que je regarde comme le même animal. »

Deſcription de l'Elan des Hollandois.

Note II.

(B) « Cet animal a les cornes droites & marquées de deux côtes ſaillantes, formées en ſpirales juſqu'aux deux tiers de leur longueur, elles ſont liſſes vers la fin ; quelques-unes ont deux pieds de longueur. Celles que l'on voit au Muſée Britannique, avec une partie de la peau qui n'en eſt pas ſéparée, ſont noires ; la tête eſt d'une couleur rougeâtre, coupée ſur les joues par une ligne plus foncée ; les oreilles ſont de moyenne taille ; le front large ; le nez pointu ; ils ont ſur le front une raie de longs poils flottans, & ſur la partie baſſe du faſſon une groſſe loupe de poil noir. Le long du cou & du dos, depuis la tête juſqu'à la queue, l'élan a une crinière courte & noire ; le reſte du corps eſt un gris bleuâtre mêlé de rouge ; l'eſpace entre les ſabots & les faux-ſabots eſt noire ; la queue ne va pas juſqu'à la première jointure de la jambe ; les ſabots ſont courts, & à l'endroit où finit la jambe, il y a comme un ornement qui les recouvrent de poils noirs ; ſa hauteur juſqu'aux épaules eſt de cinq pieds ; ſon corps eſt épais & fortement taillé ; mais ſes jambes

ſont très-minces. Les femelles portent des cornes comme les mâles. Cette eſpèce n'a pas l'artère lacrymale. Les Caffres lui donnent le nom d'*Emphophos*. Si c'eſt le pacaſſe, comme on a raiſon de le ſuppoſer, il diffère de couleur, le pacaſſe étant blanc, tacheté de rouge & de gris. Les Hollandois l'appellent *élan*. M. de Buffon l'appelle par erreur le *coudons*, nom qu'il auroit dû donner à ſon condoma. Il habite l'Inde, le Congo & les parties méridionales de l'Afrique, & fréquente ſur tout les parties montagneuſes du pays. Ils vivent en troupeaux; mais les vieux mâles reſtent ſouvent ſeuls. Ils deviennent très-gras, & la graiſſe s'amaſſe ſur-tout auprès de la poitrine & du cœur; par cette raiſon on les prend facilement, & ſouvent ils tombent morts lorſqu'ils fuient celui qui les pourſuit. Ils ſont lents à la courſe, & quand ils ſe réveillent ils vont contre le vent, ſans que le chaſſeur, allât-il droit en face du troupeau, puiſſe parvenir à les détourner de leur route. Leur chair eſt très-tendre & très-délicieuſe, elle rend beaucoup de jus; leur cuir eſt dur. Les Hottentots ſe ſervent de leurs cornes pour faire des pipes. »

« Il y en a une autre eſpèce dont les cornes ſont droites, de neuf pouces de longueur, pointant en arrière & ayant les deux côtes en forme de ſpirale. Cet animal a les oreilles larges; il eſt couleur de tan foncé, & a ſous chaque œil une tache blanche; ſes côtés ſont ſingulièrement marqués de deux bandes tranſverſales, blanches, croiſées par deux autres bandes qui vont du dos au ventre; le croupion eſt marqué de trois lignes blanches qui

s'inclinent vers le bas de chaque côté ; les autres font tachetées de blanc ; la queue à dix pouces de longueur & eſt couverte de long poils rudes. Cet animal, qui vit en nombreux troupeaux, habite les plaines & les fonds du Sénégal : on l'appelle au Cap, le *bonte-bock* ou *chèvre tachetée.* » *Pennaut, vol. I, page 71.*

Note III. (C) Le bonte-bok eſt un peu moins gros que le hart-beeſt, quoiqu'il le ſoit davantage en proportion, c'eſt la gazelle, décrite par Pallas, & le guils de Buffon. *Sparman, deuxième édition, vol. I, page 130.*

Note IV. (D) En parlant des Hottentots, M. Sparrman dit : « Quant à la taille ils ſont ſemblables aux Européens, & s'ils ſont en général plus minces, c'eſt qu'ils ont d'une part moins de nourriture & des alimens moins nourriſſans, & que de l'autre ils ne ſe livrent point aux travaux pénibles. Une remarque qui n'a pas encore été faite, eſt que, proportionnellement au reſte de leur corps, ils ont les mains & les pieds très-petits, & peut-être doit-on regarder cela comme la marque diſtinctive de cette nation.

Ils ont, pour la plupart, le nez placé fort bas & en conſéquence paroiſſent avoir les yeux beaucoup plus éloignés l'un de l'autre que les Européens ; le bout du nez eſt aplati. La couleur de l'iris eſt à peine perceptible, mais elle a un jais d'un brun obſcur qui quelquefois approche du noir.

» Leur peau eſt d'un brun jaunâtre & aſſez ſemblable à celle d'un Européen qui eſt attaqué d'une forte jauniſſe ; malgré cela le blanc de

leurs yeux n'offre pas la moindre nuance de cette couleur. Les Hottentots n'ont pas les lèvres aussi épaisses que celles de leurs voisins les Négres, les Caffres & les Mozambiques. Leur bouche est de la moyenne taille & garnie de deux râteliers des plus belles dents. Si l'on considère leurs traits, leur forme, leur manière de se tenir, leurs mouvemens, & enfin tout leur ensemble, ils paroitront sains de corps & d'esprit, & peu susceptibles de prendre du chagrin. Ils sont en même-temps gais & courageux, ils ne manquent jamais d'en donner des preuves dans l'occasion.

» On croiroit leur tête couverte d'une laine noire frisée, quoique peu serrée, si leur rudesse naturelle ne faisoit voir que ce sont des cheveux, plus laineux, s'il est possible, que ceux des Négres; & s'il arrive, ce qui est fort rare, que l'on observe sur eux quelques traces de barbe ou de poils, comme les Européens en ont, ils sont en général de la même nature que les cheveux. »

Il réfute ensuite l'opinion erronée que ces hommes soient différens des autres & il ajoute: « Les femmes n'ont rien qui ne leur soit commun avec tout le reste de leur sexe ». Relativement à leur habillement & à leur manière de se peindre, il dit: « Pour se peindre, si l'on peut appeler ainsi leur façon de se barbouiller, ils se frottent le corps sur toutes les parties avec beaucoup de graisse, dans laquelle ils mêlent un peu de suie; ils ne l'essuient jamais, & je ne les ai point vus tenter de se nettoyer la peau, excepté lorsque, graissant les roues de leurs chariots, leurs mains sont pleines de goudron

& de poix ; ils prennent alors de la boufe de vache avec laquelle ils l'enlèvent très-aifément, & fe frottent en même-temps les bras jufqu'aux épaules avec l'onguent qui en eft réfulté. L'ordure & la faleté, jointes à leur onction de fuie & à la fueur qui s'exhale de leur corps, doit néceffairement s'amalgamer peu à peu avec la peau & changer fa couleur naturelle, d'un brun clair en un jaune rembruni, que rend encore plus fombre leur extrême mal-propreté.

» Outre le plaifir que prennent les Hottentots à fe teindre le corps de la tête aux pieds, ils fe parfument en outre avec une poudre d'herbes qu'ils répandent également fur leurs cheveux & fur tout leur corps. L'odeur en eft à la fois rance & aromatique, (*Narcotico feu papaverino fpirans*) & approche beaucoup de celle du pavot mêlée avec des épices. Les plantes dont ils fe fervent à cet effet font diverfes efpèces de diofma, appelées par les Hottentots *bucku*, & qu'ils confidèrent comme ayant de grandes vertus pour guérir les maladies. Il en eft une forte entr'autres qui croît, à ce que l'on m'a dit, près de la rivière Goud, qui eft fi précieufe que la quantité qui rempliroit un dé à coudre, *eft vendue pour un agneau.*

» Les Hottentots ainfi enduits de graiffe, de fuie & de poudre de bucku, fe trouvent en grande partie à l'abri des injures de l'air, & peuvent en quelque manière fe regarder comme vêtus. Du refte, les hommes & les femmes paroiffent tout-à-fait nus, car on ne peut pas appeler habillement les bandes légères de peau, avec lefquelles ils couvrent une partie de leur corps.

» Cette couverture, chez les hommes, consiste en une bourse faite de peau, suspendue sans être fermée, & qui semble destinée à vêtir uniquement ce que la modestie nous engage à cacher ; mais comme cette bourse n'est attachée qu'à une petite partie de son bord supérieur par une ceinture étroite, & qu'on la laisse pendre très-bas, elle ne couvre presque pas & même elle ne sert à rien absolument, soit que l'homme agisse ou qu'il marche. Ils donnent à cette bourse le nom Hollandois de *sackall*, petit animal de l'espèce du renard, fort commun dans ce pays, parce qu'ils se servent presque toujours de la peau de cet animal pour faire ces bourses, en mettant le poil en dehors.

» Nous pourrions peut-être considérer comme un autre partie de vêtement que requiert la décence, les deux bandes de peau que portent les hommes, & qui pendent ordinairement du dos jusques sur les cuisses ; elles sont en forme de triangle isocèle, & leur pointe au bord supérieur est attachée à la ceinture dont je viens de parler ; leur bout inférieur a au plus trois doigts de largeur & pend négligemment : on voit que ces courroies ne peuvent guère être regardées comme vêtemens ; quand le Hottentot court, par-la raison que ces courroies n'ont eu qu'une préparation imparfaite, elles forment en se touchant une espèce de raclement, & faisant l'effet de l'évantail, elles procurent une sorte de fraîcheur qu'ils trouvent agréable. L'unique & réel but de cette partie d'habillement est, à ce qu'ils disent, de clorre un certain orifice quand ils s'asséyent ; ils les font en même-tems sortir pour couvrir la petite bourse ci-dessus

décrite ; car, me disoient-ils, ces parties ne doivent pas rester découvertes lorsque l'on est assis, & sur-tout pour manger. J'ai néanmoins observé qu'ils négligeoient souvent cette coutume dictée par la décence. »

Parmi les Hottentots, ainsi que dans toutes les autres parties du monde, le beau sexe a toujours été recommandable par sa modestie, aussi les femmes de ce pays se couvrent-elles beaucoup plus scrupuleusement que les hommes; elles se contentent rarement d'un seul vêtement, mais en ont ordinairement deux & souvent même trois. Ils sont faits d'une peau préparée & bien graissée ; elles les attachent autour de leur corps avec un cordon, à peu près comme nos dames attachent leurs tabliers. Celle de dessus est toujours la plus grande, portant de six pouces à un pied de largeur. Ce tablier de dessus est en même-temps le plus beau, étant souvent orné de grains de verre artistement arrangés & représentant diverses figures, ce qui prouve que, même chez le Hottentot sauvage, la délicatesse du beau sexe se montre dans les ouvrages d'ornemens, aussi bien que dans son génie inventif, &, plus que tout cela, dans le plaisir qu'il prend à se parer, afin de ne paroître qu'avec tous les avantages & les agrémens qui le distinguent.

Le tablier extérieur, qui est principalement destiné à servir de parure, descend à peu près à la moitié des cuisses ; celui du milieu est de moitié ou d'un tiers moins grand, & leur sert à se couvrir si par hasard celui de dessus est dérangé ; le troisième enfin, qui n'est guère plus large que la main, devient utile à certaines époques, beau-

coup moins incommodes pour ces femmes que pour nos Européennes. Quoi qu'il en soit, ces tabliers, même ceux qu'elles prennent tant de soin de garnir de grains de verre, ne sont pas moins induits & graissés que leur corps.

Le vetement que les Hottentots portent pour se couvrir le corps, est une peau de mouton dont le côté laineux porte sur la peau. Cette pelisse, ou un autre manteau fait d'une fourrure plus petite, est attachée sur la poitrine. Quand le temps n'est pas trop froid ils le laissent pendre négligemment par-dessus les épaules, & il descend alors jusqu'au gras des jambes, laissant la partie basse des jambes & les cuisses nues; mais dans les temps pluvieux ou froids ils les attachent à l'entour de leur corps, de manière que tout le haut du corps se trouve presque couvert, jusqu'au dessous des genoux.

Comme une seule peau de brebis n'est pas alors suffisante pour remplir cet objet, il y a une pièce cousue ou plutôt attachée avec une corde, nerf ou boyau au bord de chaque côté. Dans les chaleurs, ils portent quelquefois ce manteau avec la laine dessus, mais alors il est plus ordinaire de leur voir ôter tout-à-fait, & ils le portent sous leur bras. Les Hottentots ne se chargent pas en général d'une grande quantité de manteaux de rechange ou krosse, comme ils les appellent en mauvais Hollandois; mais ils se contentent d'un seul, qui leur sert en meme-temps d'habit & de lit. Ils couchent sur la terre à nu & se ramassent en un tas si serré, principalement quand le temps est froid, que ce kross ou kaross suffit pour les couvrir.

Le manteau ou kaross dont se servent les

femmes pour le même but, ne diffère pas de celui des hommes, si ce n'est qu'elles ont une longue pointe à leurs karoſs, qu'elles élèvent par ce moyen en forme de poche, laiſſant la laine en dedans; cette poche ſert à contenir leurs petits enfans auxquels elles donnent à teter en leur jetant la mamelle par-deſſus l'épaule. Cet uſage eſt commun à beaucoup d'autres nations.

Les hommes ne portent communément rien ſur la tête. Je ne me ſouviens pas d'en avoir rencontré plus de deux à qui j'aye vu des bonnets faits de peau induite de graiſſe & dont la fourrure avoit été enlevée. Ceux qui ſont plus voiſins de nos Colonies Européennes, portent des chapeaux à notre mode, ſoit ronds, ſoit relevés d'un côté.

Les femmes ont auſſi la tête nue; quand elles ſe coiffent c'eſt toujours avec une eſpèce de bonnet de la forme d'un cône tronqué; il eſt fait ſans couture, de la peau de quelque animal, & eſt auſſi noir qu'il eſt poſſible de le faire avec de la ſuie de cheminée & de la graiſſe. On les prépare ſouvent de manière à les faire paroître velus, d'autres encore reſſemblent au velours; au total ils n'ont point mauvaiſe mine.

Ils portent quelquefois ſur ce bonnet une autre eſpèce de parure conſiſtant en une guirlande ovale, ou, ſi le lecteur l'aime mieux, une couronne faite de cuir de buffle avec le poil brut en deſſus. Elle a environ quatre doigts de hauteur & entoure la tête en deſcendant ſur le front & ſur le derrière du cou, ſans couvrir la partie ſupérieure du bonnet ci-deſſus décrit. Les deux bords de cette guirlande ſont

doux & unis, & on y attache une rangée de petites coquilles de l'espèce du cyprea, au nombre de plus de trente; elles sont placées très-près les unes des autres, & de manière que leur bouche & le magnifique émail dont elle brille est tournée tout-à-fait en dehors. Entre ces deux rangées de coquilles il en court une ou deux qui leur sont parallèles, ou placées suivant leur imagination. On peut imaginer quel effet agréable ces coquilles doivent faire en sortant de la fourrure brune d'une peau de buffle, & en même-temps quels charmes doivent ajouter l'apparence d'une dame Hottentote bien graissée, sous ce bonnet & cette guirlande qui ne le sont pas moins qu'elle.

Les oreilles des Hottentots ne sont ornées d'aucun pendant non plus que leur nez, ainsi qu'il est en usage parmi un grand nombre de nations sauvages. Le nez cependant (& c'est une marque de grande distinction) est quelquefois orné d'une ligne de suie, ou plus rarement encore d'une large tache de rouge de plomb. Dans les jours de gala ou de grande fête, elles se font aussi de ces marques sur les joues.

Les hommes ont le cou absolument nu, mais celui des femmes est orné avec ce qu'elles regardent comme une parure magnifique; consistant en un cordon de peau brut, sur lequel sont fixées huit ou dix coquilles faisant l'effet d'un collier. Elles relèvent sans doute la partie grasse sur laquelle elles sont suspendues, quoique peut-être pas en proportion du prix qu'elles coûtent. Ces coquilles ne valent pas moins d'une brebis la pièce, & on ne peut se les

procurer que sur les côtes les plus reculées de la Caffrerie.

Un autre ornement commun aux deux sexes, ce sont les anneaux aux bras & aux jambes; la plupart de ces anneaux sont faits d'épaisses courroies de peau coupées circulairement, on les bat & on les passe au feu jusqu'à ce que ces courroies restent courbées tout naturellement. Ce sont ces anneaux qui ont donné lieu à l'idée presque généralement adoptée, que les Hottentots portent des boyaux autour de leurs jambes pour les manger dans l'occasion. Les hommes portent depuis un jusqu'à cinq ou six de ces anneaux à leurs bras, au-dessus du poignet, mais rarement aux jambes. Les dames d'un rang distingué en portent un grand nombre aux bras & aux jambes, principalement aux jambes, qui en sont couvertes depuis les pieds jusqu'aux genoux. Ces anneaux sont de diverses épaisseurs, il y en a de gros comme une plume d'oie & d'autres comme trois ou quatre; ils sont toujours d'une seule pièce, de sorte que quand on veut s'en parer il faut y passer la main ou le pied. Ils sont attachés, petits ou grands, l'un avec l'autre sans aucun ordre, & excèdent tellement en largeur la grosseur des jambes qu'ils ballottent & s'élancent l'un dans l'autre lorsque celui qui les porte marche, ou lorsqu'il fait quelque mouvement.

On peut croire que ces anneaux, soit pour les arranger, soit pour les porter, donnent beaucoup de mal aux petites-maitresses Hottentotes, & que, sans en examiner tous les désagrémens, ils doivent être lourds & gênans à porter; mais telle est la bizarrerie de l'espèce

humaine,

humaine, que depuis le Hottentot ignorant & grossier dans ses mœurs, jusqu'à ces nations qui ont porté les arts & les sciences à leur plus grande perfection, dans tous les pays, c'est à qui créera de nouvelles modes, au moins inutiles, si elles ne sont pas propres à nous embarrasser.

Les anneaux de fer ou de cuivre, & sur-tout ces derniers, de la grosseur d'une plume d'oie, sont regardés comme plus élégans que ceux faits de peau. Cependant on les porte quelquefois ensemble, particulièrement aux bras, jusqu'au nombre de six ou huit. On ne permet pas aux filles d'en porter jusqu'à ce qu'elles soient en âge d'être mariées. Un voyageur qui passoit à travers le district de Zwellendam, essaya d'attenter à la chasteté d'une jeune fille de seize à dix-sept ans, qui étoit pubère; on dit qu'elle refusa ses présens & ses offres, par cette seule raison, que les vieillards de son Kraal n'avoient pas encore jugé à propos de lui accorder la permission de porter des anneaux. Il m'est impossible de décider s'il en est de même dans tous les Kraals; mais il ne me paroît pas très-probable que les filles de tous les Kraals soient aussi obéissantes à une loi aussi sévère.

Les Hottentots portent rarement des souliers, (ceux dont ils font usage sont représentés dans l'ouvrage de M. Sparmann) & ce sont les mêmes dont se servent les paysans Africains, &, comme je l'ai depuis entendu dire, ils sont semblables à ceux des Esthoniens, des Livoniens & de quelques Finlandois. Je ne puis par cette raison déterminer si cette coutume a été inventée par les Hottentots, ou si les Hollandois la

leur ont apportée. La peau dont ils font ces souliers est absolument brute & le poil est tourné en dehors; on ne lui donne pas d'autre apprêt que de le battre & l'humecter. Si le cuir est trop épais & trop dur, comme celui du buffle, on le laisse quelques heures dans la fiente de vache, ce qui le rend doux & flexible; on se sert ensuite pour le perfectionner d'une espèce de graisse. Après que le cuir a été préparé, on en fait des souliers de la manière suivante. On prend un morceau de cuir coupé à angles droits, un peu plus long & un peu plus large que le pied qu'il doit contenir; les deux coins supérieurs sont doublés ensemble, & cousus de manière à couvrir la partie supérieure du pied. On peut éviter cette couture & faire les souliers beaucoup plus proprement, auprès de l'orteil, en couvrant le bout d'une sorte d'empeigne faite de la membrane du genou de derrière d'un certain animal. Pour élever ce morceau de cuir à un pouce du pied des deux côtés & le fermer aussi proprement qu'il est possible, on y fait des trous à de petites distances tout à l'entour, jusqu'au quartier de derrière, & on passe dans ces trous un cordon par le moyen duquel on le tire en le plissant. Pour rendre le montant du talon plus fort, il est doublé en dedans, & par ce moyen il forme un élévation & presse contre le talon; on les attache alors sur le coude-pied.

De semblables souliers ont sans doute leur avantage. Ils collent bien sur le pied & en conservent la forme. On les conserve dans leur état de flexibilité en les portant constamment; mais si au bout d'un certain temps les bords en

deviennent trop durs, on parvient facilement à les ramollir en les battant & en les graissant. Ils sont très-légers & très-frais, parce qu'ils ne couvrent pas autant le pied que les nôtres. Ils sont d'un très-bon usé, parce qu'il n'y a point de coutures, & que les semelles sont dures & de résistance. Les souliers de cuir ordinaire se brûlent & se déchirent facilement en marchant dans les sables brûlans de l'Afrique, & les souliers de campagne, comme on les appelle, étant d'une peau beaucoup plus forte, sont d'un meilleur usage. On peut aussi se les procurer à un prix extrêmement médiocre, la peau dont ils sont faits, étant absolument brute & un homme faisant une paire de souliers dans une heure ou deux. Il y auroit quelque avantage à introduire cette espèce de souliers parmi nous; ils seroient plus économiques & plus agréables pour l'été. J'en ai rapporté une paire dont je me suis servi pour marcher dans le pays, & ils serviront de modèles si quelqu'un vouloit en faire faire une paire pour les essayer. Si on les trouve utiles, qu'ils viennent de Paris ou de chez les Hottentots, méritent-ils moins que nous en admirions la façon & que nous nous empressions de l'imiter.

Les Hottentots qui vivent dans ces contrées, ou dans les limites des Colonies Hollandoises, font rarement usage d'armes. On voit de loin en loin un homme armé d'une sorte de javeline, appelée zagaie, pour se défendre des loups.

Leurs habitations sont, comme leur habillement, assorties à leur manière de vivre errante & pastorale; leurs maisons méritent à peine un autre nom que celui de huttes, quoiqu'elles

ſoient peut-être auſſi ſpacieuſes & tout auſſi commodes que les tentes & habitations de nos anciens patriarches ; elles ſuffiſent au peu de beſoins des Hottentots, qui peuvent être regardés comme héureux, puiſqu'il leur eſt ſi facile de ſe ſatisfaire. Leur extrême ſimplicité eſt peut-être la raiſon pour laquelle, dans un kraal ou village Hottentot, toutes les huttes ſont conſtruites de la même manière ; on y rencontre une ſorte d'architecture uniforme, qui ne permet pas à l'envie de les dévorer ſous leur toît ; & certes l'égalité de fortune & de bonheur, qui eſt le partage de ces peuples, eſt bien propre à les garantir de cette paſſion qui éveille à la fois toutes les autres.

Chaque hutte eſt diſpoſée de la manière ſuivante. Il y en a de forme circulaire & d'autres de forme oblongue, reſſemblant à une ruche ou à un caveau ; elles ont de dix-huit à vingt-quatre pieds de diamètre. Les plus élevées ſont ſi baſſes que, même dans le centre de la voûte, il eſt à peine poſſible qu'un homme de moyenne taille ſe tienne droit ; mais le peu de hauteur de la cabane & de la porte, qui n'a que trois pieds, ne peut être conſidérée comme un inconvénient pour le Hottentot, qui ne voit aucune difficulté à ſe baiſſer & à marcher à quatre pieds, & qui, dans tous les temps, aime mieux être couché que debout.

Le foyer eſt dans le milieu de chaque hutte, & par ce moyen les murailles ne ſont pas ſi expoſées au danger du feu. Les Hottentots en retirent un autre avantage, celui de pouvoir ſe placer en cercle autour du feu, de manière que toute la compagnie jouit également de la chaleur.

La porte, toute basse qu'elle est, est le seul endroit par où la lumière peut entrer, & en même temps le seul par où s'échappe la fumée. Le Hottentot, qui y est accoutumé depuis l'enfance, la voit tourner autour de lui sans que ses yeux en soient incommodés, tandis que roulé comme un hérisson & renfermé dans sa peau de mouton il repose au fond de sa hutte & jouit d'une parfaite tranquillité au milieu d'un nuage de fumée. Il se dérange cependant de temps en temps pour attiser le feu, allumer sa pipe, ou pour retourner les tranches de viande qu'il fait griller sur les charbons.

Il n'est pas difficile de se procurer les matériaux nécessaires pour construire ces cabanes; la manière propre & sans art avec laquelle il les assemblent mérite que l'on en fasse honneur à un Hottentot, elle est très-convenable à son caractère. Tout ce qui soutient ce toît voûté, ainsi que je l'ai décrit ci-dessus, est composé de baguettes minces ou de menu bois; ces baguettes, après avoir été attachées ensemble, sont placées ou entières ou par pièces, les unes parallèles & les autres en croix; elles sont renforcées par d'autres que l'on fixe tout à l'entour avec de l'osier. Ces espèces d'osier & les baguettes sont prises, autant que je puis me le rappeler, principalement du chiffortin-conoïdes, qui croît en abondance dans ce pays, sur le bord des rivières. De grandes nattes sont alors placées sur les côtés servant de murailles, de manière à les couvrir parfaitement. L'ouverture laissée pour la porte est fermée, quand ils le trouvent nécessaire, avec une peau ou une pièce de natte disposée exprès; ces nattes sont faites de

canne ou de roſeau, placées parallèlement, & ſont attachées avec de petits nerfs ou cordes de boyau, ou avec une ſorte de fil que les Européens leur fourniſſent. Ils peuvent par cette raiſon les faire de la longueur qu'il leur plaît, & en même temps d'une largeur égale à la longueur des roſeaux, c'eſt-à-dire, de ſix à dix pieds. Nos Colons font uſage de cette même eſpèce de natte pour couvrir les banes de leurs chariots & empêcher la toile de ſe déchirer par le frottement; elles ſont en même temps impénétrables à l'eau.

Quand un Hottentot veut emporter ſa cabane & changer de demeure, il poſe ſes nattes, ſes peaux & ſes baguettes ſur le dos de ſes beſtiaux, ce qui les fait prendre par un étranger, qui ne les aperçoit que de loin, pour des monſtres inconnus, & qui ont la forme la plus bizarre.

L'ordre ou la diſtribution de ces huttes en Kraals, eſt ordinairement en forme de cercle, & les portes s'ouvrent en dedans; on forme par ce moyen une cour où les beſtiaux ſe trouvent comme renfermés pendant la nuit. Le lait, auſſitôt qu'il eſt trait, eſt mêlé avec du lait déja tourné, & on le conſerve dans un ſac de peau. Pour plus grande propreté on met le poil en dedans. Ils ne boivent jamais le lait doux. Dans certains diſtricts du nord, tels que le Rogge-Veld ou Bockkeveld, où la terre eſt, comme on l'appelle carrow (sèche & brûlée), les Hottentots, auſſi-bien que les Colons, ſont tous bergers.

Note V. (E) M. Permant décrit ainſi le Zèbre. Il a une crinière courte & droite; la tête & le cou-

ſont marqués de lignes de couleur brune tranſverſales ſur un fond jaune ; les jambes & les cuiſſes ſont tachetées de lignes diagonales ; la queue, comme celle de l'âne, & garnie au bout de long poils ; ſa taille eſt à peu près la même que celle d'un mulet.

Ce magnifique quadrupède ſe trouve depuis le Congo & Angola, en traverſant l'Afrique, juſqu'en Abyſſinie, & au ſud, auſſi bas que le Cap. Il erre dans les plaines, mais auſſitôt qu'il aperçoit des hommes, il fuit vers le bois & diſparoît. Cet animal va par troupes, eſt vicieux, indomptable, & ne peut être d'aucune utilité ; il eſt extrêmement léger. Les Portugais lui donnent le nom de *burro di matta*, ou âne ſauvage.

Le Quacha eſt marqué comme le zèbre, ſur la tête & ſur le corps, mais il a moins de lignes ; ſes flancs ſont tachetés ; il a la croupe unie ; le fond de la couleur de la tête, du cou, du corps & de la croupe eſt bai-brun ; le ventre, les cuiſſes & les jambes ſont blanches & ne ſont point du tout tachetées.

On a juſqu'ici ſuppoſé que cet animal étoit la femelle du zèbre, mais d'après de nouvelles obſervations, on a reconnu que le zèbre mâle & le zèbre femelle portoient les mêmes marques. Le quacha en diffère en ce qu'il eſt plus gros & taillé d'une manière plus forte ; il eſt auſſi plus traitable, & on eſt parvenu à en apprivoiſer un, au point de lui faire tirer un chariot.

(F) Les Boshieſnéens, dit M. Sparrman, & principalement ceux qui vivent aux environs de Cambedo & de Sneuwberg, ſont ennemis Note VI.

jurés de la vie pastorale. Une de leurs maximes est de vivre de chasse & de pillage, & de ne jamais garder auprès d'eux un animal vivant pendant l'espace d'une nuit. Par ce moyen ils se rendent odieux au reste des hommes, & sont par-tout poursuivis & exterminés aussi vivement que les bêtes farouches, dont ils ont pris les usages & les mœurs. Il y en a cependant que l'on garde & que l'on soumet à l'esclavage. Leurs armes sont des fleches empoisonnées, qui, lancées par le moyen d'un petit arc, volent jusqu'à la distance de deux cents pas. Ils sont presque certains de toucher un but à la distance de cinquante & même de cent pas. De cette distance ils peuvent, sans qu'on les voie, tuer le gibier qu'ils poursuivent pour leur nourriture, ou porter la mort dans le sein de leurs ennemis; un animal tel que le lion, n'est pas même à l'abri de leurs traits. Ce fier animal tombe blessé par un arme qu'il méprise, ou qu'il ignoroit que l'on dût employer contre lui; tandis que le Hottentot, caché, parfaitement rassuré dans son embuscade, certain de l'effet de son poison, qu'il prend toujours le plus virulent qu'il lui est possible, contemple avec un barbare plaisir la bête qu'il a blessée pour la voir languir & mourir presqu'au même instant.

J'ai dit que leurs arcs étoient petits; ils n'ont guères que trois pieds de longueur & un pouce d'épaisseur au milieu; ils se terminent en pointe à chaque bout. J'ignore absolument de quel bois ils sont faits; mais il ne paroit pas trés-élastique. Les cordes des arcs que j'ai vus étoient, les unes de petits nerfs & d'autres d'une espèce de chanvre ou de l'écorce intérieure de quelques plantes. La plupart sont faites très-grossièrement,

ce qui prouve que le tireur compte plus sur la violence du poison de ses armes, que sur la manière dont elles sont faites ou sur leur force.

Les flèches ont un pied & demi de longueur; elles sont faites d'un roseau d'un pied de longueur dont la base, à la partie qui repose sur la corde, est garnie d'un nœud de grosseur convenable. Immédiatement au-dessus de ce nœud il y a un joint dans le roseau, vers lequel sont fixées des cordes faites de nerf pour lui donner plus de force; l'autre bout du roseau est armé d'un os bien poli, de cinq à six pouces de longueur. A la distance d'un pouce ou deux de la pointe de cet os, il y a un morceau de plume attaché avec du nerf, pour que la flèche entrée dans les chairs ne puisse pas en être retirée facilement, & que le poison y séjournant plus long-tems fasse plus sûrement son effet.

Il n'est pas cependant commun de voir des pointes de flèches telles que je viens de décrire celle-ci, avec un os pointu seulement qui en forme le bout. La flèche est plus ordinairement coupée quarrément par le bout, & un morçeau de fer triangulaire fort mince y est fixé. Comme l'os n'a aucune sorte de cavité, je ne ne puis savoir de quel animal il est pris. Dans l'état où je l'ai vu, comme il fait partie de la flèche, il est d'un brun obscur, plein de petites rainures ou côtes, & ne paroît avoir jamais été aussi blanc que l'ivoire. Cependant à l'une des flèches que j'ai apportées, l'on pourroit croire que cet os est en effet d'ivoire. Nous pouvons conclure de là que sur les flèches armées de fer, l'os est principalement employé pour donner à cette arme une sorte de poids, & aussi qu'elles

coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font.

Leurs carquois ont deux pieds de longueur & quatre pouces de diamètre. Si on peut tirer une conclusion de ceux que j'ai vus, & des deux que j'ai rapportés avec moi, ils sont faits d'une branche d'arbre perforée, ou, ce qui est encore plus probable, de l'écorce d'une de ses branches, enlevée d'un seul morceau. Le fond & le couvercle sont de peau; l'extérieur est enduit d'une matière grasse qui durcit en séchant. Les deux carquois que j'ai rapportés sont bordés vers l'ouverture avec une peau de serpent, &, comme on me l'a dit, avec la peau du serpent jaune, qui est considéré comme le plus venimeux de tous ceux du pays. Outre une douzaine de flèches, chaque carquois contient une petite pierre tendre à aiguiser pour adoucir la pointe de fer, une brosse pour broyer le poison, & quelques petits morceaux de bois de différente grosseur, mais tous de la même longueur que les flèches; j'ignore à quoi ils servent. Le poison dont ils font usage est extrait de diverses sortes de serpens dont les plus venimeux sont les meilleurs, soit que leurs flèches soient lancées sur leurs ennemis ou seulement sur le gibier; car j'ai déja observé que les Hottentots savoient très-bien que, pris intérieurement, ce venin n'avoit aucun mauvais effet.

Les demeures de ces ennemis de la vie pastorale ne sont pas en général plus agréables que leurs maximes & leurs mœurs; semblables aux bêtes farouches, les buissons & les cavernes taillées dans le roc par les mains de la nature, leur tiennent lieu de maisons indiffé-

remment, & l'on dit qu'il y en a quelques-uns qui ſont ſi fort au-deſſous des bêtes ſauvages, que l'on a trouvé leurs excrémens tout près de leur demeure. Un grand nombre d'entre eux ſont abſolument nus, & ceux qui ſont capables de ſe procurer, pour ſe couvrir, la peau de quelque animal, grande ou petite, l'attachent ſur leurs épaules d'où elle tombe auſſi bas qu'elle peut atteindre, & ils la portent juſqu'à ce qu'elle ſe détache par lambeaux. Auſſi ignorans en agriculture que les ſinges, comme eux ils ſont obligés d'errer ſur les montagnes & dans les vallées pour cueillir certaines racines ſauvages, des baies & des plantes, qu'ils mangent crues, afin de prolonger une exiſtence miſérable, qui ſe termineroit bientôt par leur uſage, s'ils euſſent été accoutumés à faire une meilleure chère.

Leur table eſt quelquefois couverte d'autres mets, parmi leſquels on peut compter les coques des inſectes, d'où ſortent les papillons, une ſorte de fourmi blanche, des ſerpens & pluſieurs eſpèces d'araignées. Avec tant d'eſpèces d'alimens, le Boshiemen ſupporte quelquefois le beſoin au point de n'être plus qu'une ombre animée. Je ne fus pas peu ſurpris quand je vis pour la première fois dans le Lange-Kloaf, un jeune garçon appartenant à cette claſſe d'hommes, qui avoit le viſage, les bras, les jambes & le corps ſi minces & ſi décharnés que j'aurois affirmé qu'il n'avoit été réduit à cet état d'éthiſie que par la fièvre épidémique qui avoit cauſé tant de ravages dans ce pays, ſi je ne l'euſſe, preſqu'au même inſtant, vu courir avec toute la légéreté d'un cerf. Peu

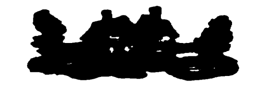
de semaines suffisent pour ramener ces gens de l'extrême état de maigreur où ils sont quelquefois à celui d'embonpoint & même pour les rendre tout-à-fait gras, leur estomac étant assez fort pour digérer une grande quantité d'alimens; car on peut dire avec raison qu'ils s'empâtent plutôt qu'ils ne mangent. Il arrive souvent, il est vrai, qu'ils ne peuvent retenir long-temps tout ce qu'ils ont pris; mais cela ne les empêche pas lorsqu'ils se sont débarrassés de ce superflu, de recommencer sur nouveaux frais.

La manière de faire de ces hommes des esclaves n'est nullement difficile. Plusieurs fermiers qui en ont besoin se réunissent & font un voyage dans la partie du pays où les Boshiemens sont retirés; eux-mêmes & leur lego-Hottentots, ou les Boshiemens qui ont été attrapés depuis long-temps & qu'ils ont apprivoisés à leur service, ils cherchent à découvrir où les Boshiemens sauvages font leur demeure. L'indice le plus sûr est la fumée des feux qu'ils allument. On les trouve par bandes, depuis dix jusqu'à cinquante & même cent, en comptant grands & petits; malgré cela les fermiers hasardent, au milieu de l'obscurité de la nuit, de s'en approcher avec six ou huit des leurs, ayant soin de se cacher du mieux qu'ils peuvent autour du Kraal. Ils leur donnent ensuite l'alarme par un ou deux coups de fusil. Ce bruit répand une telle consternation parmi ces sauvages, qu'il n'y a que les plus hardis & les plus adroits qui ont le courage de forcer le cercle & de se sauver. Les assaillans sont fort aises d'en être débarrassés à si bon marché; ceux qui sont stupides, craintifs & frappés de terreur n'ont

plus la force de se défendre, se laissent prendre & mener en esclavage ; ils répondent par cette raison au but de leurs ravisseurs.

On commence par leur faire le meilleur traitement possible ; c'est-à-dire, que les vainqueurs entremêlent les plus belles promesses avec les menaces, & tâchent, s'il est possible, de tuer quelques-unes des plus grandes espèces de gibier pour leurs prisonniers, telles que des buffles, des vaches marines & d'autres animaux semblables. De si agréables morceaux & un peu de tabac les engagent bientôt ; mignardés & fêtés comme ils le sont, ils consentent gaiement à aller dans la Colonie. Alors ces fêtes qu'on leur donnoit & ces morceaux friands qu'on leur apprêtoit sont changés en des portions plus modérées, consistant pour la plupart en lait de beurre, en froment mondé & en bouillie. Cette nourriture engraisse les Boshiemens, comme je l'ai déja dit, en peu de semaines. Il ne tarde cependant pas à trouver sa bonne nourriture rendue amère, par les plaintes & les mauvais traitemens de son maître & de sa maitresse. Les mots de *t'gusery* & *z'gaunatzy*, que l'on pourroit peut-être traduire par ceux de sorcier & lutin, sont les expressions avec lesquelles on prend soin de les familiariser, & que l'on accompagne souvent de geste & de coups, sont la peine méritée de leur négligence ; la lenteur & la paresse, défaut nés avec eux, forment la base de leur caractère. Il en résulte qu'accoutumés dès l'enfance à dédaigner toute espèce de travaux aussitôt qu'ils ont pris des forces, ils deviennent ce semble plus indolens encore ; ces malheureux regrettent bientôt leur

vie errante & libre ; ils s'aperçoivent que leur volonté est anéantie toute entière, & dégoûtés de la servitude, il n'est pas surprenant qu'alors ils fassent tous leurs efforts pour recouvrer leur liberté en s'échappant ; mais ce qui pourra paroître fort extraordinaire, & qui excite toute l'attention du philosophe, c'est que quand ces pauvres malheureux se sauvent, ils n'emportent jamais rien avec eux de ce qui ne leur appartient pas.





SECOND VOYAGE.

Tyger-Berg ; = Stillen-Bosch ; = Rivière Erst ; = Passage du Kloaf des Hottentots Hollandois ; = Arrivée à la rivière Zondereynd ; = Impossibilité de la traverser ; = Resté ici pendant plusieurs jours ; = Excursion à la baie de Catharina ; = Voyage au Groena - Kloaf ; = Montagnes couvertes de neige ; = Le temps nous force à retourner à l'Est, & à traverser le Plata-kloaf dans la terre de Chanua ; = Arrivée à un bain chaud ; = Pays abondant en bêtes féroces ; = M. Van-Renan & l'Auteur perdent leur bagage ; = Voyage à travers le Karo en s'avançant vers le Coud-Bokkeveld ; = Whitsonberg ; = Rivière malheureuse ; = Arrivée à la fontaine Saumâtre ; = Visite de deux Paysans qui habitent le Karo pendant la saison où les montagnes sont couvertes de neige ; = Observations sur une maladie parmi les brebis ; = Détails relatifs à une femme qui a été mordue par un serpent ; = Nous arrivons avec beaucoup de peine à Rhinoceros-Bosch ; = Nous gravissons sur le Rogge-Veld-Berg ; = Sol & climat ; = Quelques observations relatives aux Mon-

tagnards dans ce pays ; = Troupeaux de Quachas ; = Frontières du pays habité par les Boſhmen ; = Viſite au Heutans ; = Maladie parmi les chevaux, particulière au pays ; = Amyrilas - diſticha, poiſon fatal aux bêtes à cornes ; = Obſervations ſur le changement ſubit du climat au Hentum-Berg ; = Nous nous avançons vers le Bokkeland - Bergen ; = Sol & productions ; = Route juſqu'à la grande rivière ; = Arrivée à la grande rivière de Thorn, très-fréquentée par les lions ; = Paſſage à un endroit appelé la Caverne du lion *; = L'eau très-mauvaiſe dans ce pays ; = Arrivée à la rivière Black-Thorn ; = Petite terre de Nimiqua ; = Arrivée à la rivière verte où nous rencontrons quelques Hottentots-Nimiqua ; = Leurs mœurs, leurs uſages ; = Gravi ſur une montagne très-eſcarpée, vu l'océan à l'oueſt à environ trente milles ; = Arrivée au Couſie ou rivière de ſable ; = Deſcription de l'Aloès-dichotoma ; = Paſſage du Copperberg ; = Rencontre de quelques Boshmen ; = Leur manière de vivre ; = Entrés dans une plaine ſablonneuſe & déſerte, que nous avons beaucoup de peine à traverſer ; = Fort embarraſſés par le défaut de proviſions ; = Quelques détails ſur la grande rivière ; = Montagnes & productions du pays ; = Poiſons employés*

employés par les Hottentots ; = Situation désagréable de M. Van-Renan en traversant la rivière ; = Les Hottentots mangent des sauterelles ; = M. Van-Renan tue un cana-léopard, dont la plus grande partie est dévorée par les lions ; = Crue subite de la rivière ; = Grande chaleur ; = Tue un hyppopotame ; = Manière dont les naturels attrapent ces animaux ; = Fontaine des zèbres ; = Difficulté de traverser une plaine sablonneuse ; = Envoie chercher du secours ; = Arrivée à la fontaine Saumatre ; = Petite fontaine de Copper-Berg ; = Visite aux mines de cuivre ; = Le Camis-Berg, résidence d'été de la plupart des paysans dans la terre de Nimiqua ; = Continuation à Casper-Kloaf & de là au Bokke-Veld ; = Intention de traverser le pays du Bokke-Veld en Caffrerie ; = Raisons qui nous empêchent de faire ce voyage ; = Excursion dans une partie de la terre des Boshmens ; = Arrivée à la rivière des Éléphans ; = Nous restons à l'Heer-Lodsiement ; = Le Piquet-Berg ; = Arrivée à la rivière Berg ; = Continuation au Cap de Bonne-Espérance ; = Arrivée le 20 novembre 1778.

APRÈS avoir demeuré quatre mois au Cap, j'en partis au mois de mai pour faire un second Mai 1778.

Mai 1778. voyage dans le pays. Dans cette excurſion je fus accompagné par un jeune homme qui, quoiqu'habitant du Cap, étoit poſſeſſeur de pluſieurs fermes dans les campagnes de l'intérieur.

Dans la matinée du 22 mai, nous quittâmes Ronda-Boschie, maiſon appartenant au compagnon de mon père, & dont j'éprouvai les plus grandes marques d'amitié pendant mon ſéjour dans ce pays; nous fûmes, à travers une plaine ſablonneuſe, à Tyger-Berg, où nous dînâmes. La campagne devenue intéreſſante pour un voyageur qui prend plaiſir à conſidérer les ſcènes variées de la nature, préſentoit de tous côtés le tableau du travail & du bonheur; les fermiers étoient occupés à labourer & à ſemer. Dans l'après-midi nous continuâmes notre courſe vers le ſud-eſt, & nous paſsâmes la nuit dans la maiſon de M. Cluta, près Stillen-Boſch. Le 23 nous continuâmes juſques vers la rivière Erſt, & fimes une courte excurſion ſur les montagnes de Stillen-Boſch, ou je fis une collection conſidérable des plantes les plus belles & les plus rares, particulièrement les diverſes ſortes de bruyères & de zeille, qui embelliſſoient de près & de loin toute la campagne. La terre eſt, dans ce canton, de la plus grande fertilité, & produit abondamment du blé

& du vin, ainſi que tous les autres fruits que l'on trouve au Cap. Mai 1778.

Le lendemain nous dirigeâmes notre route à l'eſt-ſud-eſt, au Kloaf des Hottentots-Hollandois, où il y a un ſentier eſcarpé ſur la longue chaîne de montagnes (dont j'ai parlé dans mon premier voyage), lequel commence au Cap-Falſe, s'étend dans la direction du nord-oueſt, & communique par pluſieurs branches dans l'intérieur du pays; ces montagnes ſont ſouvent couvertes de neiges pendant l'hiver, & comme nous étions au commencement du printemps, j'avois eſpérance de découvrir beaucoup de plantes qui pourroient ſe naturaliſer en Europe & nous devenir utiles. Ce déſir étoit le motif principal de mon voyage, dans un temps où un obſervateur rencontre ſans ceſſe des dangers nouveaux par la crue ſubite des rivières. Dans l'après-midi nous atteignîmes la rivière de Kraals-Knoflick, qu'il nous fut impoſſible de paſſer avant le 26. Quand nous eûmes quitté ce canton, nous prolongeâmes notre courſe juſqu'aux bains chauds, qui ſont à environ 60 milles du Cap.

Ayant continué notre route à Tyger-Hock, & chaſſé un animal de l'eſpèce des antelopes, appelé *bonta-buck*, nous le tuâmes. Nous rencontrâmes deux payſans qui venoient de fort

Mai 1778. loin, & qui s'en alloient au Cap. Ils nous informèrent que le pays par lequel ils avoient passé étoit entièrement stérile, faute de pluie; & que ce n'avoit été qu'avec beaucoup de peine qu'ils avoient pu se procurer de l'eau pour leurs bestiaux, quoique dans l'endroit où nous nous trouvions les rivières fussent si grosses & si rapides, qu'il étoit impossible de les traverser.

Dans la journée du 28 nous dirigeâmes notre route à l'orient; mais l'inclémence de la saison nous força de nous arrêter dans la première maison qui se présenta, & qui n'étoit qu'à environ huit milles du Tyger-Hock; nous y restâmes toute la nuit, & le jour suivant, ayant poussé jusqu'à la rivière Large, à l'endroit où elle se joint à la rivière de Zondereynd, nous fûmes obligés de séjourner-là malgré nous, par l'impossibilité de la traverser. Nous n'étions pas les seuls voyageurs qui se trouvassent retenus par la même cause; grand nombre de voitures étoient retenues sur la rive opposée depuis plusieurs jours, en attendant que l'eau diminuât. Il y a ici un bac, mais il n'est d'aucun usage lorsque la rivière est rapide; celui qui le tenoit étoit un vieillard Allemand, qui avoit vécu entre les deux rivières depuis plusieurs années. Il nous proposa obligeamment de nous faire traverser la rivière de Zondereynd, & nous

fit offre de sa maison jusqu'à ce que la rivière fut guéable pour les chevaux & les voitures. Nous laissâmes aux Hottentots le soin du bagage, & nous acceptâmes son offre avec reconnoissance. Pendant notre séjour ici, le thermomètre fut très-souvent à quarante degrés, avec beaucoup de pluie & des neiges mêlées de pluie; & les montagnes étoient couvertes de neiges. Le 8 juin nous passâmes avec beaucoup de difficulté, & nous nous rendîmes à Zwellendam, où nous restâmes toute la nuit. Mai 1778. Juin 1778.

Nous fûmes de Zwellendam, à la rivière des Buffles, où nous nous reposâmes durant quelques jours, dans la maison de M. Van-Renan. J'ajoutai beaucoup à ma collection de plantes.

M. Van-Renan nous donna un attelage de bœufs de trait, & nous accompagna. Le 16, à l'embouchure de la rivière d'Or, ou Gold-River, je visitai la baie Catharina, qui se trouve à environ 280 milles du Cap; la baie est large, & son entrée du côté de la mer est à l'ouest-quart-nord-ouest, ce qui expose souvent les vaisseaux au vent de sud-est. Il y a près de douze ans qu'un vaisseau François se perdit dans cette baie. La campagne adjacente est presque stérile, & peu avantageuse pour les vaisseaux qui viennent y mouiller pour y prendre des rafraîchissemens, par la raison qu'elle est fort peu habitée.

Juin 1778.

Ne trouvant que fort peu de plantes en fleurs ; nous retournâmes à la maison de M. Van-Renan, pour aviser sur la route la moins difficile que nous avions à prendre. A la fin nous convînmes de traverser la longue chaîne de montagnes à l'occident, par un passage appelé le *Kloaf de Groena*, que l'on nous dit être la route la plus agréable dans cette saison.

En conséquence nous dirigeâmes notre course à l'est, & le 27 nous arrivâmes à la maison de Jacobus Botta, homme âgé de quatre-vingt-dix ans. Une si belle vieillesse est extrêmement rare dans ce pays, où, quoique les habitans soient en général d'une bonne constitution dès l'enfance, & le climat très-favorable, ils ne jouissent pas pour la plupart d'une très-longue vie.

Le 28 nous continuâmes notre route à l'ouest, le long de la chaîne de montagnes couvertes de neiges, dont j'ai parlé. Nous éprouvâmes un froid très-rigoureux, avec une forte pluie & un grand vent de nord-ouest. Le thermomètre, à huit heures du matin, étoit à 43 degrés; à midi, à 47 degrés; à quatre heures de l'après-midi, à 44 degrés ; & sur les huit heures du soir, à 42. A la nuit tombante nous nous retirâmes dans une ferme près de la rivière Large.

Le temps étoit si mauvais le 29, qu'il nous fut impossible d'aller plus avant ; en attendant

je fis quelques excursions sur les montagnes, où je ramassai des plantes très-rares. Juin 1778.

Un particulier, qui venoit de la partie occidentale, nous conseilla de ne pas pénétrer plus avant dans cette direction, d'autant qu'il ne nous seroit pas possible de passer la rivière pendant plusieurs jours, les montagnes étant couvertes de beaucoup de neiges, lesquelles venant à se fondre, feroient déborder les rivières. Les récits qu'ils nous fit étoient si décourageans, que je me déterminai à retourner en arrière, & de franchir les montagnes dans un autre endroit à l'est, appelé le *Kloaf-Pluta*; nous y arrivâmes le 8 juillet. Juillet 1778.

Nous parvînmes sur le sommet des montagnes avec quelques difficultés, le 10, & nous entrâmes dans un pays (dont j'ai parlé dans mon premier voyage) appelé la *terre de Chama*. D'ici nous continuâmes vers la partie orientale, & dans ce long voyage j'ajoutai considérablement à ma collection de plantes de la classe du mezembryanthimum. Dans la soirée nous fûmes à un bain chaud, qui paroissoit être assez semblable, par ses propriétés, à ceux dont j'ai déja fait mention, excepté que la chaleur en étoit plus tempérée. La chaleur du bain, au thermomètre, est de 107 degrés, & à l'endroit où la source jaillit du rocher, elle est de 110

Juillet 1778.

degrés. Nous séjournâmes ici pendant quelques jours, & le 13 nous envoyâmes notre bagage en avant de grand matin, ayant une bonne journée de marche à faire. Sur les dix heures du matin nous devançâmes notre voiture, & fûmes informés par le conducteur, que deux lions avoient traversé cette route environ une heure auparavant. Cette partie du pays abonde en animaux féroces, qui rendent les voyages extrêmement dangereux. La terre est couverte d'arbrisseaux d'environ quatre pieds de hauteur, nommés par les naturels *Guerné* espèce de royena. Cette plante fournit un ombre suffisante pour servir de retraite & y cacher les lions, les tigres & toutes les diverses espèces d'animaux qui vivent de leur chasse. Ils se tapissent pendant le jour dans les lieux les moins habités, & dès que la nuit approche, ces animaux, excités par la faim, commettent des déprédations dans toutes les fermes adjacentes.

Le sol de ce pays est une argile légère & sa consistance est si peu propre à la culture, que quoique nous fussions dans la plus belle saison de l'année, il y avoit à peine quelques herbages çà & là, & très-éloignés les uns des autres. Je trouvai beaucoup de plantes succulentes en fleurs, ainsi qu'une espèce de geranium spinosum, que je ne connoissois pas.

Après une journée très-longue & très-fatigante, nous arrivâmes le 13 à un courant d'eau, près duquel nous reftâmes une partie de la nuit. Il plut beaucoup, & nous entendîmes de fréquens coups de tonnerre. Le thermomètre, à huit heures du foir, étoit à 45 degrés. Juillet 1778.

Le lendemain matin ayant trouvé un kraal Hottentot, à environ deux milles, je pris un de ceux qui l'habitoient pour nous fervir de guide; d'autant que de tous ceux qui nous accompagnoient, aucun ne connoiffoit parfaitement le pays. Mon compagnon M. Van-Renan & moi nous quittâmes la voiture, & prîmes une route différente, dans l'intention de reconnoître le pays autant qu'il nous feroit poffible, & d'augmenter notre collection de plantes. Sur les quatre heures de l'après-midi, nous pensâmes qu'il étoit temps que nous allaffions réjoindre la voiture; nous continuâmes notre route jufqu'à neuf heures à travers un pays fauvage, & qui n'eft habité que par des animaux, fans avoir rencontré l'objet de nos recherches. Je me déterminai alors à gravir fur la montagne dans l'efpérance de découvrir un feu fur quelques-unes des hauteurs; ce qui eft le fignal ordinaire que font les voyageurs en Afrique, quand ils fe font perdus ou féparés

Juillet 1778.

de leurs compagnons. Nos fatigues cependant furent encore ſans aucun ſuccès ; nous nous déterminâmes à demeurer à l'endroit où nous étions, jusqu'à la pointe du jour, auprès d'une petite fontaine. Il s'en falloit du tout que notre ſituation fût sûre & agréable, nous trouvant ſans armes & dans l'impoſſibilité d'allumer du feu ; un grand nombre de hyennes firent entendre des hurlemens aſſez près de nous, pendant toute la nuit, & dans la matinée nous eûmes la certitude qu'un tigre s'étoit repoſé à dix pas de nous. Le thermomètre étoit deſcendu à 39 degrés, & les montagnes étoient couvertes de neige.

Le lendemain nous nous mîmes à la recherche de nos gens, & nous les apperçûmes ſur le midi. Nous prîmes quelques heures de repos, & dans l'après-midi nous continuâmes notre route, environ à ſix milles à l'occident, où nous paſsâmes toute la nuit ; nos bœufs & nos cheveaux furent attachés à la voiture, & des feux étoient allumés tout autour de nous.

Nous dirigeâmes enſuite notre route par un pays dépouillé & aride, & dans la matinée nous arrivâmes à une miſérable cabane appartenante à un Européen, où nous paſsâmes la nuit. Le jour ſuivant nous continuâmes à traverſer ce que les Hollandois appellent Karo,

& qui est une plaine très-étendue, entremélée de petites plantes succulentes & fruitières. Telle est une grande partie de l'Afrique, & particulièrement celles qui se trouvent situées au nord du Cap. Nous fîmes route pendant toute la journée sans trouver la plus petite source, & dans la soirée nous arrivâmes à une maison appelée le *Staart*, qui est très-agréablement située sur le bord d'une petite rivière. Là nous nous amusâmes à chasser des canards sauvages, & une espèce de poule de roseau, que nous trouvâmes en grande abondance; elles étoient si peu accoutumées à être poursuivies, qu'elle se laissoient approcher sans témoigner la moindre frayeur. Juillet 1778.

Le 19 nous nous mîmes en route le long de la vallée Verkered, qui est ainsi dénommée d'une rivière qui la traverse, & qui prend une direction toute différente de celle des autres rivières du pays.

Nous avancions alors vers le Coud-Bokke-Veld ou le pays froid des Antelopes; les montagnes étoient couvertes de neiges, qui pour l'ordinaire restent sur leur sommet jusqu'au mois de novembre.

Le 20 nous arrivâmes à une maison située sur le côté nord-est de Whitson-Berg, ou la montagne blanche; & nous y passâmes toute

Juillet 1776.
la nuit. Les habitans nous informèrent du danger qu'il y auroit à traverser le grand Karo, non-seulement parce que c'est un pays désert, mais encore à cause des Boshmens-Hottentots, qui étoient en guerre avec les Hollandois, & qui se cachoient par-tout dans les environs, pour tomber sur les Européens. Ils nous rapportèrent des exemples des personnes qui avoient été blessées par leurs flèches empoisonnées, & qu'il étoit bien rare que l'on pût en guérir. Malgré ces excellens avis nous nous déterminâmes à traverser le pays, en nous tenant sur nos gardes autant qu'il seroit possible. Le 21 nous dirigeâmes notre route au nord, & dans la soirée nous prîmes gîte à côté d'un petit courant d'eau appelé *Thon-River*, qui prend son nom d'une espèce de minosa qui croît sur ses bords.

Je fis une excursion dans la matinée à travers le pays en cherchant des plantes, & dans l'après-midi je joignis notre bagage. Dans la soirée nous trouvâmes de l'eau en un lieu appelé *Parde-Berg*, ou montagne du cheval, & nous y passâmes toute la nuit. Le lendemain matin nous observâmes, à environ un mille de nous, un feu que nous imaginâmes avoir été allumé par une horde errante d'Hottentots sauvages. Mon compagnon & moi

nous convînmes néanmoins d'aller les reconnoître, & nous apprîmes qu'ils etoient attachés à un Hollandois qui vivoit auprès du Cap ; ils gardoient un troupeau considérable. Nous les trouvâmes si parfaitement au fait du pays, que j'en pris un pour nous servir de guide ; Nous continuâmes alors notre voyage à environ 20 milles, & sur le soir nous arrivâmes à la rivière de Malheur, ainsi nommée à l'occasion d'un homme qui, quelques années auparavant, avoit été dévoré sur ses bords par un lion. Juillet 1778.

Le 24 notre route s'étendoit à travers un pays sablonneux, ayant toutes les apparences de la stérilité. Les collines présentoient des couches horisontales d'une espèce de pierre douce, & presque réduite en poudre. A midi nous apprîmes par un paysan qui s'en alloit au Cap, que si nous ne continuions pas notre voyage en toute diligence, nous ne pourrions plus trouver d'eau dans les lieux où nous irions ; & qu'il étoit très-dangereux de voyager la nuit, à cause du grand nombre de lions qui habitoient cette partie du pays ; après une marche des plus fatigantes, nous arrivâmes à une fontaine d'eau saumâtre, auprès de laquelle nous passâmes toute la nuit.

Le jour suivant nous continuâmes notre route vers le nord, à travers un sol à peu

Juillet 1776. pas aussi bonne que celle que nous avions trouvée le jour précédent. Par-tout où nous passions nous trouvions les traces récentes des lions & des tigres. A la même heure, le lieutenant marin, M. Van-Renan, vit un lion à cinquante pas de lui; nous le poursuivîmes vivement; mais nous fûmes tout-à-coup arrêtés par d'épais arbrisseaux épineux, ce qui nous empêcha de pousser plus avant.

Le 27 nous visitâmes deux des fermiers qui résident dans le Karo pendant tout le temps que les neiges couvrent les montagnes Rogge-Veld. Cet usage néanmoins n'est pas général, plusieurs d'entre eux restent sur leur habitation, exposés à toute l'inclémence de la saison. La cause majeure de leur émigration des montagnes au Karo, provient du besoin de bois à brûler, qui est très-rare sur ces hauteurs. Ceux d'entre eux qui y résident, pour la plupart, occupent leurs domestiques, avant le commencement de l'hiver, à transporter du bois du bas de la montagne, ce qui est certainement un travail très-pénible. Il s'en trouve quelques-uns pour qui ces changemens d'habitation sont loin de paroître un embarras, & plusieurs habitans de ce district sont si fort dans l'habitude de changer de demeure, que, plutôt que de se donner la peine de faire des provisions

pour la saison d'hiver, ils se transporteroient à plusieurs milles; & par la raison que cette partie du pays n'est habitée que fort peu de temps dans l'année, on n'y trouve qu'un petit nombre de maisons. La plupart des habitans vivent dans des huttes semblables à celles des Hottentots; quelques-uns font leur résidence sous les tentes qui couvrent leurs chariots, & malgré tout ce que cette manière de vivre peut avoir pour nous de rude & d'insupportable, les fermiers paroissent jouir de tout le bonheur auquel peut atteindre la nature humaine. Quand un étranger les vient visiter, ils le reçoivent avec la plus grande hospitalité, & tout ce qu'ils possèdent est à son service; telle est en général leur coutume dans toute l'étendue du pays. Nous continuâmes notre voyage à environ 10 milles pendant toute cette journée, & sur le soir nous nous arrêtâmes dans une pauvre cabane, au pied des montagnes. Les habitans possédoient un troupeau considérable de bétail, & plus particulièrement de moutons; mais dans cette saison plusieurs ont péri d'une maladie qu'ils appellent *maladie brûlante* (burning sicknefs), dans laquelle ils perdirent presque tout leur poil. En cet endroit il y a un chemin qui conduit jusque sur le sommet des montagnes; mais il n'y avoit alors aucune possibilité de

Juillet 1778.

en ferme; c'est pourquoi nous procédâmes vers la partie orientale, toujours guidés par les fermiers, qui, ainsi qu'ils nous l'assurerent, nous devions trouver un passage beaucoup meilleur. A la nuit nous arrivâmes auprès d'un petit courant d'eau, où nous nous arrêtâmes; j'y fis une addition à ma collection de plantes de *gramen*, *ixia*, *moraea*, *gladiolus*, &c.; ainsi que d'une très-belle espece d'*asphodele*.

Après avoir quitté cet endroit, nous dirigeâmes notre route au nord-quart-nord-ouest, à travers un pays très-montagneux; chemin faisant nous vîmes plusieurs huttes, que nous jugeâmes appartenir à des Hottentots; mais nous sûmes bien-tôt, par la description que j'en ai déja faite, que c'étoit la résidence des fermiers Hollandois. Dans l'une de ces cabanes étoit une femme Européenne, qui avoit été blessée au bras par une fleche empoisonnée; on prit beaucoup de peine pour la guerir, mais vainement, car en différens temps de l'année, il s'y formoit une inflammation qui étoit suivie de la mortification des chairs; elle m'informa que sa blessure ne fut pas longue à se cicatriser; mais que deux mois apres elle s'etoit r'ouverte, & que telle avoit été sa situation pendant plusieurs années. Dans la soirée nous arrivâmes a un lieu appelé *Olive-Bush* (buisson d'olivier),

d'olivier), où nous demeurâmes. L'homme à qui cette habitation appartient, étoit le seul de toute une famille, qui échappa à un parti de Hottentots Boshmens. Ces Sauvages les avoient attaqués quelques années auparavant, & avoient donné la mort à la mère, au frère & à la sœur de cet homme. Juillet 1778.

Le 30, nous continuâmes notre route vers le nord, & dans la soirée nous arrivâmes à une ferme appelée *Rhinoceros-Bosch*, parce qu'elle étoit beaucoup fréquentée par ces animaux quelques années auparavant, quoiqu'il s'en s'en trouve maintenant fort peu dans le pays. Pendant la nuit nous eûmes beaucoup de vent & de pluie, & dans la matinée le thermomètre étoit descendu à 40 degrés.

En continuant notre route au nord-quart-nord-ouest, nous avions le Rogge-Veld-Berg à droite, & chemin faisant nous rencontrâmes un habitant des montagnes, qui nous promit un attelage de bœufs pour remplacer les nôtres, & nous transporter jusqu'au sommet de la montagne qui étoit très-escarpée. Dans la soirée nous nous reposâmes auprès de la rivière du Rhinocerod; mais par la raison que nous n'avions aucun abri contre la pluie & la grêle, & que nous ne pûmes jamais entretenir notre feu allumé, nous passâmes une nuit extrême-

Juillet 1778. ment désagréable ; & ce fut dans cette situation que nous demeurâmes toute la journée du lendemain.

Août 1778. Le 2 août, le nouvel attelage, qui nous avoit été promis, arriva pour nous conduire au haut de la montagne ; mais ce fut avec une incroyable difficulté que nous pûmes parvenir à son sommet, tant le sentier étoit roide & escarpé. A huit heures du matin j'observai que le thermomètre étoit à 30 degrés ; le haut de la montagne étoit si humide, que nos bœufs & nos chevaux en eurent souvent jusqu'au ventre dans les terrains bas. Dans l'après-midi nous allâmes faire une visite à la personne qui nous avoit fourni le secours obligeant de ses bœufs ; nous y passâmes toute la nuit, & fûmes reçus avec la plus généreuse hospitalité. Quoique le sol paroisse être excellent ici, néanmoins il produit rarement une moisson abondante ; cela ne provient pas seulement de la nielle qui fait un tort considérable, mais des fortes grêles qui renversent souvent les blés & les coupent dans le temps même où ils commencent à mûrir. Les sauterelles sont aussi un ennemi destructeur de toute végétation, d'autant qu'elles n'épargnent rien de tout ce qu'elles rencontrent, pas même les arbres fruitiers. Le sol sur cette montagne est une

argile rougeâtre, & contient en plusieurs endroits une telle quantité de parties salines qu'elles sont faciles à distinguer au goût. Il est nécessaire d'observer que vers la partie intérieure de ce pays, ou plutôt vers le centre de cette péninsule, la contrée ne s'étend pas en déclinant dans une direction nord-ouest, ou tout au moins, que ce n'est pas en proportion avec les immenses montagnes qui se présentent progressivement à la vue. Par exemple, quoique la hauteur des montagnes appelées *le Rohge-Veld*, ne soit pas moindre de deux milles pieds, à prendre du karo, la descente n'est pas de plus de 1000 pieds, avant que l'on arrive à la seconde, laquelle paroît absolument de la même hauteur que la première. Dans les détails de mon voyage dans ces campagnes, je n'omettrai pas d'examiner plus amplement cette circonstance.

Août 1778.

De là nous continuâmes notre route au plus près au nord-quart-nord-ouest, à travers un pays très-montagneux. Dans la soirée du 3 nous arrivâmes dans une misérable cabane, & nous apprîmes qu'elle appartenoit à un Européen qui vivoit avec les Hottentots; il se nommoit Swertz. Il n'étoit pas au logis; mais ne pouvant pas pousser plus avant faute d'eau, nous y passâmes la nuit; la seule chose que nous

Août 1778.

pûmes nous procurer en cet endroit, fut du lait, pour lequel nous donnâmes un peu de tabac aux Hottentots. De grand matin, le lendemain, nous fîmes route à travers des campagnes ſtériles qui s'étendent entre le Rogge-Veld & le Hantum. A midi nous traversâmes la rivière des Rhinocerod, où nous vîmes plusieurs troupeaux de quachos; & dans la ſoirée nous arrivâmes dans une maiſon très-agréable, où nous fûmes parfaitement bien reçus. Cette maiſon eſt ſituée ſur les limites des terres des Boshmens, & elle eſt fréquemment attaquée par cette tribu de Hottentots. Nous avions éprouvé ſi ſouvent, & avec tant de mal-aiſe, quelque temps auparavant, toutes les rigueurs de la ſaiſon, augmentées par le beſoin d'abri dans la plupart des lieux où nous avions paſſé, que je me déterminai à me repoſer pendant quelques jours, & à viſiter le Hantum & autres campagnes adjacentes. Il ſe trouve une fort bonne maiſon au-deſſous, ou plutôt auprès du pied du Hantum-Berg, appartenante au père de mon compagnon de voyage. En conſéquence je m'y rendis le lendemain, & laiſſai repoſer mes bœufs pendant que je faiſois de courtes excurſions. Dans cette partie du pays il y a beaucoup de choſes qui méritent l'attention du voyageur. Les chevaux y ſont, tous

ſes ans, attaqués d'une maladie dont il feroit très-difficile de donner la raiſon ; il eſt ſeulement vrai que les plus grands ſoins, comme de les nourrir avec du grain, & de les tenir très-chaudement dans l'écurie, ne ſuffiſent pas pour les préſerver de cette maladie périodique ; c'eſt pourquoi ceux qui ont d'autres fermes à peu de diſtance, y envoient leurs chevaux juſqu'à ce que cette ſaiſon ſoit tout-à-fait paſſée. Les bêtes à corne ſont expoſées à un danger égal, à cauſe de l'*amaryllis-diſticha*, ou poiſon bulbeux, dont la campagne eſt couverte ; d'autant que ces animaux ſont avides de ſes feuilles, dont les effets leur ont été toujours mortels. J'ajoutai beaucoup à ma collection, particulièrement des arbuſtes alors en fleurs ſur le ſommet de la montagne Hantum. Cette éminence eſt très-élevée, & dans la ſaiſon où je la viſitai, elle étoit toute couverte de neige gelée, & qui avoit ſi fortement éprouvé la rigueur des grands froids, qu'elle ne préſentoit qu'un morceau de glace très-étendu. Je trouvai au thermomètre une différence de 30 degrés, du haut de ces montagnes au bas de la vallée ; à l'ombre il deſcendit de 26 degrés.

Août 1778.

Nous continuâmes le 9 notre route vers le Bokke-Land, qui eſt à peu près à l'oueſt-quart-ſud-oueſt de Hantum, & en deux jours nous

Août 1778.

arrivâmes à un lieu appelé la *Tom* ou la tour, qui n'eſt pas autre choſe qu'une montagne de figure pyramidale, où nous paſsâmes toute la nuit.

Le 11, nous avions paſſé la montagne des Singes; la route étoit ſi mauvaiſe, que ce fut avec une extrême difficulté que nous pûmes conſerver la voiture ſur ſes roues. Ici je recueillis beaucoup de plantes d'une rare beauté, qui m'étoient entièrement inconnues; nous paſsâmes cette nuit auprès d'une rivière ſalée, & le jour ſuivant nous fûmes retenus juſqu'à midi, nos bœufs s'étant égarés. Je viſitai un kraal Hottentot, qui étoit à environ un mille de diſtance; & comme je me propoſois de voyager dans la terre de Nimiqua, je louai un des Hottentots, qui parloit hollandois, en qualité d'interprête. Dans l'après-midi nous continuâmes notre voyage juſqu'à la rivière des Epines (Thorn-River), où il y a une grande quantité de lions, de manière que nous fûmes obligés d'avoir recours aux précautions d'uſage, en attachant nos bœufs, & en faiſant des feux à l'entour.

Le 12, nous montâmes ſur le Bokke-Veld-Berg, qui eſt très-eſcarpé, mais peu élevé, & nous fûmes à une ferme appartenante à M. Van-Renan. Dans ce voyage, en quittant le Hantum, nous abrégeâmes notre route pour retourner au Cap, d'environ 50 milles.

Août 1778.

Le jour suivant nous nous mîmes en marche, & dirigeâmes nos pas vers l'extrémité septentrionale de la montagne, qui est parfaitement égale de ce côté, & presque perpendiculaire à la hauteur de plus de 2000 pieds. Le sol est un fond de sable blanc, entremélé de fragmens de pierres de taille ; cette partie du pays produit fort peu de grain ; le pâturage est estimé très-favorable aux animaux, mais dans les temps de sécheresse, les malheureux bestiaux y sont tourmentés par la soif. Les habitans de cet endroit se conduisirent avec la plus grande hospitalité, & l'un d'eux, Jacob Rike, m'accompagna à la Grande-Rivière.

Le 18, nous marchâmes auprès de notre voiture, en descendant la montagne, qui étoit très-escarpée & présentoit un aspect effrayant. Sur les dix heures du matin nous nous trouvâmes dans une campagne basse & unie, couverte de plantes grasses, & offrant une grande quantité de *geranium spinosum*. Dans cette journée nous tirâmes sur plusieurs animaux de l'espèce des antelopes, ayant des cornes très-longues & pointues, appelés *Gems-Bock* (1)

(1) On le décrit avec des cornes droites & minces, de près de trois pieds de longueur, & ayant des anneaux jusqu'à la moitié de leur longueur; le

Août 1778.

(chamois), & nous en tuâmes deux. Ces animaux se trouvent au Cap, & assez géné-

---

reste est uni. L'espace entre les pointes des cornes, est de quatorze pouces. A leur base il y a une tache noire; au milieu de la face on en voit une autre; une troisième tombe de chaque œil à la gorge, & s'unit à celle de la face par une bande latérale de la même couleur. Le nez & le reste de la face est blanc. De la partie de derrière la tête, le long du col & du dos, court une ligne étroite de poils noirâtres, plus longs que les autres, & se tenant droits au dessus; ils s'élargissent vers la croupe. Les côtés sont d'une légère couleur cendrée-rougeâtre; la partie inférieure est bordée par une large bande longitudinale, qui va regagner la poitrine. Le ventre, la croupe & les jambes sont blancs; chaque jambe est marquée d'une tache noirâtre au dessous du genou. La queue est couverte de longs poils noirs; elle a deux pieds six pouces de la croupe à la pointe des poils.

La longueur de la peau que j'ai examinée étoit de plus de six pieds six pouces.

Cet animal habite la Syrie, l'Arabie, la Perse & l'Inde, l'Egypte, l'Ethiopie & le Cap de Bonne-Espérance où on l'appelle *Gems-Bock* ou *Chamois*; *Pennaut*, *vol. 1*, *pag. 67*.

Je puis ajouter qu'il a des cornes singulièrement aiguës; & quand il est attaqué par les chiens, il s'assied comme le chien, & se défend avec vigueur. *Paterson*.

talement leur chair eſt une nourriture excellente. Août 1778.
Pendant la nuit nous nous reposâmes ſous un très-grand mimoſa, & le lendemain matin nous continuâmes notre route au nord. Sur les neuf heures nous arrivâmes à la grande rivière Thorn, auprès de laquelle nous paſsâmes quelques heures, pendant la grande chaleur du jour. Cette rivière, ainſi que je l'ai déja obſervé, eſt fréquentée par des lions & autres animaux féroces; mais, malgré le nombre & la voracité de ces terribles animaux, il y a peu d'exemples d'habitans qui en aient été les victimes. Dans l'après-midi nous continuâmes notre route à travers une campagne très-unie ayant la terre des Boshmens, ou la montagne longue, à notre main droite, & le Karo-Berg à notre gauche. Chemin faiſant nous vîmes pluſieurs élans, &c. Le pays préſente en beaucoup d'endroits une mine de fer dont les fragmens ont une forme cubique très-curieuſe. En fouillant un peu avant, je trouvai que la mine ſe changeoit en une eſpèce de pierre de taille. Dans la ſoirée nous fûmes en un lieu appelé *Lieur-Coile* (la caverne du lion), & qui n'eſt autre choſe qu'un rocher très-grand & creux, où nous trouvâmes de l'eau en ſuffiſante quantité pour nous y rafraîchir, & y abreuver nos animaux.

Août 1778.

De très-bonne heure le lendemain je fis une excurſion pour chercher des plantes, pendant que mes deux compagnons, M. Van-Renan & Jacob Rike, dirigèrent leur courſe vers le nord, pour y chaſſer. A midi je revins à la caverne du lion, d'où je continuai ma route vers le nord, ayant indiqué à mes domeſtiques celle qu'ils avoient à prendre pour me ſuivre avec le bagage. Après une marche d'environ huit milles, je trouvai mes amis à une petite fontaine, occupés à faire griller des fourmis, que nous mangeâmes; & certes, ce mets n'eſt pas du tout mauvais. Ici je trouvai un nouvel yxia, avec une longue lance de fleurs cramoiſie, je crois que c'eſt bien la plus magnifique de toutes celles que j'ai encore rencontrées. Craignant beaucoup d'être inquiétés par les Boshmens, nous ne fîmes point de feu; mais pendant la nuit nous en diſtinguâmes pluſieurs à l'eſt & au nord-eſt, que nous ſuppoſâmes avoir été allumés par les Naturels.

Le jour ſuivant nous nous mîmes en marche au nord-oueſt, à travers un pays ſablonneux. Sur le midi nous obſervâmes une habitation du côté de l'orient, & nous eûmes la ſatiſfaction d'apprendre qu'elle appartenoit à un Européen, qui y demeuroit pendant l'hiver. Nous avons nommé cet endroit *Pickled-Foun-*

tain, à cauſe de ce que l'eau en eſt ſi ſaumâtre, que nous ne pûmes en boire. Dans l'après-midi nous continuâmes notre route, jufqu'à une autre fontaine, appelée *Fontaine Saumâtre* (ou Brack-Fontain). L'eau en étoit extrêmement ſalée, quoique beaucoup meilleure que la première. Pendant la nuit nous eûmes beaucoup de pluie, & le lendemain nous trouvâmes de très-bonne eau dans le creux d'un rocher; mais j'obſervai que l'eau, quand elle avoit ſéjourné quelques heures dans le rocher, s'imprégnoit des mêmes qualités que celle de la fontaine. Août 1778.

De cet endroit nous nous mîmes en marche à travers une campagne montueuſe. La plupart des montagnes forment de très-grandes pyramides d'une pierre tendre de couleur rouge. Je ne trouvai ici que fort peu de plantes en fleurs, excepté de celles qui ſont graſſes. Le 22 à midi nous arrivâmes à la rivière Harte-Beeſt, qui eſt ſalée, & nous nous y repoſâmes environ deux heures. Dans l'après-midi nous procédâmes vers l'occident, & nous nous arrêtâmes dans une maiſon où nous paſsâmes toute la nuit; en tirant un peu vers l'oueſt, cette rivière ſe joint à une autre appelée *la rivière Thorn*. Le ſol, dans cette partie du pays, eſt un fond d'argile.

Août 1778

Le lendemain matin nous dirigeâmes notre route vers le ſeptentrion, & dans l'après-midi nous arrivâmes à la rivière *Black-Thorn*, laquelle prend ſa ſource au Camis-Berg; c'eſt une des plus hautes montagnes de cette partie du pays, & cette ſource fournit de l'eau à preſque tous les habitans de la petite Nimiqua, pendant l'été. Nous reſtâmes toute la journée auprès de cette rivière, y ayant d'excellens pâturages & de bonne eau pour nos animaux.

Le jour ſuivant nous continuâmes notre voyage au nord-oueſt, & nous entrâmes dans la petite Nimiqua. Le pays eſt très-montagneux; la plupart des collines ſont couvertes d'aloès-dichotoma. Dans l'après-midi nous arrivâmes au bas du Camis-Berg, où nous fîmes la rencontre d'un payſan qui avoit été à quelques milles au nord pour voir un de ſes amis; il s'en alloit au Cap; il y avoit où nous étions d'excellente eau, nous nous déterminâmes à y paſſer toute la nuit, & dans la matinée nous dirigeâmes notre courſe vers l'occident, nous eûmes à franchir pluſieurs précipices très-dangereux. A midi nous nous reposâmes environ une heure, au bord d'un petit courant d'eau. Dans l'après-midi nous procédâmes dans la même direction; & dans la ſoirée nous arrivâmes à une maiſon appartenant à un Hollandois,

située sur les bords d'une jolie rivière, appelée la *Rivière Verte;* nous y passâmes la nuit. Les Hottentots nous apportèrent du lait pour lequel nous leur donnâmes du tabac & du dracka, ou feuilles de chanvre, qu'ils préfèrent au tabac. Août 1776.

De grand matin le 27, nous fîmes une sortie vers le nord, & nous gravîmes sur une montagne à pic où je cueillis beaucoup de plantes magnifiques. Dans la soirée nous allâmes à un village Hottentot, composé de dix-neuf cabanes & d'environ cent cinquante habitans. La marque d'autorité, qui est portée par le chef, est une canne à pomme de cuivre, qui lui est donnée par la compagnie Hollandoise. Les Hottentots nous amusèrent une partie de la nuit par des danses; nous les régalâmes de tabac & de dracka. Leurs instrumens de musique sont des flûtes faites d'écorces d'arbres, de différentes grandeurs; les hommes se forment en cercle, en jouant de la flûte, & les femmes dansent autour d'eux, en frappant des mains & en faisant beaucoup de bruit. De cette manière ils continuèrent à danser toute la nuit, se relevant de deux heures en deux heures.

De cet endroit, le 28, nous dirigeâmes notre marche à l'occident, où après être parvenus au sommet d'une montagne très-escarpée, nous trouvâmes notre bagage très-endommagé. D'ici

Août 1778. nous découvrîmes l'océan atlantique, à environ trente milles à l'ouest. A midi nous arrivâmes à une fontaine auprès de laquelle il y avoit plusieurs cabanes de Hottentots; elle est appelée *Eye-Fontain* (la fontaine de l'œil) par les Naturels, à l'occasion de ce que l'un d'eux ayant eu une forte querelle avec un autre, en reçut un coup qui lui fit sortir l'œil hors de la tête. Le sol est une argile entremélée de grosses pierres rondes. J'ajoutai à ma collection une grande variété de plantes. Dans la soirée nous arrivâmes auprès d'un petit courant d'eau, où nous nous reposâmes.

Le jour suivant nous continuâmes notre voyage au nord-quart-nord-ouest, à travers un pays montagneux, & vers le soir nous arrivâmes à une petite fontaine d'eau saumâtre qui se trouvoit sous un rocher aride de figure conique de plus de 500 pieds de hauteur. Nous y attendîmes le jour, & nous continuâmes notre marche par le nord-quart-nord-est, après avoir passé une rivière appelée la *Coxsie* ou *rivière de Sable*: nous fîmes la rencontre d'un Européen qui élevoit du bétail, & qui vivoit ici pendant l'hiver. Cet homme n'avoit point de maison ou cabane, mais se logoit à l'abri d'un grand aloès-dichotoma; cet arbre est très-commun dans ces contrées. J'en ai mesuré

plusieurs qui avoient douze pieds de circonférence, & plus de vingt pieds de hauteur, & j'en ai vu quelques-uns dont les branches par leur étendue présentoient un abri en forme de couronne de quatre cents pieds ou environ; cet arbre est appelé par les Hollandois *koker-boem*; ou l'arbre des carquois, & il prend son nom de l'usage auquel les Naturels s'en servent ordinairement. Août 1778.

Dans l'après-midi nous continuâmes notre voyage au septentrion, & vers le soir nous arrivâmes à la maison de M. Jean Vander-Hiver, située au bord de la rivière Copper-Berg; nous y demeurâmes pendant quelques jours, & y fûmes recus de la manière la plus affable. J'y fis plusieurs excursions dans la campagne, & j'y amassai beaucoup de plantes, parmi lesquelles étoit le *geranium spinosum* à fleurs jaunes. Le sol dans ces environs est un fond de sable rouge.

Je me procurai ici de nouveaux bœufs de trait, la plus grande partie des miens étant hors de service. Nous nous mîmes alors en marche vers le nord, par un pays rude & escarpé, & nous vîmes plusieurs des Naturels assez loin de nous. Dans cette route nous passâmes la montagne de Cuivre, qui fut découverte en 1684, par le gouverneur Vander- Septembre 1778.

Septembre 1778.

Stell, & nous observâmes qu'il y avoit une extrême disette d'eau & de bois. Il y a, à une petite distance, une fontaine saumâtre, qui est souvent desséchée pendant l'été. Dans la soirée nous arrivâmes à une petite fontaine, où nous eûmes à peine de l'eau suffisamment pour nous & nos animaux. Nous nous résolûmes d'y passer la nuit, lorsque nous eûmes appris que nous étions éloignés de trente milles de la fontaine la plus prochaine. Nous dirigeâmes ensuite notre route au nord. Sur les dix heures du matin nous vîmes plusieurs Naturels qui s'approchoient de nous, armés d'arcs & de flèches; nous supposâmes que c'étoient des Hottentots errans, & en conséquence nous nous préparâmes à les bien recevoir, en chargeant nos fusils à balles; ils ne tardèrent pas à nous rejoindre, & me demandèrent du tabac que je leur donnai volontiers. L'un d'entre eux, qui parloit hollandois, me dit qu'ils n'avoient pas de bétail, & qu'ils vivoient de racines & de gommes; que dans l'occasion ils se régalen en mangeant des gazelles qu'ils tuent à coup de flèches empoisonnées. Presqu'aussitôt l'un des habitans de la terre de Nimiqua accourut auprès de nous, & me supplia de souffrir qu' nous accompagnât à la Grande-Rivière. S nation étant en guerre avec les Hottentot

errans

errans, il étoit très-effrayé par la raiſon que ceux-ci dérobent les beſtiaux qui paiſſent dans Nimiqua, & trop ſouvent en tuent les habitans. Dans la ſoirée nous allâmes à une petite fontaine; nous y paſsâmes la nuit, après avoir marché l'eſpace d'environ trente milles ſans trouver une goutte d'eau.

Le lendemain matin nous nous mîmes en marche au nord-quart-nord-eſt, à travers une plaine ſablonneuſe; & vers le coucher du ſoleil nous arrivâmes à une fontaine d'eau ſalée, où nous paſsâmes toute la nuit. De grand matin, le jour ſuivant, nous fîmes une excurſion vers une haute montagne à l'orient, où je trouvai beaucoup de plantes qui m'étoient tout-à-fait inconnues, telles que pluſieurs eſpèces d'euphorbes, d'hermannias & de ſtapelias. Je ramaſſai beaucoup de graines & autant d'échantillons qu'il me fut poſſible. Du ſommet de cette montagne j'avois une vue très-étendue de toute la campagne, au nord & à l'eſt. A midi je rejoignis le bagage.

Dans l'après-midi nous dirigeâmes nos pas à travers une pleine ſi ſablonneuſe que nous eûmes une extrême difficulté à la paſſer, le ſable étant ſi léger & ſi profond, que nos beſtiaux y enfonçoient juſqu'aux genoux. Vers le ſoir, M. Van-Renan & moi nous quittâmes

Septembre 1778.
la voiture, & nous prîmes au nord pour y découvrir de l'eau, bien résolus de ne revenir que lorsque nous en aurions trouvé. A la nuit nous arrivâmes à la Grande-Rivière, où nous convînmes d'attendre l'arrivée de notre bagage, nos chevaux étant très-fatigués. Nous trouvâmes dans ce lieu une espèce de hangard, bâti par un Européen, qui avoit vécu quelques temps sur ces bords, qui abondent en excellens pâturages pour les bestiaux. Il y avoit bientôt un jour entier que nous n'avions pris de nourriture; de sorte que nous nous trouvâmes fort heureux de trouver un morceau, quoique peu délicat, de la chair de l'hippopotame, sorte de mets dont les Africains font le plus grand cas. Mon compagnon en mangea de fort grand appétit; quant à moi, une très-petite quantité me rassasia. Après ce régal nous desirions nous reposer; mais quoique nous fussions extrêmement fatigués, nous ne pûmes dormir à cause des cris des hippopotames, qui sont tout-à-fait effrayans. Le lendemain matin, notre voiture n'étant pas encore arrivée, nous sellâmes nos chevaux & nous retournâmes sur nos pas, dans la crainte que ce retard n'ait été causé par quelque accident. A notre retour nous apprîmes que nos conducteurs s'étoient égarés, & qu'ils étoient allés plus à

l'eſt. Nous découvrîmes leurs traces & les ſuivîmes juſques au lieu où ils s'étoient arrêtés au bord de la rivière. Lorſque nous arrivâmes, tous nos Hottentots étoient occupés à la chaſſe de l'hippopotame ; ils manquoient de proviſions dans la voiture, & avoient chaſſé toute la journée ſans rien tuer.

Septembre 1778.

L'un d'eux ayant été bleſſé par l'animal, le courant étoit ſi rapide qu'il le jeta ſur la rive oppoſée. Nous vîmes un grand nombre de Naturels, auxquels nous fîmes des ſignes répétés ; mais ils ne parurent pas nous comprendre.

Le 7, nous retournâmes ſur nos pas, n'ayant eu rien à manger pendant les deux jours précédens, excepté quelques concombres ſauvages, qui croiſſent ici en abondance. Avant de quitter cet endroit, je priai M. Van-Renan de m'accompagner juſqu'au haut d'une montagne très-élevée, qui ſe trouvoit à environ une lieue à l'orient du lieu où nous étions, à quoi il voulut bien conſentir. Lorſque nous fûmes arrivés au ſommet, nous aperçûmes un troupeau conſidérable de bétail, à près de ſix milles à l'eſt, ce qui nous détermina à retourner en hâte à notre bagage, pour annoncer à nos Hottentots une nouvelle auſſi ſatisfaiſante, & l'un d'eux fut dépêché pour nous aller cher-

Septembre 1778.

cher un mouton ou un jeune taureau, à quelque prix que ce fût. Notre messager revint le soir même avec trois moutons, & les Hottentots à qui ils appartenoient demeurèrent avec nous toute la nuit. La rivière en cet endroit prend son cours à l'ouest, & je trouvai que c'étoit la même que le capitaine Gordon avoit vue un an auparavant, & qu'il avoit nommée *la rivière d'Orange*, en l'honneur du prince d'Orange. Des deux côtés de la rivière il y a de très-grands arbres, particuliers à ce pays, tels que des minosos de différentes espèces, des saules, & une grande variété de petits arbustes. Les montagnes, à les considérer du premier coup-d'œil, ont une apparence de stérilité, n'étant en général que des rochers arides; quoique dans quelques endroits elles sont ornées d'un grand nombre de plantes succulentes, & particulièrement l'euphorbe, qui croît à la hauteur de quinze pieds, & fournit aux Hottentots un suc avec lequel ils empoisonnent leurs flèches. La méthode dont ils se servent pour faire cette mixtion dangereuse, consiste à prendre le jus qu'ils ont extrait de l'euphorbe, & une espèce de chenille particulière à une autre plante qui a beaucoup de ressemblance avec une espèce de rhus, quoique je ne pusse en trouver aucune en fleur; ils font un mélange de

ces deux liqueurs, & après les avoir fait sécher, ils imprègnent la pointe de leurs flèches de cette composition, laquelle passe pour le poison le plus subtil de tout le pays. L'euphorbe pris à part, leur sert aussi de poison, en jetant ses branches dans les fontaines où les animaux féroces vont s'abreuver : quand ils ont bu de l'eau ainsi empoisonnée, ils sont à peine à mille pas de la source, qu'ils tombent en expirant. Cet usage d'empoisonner les eaux ajoute encore aux dangers que rencontrent les voyageurs qui n'en auroient pas été instruits, quoique les Naturels prennent ordinairement la précaution de faire une petite tranchée pour contenir l'eau qu'ils veulent empoisonner, de sorte que le reste de la source est conservé pour leur usage.

Septembre 1778.

Nous dirigeâmes ensuite notre marche à l'est le long des bords de la rivière, & j'ajoutai beaucoup à ma collection. Dans notre route nous vîmes plusieurs oiseaux de la plus grande beauté, & nombre de singes &. d'éléphans sauvages.

Le jour suivant je proposai de traverser la rivière avec plusieurs Hottentots qui étoient bons nageurs. Nous inventâmes un petit radeau, qui consistoit en une espèce de bois sec, sur lequel nous plaçâmes nos fusils & nos habits; après avoir nagé une demi-heure, nous arri-

Septembre 1778.

vâmes sur la rive opposée, où nous blessâmes un hippopotame. A midi je fis une excursion sur les montagnes, qui étoient si dépouillées & si arides, qu'à grand'peine y pouvoit-on trouver une plante. Quelques-unes de ces montagnes présentent une espèce de quartz, d'autres du fer, & plusieurs couches de mine de cuivre. Le long des bords de la rivière je trouvai beaucoup d'agates. Dans la soirée nous retournâmes à la voiture, extrêmement fatigués; le vent étant à l'est, nous avoit entraînés à plus de mille pas en descendant la rivière. M'étant fixé dans cet endroit pendant plusieurs jours, je parcourus tout le pays pour en connoître les plantes, & je tuai plusieurs oiseaux magnifiques qui m'étoient tout-à-fait inconnus.

Le 15, pendant que nous étions dans cet endroit, mon compagnon M. Van-Renan courut le plus grand risque de sa vie, en traversant la rivière, de compagnie avec quatre Hottentots; ils furent attaqués par deux hippopotames. Ils eurent le bonheur infini de pouvoir arriver sur un rocher qui s'élevoit au milieu de la rivière; & leur fusils étant chargés, ils tuèrent un de ces animaux, l'autre nagea sur la rive opposée. L'intention de M. Van-Renan étoit d'aller vers la partie septentrionale; ils avoient appris qu'il y avoit de ce côté des

caméléopards, pendant que j'étois errant à la partie orientale, occupé à chercher des plantes dans une plaine immense. J'y trouvai plusieurs espèces de granina, & particulièrement celle que les Hollandois appellent *herbe des Boshmens*, à cause de ce que ces peuples se nourrissent de sa graine. En différens temps de l'année, une espèce de sauterelles vient dans cette plaine en si grande abondance, qu'elles y détruisent presque toutes les plantes. Les Boshmens regardent ces insectes comme une excellente nourriture. Ils les font sécher & en font des provisions pour y avoir recours dans les temps de disette. Cette partie du pays produit beaucoup de reptiles venimeux. Les quadrupèdes que l'on y trouve sont, l'éléphant, le rhinocéros, le caméléopard, le zèbre, l'élan, le kœdoès, le lion, le tigre, l'hyenne & le jackal.

M. Van-Renan revint le 19; il avoit tué un caméléopard dans la soirée, à une distance très-éloignée de la rivière; il s'y rendit tout aussitôt, dans l'intention d'envoyer le lendemain un Hottentot pour dépouiller l'animal. Comme ils en approchoient, ils furent surpris par un lion qui s'élança à environ cinquante pas de la place où le caméléopard étoit étendu, & à leur arrivée ils trouvèrent qu'il l'avoit si fort défiguré, qu'il fut impossible d'en rien

Septembre 1778.

conſerver, excepté la partie de la peau du col qui remonte juſqu'à la racine des cornes, & celle de derrière. Après avoir obſervé tout ceci, je formai le deſſein de repaſſer la rivière avec quelques Hottentots, & de me contenter d'emporter le ſquelette de cet animal, qu'ils avoient abandonné. Mais alors la rivière commençoit à groſſir, & les Hottentots refusèrent de m'accompagner, en diſant qu'ils courroient le danger d'être retenus pendant pluſieurs mois ſur la rive oppoſée, d'autant que nous nous trouvions dans la ſaiſon pluvieuſe. A l'orient de l'endroit où nous nous étions arrêtés, nous voyions beaucoup de nuages, & nous entendîmes pluſieurs coups de tonnerre. Le climat diffère à beaucoup d'égards de celui de la terre de Nimiqua. Pendant notre ſéjour ici le thermomètre monta de 95 degrés à 110 degrés à l'ombre.

Le 23, nous paſsâmes toute la journée à chaſſer les hippopotames, nous fûmes aſſez heureux pour en tuer un; nous vîmes auſſi la manière dont les Naturels prennent ces animaux. Ils creuſent de grands trous dans la terre au bords des rivières, d'environ dix pieds de diamètre, & quelquefois de dix pieds de profondeur; au fond de ces eſpèces de tranchées, ils placent des pièces de bois dont les extrémités

font pointues, & ensuite ils recouvrent le tout de branchages & de gazon. Lorsque l'hippopotame sort de la rivière, vers la nuit, pour aller paître, il tombe souvent dans ces piéges, & assez ordinairement s'y blesse si grièvement qu'il en meurt. Septembre 1778.

La saison étoit beaucoup trop avancée pour que nous pussions pousser plus avant au nord, & comme il n'y avoit pas d'autre sentier que celui par lequel nous étions venus, nous nous en retournâmes par le même chemin. Dans notre voyage nous fîmes la rencontre de deux paysans de la terre de Nimiqua, qui étoient envoyés vers les Boshmens, pour leur redemander des bestiaux qu'ils leur avoient enlevés.

Le 24, nous marchâmes à l'ouest, & sur le soir nous arrivâmes à une petite fontaine appelée *la fontaine des Zèbres*. Il n'y avoit que très-peu d'eau, néanmoins nous fûmes obligés d'y passer toute la nuit, ayant encore une plaine immense à traverser & sachant que nous ne pourrions pas trouver de l'eau dans un espace de plus de 50 milles.

Le 25, au coucher du soleil, nous quittâmes cette petite fontaine & dirigeâmes notre route au sud, dans l'intention de voyager à travers le désert aride; mais lorsque nous eûmes fait environ huit milles, plusieurs de nos animaux

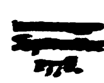
Septembre 1778.

commencèrent à s'abattre sous le joug, ce qui nous obligea de nous reposer tout le reste de la nuit, quoique nous n'eussions pas d'eau. Au point du jour nous perdîmes de vue nos animaux, & nous dépêchâmes un Hottentot à leur recherche; il ne revint qu'à minuit. Ce jour fut pour nous très-désagréable, ayant éprouvé toute l'ardeur du soleil brûlant sans pouvoir prendre le moindre rafraîchissement.

Le jour suivant nous convînmes qu'il seroit plus avantageux de retourner à la rivière pour y prendre de l'eau, & de laisser le bagage où nous étions; M. Van-Renan étant malade, demeura pour en prendre soin, d'autant qu'il étoit nécessaire de se tenir sur la défensive contre un nombre de Hottentots errans qui infestoient cette partie du pays; alors nous marchâmes du côté de la rivière, ayant avec nous un baril vide & un bidon qui étoient dans la voiture. Nous étions éloignés de la rivière de huit milles, & nous vîmes les restes de deux hippopotames que nous avions tués quelques jours auparavant, & qui avoient été jetés sur ses bords. Après nous être rafraîchis, nous fîmes emplir le baril & le bidon, laissant à nos Hottentots le soin de ramener les animaux à la voiture. La chaleur du soleil, & la fatigue que nous avions éprouvée en traversant ces plaines

de fable, nous obligea de confommer l'eau en grande partie avant d'avoir rejoint la voiture. Il étoit fix heures du foir lorfque nous arrivâmes. Auffitôt que nos animaux nous eurent rejoints, nous fîmes une nouvelle tentavive pour pouffer plus avant; mais après avoir fait dix milles, nos animaux parurent dans le même état d'affoibliffement que la veille. En conféquence M. Van-Renan & Jacobus Rike fe déterminèrent à aller à la maifon de Vander-Hever, qui étoit à environ 50 milles au fud de cette plaine. Ils fellèrent leurs chevaux de très-grand matin le 28, & & nous laifsèrent dans la dure fituation où nous étions, fans feu & fans eau. J'envoyai un Hottentot à un rocher éloigné de près de dix milles au fud-eft, où il y avoit une petite fource. Dans l'après-midi, noustrouvant fatigués de notre pofition, nous nous réfolûmes à faire un troifième effort, & fi nous trouvions impoffible d'aller plus loin, de laiffer la voiture & de retourner à la rivière d'Orange, car nous étions prefque épuifés par le befoin d'eau. Par un bonheur infini nos animaux fe trouvèrent beaucoup mieux que nous l'avions efpéré, & nous fortirent enfin de ce défert fablonneux, dans lequel nous vîmes à peine autre chofe que des fouris & des ferpens, dont il y a un grand nombre. Vers le foir nous rencontrâmes le Hottentot que nous avions

Septembre 1778.


envoyé chercher de l'eau ; il en apporta une quantité suffisante pour nous désaltérer tous & abreuver nos animaux, ce qui les ranima beaucoup. Dans la nuit nous arrivâmes à la fontaine Salée, qui se trouva presque à sec ; étant très-fatigués, nous hésitâmes à quitter cet endroit. Le lendemain j'occupai les Hottentots à creuser un peu la fontaine, ce qui nous procura de l'eau en abondance pour nous & pour nos animaux.

Dans l'après-midi je visitai les montagnes, & j'y ramassai plusieurs graines & des échantillons de plantes qui étoient échappés à mon examen lors de mon premier voyage dans cette partie du pays.

Après avoir quitté cet endroit, nous continuâmes notre voyage vers Copper-Berg, dans l'espérance d'y rencontrer les nouveaux attelages de bœufs de M. Vander-Hever. Sur les dix heures du soir nous aperçûmes un feu à une certaine distance ; y étant allés, nous eûmes le plaisir de trouver qu'il avoit été allumé par un Hottentot qui venoit à notre secours avec douze jeunes taureaux qui lui avoient été confiés. Nous continuâmes à marcher jusqu'à trois heures du matin, que nous arrivâmes à la petite fontaine de Copper-Berg, où nous nous arrêtâmes.

Aussitôt que le jour fut venu, nous reprîmes notre route, & sur les neuf heures je quittai la voiture & dirigeai mes pas à travers la partie montagneuse du pays pour y chercher des plantes. Je visitai aussi les mines de cuivre, & je pris avec moi plusieurs échantillons de cette mine, qui est très-riche. Dans la soirée nous arrivâmes à la maison de Vander-Hever, & environ deux heures après ma voiture arriva. Nous demeurâmes ici plusieurs jours, & nous y fûmes traités de la manière la plus obligeante. Pendant notre séjour ici, je fis plusieurs excursions dans les campagnes adjacentes, & j'augmentai les richesses de ma collection. La saison des pluies étant déja presque passée, la majeure partie des habitans revinrent dans leurs maisons de campagne au Comis-Berg. Cette montagne, ainsi que je l'ai déja observé, fournit de l'eau à toute la campagne des environs, par le moyen des saignées qui la traversent en divers endroits. La rivière Cousie coule du côté du nord, & la rivère Verte s'étend au sud & au sud-ouest. Plusieurs autres rivières prennent également leur source de la montagne du Camis-Berg; mais elles ne sont que d'un très-petit secours à la terre de Nimiqua. Septembre 1778.

Ayant eu un nouvel attelage de bœufs frais nous fîmes route au sud toute la journée du 4 octobre, Octobre 1778.

Octobre 1778.

& à la nuit nous arrivâmes à la rivière de Sable, dont nous trouvâmes l'eau saumâtre ; nous nous y reposâmes jusqu'au lendemain matin, & continuâmes notre voyage l'espace d'environ 14 milles, jusqu'à un lieu où nous trouvâmes d'excellente eau. Il n'y avoit qu'une petite quantité de plantes, excepté des *geranium*.

Nous fûmes à un endroit appelé *Caspers Kloaf*, où nous passâmes toute la nuit. Le 7 je fis une excursion sur le Camis-Berg, & j'y cueillis plusieurs espèces de *morxœa* & d'*ixias*. Je trouvai aussi beaucoup de plantes en fleurs, tels que des *oxalias* & *crinums* qui étoient également en fleurs pendant le mois de mai, au Cap.

Le matin du jour suivant nous arrivâmes au Bokke-Veld, & chemin faisant nous passâmes devant plusieurs kraals. Ces habitans ont en propre des troupeaux de bétail assez considérables, & font leur résidence en été sur le Camis-Berg. A la fontaine de l'Œil nous recontrâmes un paysan qui avoit été au Cap, & qui s'en retournoit à la rivière d'Orange.

Le 10, nous fûmes jusqu'à la rivière Verte, où nous nous arrêtâmes pendant la chaleur du jour, & dans l'après-midi nous fîmes environ quatre milles au sud-est. Le lendemain nous apprîmes qu'il y avoit un sentier beaucoup plus praticable

que celui que nous avions déja traversé, & que nous prîmes aussitôt. Nous marchâmes toute la journée, & sur le soir nous arrivâmes auprès d'un courant d'eau, où nous restâmes en attendant le jour. Nous avons pensé que ce courant pourroit être Thorn-River. Octobre 1778.

Le matin du jour suivant je gagnai le sommet d'une haute montagne au midi, d'où je me procurai une vue très-étendue de toute la campagne située à l'est, & ce qui ajoutoit encore à ce plaisir, j'eus la certitude que nous tenions le bon chemin. Après avoir marché environ 15 milles, nous entrâmes dans la maison d'un Hollandois où je pris des provisions pour toute une semaine, considérant que nous avions une grande étendue de pays à parcourir avant que d'arriver au Bokke-Veld; ce lieu est appelé *les deux Fontaines*, & il est situé au sud-est du Camis-Berg.

En quittant ce lieu nous portâmes nos pas vers Thorn-River, où nous nous réposâmes pendant la chaleur du jour. Dans l'après-midi nous continuâmes notre route vers la rivière Harte-Beest, où nous passâmes toute la nuit.

Le 14, nous trouvâmes la Fontaine Salée presque à sec, & l'eau en étoit si amère, que nos animaux refusèrent de s'y abreuver; nous y passâmes cependant la nuit, & de très-bonne

Octobre 1778. heure le lendemain nous fîmes route vers la Caverne du lion, où nous nous flattions de trouver de l'eau ; nous fûmes trompés dans nos espérances, & nous n'y en trouvâmes pas une seule goutte ; néamoins nous dételâmes nos bœufs de trait & nous prîmes deux heures de repos. L'après-midi nous allâmes droit à la fontaine Puante, (Stink Fountain) qui étoit éloignée d'environ 30 milles. Dans la nuit nous nous égarâmes, & nous fûmes obligés de dormir au milieu de ce désert affreux. Le lendemain matin nous découvrîmes le Bokke-Land-Bergen au sud-est, à environ 20 milles de l'endroit où nous étions. M. Van-Renan & moi nous quittâmes la voiture de très-bonne heure, & nous portâmes nos pas vers le Bokke-Land, d'où nous envoyâmes des bœufs pour relayer les nôtres, qui étoient si fatigués qu'ils pouvoient à peine se tenir debout, par une suite des blessures qu'ils s'étoient faites aux sabots en marchant sur des pierres aiguës.

Le 17, nous fîmes remiser notre voiture dans la maison de Madame Ryck. Mon intention étoit de traverser le pays de ce lieu pour aller visiter la nation des *Caffres*, qui est à environ 900 milles au sud-est ; mais ayant observé que mes animaux & ma voiture étoient en trop mauvais état pour pouvoir résister à la fatigue

d'un

d'un voyage aussi long, je changeai mon plan Octobre
& je formai le dessein de faire une excursion 1778.
au pays de Hantum, & dans une partie de la terre des Boshmens. Dans cette journée nous eûmes plusieurs grands éclats de tonnerre & une grosse pluie. Le temps étant toujours variable, nous obligea de séjourner ici pendant plusieurs jours, & je les employai à cueillir beaucoup de diverses plantes.

Quand nous eûmes quittés Bokke-Land, nous dirigeâmes notre course à l'orient, & nous arrivâmes le 23 à la maison de Christian Bockchère, où je passai la nuit.

Le jour suivant nous eûmes un temps orageux & de la pluie mêlée de neige, & sur le soir il tomba de la grêle & de la neige. A huit heures du soir le thermomètre étoit à 44 degrés. Dans la matinée du lendemain un froid extrême fit périr presque tous les blés, qui étoient alors à environ un pied de terre. Ces fortes gelées sont assez fréquentes dans cette partie du pays.

Le 27, je fis une excursion au nord, dans un lieu appelé la *terre des Boshmens*, parce qu'elle est habitée par les Hottentots errans, qui sont tout-à-fait différens des autres habitans paisibles & hospitaliers de cette contrée. Ceux-ci sont absolument féroces, cruels & sans mœurs.

Octobre 1778.

Dans cette excursion j'entrai dans une maison appartenante à un Hollandois, qui y demeuroit depuis plusieurs années. Quelques semaines avant notre arrivée, il avoit été attaqué par les Boshmens, qui tuèrent quatre de ses Hottentots & en blessèrent un cinquième. Ces maraudeurs emmenèrent plusieurs pièces de bétail, qu'il ne put jamais recouvrer.

Le 29, ayant quitté le Hantum, nous retournâmes au Bokke-Land-Bergen, dans l'intention de nous en retourner au *Cap*, en suivant les bords de l'Océan atlantique.

Etant arrivés le 31 au Bokke-Land, nous fûmes contraints d'y rester pendant plusieurs jours à cause du mauvais temps, qui étoit pluvieux & changeant. Je trouvai ici plusieurs plantes curieuses, parmi lesquelles j'en distinguai une appelée le *pied d'éléphant* (1). Je ne pus en trouver une seule en fleurs; mais dans mon passage en Europe, je fus assez heureux pour me procurer une de ces plantes; elle fleurit dans le mois d'avril. L'ayant examinée, je trouvai que cette plante étoit de la classe *disecia hexandria*. Elle est bulbeuse & parvient à la hauteur de cinq à six pieds; ensuite elle pousse de petites branches assez semblables aux mains de la

(1) Smilax.

vigne, avec des feuilles en forme de cœur. Octobre 1778.
Les Naturels en mangent la racine, qu'ils estiment comme très-bonne pour la santé.

Nous quittâmes cet endroit le 6 novembre, Novembre 1778.
accompagnés des deux fils de Madame Rych & du gérant de la ferme de M. Van-Renan, qui chassoit dans cette partie du pays; je pris part à ce divertissement, & je quittai la voiture pour aller à un lieu appelé la *Danse du lion*, où nous nous proposions de passer toute la nuit.

Le 7, de très-bonne heure, nous nous séparâmes de nos hôtes & dirigeâmes notre course au sud-ouest, ayant le Bokke-Land-Begen à notre gauche, & l'océan atlantique à notre droite à la distance d'environ 30 milles. Nous marchâmes toute la journée & jusqu'à minuit où nous rencontrâmes une fontaine d'eau saumâtre. Nous passâmes auprès de cette fontaine le reste de la nuit.

Le lendemain mon compagnon & moi nous quittâmes le bagage & dirigeâmes notre course à l'ouest-nord-ouest. Dans l'après-midi nous arrivâmes à la rivière des Eléphans, & nous la trouvâmes si profonde, que nos chevaux nagèrent pendant un espace d'environ 30 pieds. Nous eûmes bientôt gagné le bord opposé, où, à une petite distance, étoit la maison d'un

Novembre 1778.

Hollandois, qui avoit vécu plusieurs années sur les bords de cette rivière, & gardé un petit bateau pour le transport des bagages au cas de besoin. Nous nous y reposâmes en attendant nos gens, & nous y fîmes sécher nos habits.

Nous passâmes le jour suivant à transporter nos bagages sur la rivière, dont les bords sont ombragés d'arbres de l'espèce du *mimosa* & du *tarchonantus camphoratus*. Le pays des environs est presque entièrement dépouillé, mais il produit une grande variété de plantes succulentes.

Notre hôte nous fournit un nouvel attelage de bœufs qui nous fut d'une grande utilité pour passer une plaine de sable, & il nous fit accompagner par un paysan de la terre de Nimiqua, qui marchoit vers le Cap. Nous continuâmes notre route à environ 20 milles au sud, & à la nuit nous arrivâmes près d'une grande anse appelée le *Hecr Lodsiement* (1), où nous passâmes la journée. L'après-midi nous nous remîmes en route & nous traversâmes une plaine de sable blanc, où se trouvoit une grande variété de plantes, telles que l'*asphalathus*, le *leucadendron*, & plusieurs autres qui m'étoient inconnues. Nous marchâmes jusqu'à minuit,

(1) Logement des gentilshommes.

& ayant trouvé un peu d'eau, nous passâmes la nuit auprès. Le lendemain nous nous rendîmes à une ferme appelée la *Vallée longue*, qui est distante d'environ 60 milles de la Vallée des Eléphans. Nous y passâmes la nuit & nous y fûmes, comme à l'ordinaire, parfaitement bien traités. Novembre 1778.

De cet endroit nous dirigeâmes notre course à l'est-quart-sud-est, le long de la vallée. La nuit il sortit d'un buisson un animal que nous ne pûmes reconnoître & qui effraya fortement nos bœufs, que nous ne parvînmes à tranquilliser qu'avec beaucoup de peine. Nous jugeâmes cependant que c'étoit un hyenne, ayant entendu peu d'instans après, à une petite distance, les hurlemens de quelques-uns de ces animaux.

Le 14, nous arrivâmes à Berg-Valley, où nous passâmes toute la nuit chez M. Josias Engel-Bright.

J'envoyai, le 15, mon bagage vers le Piquet-Berg, tandis que mon compagnon de voyage & moi nous restâmes encore toute la journée chez Engel-Bright. Je m'amusai à tirer plusieurs sortes d'oiseaux, dont il se trouve en cet endroit des quantités innombrables.

Le lendemain nous nous remîmes en marche, & nous passâmes à un endroit appelé la Croix,

Novembre 1778.

où la vallée de Berg s'unit à la vallée de Venlore, & où toutes deux prennent leur direction à l'ouest. A midi nous réjoignîmes nos bagages, & nous passâmes l'après-midi chez M. Smith. Le soir M. Smith & moi nous fîmes une courte excursion sur la colline, munis chacun d'un fusil, & en revenant nous tuâmes quatre grands flamingoès de quatre à cinq & six pieds de longueur. Nous vîmes aussi le serpent jaune ou covracapel.

L'après-midi nous dirigeâmes notre course le long du Piguet-Berg du côté de la grande chaîne de montagnes, qui commence au bout de la terre de Hottniqua, & s'étend à travers le pays à environ 20 milles de l'Océan atlantique.

L'après-midi nous arrivâmes à la maison d'un Hollandois où nous passâmes la nuit, & où nous fûmes bien traités. Cette ferme est parfaitement bien tenue & produit en grande abondance du blé & des fruits européens.

Le lendemain je gravis au sommet de la montagne, d'où j'eus une vue de la terre de la Table au sud, à la distance de 60 ou 70 milles; j'y ramassai quelques plantes. La montagne est bien arrosée & couverte de plusieurs espèces d'herbages; on y voit aussi une ferme qui appartient à M. Hana-Camp, où il tient une

partie de son bétail pendant l'été; mais l'hiver elle est souvent couverte de neige. A mon retour je vis plusieurs zèbres qui habitent la montagne; mais comme il n'y en a qu'en petite quantité, il est défendu de les tirer. Après m'être rafraîchi je suivis mon bagage, & je l'atteignis sur le soir. A minuit nous arrivâmes à la rivière *Berg*, où il y a un bac, & nous y passâmes la nuit. Novembre 1774.

Le lendemain mon compagnon & moi nous quittâmes le bagage & traversâmes Sward-Land, (la terre noire) en laissant le Rie-Becks-Cartiel (1) à notre gauche. L'après-midi nous passâmes à l'église de Sward-Land, & la nuit nous arrivâmes à la maison de Class-Lopser, qui est située sur la rivière Deep. Il venoit d'arriver du Cap & avoit apporté d'excellent vin dont il ne se montra pas avare.

Nous dirigeâmes notre course le long du Camis-Berg, & nous remarquâmes que les fermiers étoient alors en pleine moisson. A midi nous arrivâmes à un lieu appartenant à la compagnie Hollandoise, appelé *Fishers Hoock*, où nous nous reposâmes, & dans l'après-midi nous continuâmes notre voyage au Cap

(1) Tire son nom du Gouverneur Van Rie-Beck.

Novembre 1778.

de Bonne-Espérance, où nous arrivâmes le 20 novembre 1778, après un voyage de six mois.

Fin du second Voyage.

TROISIÈME VOYAGE.

La Cafferie tout-à-fait inconnue aux Européens; = Hauteur de Channa-Land; = Ferme bien cultivée d'Okker-Hynns; = Longe-Kloaf; = Rivière tortueuse; = Rivière des Contours; = Forêt de Mimosa; = Rivière de Lorie; = Rivière de Van-Stada; = Plantes & animaux curieux; = Description du Hartebeest; = Zout-Pan, lac curieux d'eau salée; = Négligence totale de l'agriculture dans ce pays; = Chiens sauvages; = Rivière des Dimanches à neuf cent milles du Cap de Bonne-Espérance; = Etat des Paysans hollandois dans ce Pays; = Sand-Fleet; = Guerres entre les Chonacquas & les Caffres; = Bétail enlevé par les Caffres; = Grande rivière Fish; = Plantes curieuses; = Chasse du Buffle; = Difficulté de traverser les bois; = Perspective étendue de l'Océan Indien & Cafferie; = Hospitalité des Caffres; = Leurs mœurs; = Leur roi; = Etat de son palais & de ses possessions champêtres; = Hospitalité & générosité de ce Monarque; = Manufactures curieuses de la Cafferie; = Méthode de faire

le pain avec la moelle du palmier ; = Faction parmi les Caffres ; = Description du pays & de ses habitans ; = Sol & climat ; = Aventures dans notre retour ; = Maladie épizootique parmi les bestiaux.

Décembre 1778. DANS mon troisième voyage j'eus la satisfaction de traverser une partie du continent de l'Afrique, qui n'avoit encore jamais été visitée par les Européens, & je ne crois pas que depuis il ait été permis à aucun voyageur de le parcourir. Ce pays est la Caffrerie. Ses habitans voient d'un œil si jaloux les usurpations continuelles des Hollandois, (les seuls Européens avec lesquels ils ont des liaisons) qu'ils leur interdisent absolument l'entrée de leur territoire ; & la grande distance qui les en sépare a été l'unique cause qui a empêché les États & la Compagnie de le considérer comme un objet de conquête.

Je ne me laissai pas rebuter par la difficulté de l'entreprise, & ayant en vue ce grand objet, je partis du Cap le 13 décembre & m'avançai vers Zwellendam, où j'arrivai le 3 janvier 1779. Janvier 1779. J'y fus joint par M. Tunies, l'un des inspecteurs de la Compagnie, qui alloit vers l'orient pour faire des échanges de tabacs & de grains de verre pour des bestiaux.

Nous allâmes ensemble jusqu'au Groot-Faders-Bosch, & le 8 nous traversâmes la rivière de Doven-Hock où nous restâmes toute la nuit. Janvier 1779.

Le lendemain nous passâmes la rivère Falso & celle de Caffre-Kulls, & de là nous allâmes gagner celle de Gouds. Nous prîmes ensuite la route de Hagal-Kraal, laissant le rivage de l'Océan Indien à droite, à la distance d'environ 10 milles, & le 12 nous fimes route sur Atquas-Kloaf, grande chaîne de montagnes dont j'ai déja parlé dans mon premier voyage dans ce pays, & qui est très-difficile à traverser.

Nous gagnâmes ensuite à l'orient en traversant une partie de la terre de Canna. Dans l'après-midi du 13 nous descendîmes un sentier très-raboteux & très-escarpé, appelé *la hauteur des terres de Canna*. Le pays paroît très-stérile, & à peine y aperçoit-on le moindre signe de végétation, si ce n'est quelques arbrisseaux nains, sans verdure. Dans le cours de la soirée j'aperçus avec surprise un terrain cultivé; il appartient à un nommé *Obker-Hynus*, fermier industrieux, qui, dans cet endroit aride & désert, a construit une maison & planté des jardins & des vignes, qui produisent d'assez bon vin & des fruits excellens, tels qu'amandes,

Janvier 1779.

figues, pêches, abricots, &c. Il les fait sécher & les envoie au Cap pour y être vendus. Trois semaines environ avant notre arrivée, il y avoit eu un orage affreux de grêle & de vents. La grêle ainsi que les tourbillons de vent avoient détruit tout ce qui se trouvoit autour de sa maison ; son blé, ses vignes, ses arbres fruitiers avoient été entièrement détruits & ravagés. Un de ses enfans, qui gardoit alors un troupeau de brebis dans un endroit découvert, fut blessé grièvement, & perdit plusieurs brebis qui furent tuées par cet orage.

Le soir nous nous rendîmes sur le bord d'une petite rivière à environ 6 milles de distance, & nous y passâmes la nuit.

Le 14, nous continuâmes notre route à l'orient, & dans la soirée nous arrivâmes chez Rulof-Comphor. C'est le commencement du Lange-Kloaf, qui, selon la remarque de M. Mason, a environ 100 milles de longueur & 2 milles de largeur. Le sol y est une argile rougeâtre, & le pâturage très-mal sain pour le bétail. Depuis l'année 1774, cette partie du pays a été fort améliorée ; les fermiers y ont cultivé des terres à blé, des jardins, des vignobles, & ont en général d'assez bonnes maisons. Nous continuâmes notre route le long de cette vallée, nous arrêtant de temps

en temps pour recueillir des plantes & en prendre des échantillons. Janvier 1779.

Le 12, nous arrivâmes à la rivière de Corme ou rivière tortueuse, qui coule au milieu d'une longue vallée marécageuse, bordée par deux chaînes de montagnes, mais moins élevées que celles du Lange-Kloaf. A l'embouchure de cette rivière il se trouve un espèce de baie qui offre aux bâtimens un bon mouillage. Cette partie de la côte, principalement celle qui se trouve à l'est, n'est que très-peu connue.

Dans l'après-midi nous arrivâmes à un endroit appelé *Essen-Bosch*, (il tire son nom d'un arbre très-utile, que les Hollandois appellent *essen* ou *frêne*, & dont ils font leurs chariots). Nous nous rendîmes ensuite à une maison magnifiquement située sur les bords d'une jolie rivière appelée *Rivière-Cableows*, qui tire son nom d'une espèce de morue que l'on y pêche près de son embouchure. Cette maison appartenant à un de mes amis, M. Van-Renan, j'y passai la journée & j'y visitai le rivage qui n'est qu'à un mille anglois de distance. Nous trouvâmes parmi les rochers une quantité considérable d'huîtres d'une fort bonne qualité. Il y a d'excellens pâturages, & la ferme produit en abondance du blé, du vin & des fruits d'Europe.

Janvier 1779.

Nous nous remîmes en marche le 23, & nous arrivâmes à la rivière Camtours, où nous restâmes pendant la grande chaleur de la journée. Il y a sur les bords de la rivière de très-grands arbres, principalement de mimosa & autres arbustes particuliers au pays. Ces bois sont fréquentés par des buffles sauvages, très-féroces, & qui rendent par conséquent la route fort dangereuse. Dans l'après-midi nous fûmes accompagnés par un domestique de M. Van-Renan, qui alloit à la rivière de Lorie. Vers les dix heures du soir nous arrivâmes au lieu où mon bagage étoit à m'attendre, & à notre grande surprise nous aperçûmes auprès un buffle sauvage, que nous prîmes d'abord pour un de nos bœufs. Avant que nous pussions nous assurer si cela étoit ou non, il prit la fuite dans les bois. La rivière Lorie est ainsi appelée du nom d'une espèce d'oiseaux que l'on trouve dans les bois qui la bordent; elle se réunit à la rivière Camtours à environ un mille au sud. Les endroits les plus profonds sont habités par l'hippopotame amphibie; mais on a si souvent fait la chasse à ces animaux, qu'ils osent rarement se montrer hors de la rivière.

De ce lieu nous dirigeâmes notre course au sud-quart-sud-est à travers un pays inégal, & dans la soirée nous arrivâmes à la rivière de

Van-Stada, où nous vîmes un beau bois sur le penchant d'une colline dont la base est baignée par la rivière. J'y trouvai quelques plantes d'*aletris fragans*, dont la tige avoit plus de vingt pieds de hauteur; il y en avoit plusieurs en fleurs. Nous trouvâmes encore d'autres belles plantes. Il y avoit aussi une grande variété d'oiseaux du plus beau plumage.

Le 26 je me rendis sur le bords de la mer, qui étoit à 5 ou 6 milles au sud. A environ mille pas de la mer, la rivière forme un lac fermé par un banc de sable qui s'étend le long du rivage. Dans l'après-midi nous continuâmes notre voyage à travers une grande plaine où je trouvai beaucoup de diverses plantes bulbeuses, & où je vis une grande quantité d'animaux particuliers au pays, tels qu'élans, quachas, zèbres, & une espèce d'antelope, appelée par le Hollandois le *hartebeest*, qui est le *capra dorcas* de Linné. Nous eûmes le bonheur d'en tuer un dont les dimensions étoient ainsi qu'il suit:

	pieds	pouces	
Longueur de la tête,	1	4	
Largeur de la mâchoire,	0	7	
Longueur de l'oreille,	0	8	½
Longueur du cou,	1	2	
Largeur des épaules,	0	10	

Janvier 1779.

Nous nous remîmes en marche le 23, & nous arrivâmes à la rivière Camtours, où nous restâmes pendant la grande chaleur de la journée. Il y a sur les bords de la rivière de très-grands arbres, principalement de mimosa & autres arbustes particuliers au pays. Ces bois sont fréquentés par des buffles sauvages, très-féroces, & qui rendent par conséquent la route fort dangereuse. Dans l'après-midi nous fûmes accompagnés par un domestique de M. Van-Renan, qui alloit à la rivière de Lorie. Vers les dix heures du soir nous arrivâmes au lieu où mon bagage étoit à m'attendre, & à notre grande surprise nous aperçûmes auprès un buffle sauvage, que nous prîmes d'abord pour un de nos bœufs. Avant que nous pussions nous assurer si cela étoit ou non, il prit la fuite dans les bois. La rivière Lorie est ainsi appelée du nom d'une espèce d'oiseaux que l'on trouve dans les bois qui la bordent ; elle se réunit à la rivière Camtours à environ un mille au sud. Les endroits les plus profonds sont habités par l'hippopotame amphibie ; mais on a si souvent fait la chasse à ces animaux, qu'ils osent rarement se montrer hors de la rivière.

De ce lieu nous dirigeâmes notre course au sud-quart-sud-est à travers un pays inégal, & dans la soirée nous arrivâmes à la rivière de

Van-Stada, où nous vîmes un beau bois sur le penchant d'une colline dont la base est baignée par la rivière. J'y trouvai quelques plantes d'*aletris fragans*, dont la tige avoit plus de vingt pieds de hauteur; il y en avoit plusieurs en fleurs. Nous trouvâmes encore d'autres belles plantes. Il y avoit aussi une grande variété d'oiseaux du plus beau plumage. Janvier 1779.

Le 26 je me rendis sur le bords de la mer, qui étoit à 5 ou 6 milles au sud. A environ mille pas de la mer, la rivière forme un lac fermé par un banc de sable qui s'étend le long du rivage. Dans l'après-midi nous continuâmes notre voyage à travers une grande plaine où je trouvai beaucoup de diverses plantes bulbeuses, & où je vis une grande quantité d'animaux particuliers au pays, tels qu'élans, quachas, zèbres, & une espèce d'antelope, appelée par le Hollandois le *hartebeest*, qui est le *capra dorcas* de Linné. Nous eûmes le bonheur d'en tuer un dont les dimensions étoient ainsi qu'il suit:

	pieds	pouces
Longueur de la tête,	1	4
Largeur de la mâchoire,	0	7
Longueur de l'oreille,	0	8 ½
Longueur du cou,	1	2
Largeur des épaules,	0	10

Janvier 1779.

	pieds	pouces	
Longueur des jambes de devant,	2	6	
Hauteur du derrière,	4	1	$\frac{1}{2}$
Hauteur du devant,	4	0	$\frac{1}{2}$
Longueur du corps,	4	0	
Longueur du corps de la queue à la tête,	5	6	

Le hartebeeſt eſt de couleur brunâtre, & ſa chair n'eſt pas déſagréable au goût, quoique sèche.

Ce même ſoir nous arrivâmes à la rivière de Swart-Kops, où nous paſsâmes la nuit.

Le lendemain matin nous fûmes rejoints par par un payſan qui alloit à la terre des Boshmens, & comme nous tenions la même route, il fut fort aiſe de pouvoir nous accompagner. Il connoiſſoit parfaitement le pays & les mœurs des habitans; nous ne fûmes pas moins ſatisfaits de l'avoir pour compagnon de voyage, que lui, de nous trouver pour ne pas marcher ſeul.

A midi nous traversâmes la rivière de Swart-Kops. Zout-Pan, qui eſt ſitué dans ce voiſinage, eſt un objet qui ne peut manquer de fixer l'attention du voyageur. Ce lac eſt une plaîne beaucoup plus élevée que le niveau de la mer, & il a entre 3 & 4 milles de circonférence. Pendant quelque temps de l'année, c'eſt une maſſe entière de ſel blanc qui fait le plus ſingulier

ſingulier effet. Les pluies en avoient fait fondre le milieu peu de temps avant notre arrivée; mais tout autour de ſes rives il y avoit une croûte ſolide de ſel exactement reſſemblant à de la glace. Janvier 1779.

Le pays adjacent eſt couvert d'une grande variété de plantes graſſes & fruitières, dont pluſieurs ſont nouvelles pour moi, quelques-unes en particulier, ſont du genre de l'euphorbe. C'eſt-là que nous reçûmes la viſite de deux Caffres, les premiers que nous euſſions encore vus; car ils ſe riſquent très-rarement à une grande diſtance de leur pays. Le ſoir nous arrivâmes dans un lieu nommé par les Hottentots *Kow-Cha*, très-fréquenté par les lions, les rhinoceros & les buffles. Le ſol eſt gras & ſablonneux, & produit d'excellens pâturages pour les beſtiaux, mais point de blé. On ne peut haſarder de dire que la terre ne ſoit pas propre à produire du grain, par la raiſon qu'à cette diſtance du Cap l'on dédaigne ou l'on ne connoît pas la manière de le cultiver.

Le 29, nous continuâmes notre route à l'eſt vers Sondags River ou la Rivière des Dimanches. Le pays préſente un aſpect ſtérile, mais il produit une grande variété de plantes & d'arbuſtes: il ne s'en trouve que très-peu d'une certaine hauteur ou d'une certaine groſſeur,

Janvier 1779.

ce qui prouve la mauvaise qualité du sol. Nous vîmes dans notre route un grand nombre de chiens sauvages; ils marchent en grand nombre, & lorsqu'ils rencontrent des troupeaux de brebis, ils font le plus grand dégât. On trouve aussi des chiens sauvages auprès du Cap. Il y en a qui sont beaucoup plus grands que le jackal, & qui ont sur la peau de grandes taches ou pustules. Après avoir marché toute la journée à travers un pays sec & pierreux, nous arrivâmes le soir bien fatigués à la rivière des Dimanches, qui est éloignée du Cap d'environ 900 milles. Là se terminoit le voyage de M. Mason, à l'est. On y trouve encore quelques hippopotames, mais ils sont très-farouches.

Le lendemain, j'allai voir un paysan Hollandois qui a résidé dans ce pays pendant plusieurs années. Cet homme posséde de nombreux troupeaux ; mais il n'a point de blé & sa maison est à peine logeable, quoiqu'il pourroit facilement se procurer l'un & l'autre. Ces sortes de gens sont en général si indolens, qu'ils se donnent rarement la peine de bâtir des maisons ou de cultiver la terre. Il s'en trouve cependant qui sont industrieux, qui tirent tous les avantages possibles de leur situation, & qui sont en état de vivre avec aisance.

Un de nos compagnons, M. Tunies, nous

quitta le 31, & nous fûmes rejoints par Jacob Kock, vieil Allemand dont j'ai parlé, à la rivière de Swart-Kops. M. Van-Renan & moi, nous dirigeâmes nos pas vers la grande rivière Fish. A midi nous rejoignîmes le bagage dans un endroit appelé en langage Hottentot *Curnow*. Nous fûmes informés par nos gens qu'ils avoient été inquiétés toute la nuit par quelques éléphans qui n'avoient cessé de roder autour du chariot.

Janvier 1779.

Dans l'après-midi nous continuâmes notre voyage jusqu'à une plantation appelée *Sand-Fleet*, appartenante à notre compagnon de voyage Jacob Kock. Le pays est très-beau & très-pittoresque & semé de montagnes & de collines ombragées de bois impénétrables. Les vallées sont bien arrosées & couvertes d'herbages qui fournissent aux troupeaux d'excellens pâturages. Il y a dans le voisinage un grand nombre de quadrupèdes, tels que lions, panthères, éléphans, rhinoceros, buffles, &c. On voit à peu de distance à l'est quelques kraals appartenans à la tribu des Hottentots, connus sous le nom de *Chonacquas*. Ces naturels sont plus noirs, & beaucoup mieux taillés que tous ceux des autres tribus de Hottentots que j'avois rencontrés jusqu'alors. Je ne puis déterminer si cela provient de leurs liaisons avec les Caffres, dont plusieurs résident dans ce pays, ou de quelqu'autre

Janvier 1779. cause. Il n'eſt pas rare que les Chonacquas & les Caffres ſe prennent de querelle, & en viennent à des engagemens. Dans ces occaſions pluſieurs centaines de Caffres ſe réuniſſent pour s'oppoſer à leurs ennemis, qui ſont rarement en état de mettre en campagne des forces proportionnées à ce nombre; mais la dextérité avec laquelle les Hottentots ſe ſervent de leurs arcs & de leurs flèches, & l'uſage où ils ſont d'empoiſonner leurs armes les rendent très-redoutables à leurs ennemis, qui ne font uſage que de la zagaie. Les diſputes entre ces peuples s'élèvent preſque toujours à l'occaſion du gibier dont ces deux nations ſont extrêmement avares.

Nous dirigeâmes notre courſe à l'eſt à la rivière des Boshmens, & à midi je viſitai un kraal appartenant à un capitaine Hottentot appelé *de Royter*. Cet homme a plus de deux cents Hottentots & Caffres à ſon ſervice, & quelques heures avant notre arrivée il avoit combattu contre un gros de Caffres, qu'il avoit chaſſés du champ de bataille & à qui il avoit pris beaucoup de beſtiaux.

Février 1779. Quelque temps après nous arrivâmes près d'un lac d'eau ſaumâtre, appelé par ſes Hottentots *Kȳs Gūna Kīe Kātie ;* chacune des lettres qui ſont accentuées ſont prononcées. Nous

reſtâmes dans ce lieu toute la nuit du premier février. Février 1779.

Nous comptions pourſuivre le lendemain matin notre voyage ; mais nos beſtiaux nous manquant, notre premier ſoin fut d'envoyer nos Hottentots à leur recherche. Peu d'heures après, un d'entre eux revint & nous informa qu'ils avoient été enlevés par les Caffres, qu'il avoit obſervé l'empreinte de leurs pieds, & reconnu, en ſuivant leur trace, qu'on les avoit cachés vers un village appartenant à un capitaine Caffre nommé *Mahotie*. Nous envoyâmes notre meſſager aux autres Hottentots, & leur ordonnâmes de ſuivre les traces de ces animaux jusqu'à ce qu'ils les trouvaſſent, ce qu'ils firent. Ils revinrent avec nos animaux vers le ſoir, & nous dirent qu'ils les avoient atteints à peu de diſtance du kraal. L'un des Caffres les aſſura qu'ils avoient pris nos bêtes de trait par erreur, en croyant qu'elles appartenoient aux Hottentots avec leſquels ils avoient eu un engagement la veille. Quoiqu'il fût alors très-tard, nous marchâmes encore l'eſpace de plus de 20 milles. Le ſoir nous arrivâmes dans un lieu nommé *le K'a-Cha-Chow*, qui eſt une branche de la rivière des Boshmens, & où étoit anciennement ſituée une maiſon appartenante à notre compagnon Jacob Kock.

Février 1779.

Le matin du 3 j'engageai M. Kock à nous accompagner à la grande rivière Fish. Il y consentit volontiers. Nous continuâmes de là notre route à l'est, à travers un pays assez agréable, quoiqu'entièrement inhabité. On y trouve de nombreuses troupes de quadrupèdes des différentes espèces dont j'ai déja parlé. L'herbe y croissoit si haute qu'elle touchoit le ventre de nos chevaux. Cette partie du pays est agréablement diversifiée par de jolis bois, plantés sur le penchant des collines. J'y ai trouvé une espèce de leucadendron qui m'étoit tout-à-fait inconnue, & plusieurs autres belles plantes. On y trouve encore par tout l'espèce de palmier, décrite par M. Mason dans son second voyage; j'en ai vu dont les palmes avoient plus de 20 pieds de hauteur. Les Hottentots font du pain avec la moëlle de cette plante; j'aurai bientôt occasion de décrire la manière dont ils s'y prennent. Le soir nous arrivâmes à un endroit appelé *Now-Tu*.

Afin que le lecteur puisse avoir une juste juste idée de notre route, je suis obligé d'avoir plus souvent recours aux pointes du compas que l'élégance du style ne sembleroit le permettre. Nous tenions l'est-quart-nord-est. Le 4 à midi nous arrivâmes à une petite rivière qui étoit alors presqu'à sec; nous nous y

reposâmes pendant quelques heures, & nous vîmes à une certaine diſtance de nous un troupeau de buffles auxquels nous nous promîmes de donner la chaſſe dans l'après-midi. J'y trouvai une belle plante de la claſſe des lilas, ſurmontée d'une grande couronne de fleurs blanches & rouges. Après le dîner nous nous partageâmes en pluſieurs bandes, & auſſitôt que nous fûmes à la portée du fuſil, nous attaquâmes les buffles. Ils étoient environ une centaine & nous en tuâmes cinq; les autres prirent la fuite dans un bois qui étoit à un mille de diſtance de nous. M. Kock fit dépouiller les buffles morts, leur cuir faiſant de ſi excellentes courroies pour les harnois des bœufs, qu'on le préfère à toutes les autres eſpèces de cuir. Le ſoir nous arrivâmes à la rivière Fish, (du poiſſon) où nous reſtâmes deux jours. Pendant la nuit nous eûmes de fortes ondées de pluie, avec de grands éclats de tonnerre. Ici la rivière prend ſon cours au ſud & va ſe jeter dans l'océan Indien, à environ 20 milles de diſtance. Les parties les plus profondes de la rivière ſont habitées par l'hippopotame, & les bois adjacens ſervent de retraite aux éléphans, aux rhinoceros & aux buffles. Nous tuâmes pluſieurs buffles que nous trouvâmes beaucoup plus peſans que nos plus forts taureaux d'Europe.

Février 1779.


Février 1779.

Voyant que nous ne pouvions pousser plus loin avec notre bagage, à travers des bois impénétrables, nous convînmes que M. Van-Renan continueroit de l'accompagner, tandis que M. Kock & moi, nous prendrions à l'est pour gagner le pays des Caffres, qui n'étoit qu'à deux ou trois journées de marche. La plupart des arbustes de ce pays me sont inconnus, excepté l'euphorbe des anciens, l'érythrina corallodendron & le gardenia stellata. Nous prîmes avec nous un Hottentot qui connoissoit parfaitement la langue des Caffres. En passant à travers les halliers, sur les bords de la rivière Fish, nous éprouvâmes beaucoup de difficultés; mais ayant heureusement rencontré un sentier d'éléphant, nous le suivîmes jusqu'à midi. Nous traversâmes ensuite la rivière & nous entrâmes dans une plaine spacieuse où nous trouvâmes une grande & admirable variété d'arbrisseaux toujours verds, & plusieurs plantes bulbeuses, telles que iris & crinums, dont je trouvai quelques-unes en fleurs. Je remarquai principalement une belle plante dont les fleurs étoient cramoisies, & qui surpassoit, par la beauté de sa forme & l'éclat de son coloris, toutes celles que j'avois encore vues. Le soir nous campâmes sous un grand mimosa & nous fîmes du feu pendant toute la nuit.

Février 1779.

Après avoir traversé cette grande plaine, nous entrâmes dans un bois d'environ 8 milles de largeur. On voyoit des endroits où les arbres étoient très-clair-semés. Nous remarquâmes dans ces clarières de nombreux troupeaux de buffles qui n'avoient nullement l'air sauvage. Nous en blessâmes un. Bientôt après nous vîmes une troupe d'éléphans qui vinrent si près de nous que nous pouvions observer la longueur & l'épaisseur de leurs dents. Après avoir quitté le bois, nous gravîmes une montagne escarpée, d'où nous découvrions l'océan Indien au sud, & au nord un pays montagneux couvert d'arbres & d'arbrisseaux toujours verds, qui s'étendoit à environ 30 milles. La perspective est terminée par une rangée de montagnes appelée le *Bamboo-Berg*, sur laquelle croît une espèce de bambou. A l'orient nous avions la vue d'un beau pays garni de beaucoup de plantes. Ce pays est bien arrosé & produit d'excellent pâturage pour les bestiaux. Dans la soirée du 17 nous apperçûmes du feu, à environ 10 milles de nous à l'orient sur le sommet d'une montagne verte. Notre interprète nous dit que ce feu étoit dans un village Caffre. Au lever du soleil nous en découvrîmes un autre beaucoup plus près, & nous vîmes plusieurs troupeaux de bestiaux. Vers les huit heures du soir nous rencontrâmes

Février 1779.

trois Caffres qui parurent fort surpris de nous voir ; car nous étions sans doute les premiers Européens qu'ils eussent aperçus : ils s'en retournèrent promptement & jetèrent l'alarme dans le village avant que nous y arrivassions ; mais à notre arrivée ils nous accueillirent d'une manière obligeante, nous apportèrent du lait, & nous offrirent un jeune taureau gras, conformément à leurs usages hospitaliers. Ce village, composé d'environ cinquante maisons, est situé sur les bords d'une rivière agréable appelée *Langue-Caffre-Mugu-Ranie* ; il appartient à leur chef, & contient environ trois cents habitans, tous domestiques ou soldats de leur chef, qui étoit aussi le propriétaire des nombreux troupeaux que l'on y voyoit. Les Naturels se nourrissent du lait de leurs vaches & de gibier, ne leur étant pas permis de tuer aucuns de leurs bestiaux. Les hommes traient les vaches, & les femmes prennent soin du jardin & de la culture des terres à blé.

Nous fûmes accompagnés par les Naturels d'un village à un autre, jusqu'à ce qu'enfin nous arrivames à un lieu appartenant à celui qu'ils appellent leur chef ou roi. Son habitation est située sur une rivière appelée *Bacia-Cum*, ou rivière de lait. En general toutes leurs

maisons sont bâties sur les bords des rivières ou des ruisseaux ; mais il n'y a ni terres à blé ni jardins dans leur voisinage. Le chef avoit environ cent vaches qui lui fournissoient & à toute sa maison le lait qui lui étoit nécessaire. Sa maison étoit composée d'environ vingt-deux domestiques, qui l'accompagnoient par-tout où il alloit. Lors de notre arrivée il parut fort inquiet, & se tint pendant près d'une heure à une grande distance. Un certain nombre de Caffres alla alors à sa rencontre & l'accompagna jusques chez lui. Il nous envoya ensuite un de ses domestiques pour nous inviter à nous rendre auprès de sa personne. La première chose que je lui présentai fut quelques grains de verre qu'il accepta sans façon. Je lui offris aussi du tabac ; mais il sembla préférer le sien, qui étoit beaucoup plus léger. Il m'offrit ensuite un troupeaux de jeunes taureaux gras. Je refusai de le prendre, ce qui parut l'offenser, & il répéta plusieurs fois : « Que pensez-vous de notre pays ? » Après quelques paroles de part & d'autre j'en acceptai un seulement, que nous tuâmes aussitôt d'un coup de fusil. Rien ne peut égaler la surprise des spectateurs, au nombre de six cents personnes, dont aucun peut-être n'avoit jamais ni vu, ni entendu parler de fusils. Nous fîmes apprêter une partie de

Février 1779.

Février 1779.

ce taureau, dont je trouvai la chair infiniment meilleure que celle du bœuf que l'on mange dans les environs du Cap-de Bonne-Efpérance. Je diftribuai le refte de l'animal au roi & aux gens de fa fuite. Il me témoigna encore une fois fon mécontentement de ce que je ne voulois rien accepter de plus en retour des préfens que je lui avoit faits. Je lui demandai alors quelques paniers, qu'il me donna, & deux de leurs lances ou zaguaies, qui font faites avec une adreffe inimitable. La manière dont font faits leurs paniers eft infiniment curieufe; c'eft l'ouvrage des femmes. Ils fe fervent à cet effet d'une certaine herbe, & la treffent fi ferrée, qu'ils peuvent contenir même des liquides. Khouta, le roi, me pria de refter avec lui quelques jours; nous nous excusâmes & confentîmes à y paffer la nuit. Dans l'après-midi je parcourus les bois du voifinage pour reconnoître les plantes, & le foir j'allai rejoindre mon compagnon qui étoit refté au Becha-Cum. Comme il faifoit très-chaud nous préférâmes coucher dans les bois plutôt que dans aucunes de leurs cahutes, & pendant la nuit j'obfervai qu'il y avoit deux fentinelles placées à chaque côté de la maifon du chef, & que l'on relevoit de deux heures en deux heures.

Le 9 je me propofois de pouffer plus loin à

l'eſt ; l'aſpect agréable du pays, & l'immenſe variété de plantes inconnues qu'il produit, m'y invitoit fortement ; mais une rivière appelée par les Naturels *le Kys-Comma*, ſituée à peu de diſtance à l'eſt, nous en empêcha. Nous prîmes alors le parti de retourner par où nous étions venus. Le grand palmier dont j'ai déja fait mention croît ici en grande abondance, & les Caffres s'en ſervent, comme les Hottentots, pour faire une eſpèce de pain. Ils recueillent la moëlle de cet arbre, & après en avoir raſſemblé en quantité ſuffiſante, ils la laiſſent fermenter pendant pluſieurs jours, & juſqu'à ce qu'elle devienne un peu aigre. Ils la font cuire enſuite dans un four conſtruit à cet effet. Ils font auſſi du pain avec leur blé qui eſt de la même eſpèce que le blé de Guinée ; mais ce grain ſert plus volontiers à faire une forte de punch, que quelques Caffres appellent *plombie*, & qui eſt forte & enivrante. Ils font un fréquent uſage d'une plante nommée *plantains* par les Naturels ; elle croît ſpontanément ſur les bords des rivières & dans les bois. Les côtes de cette plante ſont triangulaires, & à peu près de la taille du concombre à pointes. Je n'en vis point en fleurs, mais pluſieurs étoient parvenus à leur degré de maturité. La ſemence eſt à peu près de la groſſeur d'un pois, &

Février 1779.

Février 1779. je crois que cette plante est celle à laquelle le docteur Tunberg donne le nom de *helaconia caffraria*.

Les hommes dans ce pays ont de cinq pieds dix pouces à six pieds (mesure Angloise) de hauteur , ils sont bien proportionnés , & donnent souvent de grandes preuves de leur courage en attaquant les lions & les autres bêtes féroces. Cette nation est maintenant divisée en deux parties ; l'une au nord , est commandée par un Chatha-Bea ou Tambushie, qui tient cette dernière dénomination de sa mère , femme de la tribu des Hottentots , appelée *Tambuskies*. Cet homme étoit fils aîné d'un chef nommé *Pharoa*, qui mourut vers l'année 1776 , laissant deux fils Cha-Cha-Bea , & Dsirika qui prétendoit devoir être seul souverain , parce que sa mère étoit née Caffre. Il s'ensuivit de longues & vives contestations entre les deux frères ; Cha-Cha-Bea , & un grand nombre de ses partisans furent chassés du pays , & le malheureux roi se réfugia à environ 100 milles au nord de Khouta , où il réside maintenant. Il a formé une alliance avec les Hottentots-Boshmens.

Les Caffres ont la peau noire comme le jais , & les dents blanches comme de l'ivoire ; leurs yeux sont grands. La manière de s'habiller des deux sexes est à peu près la même ; ce ne sont

que des bandes de cuir de bœuf, flexibles comme le drap. Les hommes portent des queues de différens annimaux attachées autour de leurs cuisses, des morceaux de cuivre dans leurs cheveux & de grands anneaux d'ivoire aux bras. Ils mettent aussi sur leurs têtes des crins de lions, des plumes & d'autres parures de fantaisie. Quand ils ont atteint l'âge de neuf ans ils sont circoncis, & ils portent ensuite une petite muzelière qui couvre l'extrémité du penis, & est suspendue par un cordon de peau attachée au milieu. Cette muzelière est ordinairement ornée de grains de verre & d'anneaux de cuivre, qu'ils achètent aux Hottentots pour du tabac & du dracka. Ils aiment beaucoup les chiens, qu'ils échangent pour du bétail, & ils portent cette passion si loin, que s'ils voyent un chien dont ils aient grande envie, ils donneront en échange deux taureaux. Leur exercice continuel pendant le jour est de pêcher, de chasser & de danser. Ils sont très-adroits à jeter leurs lances, & en temps de guerre ils se servent de petits boucliers faits de cuir de bœuf. Les femmes sont chargées de la culture des jardins & des terres à blé. Elles cultivent plusieurs végétaux qui ne sont point indigènes; tels que du tabac, des melons d'eau, une petite espèce de haricots

Février 1779.

Février 1779.

& du chanvre. Je n'ai vu aucune de ces plantes croître naturellement ſur le ſol. Les femmes font leurs paniers & les nattes ſur leſquelles on ſe repoſe. Les hommes mettent beaucoup de vanité dans leurs beſtiaux ; ils leur coupent les cornes de manière à leur donner la forme qui leur plaît & leur enſeignent à obéir à leurs ſifflemens. Pluſieurs ſe ſervent à cet effet d'un inſtrument fait comme le ſifflet d'un maître d'équipage. Quand ils veulent que leurs beſtiaux reviennent au logis, ils vont à quelque diſtance de leurs maiſons & ſoufflent dans ce petit inſtrument, qui eſt fait d'ivoire ou d'os, de manière à être entendu à une très-grande diſtance ; ces animaux retournent auſſitôt, ſans qu'il ſoit néceſſaire de les conduire. Le ſol eſt une terre graſſe & noirâtre, & ſi fertile que toutes les ſubſtances végétales, plantées ou ſemées, y croiſſent avec la plus grande abondance.

Le climat eſt ſujet à beaucoup de variations ; mais je n'avois point alors de thermomètre pour obſerver les divers degrés de chaleur. Il tombe rarement de l'eau, ſi ce n'eſt dans l'été, où les pluies ſont accompagnées de tonnerre & d'éclairs. Malgré cela le pays eſt bien fourni d'eau, qui coule non-ſeulement des terres élevées au nord, mais encore d'un

grand

grand nombre de fontaines que l'on trouve dans les bois. D'après toutes mes obſervations dans ce pays, je ſuis diſpoſé à croire qu'il eſt infiniment ſupérieur à toutes les autres parties connues de l'Afrique. Février 1779.

Les bois produiſent une grande quantité d'arbres dont quelques-uns s'élèvent à une très-grande hauteur. Ils ſont fréquentés par des éléphans, des buffles, &c. : il y a auſſi un grande variété de fort beaux oiſeaux & de papillons magnifiques; mais ils ſont ſi farouches que je ne pus me procurer de ce pays plus de deux oiſeaux.

Quand nous retournâmes à notre bagage, le 9, nous fûmes accompagnés par le chef, & environ ſix cents domeſtiques ou ſoldats. Ils nous ſuivirent juſqu'à midi, & nous prîmes alors congé d'eux. Nous dirigeâmes enſuite nos pas au nord, vers la grande rivière Fihs, où nous paſsâmes la nuit.

Le lendemain nous laiſsâmes derrière nous un de nos Hottentots avec un fuſil; il étoit tellement harraſſé qu'il ne pouvoit plus nous ſuivre. Deux jours après il nous rejoignit, ayant tué dans ſa route deux rhinoceros dont il nous apporta de la chair. Comme ils étoient fort jeunes, nous les trouvâmes très-bons à manger & aſſez tendres.

Fevrier 1779.

Le 12, nous retournâmes par la route que nous avions prise pour venir, & je rassemblai dans les bois plusieurs semences & fruits d'arbres toujours verds.

Vers le soir nous arrivâmes au Now-Tin. M. Van-Renan, accompagné de quelques Hottentots, quitta le bagage, avec intention de donner la chasse à un troupeau de buffles, que l'on observoit à la distance d'environ un mille. Avant qu'ils revinssent ils furent accueillis par plusieurs coups de tonnerre, par des eclairs & une forte pluie. La nuit fut si obscure qu'ils se perdirent. La pluie nous empêcha d'allumer des feux jusqu'à neuf heures; mais à cette heure l'ouragan s'étant appaisé, nous en fîmes dans plusieurs endroits, & ils nous eurent bientôt apperçus.

Le lendemain matin nous avions perdu nos bêtes de somme; nous envoyâmes nos Hottentots à leur poursuite: ils revinrent le soir sans en avoir pu découvrir la moindre trace.

Le matin suivant, M. Kock & moi, nous sellâmes nos chevaux & nous nous avançâmes à travers le pays pour essayer si nous serions plus heureux; nous les trouvâmes en effet à la riviere des Boshmens, à environ 20 milles de distance, & nous retournâmes à notre bagage avec quelques Hottentots de M. Kock.

Nous nous arrêtâmes plusieurs jours à la rivière Cableows, & nous nous y procurâmes une grande quantité de fruits étant dans le fort de la saison du raisin, des melons d'eau & des pêches. Février 1779.

Après avoir quitté la maison de notre ami nous marchâmes au sud-quart-sud-est, vers la demeure de notre compagnon de voyage, M. Kock; elle est située sur la rivière Zie-Koe ou de la Vache Marine, ainsi nommée, parce qu'elle étoit anciennement fréquentée par l'hippopotame. Nous remarquâmes dans cet endroit que plusieurs de nos bœufs étoient malades. Ils étoient attaqués d'une maladie connue sous le nom de *klow*, qui exerce pendant l'été ses ravages sur les bêtes à cornes. Leur sabot enfle à tel point qu'elles ne peuvent plus se soutenir, & il en meurt un grand nombre. M. Van-Renan envoya alors un de ses Hottentots à la maison de son père, & il revint bientôt avec d'autres bœufs.

Nous continuâmes de là notre route à l'ouest, & arrivés dans la soirée du 1er mars à la la maison d'un Hollandois, nous y passâmes la nuit. Le jour suivant nous traversâmes la rivière de Krome. Mars 1779.

Peu de jours après nous atteignîmes l'habitation d'un nommé *Veraira*, riche fermier:

Mars 1779. nous eûmes le chagrin de remarquer alors que nos bêtes à cornes étoient aussi malades qu'auparavant, & que celles que nous avions amenées de la rivière de Cableows étoient dans un état plus fâcheux encore que les autres.

Voyant que le pays étoit extrêmement aride, & que l'on y pouvoit à peine rencontrer une plante, je laissai M. Van-Renan avec le bagage & je dirigeai mes pas vers le Cap, où j'arrivai le 23 mars, après un voyage de trois mois.

Fin du troisième Voyage.



QUATRIÈME VOYAGE.

CHATEAU de Rie Beck; = Vallée de Vertoren; = Nous nous perdons; = Rejoints par le Colonel Gordon; = Séparés de nouveau; = Déprédations faites par les lions; = Rivière d'Hartebeest; = Rejoints par le Colonel Gordon; = Arrivés à la dernière maison au nord le long de l'Océan Atlantique; = Craintes des Naturels pour nous accompagner; = Déserts effroyables; = Disette absolue d'eau; = Perte de M. Pinard, compagnon du Colonel Gordon; = Nid d'autruche; = Rivière d'Orange; = Plantes magnifiques; = Nous retrouvons M. Pinard; = Terrible situation où il s'est trouvé, aussi-bien que les Hottentots qui l'accompagnoient; = Hommes sauvages; = Impossibilité d'avoir avec eux quelque conversation; = Description de leurs cabanes; = Nous conversons enfin avec les Naturels; = Le Pays très-peu peuplé; = Gouvernement & mœurs de ces sauvages; = Plantes dont se servent les Hottentots pour faire du feu; = Troupeau de zèbres; = Serpent à corne; = Séparation d'avec le Colonel Gordon; = Copper-Berg; =

Description des bois sur la rivière d'Orange, & des animaux que l'on y trouve ; = Rivière des Lions ; = Mœurs des peuples dans cette partie de l'Afrique ; = Espèce curieuse de brebis ; = Observations sur les montagnes de l'Afrique ; = Le Cameléopard ; = Petite Nimiqua ; = Rivière de Camdinie ; = Chasse de l'Antelope ; = Plante dont on fait usage pour empoisonner les Hyennes.

Juin 1779.

LE 18 juin 1779, je repartis du Cap avec M. Sébastien Van-Renan. Nous dirigeâmes nos pas vers Ronde-Bosch, maison appartenant à son père, & où le mauvais temps nous retint pendant trois jours.

En quittant cet endroit nous gagnâmes au nord, vers Grœna-Kloaf, pays dont la plus grande partie appartient à la Compagnie Hollandoise. Après avoir traversé un sable aride nous arrivâmes à une maison appartenant au boucher de la Compagnie, où nous passâmes la nuit ; j'y trouvai des oxalises (ozeille ou surelle) de plusieurs espèces & des jacinthes. Ce pays abonde en diverses sortes de gibier, tels que bécassines d'eau, faisans, perdrix. On y voit encore le stenbock & le hartebeest ; mais à certains temps de l'année, il est défendu de les tirer.

De là nous dirigeâmes notre route au nord-est, en passant à travers la terre de Swart ; & dans la soirée nous arrivâmes au château de Rie-Beck, qui appartient à M. Droyer, riche fermier, où nous passâmes deux jours. Je fis de là une excursion dans les terres voisines ; mais comme c'étoit la saison d'hiver, il y avoit très-peu de plantes en fleurs. On a placé sur le sommet de la colline qui domine le château, une pièce de canon pour donner des signaux, se garantir des surprises de l'ennemi & répandre, au besoin, l'alarme dans le pays adjacent.

Juin 1779.

Le 25, nous fîmes nos adieux à M. Droyer, & nous continuâmes notre route. Le soir nous arrivâmes à la rivière Berg, où nous passâmes la nuit ; & le lendemain de grand matin nous traversâmes la rivière dans un bac. Ce même jour nous continuâmes notre voyage jusqu'au Picquet-Berg, & le jour suivant nous arrivâmes à la Croix, où nous passâmes la nuit.

Nous prîmes ensuite à l'ouest en longeant la vallée de Verlocen ou vallée Perdue, & le soir nous nous arrêtâmes chez M. Grieff. Pendant la nuit du 25 au 26 il étoit tombé tant de pluie, que la rivière s'étoit accrue au point de n'être plus guéable le jour suivant. Le fermier, très-satisfait de nous posséder dans

Juin 1779. sa maison, nous fit des vives instances pour que nous nous déterminassions à passer chez lui plusieurs jours, & nous y consentîmes, Juillet 1779. la rivière étant toujours très-haute. Les eaux ayant commencé à s'écouler, nous nous disposâmes à poursuivre notre route, & nous fûmes aidés en cela par notre hôte, qui nous prêta quelques-unes de ses bêtes de somme, plus propres que les nôtres pour résister à la force du courant en traversant la rivière; elle étoit encore très-large & dans plusieurs endroits les boeufs furent obligés de nager. Lorsque nous eûmes gagné la rive opposée, nous dirigeâmes notre course vers le nord, à travers un pays élevé & sablonneux, mêlé d'une grande variété d'aspalathuses (bois de rose), de gnaphaliums (patte de lion), &c.

Sur le soir nous arrivâmes dans la vallée de Lange, à la maison de Madame Low, Françoise, d'un certain âge, qui a long-temps vécu dans cette partie du pays, & possède une grande quantité de bétail; nous y passâmes la nuit.

Le jour suivant nous marchâmes à travers une grande plaine sablonneuse, vers l'*Hier-Lodsiement*, qui est à plus de 40 milles de distance. Le soir nous arrivâmes à la vallée de Jackals, où, quoique nous n'y trouvassions point d'eau,

nous fûmes obligés de rester quelques heures pour rafraîchir nos bœufs, qui étoient extrêmement fatigués. Vers les deux heures du matin nous poursuivîmes notre route vers l'endroit où nous nous proposions de nous arrêter, & nous nous arrêtâmes en chemin à l'*Hier-Lodsiement*, où nous savions qu'il y auroit de l'eau. Nous arrivâmes à neuf heures du matin, & nous trouvâmes un paysan qui y étoit deux heures avant nous. Je lui demandai où il alloit, observant qu'il étoit accompagné de plusieurs Hottentots, & que sa voiture contenoit plusieurs canons. Il me dit qu'il alloit vers la grande rivière, & qu'il y devoit accompagner le colonel Gordon, que j'avois laissé au Cap; mais qui ne devoit pas tarder à nous dépasser.

Juillet 1778.

Dans l'après-midi nous dirigeâmes notre course vers la rivière des Éléphans; mais malheureusement nous nous perdîmes pendant la nuit. Nous vîmes plusieurs feux, que nous imaginions être dans le lieu où nous allions; mais lorsque nous y fûmes arrivés, nous reconnûmes qu'ils avoient été allumés par quelques Hottentots chargés de garder un troupeau de brebis appartenant à un Hollandois. L'un d'eux nous remit dans notre chemin, & à deux heures du matin nous arrivâmes à la maison

Jllet 779.

de Peter-Van-Syl, qui a vécu sur les bords de cette rivière pendant plusieurs années. Notre chariot fut tellement endommagé par la route du Cap à cet endroit, que nous fûmes forcés d'y rester quelques jours pour le faire réparer.

Lorsque le chariot fut en état, nous le transportâmes, ainsi que le bagage, de l'autre côté de la rivière, qui étoit alors très-haute. Le colonel Gordon y arriva dans la soirée; mais comme il tenoit une route différente, nous convînmes de nous rencontrer dans la terre de la petite Nimiqua, & ensuite de continuer notre route le long des bords de l'Océan, aussi loin qu'il seroit possible, au nord.

Nous dirigeâmes notre route vers le Bokke-Lands-Bergen, où nous devions trouver un troupeau de bœufs frais. Arrivés au Bokke-Veld, nous gravîmes la montagne, laissant notre chariot auprès d'une petite fontaine, le chemin étant impraticable à cause des grosses pluies qui étoient tombées. Là nous prîmes avec nous quelques provisions, & M. Van-Renan fut avec sa voiture & seize taureaux appartenans à son père.

Nous continuâmes de là notre route vers la petite Nimiqua, & nous arrivâmes à la rivière de Thorn, où pendant la nuit du 16 nous entendîmes le rugissement des lions que nous

ſupposâmes être à environ mille pas de nous. Juillet 1779.

En nous rendant dans un endroit appelé *la Caverne du lion*, nous rencontrâmes un Hottentot qui nous informa que les mêmes lions que nous avions entendus avoient fait une excurſion à ſon *kraal*, & qu'ils avoient dévoré deux veaux. Ce Hottentot étoit domeſtique de Madame Ryck, & avoit paſſé dans le *Karo* tout l'hiver, le ſoin d'une partie des beſtiaux appartenans à cette Dame lui ayant été confié. Après avoir marché toute la nuit ſans trouver une ſeule goutte d'eau, & ayant été aſſez malheureux pour nous perdre, nous fûmes forcés de nous arrêter jusqu'au lendemain matin. Pendant cette même nuit M. Van-Renan perdit ſon cheval; nous penſons qu'il ſera retourné au Bokke-Veld, d'où nous l'avions amené. A la pointe du jour nous continuâmes notre route, & à dix heures du matin nous arrivâmes à la Caverne du lion, où nous reſtâmes toute la journée & où nous reçûmes la viſite de pluſieurs *Boshmens*.

Le jour ſuivant nous continuâmes notre route vers *Reed* ou *Brack-Fountain*, (*la fontaine de Roſeau ou de Paille*) où nous trouvâmes d'aſſez mauvaiſe eau, & de là nous marchâmes

Juillet 1779.

vers la rivière de Harte-Beeſt, où je vis plusieurs belles plantes.

Nous marchâmes ensuite aux trois fontaines, où nous passâmes toute la nuit, & de bonne heure le lendemain nous gagnâmes au nord-oueſt jusqu'à la rivière Verte, où nous eûmes la satisfaction de rencontrer le colonel Gordon, qui n'y étoit arrivé que quelques heures avant nous.

Notre caravane fit un séjour de très-courte durée sur les bords de cette rivière. Je fus fort aise d'en pouvoir profiter pour visiter la bute du Camis-Berg, qui eſt ornée d'une grande variété d'arbrisseaux toujours verds ; mais comme nous étions en hiver il y en avoit très-peu qui fussent en fleurs.

Après nous être bien reposés nous reprîmes notre route au nord, laissant le Camis-Berg à notre droite, & dans la soirée du 25 nous arrivâmes à un village Hottentot, composé de dix-huit cabanes, où nous passâmes la nuit. Le lendemain nous continuâmes notre route dans la même direction. A midi nous rencontrâmes un paysan qui revenoit de la grande Rivière & s'en retournoit au Cap, accompagné d'un déserteur, absent depuis sept ans, & qui avoit parcouru une très-grande partie du pays. Ce malheureux étoit né en Suède ; il nous

raconta plusieurs des événemens malheureux qui lui étoient arrivés en Afrique. Le soir nous arrivâmes à la maison d'un nommé *Hermanias-Engelbright*, où nous passâmes plusieurs jours. Il nous fournit tout ce qui pouvoit nous être nécessaire pour le voyage que nous nous proposions de faire le long des côtes de l'Océan atlantique, car c'étoit la dernière maison qu'il étoit probable que nous rencontrerions dans notre route. Elle est située sur une branche du Camis-Berg, & suivant l'observation du colonel Gordon, son élévation est de 2008o pieds au-dessus du niveau de la mer, & sa latitude de 30 degrés.

Juillet 1779.

Les Naturels nous engagèrent avec instances de ne pas pénétrer plus avant, & nous dirent que nous ne trouverions que des déserts absolument inhabitables, & que nous n'y verrions ni hommes ni animaux, que l'eau étoit extrêment rare, & que nous trouverions à peine de l'herbe pour la nourriture de nos bêtes de somme. Malgré des avis si décourageans nous nous déterminâmes à pénétrer aussi avant qu'il nous seroit possible ; l'un de nous partit quelques jours avant l'autre avec promesse de nous retrouver, s'il étoit possible, à l'embouchure de la grande Rivière. En conséquence le colonel Gordon nous quitta

Juillet 1779.

& continua son voyage comme il l'avoit projeté, sans aucun guide ; car les Naturels refusèrent absolument de nous accompagner. Le jour suivant, après beaucoup de peines, je parvins à déterminer un des Naturels, plus hardi & plus entreprenant que les autres, à venir avec moi, & je lui en marquai ma satisfaction en lui donnant quelques perles & du tabac. Nous étions encore accompagnés du frère de mon compagnon de voyage Jacob Van-Renan, qui avoit été à l'est, à la chasse des éléphans.

Août 1779.

Le 1er août nous partîmes de cet endroit, & l'on nous fournit un nouvel attelage. Le lendemain de notre départ nous allâmes à environ 10 milles à l'extrémité occidentale de la montagne, d'où nous apperçûmes l'atlantique à environ 40 milles de distance. Là je rassemblai plusieurs plantes, telles que ixias, gladiolus, &c.

Nous descendîmes, avec beaucoup de peine, la montagne qui est presque à pic & très-raboteuse ; & vers le soir du second jour nous arrivâmes près d'une fontaine d'eau saumâtre. Le sol dans cette partie du pays est une argile sablonneuse.

Nous traversâmes ensuite une plaine sablonneuse où je trouvai une grande variété de

plantes ; mais comme la plupart d'entre elles renfermoient beaucoup de sucs, il me fut impossible d'en conserver d'échantillons parfaits. Dans la soirée nous vîmes de la fiente d'éléphans ; & sur le soir nous arrivâmes à un roc creux où nous trouvâmes de l'eau en abondance. Au nord & au sud sont de hautes montagnes de figure conique & couvertes d'aloès-dichotoma.

Août 1779.

Dans l'après-midi du lendemain nous continuâmes notre route à travers des terres sablonneuses. Pendant la nuit nous traversâmes plusieurs endroits dangereux, & nous distinguâmes la trace des lions, ce qui nous obligea de rester toute la nuit dans un marais d'eau saumâtre. Ce voyage n'étoit guère fait pour nous promettre des plaisirs ; nous continuâmes cependant notre route au nord, aussitôt que le jour commença à poindre, le long d'un lit de sable épais, entre deux précipices. Ce sable est entraîné par la violence des torrens occasionnés par les pluies qui y tombent pendant l'été ; mais lorsque nous y passâmes, le terrain étoit presque entièrement à sec, & le peu d'eau que nous trouvâmes étoit salée. Dans plusieurs endroits où l'eau avoit séjourné, il y avoit une quantité considérable d'excellent sel. Le soir nous arrivâmes à la Cousie ou rivière de Sable ; nous nous trouvions à environ 10

Août 1779.

milles de l'Océan atlantique, où la rivière de Sable se décharge. Les bords de cette rivière nous fournirent d'excellent fourrage pour notre bétail, & comme il étoit très-fatigué, nous convînmes de rester quelques jours dans cet endroit & de parcourir le pays adjaçent pour y chercher des plantes.

Pendant notre séjour dans ce lieu un de mes Hottentots, qui avoit grimpé jusques sur le sommet de la montagne, nous dit qu'il avoit vu à environ 3 milles à l'ouest, deux chariots que nous jugeâmes être ceux du colonel Gordon. Peu après je reçus une lettre de lui, & nous continuâmes notre route vers la fontaine des Rhinocerods. La rivière est fréquentée par une grande quantité de poules d'eau de diverses espèces, & nous prîmes beaucoup de plaisir à leur donner la chasse. Nous remarquâmes parmi ces oiseaux aquatiques beaucoup de flamingos de deux espèces, dont l'une étoit beaucoup plus petite que l'autre. Nous restâmes deux jours dans cet endroit, & nous fîmes plusieurs courses le long du rivage, où nous remarquâmes les plus belles couches de rochers que j'aye jamais vus. Il y en avoit de blancs comme de la neige, & d'autres veinés de rouge & de diverses couleurs, que nous prîmes pour une sorte de quartz. Nous

vîmes

vîmes dans cet endroit plusieurs huttes faites de côtes de baleine, & d'autres d'os d'éléphans; mais il n'y avoit pas d'apparence qu'elles eussent été habitées depuis plusieurs années. Août 1779.

Le compagnon du colonel Gordon & les deux Van-Renan, informés que l'on voyoit un troupeau d'éléphans à quelque distance au nord, nous quittèrent. Le 7, nous dirigeâmes notre course vers l'embouchure de la rivière où se trouve un grand lac qui communique à la mer : nous espérions y faire une bonne pêche; mais les plus beaux poissons que nous prîmes n'étoient pas plus gros que des éperlans. Dans l'après-midi, après avoir tué quelques canards sauvages, nous retournâmes au chariot. Nos compagnons revinrent dans la soirée, les éléphans ayant quitté l'endroit où on les avoit vus.

Nous dirigeâmes ensuite notre course au nord à travers un pays sablonneux. Nous avions marché toute la journée, & à la nuit notre guide nous informa que nous n'étions pas à moitié chemin de la première rivière; & que comme il faisoit très-obscur il ne se risqueroit pas à nous conduire à travers les dunes sablonneuses qui se trouvent le long du rivage & qui s'étendent plusieurs milles à l'est. Nous nous déterminâmes en conséquence à

Août 1779.
nous arrêter jusqu'à ce qu'il fit jour, & aussitôt que le jour commença à poindre nous nous remîmes en marche dans le pays le plus aride de tous ceux que j'avois parcourus. Plusieurs de nos Hottentots se plaignoient vivement & vouloient absolument s'en retourner chez eux. Après avoir marché toute la journée, la nuit arriva sans que nous pussions distinguer la moindre apparence d'eau. Le pays paroissant par-tout également sec, nous consultâmes notre guide qui parut très-embarrassé, & qui étoit incertain si nous avions passé ou non l'endroit où il y avoit de l'eau. Nous convînmes tous de partir avec notre guide pour tâcher de trouver de l'eau, ayant laissé le soin des chariots à un domestique du colonel Gordon; nous prîmes avec nous seulement quelques bouteilles pour les emplir d'eau si nous avions le bonheur d'en découvrir, & les envoyer à nos Hottentots qui en manquoient depuis deux jours. Après une course d'environ 4 milles nous trouvâmes une fontaine sur le rivage où le reflux se portoit. Cette eau étoit très-désagréable au goût, & il y en avoit si peu qu'elle put à peine suffire pour nous & pour nos chevaux. Le colonel Gordon & un Hottentot, après avoir bu de cette eau en très-petite quantité, retournèrent à nos bagages en emportant avec

eux en moindre quantité encore pour nos domestiques : quant à nous nous restâmes près de la fontaine ; nous y tuâmes quelques flamingoès que nous mangeâmes. Vers minuit un de nos Hottentots, qui avoit été absent pendant deux jours, arriva ; il avoit tué un chamois mâle, dont il apporta une partie ; nous trouvâmes que c'étoit un excellent manger. Août 1779.

Le jour suivant nous fîmes une excursion le long de la côte, qui est basse & rocailleuse, & qui offre un ressac si fort qu'il se brise à environ 4 milles de terre. Nous tentâmes de pêcher dans plusieurs endroits, mais sans succès ; nous nous contentâmes de ramasser des moules dont ce rivage est couvert, & nous tuâmes dans les petites baies ou criques, qui s'enfoncent dans les terres, un bon nombre de canards sauvages. Leur chair étoit si huileuse que nous la trouvâmes infiniment désagréable au goût. Dans mes recherches botaniques, j'ai trouvé une grande variété de mezembrianthemum dont je n'avois encore jamais vus auparavant.

Après avoir rempli quelques tonneaux vides, nous poursuivîmes le jour suivant notre route au nord. Le colonel Gordon & moi nous quittâmes le chariot à dix heures du matin, & marchâmes le long du rivage où nous

Août 1779. vîmes plusieurs huttes. Autour de ces huttes on voyoit un grand amas de coquilles, ce qui nous fit supposer que les habitans subsistoient uniquement de ces coquillages. A environ un mille du rivage nous aperçûmes une petite île où nous remarquâmes des pièces de bois enfoncées dans la terre; mais nous n'y aperçûmes aucunes cabanes, & par la grande quantité de veaux marins qui rodoient à l'entour, nous fûmes convaincus qu'elle étoit alors absolument inhabitée. Le long du rivage il y avoit un grand nombre d'os de veaux marins. A neuf heures du soir nous reconnûmes que nous étions égarés, & notre guide nous conseilla de rester où nous étions jusqu'à ce qu'il fît jour. Ce même jour le compagnon du colonel Gordon nous avoit quitté, en promettant de se rendre sur le soir auprès des chariots. Nous fîmes en conséquence de grands feux pour qu'il pût discerner où nous étions, mais ce fut en vain: nous attachâmes nos bêtes de sommes dans l'endroit où nous étions & nous y restâmes toute la nuit.

Le matin suivant nous continuâmes notre route au nord à travers des terres sablonneuses. Nous observâmes à l'est une haute chaîne de collines élevées, toutes formés du sable rassemblé par les vents du sud-est qui soufflent

ici continuellement. A midi nos obſervations nous donnèrent 29 degrés 5 minutes de latitude. Nous quittâmes alors les bagages & nous continuâmes notre route le long du rivage qui étoit fort élevé. Dans les rochers les plus hauts nous trouvâmes pluſieurs coquilles pétrifiées, dont quelques-unes ſe trouvoient à plus de 150 pieds au-deſſus du niveau de la mer.

Août 1779.

Les bêtes de ſomme du colonel Gordon commençoient à tomber d'inanition, n'ayant eu ni herbe ni eau pendant deux jours ; mais mes charretiers continuèrent leur route, & ſans que je le ſuſſe laiſsèrent les autres bien loin derrière. A neuf heures du ſoir nous dépaſsâmes mon chariot, & nous apprîmes que nos gens s'étoient conſultés ſur ce qu'ils devoient faire & s'ils retourneroient ou non ſur leurs pas, ne conſervant pas la moindre eſpérance de trouver de l'eau. Ils penſoient que M. Pinar, le compagnon du colonel Gordon, s'étoit perdu & il doutoit fort que nous entendiſſions jamais parler de lui. Vers les dix heures un de nos Hottentots que nous avions laiſſé avec le bagage, mais qui s'en étoit écarté le premier jour, arriva avec la ſatisfaiſante nouvelle qu'il avoit trouvé une fontaine d'excellente eau à environ 6 milles au nord, & dont il avoit apporté un peu dans une calebaſſe. Cela nous

Août 1779. ranima, & le lendemain matin le colonel Gordon & Jacobus Van-Renan retournèrent au bagage, tandis que nous nous rendîmes à la fontaine que nous atteignîmes à neuf heures. Les autres n'y arrivèrent qu'à midi. Cette fontaine nous fournit non-seulement de bonne eau, mais encore d'excellent fourrage & un grand nombre de plantes grasses, tels que des geraniums, des stapelies & des mezembryanthimum. Elle est située entre deux précipices effrayans.

Nous restâmes un jour entier dans ce lieu pour faire reposer nos chevaux & nos bœufs, & pendant ce temps le colonel Gordon & moi, nous allâmes jusqu'au bord de la mer, éloigné d'eviron 9 milles. Nous y vîmes plusieurs grands mimosas qui avoient été renversés par l'océan, & il s'en trouvoit à la distance d'un mille de la mer, qui étoient absolument enterrés dans le sable ; ce fut pour nous une raison de conclure que nous n'étions pas fort éloignés de la grande Rivière.

Le 15, nous marchâmes vers le nord, & avec beaucoup de peine & de fatigue nous fîmes environ 10 milles à travers un pays sablonneux. Nous remarquâmes dans la route des pas d'homme qui paroissoient si nouveaux que nous jugeâmes qu'il avoit passé quelqu'un dans

cet endroit ce jour même ou au moins le jour précédent. Nous nous flattâmes que ce pouvoient être quelques-uns des Hottentots qui suivoient M. Pinar. Pendant la nuit nous allumâmes des feux pour servir de signal ; mais on n'y répondit pas, ce qui pouvoit être regardé comme une preuve que ces marques provenoient des sauvages. Nous fûmes bientôt confirmés dans cette opinion par la trouvaille que nous fîmes d'une peau de veau marin, qui venoit d'être tué. Nous avions alors perdu tout espoir de revoir M. Pinard, étant séparés de lui depuis quatre jours dans des déserts absolument stériles, & sans avoir pu découvrir où il avoit porté ses pas. Août 1779.

Pendant la journée du lendemain nous marchâmes vers le nord, & à midi nous franchîmes deux montagnes que nous voyions depuis deux jours. Etant situées à une très-petite distance l'une de l'autre, & ayant entre elles beaucoup de ressemblance, soit par leur forme, soit par leur élévation, nous leur donnâmes le nom des *deux Frères*. Dans ces régions d'horreur & de désolation il n'y avoit personne qui pût nous disputer le droit de donner le nom que nous voulions aux objets qui se présentoient à notre vue. Au nord à environ 3 milles de l'endroit où nous étions,

Aoû. 1779. nous découvrîmes une grande vallée; mais y étant allé, nous n'y trouvâmes point d'eau. Le colonel Gordon donna à cette vallée le nom de *Vallée de Benting*. Nous fûmes obligés d'y paſſer la nuit, nos bêtes étant ſi fatiguées qu'il leur eût été impoſſible d'aller plus loin. Notre guide nous aſſura alors que nous n'étions plus qu'à environ 8 milles de la rivière.

De bonne heure dans la matinée du lendemain le colonel Gordon, Jacob Van-Renan & moi, nous quittâmes les chariots & continuâmes notre route. Nous trouvâmes ſur notre paſſage un nid d'autruche contenant trente-quatre œufs frais qui nous parurent excellens. Nous vîmes auſſi des zèbres, des quachas & des élans. A dix heures du matin nous arrivâmes à la rivière, & nous crûmes dès-lors nous trouver dans un nouveau monde, après avoir paſſé neuf jours à travers un déſert aride & brûlant, où l'on ne pouvoit voir aucun animal vivant, & pendant leſquels les bêtes de ſommes que nous avions avec nous n'avoient eu à boire que deux fois. Ayant déſellé nos chevaux, nous nous reposâmes ſur le bord de la rivière à l'ombre d'un ſaule qui étendoit ſes branches juſques ſur le courant. Nous parcourûmes enſuite ſes rives à l'eſt, dans l'eſpoir de découvrir des traces du malheureux compagnon de

voyage que nous avions perdu depuis sept jours. Nous vîmes plusieurs vieilles cabanes inhabitées qui contenoient un grand nombre d'os de singes & d'autres animaux sauvages. A mille pas environ des bords de la rivière le sol est absolument stérile, & à l'est il est très-montueux ; on voit à peine sur ses éminences la moindre apparence de végétation ; mais dans la partie plate du pays, à l'ouest, je vis une grande variété des plus belles plantes, particulièrement des geraniums & des asclépias, & très-peu de plantes grasses. Les bords de la rivière produisent des arbres fort élevés qui sont particuliers au pays ; tels que le mimosa, le saule & une espèce de rhus, appelée par les Hollandois *rezyne-houd*. Il y a aussi quelques arbres d'ébène ; mais cette espèce croît en beaucoup plus grande abondance à l'est. Dans l'après-midi nos bagages n'étant point arrivés, nous retournâmes sur nos pas & nous reconnûmes que nos gens avoient pris une autre route ; nous suivîmes leurs traces & les atteignîmes près de l'embouchure de la rivière.

Dans la soirée nous lançâmes le bateau du colonel Gordon & nous hissâmes le pavillon Hollandois. Le colonel Gordon proposa d'abord de porter la santé des Etats, & ensuite celle du prince d'Orange & de la Compagnie ; &

Août 1779.

Août 1779. il donna ensuite à la rivière le nom de *rivière d'Orange*, en l'honneur de ce prince. Nous convînmes de rester là quelques jours & de visiter la rive opposée ; rien ne nous en empêchoit puisque nous avions de l'eau & de bons pâturages en grande abondance pour nos animaux.

Nous passâmes la journée du lendemain à pêcher, & vers le soir nous eûmes l'extrême satisfaction de revoir M. Pinar, que nous regardions comme absolument perdu, & qui revint avec trois Hottentots. Ils paroissoient extrêmement malades, ayant marché pendant cinq jours dans des déserts arides & brûlans, & en gravissant des collines de sables & des montagnes de rochers aigus, sans avoir pu prendre de nourriture & sans eau. Le cinquième jour ils avoient découvert une petite fontaine, où ils laissèrent un Hottentot qui étoit tellement épuisé par le besoin & la fatigue, qu'il n'y avoit pas d'espoir qu'il pût vivre encore un jour. M. Pinar avoit l'air beaucoup moins maltraité par cette marche fâcheuse que les Hottentots ; leurs yeux étoient absolument rentrés dans la tête, & ils paroissoient plutôt des spectres que des hommes vivans.

Le 19, nous fîmes une excursion le long du rivage & nous trouvâmes en assez grande

quantité des oies & des canards sauvages, des flamingoès, des pélicans, &c. La terre forme un point aplati qui s'étend de l'embouchure de la rivière au nord-ouest un demi-rumb à l'ouest. Les deux Frères nous restoient au sud-est-quart-de-sud à la distance d'environ 12 milles. L'embouchure a environ un demi-mille de largeur, mais elle est fermée par une chaîne de rochers qui se trouve à un mille du rivage à l'est & à l'ouest, & qui ôte aux vaisseaux la possibilité d'entrer dans la rivière. La terre est extrêmement basse & stérile; à l'ouest ce n'est que du sable, & à l'est des rochers. Dans cette soirée le Hottentot que nous croyions mort vint nous rejoindre. Août 1779.

Le 20, je traversai la rivière, accompagné du colonel Gordon, & nous quittâmes ensuite le bateau pour faire une excursion à l'occident. Nous remarquâmes dans notre route la trace d'un pied d'homme qui paroissoit fraîchement faite. Nous suivîmes cette trace, & nous rencontrâmes plusieurs piéges placés pour prendre des bêtes sauvages. Après avoir marché environ 5 milles au nord nous aperçûmes quelques Naturels sur une éminence sablonneuse à environ un mille de nous. Nous leur fîmes des signes, mais ils paroissoient tout-à-fait sauvages & s'enfuirent. Nous continuâmes à suivre leur

Août 1779.

trace & nous arrivâmes à leur habitation ; mais nous ne fûmes pas plus heureux dans le dessein que nous avions formé d'avoir un entretien avec eux. Toute la horde prit la fuite aussitôt qu'elle nous aperçût, & il ne resta qu'un petit chien qui paroissoit également effrayé à la vue d'un Européen. Nous fîmes une pause dans cet endroit & nous examinâmes leurs huttes : nous trouvâmes plusieurs espèces de plantes aromatiques que ces sauvages font sécher & quelques peaux de veaux marins. Leurs cabanes sont en général beaucoup mieux faites que celles des Hottentots ; ils les tiennent plus élevées & couvertes d'herbes. Nous y vîmes des siéges faits d'arêtes des jeunes baleines ; & il y avoit des poissons de diverses espèces suspendus à des poteaux plantés en terre. N'ayant rien sur nous que nous pussions regarder comme un présent qui dût leur être agréable, le colonel Gordon coupa les boutons de son habit & les déposa parmi les plantes aromatiques qui séchoient. Au même instant nous revîmes les Naturels au même endroit où ils étoient lorsque nous les découvrîmes d'abord. Nous recommençâmes à faire tous les signes possibles pour les engager à nous laisser approcher & nous leur dépêchâmes un de nos Hottentots qui leur parla & les assura que nous n'avions

pas intention de leur faire le moindre mal. Août 1779.
Après quelques momens le colonel Gordon marcha vers eux tandis que je restai à leur habitation avec les fusils, & enfin après beaucoup de peine il les persuada de retourner à leur *Kraal*. Ils étoient au nombre de onze, & les seuls Naturels qui habitassent cette partie du pays. Nous nous informâmes s'ils connoissoient d'autres nations; mais ils ne purent nous donner aucun renseignement & ne nous parlèrent que des Nimiquas, d'où nous revenions. Une femme Nimiqua qui étoit avec eux, fut la seule de cette petite horde qui eût entendu parler des Européens. Quoique si peu nombreux ils se reconnoissoient soumis à un chef nommé *Cout*. Leur manière de vivre est on ne peut plus malheureuse, & de toutes les tribus de Hottentots, on peut croire que ceux-ci sont les plus sales. Leur vêtement est fait de peaux de veaux marins & de jackals, & ils en mangent la chair. Quand il leur arrive d'attraper une jeune baleine & de l'amener sur le rivage, ils y transportent leur demeure & subsistent de sa chair aussi long-temps qu'il en reste. Ce poisson leur fournit souvent des alimens pour six mois, quoiqu'il se corrompe & se putréfie par l'effet des rayons du soleil. Ils se frottent la peau avec de l'huile de baleine,

Août 1779.

ce qui rend leur odeur si forte que long-temps avant de les voir on peut les sentir. Ils portent leur eau dans des coquilles d'œufs d'autruches & dans les vessies de veaux marins qu'ils tuent à coup de flèches. Leurs arcs sont de la même sorte que ceux de tous les autres Hottentots.

Vers le soir nous retournâmes à notre bateau, accompagnés de quatre Naturels. Nos compagnons avoient passé toute la journée à pêcher avec assez de succès. Nous donnâmes une partie du poisson qu'ils avoient pris à nos hôtes, qui le reçurent avec reconnoissance, & reprirent ensuite le chemin de leur habitation. Nous nous disposâmes ensuite à faire traverser la rivière à notre bagage; mais la nuit étant très-obscure, notre bateau surchargé, & en outre le chemin que nous devions tenir nous étant absolument inconnu, nous nous laissâmes aller dans les ressacs à l'embouchure de la rivière, & peu s'en fallut que nous ne périssions. Pendant plus d'une demi-heure nous fûmes dans le plus grand danger, mais un de nos Hottentots observant les feux allumés par nos compagnons, nous retrouvâmes bientôt notre route.

Le jour suivant nous parcourûmes le pays adjacent, mais nous ne trouvâmes que peu

Août 1779.

de plantes autres que des geraniums. Le jour suivant nous repaſsâmes la rivière pour voir s'il y avoit quelque poſſibilité de continuer notre route à l'eſt ; mais les Naturels ne purent nous donner à cet égard aucun renſeignement ſatisfaiſant. Nous remarquâmes que tous ces ſauvages avoient la jointure du petit doigt coupée. La raiſon qu'ils en donnent eſt que c'eſt un remède excellent pour une maladie particulière à laquelle ils ſont ſujets dans leur jeuneſſe.

Le dernier jour que nous nous étions propoſés de paſſer ſur cette partie du bord de la rivière, nous nous amusâmes à pêcher & reçûmes la viſite des habitans. J'obſervai qu'ils mangeoient de très-bon appétit les vieux ſouliers que quelques-uns de nos Hottentots leur donnèrent. Les ſouliers dont les Naturels ſe ſervent ſont faits d'un morceau de cuir qui ne leur garantit que la plante des pieds, & ſont attachés à l'orteil & à la cheville. Comme nous voyions le long du rivage un grand nombre de huttes qui étoient inhabitées, & que nous ne trouvions que onze perſonnes dans le pays, nous jugeâmes qu'il en avoit péri beaucoup par quelque accident : ceux qui reſtent ſont nommés *Boshmen* du rivage.

Suivant les obſervations les plus exactes,

Août 1779. nous avons déterminé la latitude de l'embouchure de la rivière à 28 degrés 33 minutes; la longitude est à peu près la même que celle du Cap.

Dans la matinée du 25 nous poursuivîmes notre route à l'orient, en longeant le bord de la rivière, étant informés que nous y trouverions beaucoup d'hyppopotames; nous en vîmes même un très-près de nous; mais nous avions laissé nos fusils avec le bagage, ce qui nous fâcha beaucoup, car nous avions à peine quelques provisions pour nos Hottentots. Nous continuâmes toujours notre route dans la même direction, rassemblant diverses plantes.

Dans l'après-midi nous rencontrâmes Jacob Van-Renan qui s'étoit avancé à environ six milles à l'est, & n'avoit aperçu que les traces de trois hippopotames, qui paroissoient nouvelles, & qu'il croyoit avoir pris le chemin de l'embouchure de la rivière : lui ayant indiqué où pouvoit être celui que nous avions vu, il le poursuivit, lui tira plusieurs coups de fusil, mais aucun ne le blessa mortellement.

Le soir, Sébastien Van-Renan & M. Pinar se rendirent près du bagage, & nous dirent qu'ils avoient aperçu beaucoup de lions à environ douze milles à l'orient, attroupés autour du corps d'un éléphant que M. Pinar

avoit tué pendant le temps qu'il étoit séparé de nous. Août 1779.

Nous marchâmes toujours vers le même point, sur un sol montueux & tout-à-fait stérile : les éminences étoient découvertes & présentoient l'image d'un monceau de ruines, & l'on ne pouvoit y apercevoir la plus petite plante. Dans les parties basses on trouvoit çà & là quelques poignées d'herbes. Nous jugeâmes donc que nous perdrions notre temps à vouloir aller plus avant : nous convînmes de rester quelques jours où nous étions, &, s'il étoit possible, de tuer du gibier pour notre provision, pendant le voyage que nous allions faire à travers les contrées arides & dénuées de tout, que nous avions à parcourir. M. Pinar voulut cependant essayer de voyager encore à l'est, & prit avec lui cinq Hottentots armés de fusils. Pendant ce temps nous restâmes tranquilles où nous étions, & je cueillis une plante dont les Naturels se servent pour faire du feu par le moyen du frottement; elle est de la classe des *Tetrandria monyginia*, & la même que j'avois vue à 100 mille plus à l'est, sur le bord de la même rivière, dans le voyage que j'y avois fait l'année précédente.

Le 27, nous envoyâmes nos Hottentots à la chasse, tandis que je m'occupai à rassembler

Août 1779.

des plantes. L'un d'eux revint avec un cerf qu'il avoit tué, & sur lequel nous vécûmes pendant trois jours : Jacob Van-Renan blessa un hippopotame, mais il nagea jusque sur la rive opposée, où il ne fut plus possible de l'approcher.

Le 28 août, nous préparâmes toutes choses pour notre départ, & le 29 au soir nous quittâmes la rivière, nous proposant de marcher pendant la nuit pour moins fatiguer nos animaux. Après un trajet d'environ trois heures, nos chiens attaquèrent une troupe de zèbres qui étoit à peu de distance de notre bagage ; ils ne paroissoient point farouches, & nous en tuâmes deux : cette opération nous retint environ une heure ; ayant emporté une partie de leur chair, nous la trouvâmes excellente. En franchissant les deux Frères, nous vîmes un feu que nous supposâmes allumé par trois Hottentots qui nous avoient quitté dans la matinée : nous marchâmes jusqu'à quatre heures du matin, & alors nous dételâmes nos taureaux, pour les laisser parcourir en liberté une plaine aride & sablonneuse.

Pendant la journée du 31, nous continuâmes notre route, & atteignîmes le Deepe-Kloaf ou Val-d'Eau où nous restâmes ; &

Septembre 1779.

dans la soirée du jour suivant, nous conti-

nuâmes à voyager jusqu'à deux heures du matin. Le lendemain nous arrivâmes à la Grande Fontaine ou Fontaine de Mer : chemin faisant, nous tuâmes plusieurs serpens, un entr'autres appelé *le Serpent à cornes :* ce reptile a de douze à dix-huit pouces de longueur, & on le considère comme très-venimeux. Septembre 1779.

Le 3 septembre, nous poursuivîmes notre route à travers le désert; mais nous fûmes obligés de faire alte pour donner à nos bœufs le temps de se reposer : ils étoient si fatigués, qu'il nous fut impossible de pousser plus loin, lorsque nous fûmes arrivés à environ 12 milles du Cousie ou la Rivière de Sable.

Le 4, nous continuâmes notre marche vers le soir, & nous arrivâmes le matin à la rivière où nous restâmes tout le jour & le lendemain, pour laisser profiter nos bœufs & nos chevaux de l'excellent pâturage qui se trouve sur ses bords.

Le 6, nous nous rendîmes à la petite Nimiqua, & nous nous arrêtâmes pour passer la nuit sur le bord de la même rivière, à environ 8 milles à l'est de la fontaine des Rhinocéros, que nous avions visitée auparavant. Nos provisions commençoient à diminuer; un de nos Hottentots déterminé, malgré cette circons-

Septembre 1779.

tance, à ne pas se priver de son repas, trouva moyen pendant la nuit de voler les souliers de ses camarades, & les dévora.

De là, nous nous rendîmes à la fontaine de Cock, où nous arrivâmes le 11; nous y fûmes visités par plusieurs Nimiquas, qui nous apportèrent du lait que nous reçûmes avec reconnoissance. Nous leur donnâmes du tabac & du dacka en retour. Pedro, notre guide, qui nous avoit quitté quelques jours auparavant, se trouvoit parmi ces Hottentots : il y avoit aussi deux capitaines, dont l'un avoit une canne sur laquelle étoit gravé la date de 1705 & le nom de Vulcain; & l'autre, une canne semblable portant le nom de Jephté.

Dans la matinée j'envoyai un de nos Hottentots à Hermannias Engelbright, pour le prier de nous envoyer un nouvel attelage de bœufs, afin de nous mettre en état de gravir une côte presque à pied, qui se trouvoit sur notre route du lendemain.

A notre arrivée parmi nos amis, nous nous trouvâmes tout-à-fait ranimés; chaque chose que nous voyions étoit pour nous une source intarissable de plaisir. Nous venions de quitter un pays où l'homme n'étoit encore jamais allé, si l'on en excepte quelques malheureux sauvages, pour entrer dans une contrée où nous rencon-

trions des hôtes bienfaisans & des amis généreux ; & après un voyage de six semaines, à travers des déserts stériles & brûlans, nous nous retrouvions dans une terre magnifique, ornée des fleurs les plus belles & les plus rares : ce contraste étoit bien fait pour nous causer une joie infinie, & nous faire oublier toutes nos fatigues, quoiqu'il ne fût pas inattendu. La plûpart des plantes de ce pays m'étoient parfaitement connues, telles que Ixias, Gladiolus, Geraniums, & une grande variété d'Orchis, (espèce de gingembre), qui croissent dans les marais. Nous convînmes de rester quelques jours dans cet endroit : pendant ce temps je perdis mon compagnon, le colonel Gordon, qui dirigea sa course à l'orient, pour visiter une nation appelée *les Briquas*, de la tribu des Caffres. Mon intention étoit de continuer ma route au nord, de traverser la rivière d'Orange, & de visiter la grande Nimiqua. Pendant mon séjour dans ce lieu, je fis plusieurs courses le long des montagnes, où j'ajoutai considérablement à ma collection.

Septembre 1779.

Nous persuadâmes à Hermannias Eugelbright de nous accompagner dans le voyage que nous projettions, & il prit avec lui trois bons chevaux : nous dirigeâmes alors notre course au nord par un chemin raboteux, faisant

Septembre 1779.

plusieurs détours le long du Camis-Berg. Dans la soirée du 22 nous arrivâmes à un village Hottentot, consistant en onze cabanes, & nous y passâmes la nuit.

Le jour suivant nous continuâmes notre route jusqu'à la maison d'un nommé *Vanderhever;* nous y restâmes jusqu'au soir du lendemain où nous nous remîmes en marche. A minuit, nous atteignîmes la montagne de Cuivre; l'eau dans cet endroit étoit imprégnée de sel.

Dans l'après-midi du 25, nous nous avançâmes jusqu'à la fontaine de la petite colline de Cuivre, où nous trouvâmes d'assez bonne eau. Je parcourus les éminences qui se présentoient à ma vue; elles portoient toutes un aspect âpre, & la plupart contenoient des mines de cuivre.

Nous marchâmes ensuite vers la petite fontaine salée, où nous vîmes des traces nouvelles de lions; & nous nous rendîmes de là à la grande fontaine Saumâtre: nous y trouvâmes plusieurs Hottentots, qui avoient fait le voyage de la grande Nimiqua, pour échanger du bétail contre des grains de verre & du tabac. Ils nous dirent que la rivière étoit guéable, mais paroissoit un peu grossie lorsqu'ils l'avoient quittée la veille. Nous restâmes deux

jours dans cet endroit, & nous parcourûmes pendant ce temps le pays adjacent, où je trouvai plusieurs plantes qui m'étoient inconnues. Septembre 1779.

Nous dirigeâmes notre marche au nord-quart-nord-est, à travers une plaine sablonneuse; & après avoir parcouru environ 4 milles, nous rencontrâmes un très-gros rocher, de forme conique, d'où sortoit une petite fontaine d'eau vive. Il y avoit plusieurs Hottentots qui venoient de la rivière d'Orange: l'un d'eux étoit un excellent tireur, & par cette raison nous le prîmes avec nous. Après avoir marché jusqu'au lendemain, nous fûmes obligés de nous arrêter pour faire reposer nos bêtes de somme, à environ 6 milles de distance de la rivière.

Le 1er octobre je quittai le bagage, & accompagné de M. Van-Renan & d'Engelbright, je marchai vers la rivière: en y arrivant, nous crûmes qu'il seroit facile de la passer; mais nous fûmes bientôt convaincus du contraire. Nous prîmes alors le parti de diriger notre course vers l'est, & après quelques jours nous arrivâmes à un village Hottentot, situé près d'un grand bois sur les bords de la rivière: nous apprîmes là que le colonel Gordon étoit à environ une journée de marche du lieu où Octobre 1779.

Octobre 1779. nous étions, en prenant à l'orient, & qu'il avoit intention d'y laisser son bateau : je lui envoyai un des Hottentots, pour lui demander la permission de nous en servir, pour traverser la rivière qu'il n'étoit pas possible de passer autrement ; mais avant le retour du messager, la rivière étoit déja diminuée de beaucoup.

Le 7, je m'avançai dans les bois ; je les trouvai habités par une grande variété d'oiseaux & de singes qui sont extrêmement farouches : ils vivent de la gomme du Mimosa-Nilitico. Nous vîmes plusieurs traces d'éléphans & d'hippopotames. Le pays est par-tout également stérile ; le sol a une argile sablonneuse ; les bords de la rivière me parurent couverts de bons pâturages. Ici la rivière se divise en trois branches qui ont chacune environ un mille de large.

Nous aperçûmes plusieurs feux à l'orient, & le 14 nous passâmes la rivière ; le courant étoit si rapide que nous eûmes beaucoup de peine à l'éviter. Nous avions mis tous nos bagages sur des bœufs que nous avions loués à cet effet des Hottentots : nous campâmes pendant la nuit sous un grand ébène, à environ huit milles au nord de la rivière.

Nous dirigeâmes notre marche à l'est-nord-

eſt à travers un pays montueux ; & à midi nous traverſâmes la rivière des Lions dont les bords ſont en général habités par ces animaux. Le pays eſt extrêmement ſtérile & couvert de petites pierres aiguës, très-incommodes pour les pieds de nos chevaux. Dans la ſoirée nous arrivâmes à une petite fontaine d'eau ſalée où nous paſsâmes la nuit, & le lendemain nous marchâmes dans une gorge étroite entre deux montagnes fort élevées. A midi nous vîmes pluſieurs Naturels qui recueilloient du miel ſauvage. Ici je trouvai une des plus belles plantes de l'eſpèce de la *pentandria monogynia.* Elle s'élève à ſix pieds de hauteur, & eſt pleine de longs piquans depuis la terre juſqu'à ſa cime. Sa tête forme une grande couronne de feuilles criſpées, & garnie de fleurs rougeâtres, teintes de jaune & de vert. Dans l'après-midi nous arrivâmes à une fontaine d'eau ſaumâtre; nous y paſsâmes la nuit ayant appris des Naturels qu'il y avoit beaucoup de caméléopards dans le voiſinage & étant curieux d'en tuer un. Cet animal eſt ſi peu connu des Européens, que l'on a été juſqu'à douter ſi ces animaux exiſtoient.

Sur le ſoir je fis une excurſion ſur une montagne qui étoit à peu de diſtance de nous. Lorſque je fus parvenu à ſon ſommet j'aperçus

Octobre 1779.

plusieurs Naturels auprès d'un bois de mimosa, & je tentai de les approcher. Je les trouvai à mon arrivée occupés à manger la gomme des arbres, ce qui forme une grande partie de leur subsistance. Ils étoient habillés absolument comme les habitans de la petite Nimiqua, les vêtemens de quelques-uns étoient de peaux de jackals, (le jackal est un animal de la grosseur du renard, & qui suit le lion, pour lequel il chasse assez ordinairement) & ceux des autres, de peaux de marmottes cousues ensemble, ces derniers animaux se trouvant en très-grand nombre dans cette partie du pays. Les habitations de ces hommes étoient à environ trois milles de la fontaine que je visitai dans la soirée. Elles consistoient en six cabanes. Leurs brebis sont très-différentes de celles que l'on voit près du Cap. Celles-ci ont des queues beaucoup plus longues & sont couvertes de poil au lieu de laine, ce qui, à une certaine distance, leur donne plutôt l'apparence de chiens que de brebis.

Le 17, nous dirigeâmes notre course vers le nord-est pour gagner une petite fontaine d'eau vive, & nous prîmes avec nous quelques naturels qui connoissoient le pays. A notre arrivée nous fûmes obligés, pour trouver de l'eau, de creuser des puits dans le sable. Ce

même jour nous parcourûmes le pays, qui est élevé en pente douce. Nous avions de là vers le sud, une vue très-étendue de la rivière d'Orange & au nord d'une grande plaine, elle étoit bornée à environ quatre journées de distance par une rangée de montagnes, dans la direction de l'est à l'ouest; & comme je l'ai déja observé, il n'y a point de descente sur le côté de ces montages qui regarde l'intérieur des terres, qui puisse en adoucir la hauteur en venant du côté de la mer. C'est en général une grande plaine qui s'incline en une pente presqu'insensible jusqu'au pied des montagnes voisines. Par ce moyen plus le voyageur parcourt de terrain, plus il se trouve élevé. Ces montagnes, ainsi que nous l'avons appris, font partie des Brenas ou Brequas. Il croît dans cette plaine une espèce de mimosa particulière à cette partie du pays, & un magnifique arbuste appelé l'*abricotier sauvage*. Je ne pus pas me procurer d'échantillon parfait de ce dernier, le fruit étoit alors à son dernier degré de maturité. Cette contrée est fréquentée par les zèbres, les rhinocéros, les caméléopards, les koédoés, &c.

Nous laissâmes reposer nos chevaux toute la journée, nous proposant de porter ensuite nos pas vers l'ouest-nord-ouest à un bain

Octobre 1779.

Octobre 1779.

chaud. Nous vîmes dans notre route six caméléopards que nous poursuivîmes, & M. Van-Renan, mon compagnon, en tua un, qui se trouva être un mâle. J'en ai conservé la peau & le squelette; ses dimentions étoient,

	pieds	pouces	
Hauteur, dans sa position naturelle, depuis le sabot jusqu'à la pointe des cornes,	14	9	
Du sabot à l'épaule,	9	7	½
Du sabot de derrière au croupion,	8	1	½
Longueur des jambes de devant,	5	7	
Longueur des jambes de derrière,	5	6	½
Longueur de la crinière depuis la tête jusqu'aux épaules,	5	2	½
Longueur du corps depuis l'épaule jusqu'au croupion,	5	9	
Circonférence de la partie inférieure du col,	5	0	
Id. dans la partie du milieu,	2	10	
Id. près de la tête,	2	1	
Longueur du col,	5	3	
Longueur de la queue sans le poil,	2	9	½

Octobre 1779.

Id. avec le poil,	4 pieds	10 pouces	$\frac{1}{2}$
Largeur du sabot de derrière,	0	5	$\frac{1}{2}$
Longueur,	0	8	$\frac{1}{4}$
Largeur du sabot de devant,	0	5	$\frac{3}{4}$
Longueur,	0	8	$\frac{3}{4}$
Longueur des cornes,	1	0	$\frac{1}{2}$
Distance entre les cornes,	0	3	

La longueur des poils de la crinière est de trois à quatre pouces, & sa couleur est rougeâtre (1). Ces animaux tirent leur subsistance principale du mimosa & de l'abricotier sauvage. Leur couleur est en général rougeâtre ou d'un brun foncé mêlé de blanc. Il y en a aussi de noirs & blancs. Leurs pieds sont fourchus; ils ont quatre mamelles; leur queue ressemble à celle du taureau, mais ils en ont le poil beaucoup plus fort & en général noir. Ils ont huit dents sur le devant de la machoire inférieure, & point à la machoire supérieure, & six mâchelières ou doubles dents de chaque côté au dessus & au dessous. Leur langue est pointue & rude. Leur pied n'est point garni de houpes de poil. Cet animal est assez pesant,

(1) La peau de cet animal a été remplie, & appartient aujourd'hui au Sieur Jolen-Hunter, demeurant dans Leicester-Squarre.

Octobre 1779.

mais il peut fournir une longue marche sans s'arrêter, & c'est vraisemblablement par cette raison que l'on en tue si peu. Le terrain est tellement rempli de pierres aiguës qu'un cheval est ordinairement boiteux avant de pouvoir en approcher à la portée du fusil. C'est ce qui nous arriva, sans quoi j'aurois rapporté deux échantillons parfaits d'un mâle & d'une femelle. Il est difficile de les distinguer à une certaine distance, vu que la longueur de leur corps, jointe à celle de leur cou, les fait paroître comme un arbre mort. Pendant notre séjour dans cet endroit mes compagnons blessèrent deux rhinocéros.

Le lendemain j'aperçus des nuées d'orage à l'est, & craignant que la rivière ne s'enflât de nouveau, nous nous déterminâmes à retourner le même jour à notre bagage. Les Naturels nous confirmèrent encore dans l'idée de hâter notre départ en nous disant, qu'après avoir vu ces nuages à l'est, ils avoient souvent trouvé la rivière impraticable en deux jours, & qu'elle étoit restée dans cet état jusqu'au mois de Mai. Dans la soirée du 21 nous traversâmes la rivière, & nos Hottentots avec nos bagages arrivèrent le 22.

Nous reçûmes dans cet endroit la visite de quelques Hottentots-Bush qui étoient venus

de l'eſt, & ce fut auſſi là que nous nous ſéparâmes de notre compagnon Hermanius-Engelbright qui partit devant nous. Octobre 1779.

Après avoir ſéjourné quelques jours ſur les bords de la rivière, nous diſposâmes notre bagage dans l'intention de continuer notre route; mais ayant été accueillis d'un orage qui venoit du ſud-oueſt, nous fûmes obligés de tenir notre ſtation pendant toute la nuit. Cette tempête commença à midi & dura juſqu'à minuit. Pendant cet eſpace de temps, le vent renverſa pluſieurs grands arbres & entraîna des pierres énormes qui roulèrent avec fracas dans le fond de précipices affreux. Lorſque l'orage fut appaiſé nous nous mîmes en marche pour la Petite-Nimiqua, où nous arrivâmes après un voyage de cinq jours chez notre compagnon Engelbright, qui nous dit qu'un de ſes chevaux avoit été dévoré par un lion, le lendemain du jour où il nous avoit quittés. Nous reſtâmes là quelques jours pour nous rafraîchir & laiſſer à nos animaux de trait le temps de ſe repoſer. Novembre 1779.

Le 4 novembre nous prîmes congé de notre hôte, & nous dirigeâmes nos pas vers le Bockke-Veld, nous arrêtant de temps à autre pour chercher des plantes.

M. Van-Renan & moi nous quittâmes le

Novembre 1779.

bagage le 10, & dans la même soirée nous arrivâmes chez M[me] Ryck. Le lendemain nous envoyâmes des bœufs de trait à nos chariots qui arrivèrent dans la soirée du 11. Après avoir fait quelque séjour dans ce lieu, nous continuâmes notre route au nord-est, dirigeant nos pas vers la terre de Boshmens. Nous arrivâmes le soir à la maison de Jacobus Van-Renan, où se trouvoient environ trente Hottentots qui avoient fait la paix avec les Hollandois. Ceux-ci avoient été retenus à leur service & se sont montrés plus fidèles que ceux qui avoient été soumis aux Hollandois.

Dans la matinée nous changeâmes un peu notre route & nous prîmes au nord. Le soir nous arrivâmes à une fontaine d'eau salée, située près d'une rivière appelée par les Hottentots *Rivière de Camdinie*. Informés qu'il y avoit dans cet endroit un bon nombre d'animaux de l'espèce de l'antelope, appelés *Spring-Bocks*, nous y passâmes la nuit pour avoir le plaisir de leur donner la chasse le lendemain. Le sol de ce pays est un sable gras & l'eau y est par-tout mauvaise. Le climat & les productions du pays sont à peu près les mêmes que dans le voisinage de la rivière d'Orange.

Le lendemain matin nous quittâmes nos bagages, & dirigeant notre course au nord, après

après avoir gravi une montagne fort escarpée, nous entrâmes dans une grande plaine au nord. Elle étoit couverte de mezembrianthemum tuberosum. Là nous nous préparâmes à jouir des plaisirs qui nous avoient engagés à rester sur les bords de la rivière de Camdinie. Les antelopes s'étoient divisés en grands troupeaux d'au moins vingt ou trente mille chacun. Nous les poursuivîmes depuis huit heures du matin jusqu'à midi, & nous en tuâmes & blessâmes plusieurs. Les Hottentots qui nous accompagnoient en tuèrent plusieurs avec leurs flèches empoisonnées, qu'ils lancent avec une adresse inimitable. L'après-midi nous nous rendîmes à un endroit appelé *le Kibiskou* où il y avoit un Kraal de Hottentots. Nous y reçûmes la visite de quatre capitaines ou chefs qui nous divertirent beaucoup pendant toute la nuit. Novembre 1779.

Le 21, je fis une excursion dans cette partie du pays pour y chercher des plantes, mais nous n'en vîmes que très-peu en fleurs. J'y trouvai une espèce de pierre à feu dont les Hottentots se servent pour faire leurs harpons, & qu'ils regardent comme préférables à ceux de fer.

De là nous retournâmes au Bokkeveld où nous arrivâmes après une marche de quatre jours; nous portâmes ensuite nos pas vers le

Novembre 1779.

Windhock où nous arrivâmes en peu de jours. Nous fûmes accueillis dans notre route de plusieurs ondées accompagnées de tonnerre & d'éclairs, & je fus retenu au Windhock par les mauvais temps. Néanmoins je n'y fus pas inactif; car je rassemblai un grand nombre de plantes, ayant été assez heureux pour en trouver de très-belles & qui étoient toute l'année en fleurs. Il y a entr'autres un arbrisseau au milieu de ces plantes qui croît à la hauteur d'environ vingt pieds. Son fruit sert aux paysans à empoisonner les hyènes. La manière de le préparer est très-simple. Ils le font sécher, & le réduisent en poudre, dont ils frottent soigneusement quelques morceaux de viande. Lorsque cet appât en est bien imprégné ils le jettent çà & là dans les endroits où ces animaux féroces ont coutume de passer. Ce poison est si actif, que lorsque les hyènes en ont mangé, on les trouve ordinairement mortes à peu de distance du fatal appât. On envoie de ce fruit par-tout dans le pays, afin de détruire une plus grande quantité de ces terribles animaux.

La terre dans cette contrée est fertile & produit du blé & d'excellens fruits; mais les vents de sud-est qui soufflent des montagnes sont aussi pernicieux au grain lorsqu'il sort de

terre, que les vents dont se plaignent les habitans du Cap. Novembre 1779.

Le 6 décembre je me séparai de mon hôte Niuvehoud, & je fus accompagné par ses deux fils jusques sur la rive opposée de la rivière des Eléphans que je m'attendois à ne pas trouver guéable. L'eau étoit si profonde que nous en avions jusques sur la selle de nos chevaux. Le même jour nous arrivâmes à Heer-Lodseiment. Là je quittai le bagage, & traversant une plaine sablonneuse, je me rendis à la maison de Mme Low dans la vallée longue. Décembre 1779.

Le 8, mon chariot arriva, & le lendemain, ayant prix un nouvel attelage de bœufs de trait, je dirigeai mes pas vers Valley-Berg, où je passai deux jours, occupé à faire des courses dans le pays & à ramasser des plantes. Nous arrivâmes ensuite à la Croix où nous restâmes toute la nuit, & de là nous continuâmes notre route le long du Piquet-Berg. Le soir, nous nous rendîmes chez Albert-Hanna-Camp, où je passai deux jours pendant lesquels j'errai sur les montagnes.

Nous partîmes de là pour nous rendre à Rie-Beck-Castiel, chez M. Droyer, où je visitai le Roode-Sand ou terre de Van-Waveren, qui est situé à l'orient de Rie-Beck-Castiel. C'est un pays agréable & fertile, borné par

N 2

Décembre 1779.

une grande chaîne de montagnes qui est terminée à l'est par la terre de Hottniqua, & à l'ouest par la chaîne de montagnes qui commence au Cap Falſe. Elles ſe réuniſſent au nord où la montagne eſt appelée *le Winter-Hocks-Berg*. Cette montagne eſt fort élevée, & pendant la plus grande partie de l'année ſon ſommet eſt couvert de neige. A l'orient on voit un pays agréable appelé *le Goudinnie* où il y a un bain chaud. La rivière Bréed prend ſa ſource dans cet endroit, & courant à l'eſt va ſe joindre à la rivière Hexen ou des Sorciers. Le long de la chaîne de montagnes, qui commence au Cap Falſe, eſt ſitué le Parel & Draken-Styne, pays fertile & bien arroſé qui s'étend au ſud, & va gagner Stillen-Boſch. Ce pays ne produit que du vin.

Dans le cours de ce voyage je vis un grand nombre de mimoſas, particulièrement dans la grande Nimiqua. Je ne puis terminer mon Journal ſans fixer l'attention du lecteur ſur un arbre qui doit étonner tous les voyageurs, ſoit par rapport à ſa hauteur qui eſt prodigieuſe, ou ſoit en conſidérant les uſages nombreux & différens auxquels la nature ſemble l'avoir deſtiné. (1) Cet arbre produit beaucoup

(1) *Voyez* la Planche.

de gomme dont les Naturels font un mêts délicieux ; les feuilles & les pointes inférieures des branches font le principal aliment du caméléopard ; par la longueur de ses branches & son écorce très-lisse, il fournit un lieu de retraite assuré à une espèce d'oiseau (1) qui ne va que par bandes, en les garantissant de serpens & autres reptiles, qui détruiroient leurs œufs.

La manière dont ces oiseaux fabriquent ordinairement leurs nids est tout-à-fait curieuse. Dans celui qui est gravé sur la planche ci-jointe, il ne s'en trouve guères moins de huit cents ou mille, qui résident sous le même toit. Je l'appelle toit, parce qu'il ressemble parfaitement à celui d'une chaumière, & le sommet forme un angle si aigu & si uni, se projetant sur l'entrée inférieure du nid, qu'il est impossible aux reptiles d'en approcher.

L'industrie de ces oiseaux est presqu'égale à celle des abeilles ; pendant le jour ils paroissent sans cesse occupés à porter une herbe d'une espèce particulière par sa beauté, & dont ils se servent pour construire cet édifice singulier, aussi-bien que pour y faire des augmentations & des réparations. Quoique

(1) *Voyez* la planche du Loxia.

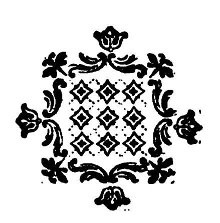
Décembre 1779. dans le séjour trop court que j'ai fait dans ce pays il ne m'ait pas été possible de les voir long-temps travailler, je n'en ai pas moins la preuve certaine qu'ils ajoutent à leur nid à mesure que leur nombre augmente. J'ai vu quelques-uns de ces arbres, dont les branches en étoient entiérement couvertes; d'autres avoient succombé sous le poids, toujours croissant de ces nids. Quand l'arbre, ainsi surchargé par ces villes aériennes, est obligé de céder, il est évident que les oiseaux n'y sont plus en sûreté, & qu'alors ils sont obligés de construire de nouveaux nids sur d'autres arbres.

J'ai eu la curiosité de briser un de ces nids ainsi abandonnés, pour examiner sa forme intérieure, & je l'ai trouvée aussi admirable que la structure extérieure. Il y a plusieurs entrées dont chacune forme une rue regulière avec des nids de chaque côté, à environ deux pouces de distance les uns des autres.

L'herbe avec laquelle ces nids sont construits est appelée *herbe de Boshman*, & je crois que sa graine est la principale nourriture de ces oiseaux, quoiqu'en examinant attentivement l'intérieur, je trouvai des aîles & des pattes de différens insectes. Selon toutes les apparences, le nid que j'avois brisé avoit été habité pendant

plusieurs années, & il y avoit des parties plus complettes que d'autres, ce qui est une nouvelle preuve que ces animaux ajoutent à différentes reprises, & quand ils le jugent nécessaire à l'habitation de la famille ou plutôt de la nation. Décembre 1779.

En quittant Ric-Beck-Castiel, je pris ma route à travers la terre de Swart, vers le Grœna-Kloaf, où j'arrivai le jour suivant, & j'y trouvai les Fermiers occupés à faire la récolte, & dans la soirée du 21 décembre j'arrivai au Cap après un voyage de six mois & cinq jours.





APPENDIX.

Poisons du règne animal.

COMME la connoissance des Poisons est une des branches les plus intéressantes de l'Histoire naturelle. J'ajouterai ici quelques observations que j'ai faites à ce sujet pendant mon séjour en Afrique & dans les Indes Orientales, où l'on sait que les règnes végétal & animal abondent en une infinité de productions dangereuses pour l'espèce humaine.

Nous avons déja fait mention des Poisons du règne végétal qui se trouvent en Afrique; mais je ne me suis pas autant étendu dans mes Remarques sur les *Reptiles venimeux* de ce pays. C'est par cette raison que, sur ces derniers, j'essaierai avant tout de fixer l'attention du Lecteur. J'observerai seulement que n'étant pas très-versé dans la Zoologie, je me servirai des noms vulgaires qui leur sont donnés dans le pays.

LE SERPENT A CORNES est le plus venimeux de tous ces reptiles. Il est d'une couleur grisâtre, & a environ dix-huit pouces de longueur. Sa tête qui est très-aplatie, est d'une

grosseur proportionnée à son corps ; & est garnie de petites écailles qui s'élèvent au-dessus des yeux, & auxquelles les habitans donnent le nom de *cornes*.

Ce Serpent, si terrible par la nature de sa morsure, qui est mortelle, se trouve avec une prodigue abondance, principalement dans le pays des Boshmens & des Hottentots-Nimiqua ; ils se servent de son venin, de préférence à celui de tous les autres, pour empoisonner leurs flèches. Les Boshmens n'ayant pas du tout de bestiaux, & ne pouvant compter que sur leur chasse pour subsister, semblent avoir reçu ce poison de la nature, comme leur unique ressource contre les nombreux ennemis qu'ils ont à combattre de toutes parts. Tourmentés par la faim, ils quittent souvent leurs montagnes & enlèvent aux paysans Hollandois leurs bestiaux ; & s'ils n'étoient point munis de ces armes empoisonnées, ils seroient hors d'état d'échapper aux nombreux partis que les Hollandois enverroient contr'eux, & ces derniers ayant eu plusieurs compagnons tués ou très-dangereusement blessés n'osent pas trop se hasarder en s'opposant à leurs déprédations.

La manière ordinaire de préparer ce poison est de piler le Serpent tout entier jusqu'à ce qu'il se trouve réduit en onguent. On attache

ensuite une légère partie de cette substance avec de petits nerfs au bout de la flèche, & il y a deux ou un plus grand nombre de hoches faites à cette même flèche pour qu'en la retirant avec peine la plaie soit tout-à-fait empoisonnée & demeure incurable.

Ce poison est quelquefois mélangé avec d'autres pour former une préparation appelée *poison de Rot*, qui mortifie les chairs, presque sans douleur. La femme d'un paysan Hollandois qui se rendoit au Cap, fut attaquée pendant la nuit par un parti de Boshmens, qui vinrent pour lui enlever le bétail qu'elle conduisoit. Elle reçut un coup de flèche à l'épaule. L'effet du poison fut si rapide qu'avant qu'elle eût gagné le Cap, sa poitrine enfla & la cure fut déclarée impossible. Les gens du pays m'ont rapporté cette anecdote & beaucoup d'autres de la même nature. Je ne souhaite pas avoir des preuves de leur authenticité; mais au Cap on les regarde comme avérées. Plusieurs Hottentots sont morts de la morsure de ces Serpens venimeux, néanmoins j'en ai vu plusieurs qui en étoient échappés, quoique, d'après les informations que j'ai prises, ils n'aient point d'autre remède que le cautère actuel.

Le KOUSE-BAND ou Serpent à jarretière est une autre espèce de reptile venimeux de ce

pays. Il est dangereux, principalement pour les voyageurs, en ce que sa couleur est si parfaitement semblable à celle du sol, qu'on l'aperçoit difficilement. Le Kouse-Band est petit & il excède rarement dix-huit pouces de longueur. Je le crois le même que le *Covra-Manilla* des Indes Orientales. On prétend que sa morsure donne la mort presqu'à l'instant même où l'on en est atteint; mais comme tous les Serpens perdent une portion considérable de leur venin, en répétant leurs morsures, il peut y avoir des temps où le poison n'est pas si violent. J'ai vu, aux bains chauds, qui sont près du Cap, un fermier qui avoit été mordu au pied par un *Kouse-band*. Pendant quelque temps il trouva beaucoup de soulagement à baigner la partie malade dans de l'eau froide mélée avec une grande quantité de sel. Lorsque je le vis, il étoit boiteux depuis deux ans, & lorsqu'il prenoit un exercice un peu forcé sa jambe enfloit, jusqu'à ce qu'un bain chaud fît disparoître cette enflure.

Le SERPENT JAUNE, qui ne diffère que par la couleur du *Covra-capella* ou Serpent à capuchon de l'Inde, se trouve ici en grande quantité. Quoiqu'extrêmement venimeux, sa grosseur & sa couleur d'un jaune brillant, le rendent extrêmement facile à éviter. Ils ont de

quatre à huit pieds de longueur. Le *Serpent jaune* se trouve presque toujours dans les trous de rats. Après avoir mangé ces animaux qui leur servent principalement de nourriture, ils s'emparent de leurs trous. C'est pourquoi il est très-dangereux pour un voyageur de se coucher dans les endroits où il peut apercevoir quelques traces de ce reptile destructeur.

Les Hottentots se procurent le venin de ce Serpent en ouvrant la poche qui se trouve dans l'intérieur de sa bouche, & en y trempant des nerfs, qu'ils attachent ensuite à la pointe de leurs flèches.

Le PUFF-ADDER, Serpent soufflé qui tire son nom de la faculté qu'il a de s'enfler & de porter sa grosseur à près d'un pied de circonférence, est d'une couleur grisâtre, & a environ trois pieds & demi de longueur. Il est beaucoup plus épais qu'aucun de ceux que j'ai vus dans le pays; sa tête est large & plate, son dard a un pouce de long & est recourbé. Le *Puff-adder* est très-dangereux pour les bestiaux. Dans une excursion que je fis dans l'intérieur du pays, un de mes chevaux fut mordu à la bouche par un de ces reptiles, pendant qu'il paissoit, & il mourut au bout de deux jours.

Le SPRING-ADDER, ou Serpent du prin-

temps, eſt extrêmement dangereux, mais très-rare. Il eſt d'un jais noir, tacheté de blanc, & il a trois ou quatre pieds de longueur ſur une groſſeur proportionnée. Quand le colonel Gordon, aujourd'hui Commandant en chef au Cap, alla dans ce pays en 1775, il rencontra deux petits eſclaves qui étoient pourſuivis par un *Spring-adder*, qui étoit prêt à les atteindre au moment où il le coupa en deux d'un coup de fuſil.

Le SERPENT DE NUIT, qui eſt le plus beau de tous les Serpens, a de dix-huit à vingt pouces de longueur, & eſt très-mince. Sa couleur eſt un mélange de noir, de rouge & de jaune, & quand il approche pendant la nuit, il paroît tout de feu. Les Hottentots lui donnent le nom de *Killmen*.

J'ai vu ces ſix eſpèces de Serpens aux environs du Cap de Bonne-Eſpérance, & j'en ai rapporté conſervés dans l'eſprit de vin pour qu'on pût mieux les examiner. Je regrette beaucoup cependant, mon principal objet ayant été de raſſembler des plantes, de n'avoir pas pu reſter aſſez long-temps dans aucun endroit pour faire ſur leurs différens venins des expériences qui m'auroient mis en état de donner un précis exact de leurs effets. Il y a, je n'en doute pas, dans ce pays,

d'autres eſpèces de Serpens que nous ne connoiſſons pas encore. Les Naturels m'ont parlé d'un, entr'autres, appelé le *Spoog-ſlang* (Serpent cracheur) qui lance ſon venin à pluſieurs pas de diſtance & rend le malheureux voyageur aveugle pour la vie : je n'en ai jamais vu de cette eſpèce.

Le SCORPION NOIR ou de ROCHER eſt preſque auſſi venimeux que les Serpens. Un Fermier qui demeuroit dans un endroit appelé *le Parle*, près du Cap, fut piqué au pied par un de ces animaux, pendant le ſéjour que j'y fis, & il mourut peu d'heures après.

Le Docteur Syde, Médecin au Cap, me dit qu'on lui avoit amené pluſieurs perſonnes piquées par des Scorpions, & qu'il avoit éprouvé que l'huile étoit le meilleur antidote dont on pût ſe ſervir pour ces bleſſures. Les Naturels de l'Inde tiennent la partie offenſée auſſi près du feu qu'il eſt poſſible & pendant un temps conſidérable ; ils prétendent que ce moyen ſuffit pour opérer une cure parfaite.

J'ajouterai ici quelques obſervations que j'ai faites lorſque je ſervois dans l'armée du Sud, aux Indes Orientales, relativement à quelques ſoldats qui furent mordus par des Serpens dans cette campagne.

Les contrées méridionales de l'Indoſtan

contiennent beaucoup de Serpens d'une petite espèce appelée la *Covra-manilla*, que l'on sait être très-venimeuse. Les Bramines nous disent qu'ils peuvent administrer un remède efficace dans les cas qui paroissent les plus désespérés; mais jusqu'ici leur méthode a été un secret pour les Européens. Le Colonel Fullarton se procura cependant une petite boîte de leurs pillules par le canal de M. Swartz, Missionnaire à Tanjou, & au siége de Carrore nous eûmes occasion d'en éprouver les bons effets. Un de nos Sipayes fut mordu, & le venin eut un effet si prompt que nous désespérions de sa vie. Le Colonel lui donna une de ces pillules qui fit l'effet d'un opiat pendant quelques momens, & le jeta dans le délire. En deux jours il fut parfaitement rétabli.

Nous eûmes une seconde preuve de l'efficacité de ces pillules, quoique le sujet auquel on administra ce remède, ne fût pas, à beaucoup près, aussi malade que le premier. Je fus témoin d'une troisième circonstance, où nous ne pûmes pas nous procurer de ces pillules. Un Domestique de M. Smith, qui servoit comme Lieutenant dans le même Régiment que moi, fut mordu par une *Covra-manilla*. Le Lieutenant ne lui donna que de l'eau de vie & du vin de Madère chaud,

ayant soin de le tenir pendant vingt-quatre heures dans une ivresse continuelle. Le jour suivant, la douleur avoit disparu, mais il continua à être malade pendant quelque temps.

Un Soldat du soixante-dix-huitième Régiment ayant été mordu par un Serpent, fut si malade que tout son corps devint livide, les chirurgiens de l'armée avoient désespéré de sa cure, nous hésitâmes à recourir aux pillules du Bramine, il fut assez heureux pour que la force de son tempérament le sauvât.

J'ajouterai un exemple qui a rapport à la morsure des Serpens, & qui arriva près du Bengale, persuadé que le lecteur ne le croira pas au-dessous de son attention. Une brigade y fut cantonnée, les maisons étoient restées inhabitées pendant quelque temps; bientôt après que le détachement y eut pris ses quartiers, on trouva plusieurs hommes morts, sans pouvoir d'abord en deviner la cause. Nous ne demeurâmes pas long-temps dans cette incertitude, & on découvrit bientôt que cet accident provenoit de la morsure de Serpens. Ayant fait les recherches les plus exactes, nous reconnûmes que les murailles en recéloient une quantité prodigieuse; après en avoir détruit la plus grande partie, on fit mettre

dans

dans les chambres beaucoup d'oignon & d'ail ; après quoi ils disparurent entiérement.

Il est à désirer que l'on puisse découvrir un remède certain contre la morsure des Serpens ; & qu'il soit portatif, afin que le Naturaliste en ait toujours avec lui dans ses voyages de long cours. Les Botanistes ou les Naturalistes étant plus exposés qu'aucune autre classe d'hommes, lorsqu'ils sont errans dans les campagnes parmi les arbrisseaux & les simples où ils ne peuvent pas appercevoir ces reptiles aussi facilement que ceux qui ne fréquentent que des sentiers battus. Il est rare qu'ils puissent porter un lit avec eux, & quand ils sont couchés sur la terre ; ils peuvent en se retournant poser sur ces animaux venimeux ; que la chaleur naturelle de l'homme attire souvent auprès d'eux ; il est même assez ordinaire qu'ils pénètrent jusques dans les lits ; comme je l'ai vu plusieurs fois dans les Indes orientales.

Poisons du règne végétal.

Quoiqu'il y ait peu de pays dans le monde où il se trouve plus de végétaux venimeux que dans les terres voisines du Cap de Bonne-Espérance, les dangers que court le voyageur proviennent plutôt des animaux. Il

peut éviter les uns, mais il est sans cesse exposé à devenir la proie des autres. Je ne connois que quatre plantes qui soient communément employées comme des moyens de destruction.

La première est une grande plante bulbeuse, l'amarillis disticha, que l'on appelle le *poison des fous*, eu égard aux effets qu'il produit sur les animaux blessés avec des armes qui en sont imprégnées. Les Naturels préparent ce poison de la manière suivante. Ils prennent les bulbes à l'instant où elles se développent en jeunes feuilles, & les coupant transversalement, ils en extraient une liqueur épaisse qu'ils exposent au soleil jusqu'à ce qu'elle se soit coagulée; cette liqueur est alors propre à envenimer leurs flèches de la manière que nous avons dit ci-devant en parlant des poisons du règne animal.

Les chasseurs emploient cette espèce de poison principalement pour tuer les animaux qu'ils destinent à leur nourriture, tels que les antelopes & autres petits quadrupèdes. Après qu'ils sont blessés ils peuvent courir, & courent ordinairement plusieurs milles, & il arrive souvent qu'on ne les trouve que le lendemain, malgré que la substance empoisonnée ait pénétré jusqu'aux parties musculaires.

Quand les feuilles de cette plante sont jeunes, les bestiaux les broutent avec avidité & meurent presqu'au même instant. Les fermiers par cette raison, ont grand soin de ne pas les laisser approcher des terrains où ils supposent qu'il en peut croître.

La seconde est une espèce d'*euphorbe* qui se trouve dans la partie du pays, habitée par les Boshmens, & dans la grande Nimiqua. On se sert aussi de la gomme que l'on en extrait, pour rendre mortelles les blessures des flèches, en les imprégnant de ce poison; mais on emploie plus communément cette plante à empoisonner l'eau où les animaux vont boire. Un étranger qui voyage dans ce pays doit, par conséquent, avoir attention d'examiner une source avant de risquer de boire de son eau.

Cette plante s'élève à dix-huit ou vingt pieds de terre, & il en sort un grand nombre de branches hérissées de fortes épines. Les Naturels coupent autant de branches qu'il leur en faut pour détruire les animaux qu'ils veulent empoisonner. Ils conduisent ordinairement l'eau à quelques pas de sa source dans un puits fait exprès; ensuite y mettant de l'*euphorbe* & recouvrant la source, les animaux n'ont pas le choix de l'endroit où ils veulent boire. Dans

ce pays, où l'eau est très-rare, il y a quelquefois vingt milles de distance d'une source à l'autre.

Le seul animal que j'aye jamais vu empoisonné par ce moyen étoit un zèbre; il étoit tombé à environ un demi-mille de la fontaine. Les Naturels m'ont assuré qu'aucun de ceux qui buvoient de l'eau ainsi empoisonnée ne pouvoient échapper, quoique leur chair n'en contractât aucune qualité malfaisante.

Le troisième poison du règne végétal provient d'une espèce de *rhus*, que l'on ne trouve que près de la Grande-Rivière, ou rivière d'Orange; & on le dit très-dangereux. Ceux qui font l'extraction de ce poison ont grand soin de se couvrir les yeux, car la moindre goutte qui pourroit sauter dans cette partie délicate les priveroit infailliblement de la vue. On s'en sert quelquefois pour empoisonner les flèches.

Le quatrième est le seul poison réellement utile aux habitans Européens; c'est un petit arbrisseau qui produit une noix appelée par les Hollandois *woolf-gift* ou *poison de loup*, dont on fait usage pour empoisonner les hyènes.

La manière de l'apprêter est de prendre les noix & de les brûler comme on brûle le café, après quoi on les réduit en poudre. On prend

ite des morceaux de viande, ou un chien
t, sur lequel on répand de cette poudre,
n jette l'appât dans les champs. L'hyène,
nal extrêmement vorace, a bientôt dévoré
appât, & on la trouve morte le len-
main.

FIN.



VOYAGE
A
LA BAIE BOTANIQUE;

Avec une Defcription du nouveau Pays de Galles Méridional.

VOYAGE

A

LA BAIE BOTANIQUE;

Avec une Defcription du nouveau Pays de Galles Méridional, de fes habitans, de fes productions, &c. & quelques détails relatifs à M. de la Peyroufe, pendant fon féjour à la Baie Botanique.

Par le Capitaine WATKIN TENCH, *Officier de Marine, Commandant le vaiffeau de tranfport la Charlotte.*

A laquelle on a ajouté le récit hiftorique de la Découverte de la nouvelle Hollande, & des différens Voyages qui y ont été faits par les Européens.

A PARIS,

Chez LETELLIER, Libraire, quai des Auguftins. n°. 50.

1789.

INTRODUCTION.

En offrant cette production à ses Compatriotes, le desir de l'Auteur a été de satisfaire leur curiosité, dans tous les points qui pouvoient les intéresser. L'expédition dans laquelle le Capitaine Tench a été employé, a donné lieu à une infinité de spéculations sur les conséquences qui devoient en résulter. Tant que les hommes auront la liberté de penser, leur maniere de voir & de juger sera différente. Les uns ont conçu les plus brillantes espérances, ils ont vu les plus grands avantages pour la mere patrie dans le projet de former un établissement à la Baie Botanique, & dans l'entreprise qui en a été faite; d'autres au contraire ont prétendu que c'étoit agir imprudemment; que la

ſaine politique & la raiſon s'y op-poſoient également ; que l'on recon-noîtroit un jour que cette colonie, loin d'être de quelque avantage pour la patrie, deviendroit un fardeau onéreux. Je laiſſe au Public à pro-noncer ſur la vraiſemblance de ces deux prédictions ; je me permetrai cependant d'obſerver que l'homme libre & impartial, quelle que ſoit ſon opinion, attendra, pour porter un jugement définitif, les ſuites d'une expérience qui n'eſt pas moins neuve dans le deſſein, que difficile dans l'exécution.

L'auteur ayant apposé ſon nom à la tête de cet ouvrage, il eſpere que le Lecteur en tirera la conſé-quence, bien juſte, que nulle con-ſidération ne pourroit l'engager à le tromper. Il s'eſt contenté de rap-porter les faits tels qu'ils ſont arri-vés ; & quand il a haſardé de don-ner ſon opinion, il a eſpéré, qu'on

pourroit la trouver bien fondée. Il a presque par-tout offert le résultat de ses propres observations ; & quand il a été obligé de recourir à celles des Écrivains & Voyageurs qui l'ont précédé, il a mis tous ses soins à connoître la vérité & à écarter les récits exagérés, fruits d'une imagination exaltée par la nouveauté des objets, ou de l'ignorance commune à tant de Voyageurs.

La partie nautique de cet ouvrage a été comprise en un aussi petit nombre de pages qu'il a été possible. Ceux de mes Lecteurs qui sont versés dans l'art de la navigation, la trouveront authentique, & les autres ne seront vraisemblablement pas mécontens de sa briéveté. Je prends la liberté d'assurer que l'on peut compter sur l'exactitude la plus parfaite dans les calculs astronomiques qui m'ont été communiqués

par un Officier habile, muni de tous les instrumens nécessaires, & spécialement chargé par le bureau des longitudes, de faire les observations pendant le voyage, & dans l'hemisphere méridional.

De Sydney Cove, port Jackson dans le nouveau pays de Galles méridional.

Le 10 Juillet 1788.

VOYAGE



VOYAGE
A
LA BAIE BOTANIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'embarquement des gens condamnés à être transportés, jusqu'au départ des Bâtimens.

Les soldats de marine & les criminels condamnés ayant été embarqués à Woolwich, à Portsmouth & à Plimouth, la flotte entiere destinée pour la baie Botanique, se rendit à *Mother-Bank* où tous les bâtimens se trouverent réunis le 16 Mars 1787, & resterent jusqu'au

13 Mai ſuivant. Pendant cet eſpace de temps, excepté une maladie épidémique, de peu d'importance, qui ſe manifeſta ſur l'un des vaiſſeaux, les équipages jouirent conſtamment d'une bonne ſanté, & la gaieté régna parmi les priſonniers. Il s'en trouva très-peu qui ſe plaigniſſent de leur ſort; la plus grande partie, au contraire, ſembloit ne reſpirer qu'après l'inſtant du départ.

Comme il importoit extrêmement pour la réputation & pour la sûreté des officiers & des ſoldats chargés de garder les criminels, d'entretenir parmi eux la ſubordination la plus rigoureuſe, auſſi-tôt qu'ils furent embarqués, on leur déclara poſitivement que toute tentative de leur part pour s'échapper, ou tout refus d'obéir aux ordres du commandant, ſeroient ſur le champ punis de mort. On donna devant eux des ordres à cet effet à toutes les ſentinelles; mais heureuſement il ne s'eſt rien paſſé qui ait obligé d'avoir recours à cette extrêmité. Les convain-

cus (1) se comporterent avec humilité avec soumission & enfin avec toute la régularité requise. Je croirois manquer à la justice due à ces malheureux, si je ne rendois pas ce témoignage public de leur bonne conduite.

Tel désagréable que pouvoit nous paroître l'état d'inaction dans lequel nous restâmes pendant plusieurs semaines, nous en retirâmes cependant des avantages certains. Ce délai nous mit à portée d'établir des réglemens parmi les criminels, & de nous faire un systême de défense qui ne nous laissât rien à craindre pour nous-mêmes, s'il arrivoit que le mécontentement, ou le désespoir, leur fît concevoir le projet d'attenter à nos jours.

---

(1) Je donnerai le nom de *convaincus*, dans le cours de cet ouvrage, aux criminels condamnés à être transportés. C'est la traduction litterale du mot Anglois *convicts*, & le nom qui leur convient le mieux, puisque ces gens, après conviction, ont eu la peine de mort commuée en celle d'un bannissement limité. La dénomination de *Colon* ne leur convenoit pas, & d'ailleurs, on auroit pu les faire confondre avec les Colons libres établis, ou qui s'établiront dans la Colonie.

Parmi les soins ennuyeux que notre service requéroit, le plus fatiguant, peut-être, fut celui de lire toutes les lettres qui arrivoient dans les bâtimens, ou qui en sortoient. Le nombre & les sujets de celles du navire sur lequel j'étois embarqué, m'ont souvent causé beaucoup de surprise. Elles varioient en raison de l'état & de la situation de ceux qui les écrivoient, mais toutes témoignoient l'appréhension de ne jamais revoir les côtes d'Angleterre, d'avoir une mauvaise traversée, d'essuyer des maladies, & surtout de résider dans un pays barbare & si éloigné. Ce découragement apparent, dans beaucoup de ces malheureux, n'étoit cependant pas l'effet d'une crainte réelle, mais plutôt une ruse dont ils se servoient pour exciter la compassion & obtenir des aumônes, les lettres finissant presque toutes par demander de l'argent & du tabac. Peut-être le défaut de tabac à fumer, qui est devenu un besoin réel parmi les gens de la derniere classe du

peuple, eſt-il pour eux la privation la plus dure, l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, excepté dans les cas de maladie, leur étant abſolument interdit.

Pendant notre ſéjour à *Mother-Bank*, les ſoldats & les priſonniers furent nourris avec du bœuf frais. Les premiers avoient en outre la quantité de biere que l'on a coutume d'allouer à bord des navires, & étoient à ce que l'on appelle ration entiere de toutes les eſpeces d'alimens, tandisque les derniers n'avoient que deux tiers de ration.

CHAPITRE II.

Du départ de la flotte à ſon arrivée a Ténériffe.

Le gouverneur Philip s'étant enfin rendu à Portſmouth, & toutes les choſes néceſſaires pour l'expédition étant embarquées le 13, à la pointe du jour, le *Syrius*, vaiſſeau monté par l'officier comman-

dant, donna ſignal de lever l'ancre. Avant ſix heures toutes la flotte étoit à la voile; le temps étoit beau, & aidés d'une jolie briſe de l'eſt, nous cinglâmes à travers les *Needles* (aiguilles). Pour ajouter à notre petit armement, la fregate l'*Hyena* avoit ordre de nous accompagner à une certaine diſtance à l'oueſt, & par ce moyen le nombre de nos voiles ſe montoit à douze; ſavoir les navires du Roi le *Syrius*, l'*Hyena* & le *Supply*, trois bâtimens d'avitaillement ayant à bord des vivres & toutes les choſes néceſſaires à la Colonie pour deux années; & enfin, ſix navires de tranſport chargés de troupes & de convaincus. Sur les bâtimens de tranſport étoient embarqués quatre capitaines, douze officiers ſubalternes, vingt-quatre tant caporaux que ſergens, huit tambours & 160 ſoldats de marine qui, en y comprenant le capitaine Arthur Philip commandant l'expédition, le major Robert Roſſ, gouverneur lieutenant; le capitaine John

Hunter, commandant le Syrius, & le lieutenant H. L. Ball, commandant le Supply, faisoient monter la totalité des forces militaires à deux cents douze personnes. (2)

Le nombre des prisonniers mâles étoit de cinq cent soixante-cinq, celui des femmes de cent quatre-vingt-douze, & celui des enfans de dix-huit. La majeure partie des hommes étoient des artisans & des laboureurs, & choïsis pour cette raison par le gouvernement.

A dix heures nous avions gagné le large & nous étions déja loin de l'isle de *Whigt.* Comme les réflexions qui se présentoient à mon esprit n'étoient pas d'une nature très-agréable, je descendis dans l'endroit où étoient les prisonniers, pour examiner leur contenance & tâcher de découvrir quels étoient leurs sentimens. A l'exception d'un très-petit nombre,

---

(2) Quarante femmes de soldats de marine obtinrent la permission de suivre leurs maris.

ils paroissent tous entièrement satis-faits. [illegible] de la peine à se familia-riser [illegible] peut-être pour ja-mais, [illegible] vu naître. Les [illegible] des mar-ques plus [illegible] de chagrin que les femmes. [illegible] d'en avoir vu qu'une seule qui parut affligée. Elle versa quelques larmes en partant; mais elles furent bientôt essuyées. Après ce premier moment, les accens de la douleur cessèrent de se faire entendre; un ciel plus pur, de nouvelles scènes, en fixant leur attention sur d'autres objets, firent cesser les plaintes & le murmure. La gaieté reparut parmi eux; ils se soumi-rent à leur sort, & maintenant ils ne son-gent plus qu'à jouir, autant qu'il leur est possible, des douceurs de la vie.

Le 20 au matin, en conséquence des rapports favorables & des représenta-tions des officiers qui commandoient les détachemens, il arriva des ordres du *Syrius* qui portoient que, quand ces

officiers le jugeroient à propos, ils pouvoient détacher de leurs fers, & accorder plus de liberté à ceux qui, par leur conduite, auroient mérité cette grace. J'eus la ſatisfaction de pouvoir faire participer à cette généreuſe condeſcendance de notre commandant, tous ceux qui étoient ſous mes ordres, ſans exception. La précaution de renvoyer les priſonniers aux fers, dans de certains momens, n'eut jamais lieu pour les hommes.

Dans la ſoirée du même jour l'*Hyena* nous quitta pour retourner en Angleterre, ce qui nous fournit l'occaſion d'écrire à nos amis, & de les tirer de toutes les inquiétudes qu'ils pouvoient entretenir à notre égard.

De cette époque à celle où nous prîmes terre, il ne nous arriva rien qui mérite d'être remarqué. J'obſerverai cependant que nous avons reconnu pendant la traverſée, de quel avantage il pouvoit être d'employer les ſoldats de marine de préférence à toute autre eſpece de troupes,

dans un ſervice qui exige une activité continuelle. Si nous euſſions eu à bord un régiment recruté depuis la guerre, le mal de mer auroit empêché la moitié de nos hommes de remplir à temps des devoirs indiſpenſables. Les ſoldats de marine, accoutumés à ne ſervir qu'à bords s'accomodent aiſément à tout, & il n'eſt pas de difficultés qu'ils ne ſurmontent.

Le 30 Mai à la pointe du jour, nous découvrîmes les rochers nommés les déſerteurs, ſitués par le travers de l'extrêmité ſud-eſt de Madere. Selon notre obſervation, la pointe ſud-eſt du rocher le plus avancé vers le midi, eſt ſituée au 32e. degré 28 minutes de latitude ſeptentrionale, & au 16e. degré 17 $\frac{1}{2}$ minutes de longitude occidentale, méridien de Greenwich. Le lendemain nous apperçûmes les Salvages, groupe de rochers ſitué entre Madere & les iſles Canaries, & nous déterminâmes la vraie poſition du centre de la grande Salvage. Elle eſt ſituée par les 30 degrés 12 minutes de

latitude nord, & par les 15 degrés 39 minutes de longitude oueſt. Une choſe auſſi extraordinaire qu'impardonnable, c'eſt que dans de très-nouvelles cartes de l'atlantique, publiées à Londres, on ait totalement omis les Salvages.

Nous atteignîmes l'iſle de Téneriffe le 3 Juin, & dans la ſoirée nous jetâmes l'ancre dans la rade de Santa-Cruz, après une traverſée heureuſe de trois ſemaines.

CHAPITRE III.

De l'arrivée de la flotte dans l'iſle de Téneriffe, juſqu'à ſon départ pour Rio de Janeiro *dans le Brezil.*

L'ISLE de Téneriffe ne préſente que peu d'objets agréables à l'œil du voyageur. Il a entendu dire des merveilles de ſon pic ſi fameux, mais il peut reſter des ſemaines entieres dans la ville de Santa-Cruz ſans ſeulement l'entrevoir;

& lorſque les nuages épais qui couvrent preſque continuellement ſon ſommet, ſe diſſipent, il arrive ſouvent qu'il eſt trompé dans ſes eſpérances. Du point de vue d'où on peut l'appercevoir le mieux, on voit auſſi les montagnes voiſines qui en cachent une partie & qui lui font perdre conſidérablement de ſon effet. Si l'on en excepte le pic, l'œil ne rencontre aucun objet ſur lequel il puiſſe s'arrêter avec plaiſir, le terrein étant inculte & ſtérile. La ville offre cependant un aſpect aſſez agréable, à cauſe de la blancheur des maiſons qui contraſte bien avec la teinte brune & preſque noire du terrein qui la domine. Le plan en eſt régulier & les bâtimens ſont conſtruits dans un aſſez bon ſtyle. Les égliſes & monaſteres y ſont en grand nombre, beaux & richement ornés.

Le matin de notre arrivée il fut accordé un congé à pluſieurs officiers qui allerent à terre pour être préſentés au marquis de Brancifort, gouverneur des iſles Canaries,

qui leur fit la réception la plus gracieuse. Il est Sicilien d'origine, & a su se concilier l'estime & l'amitié de ceux qui vivent sous son gouvernement. Il choisit Ténériffe de préférence à la grande isle de Canarie, pour y faire son séjour, parce qu'il y est plus facile d'entretenir une correspondance avec l'Europe, quoique la derniere soit le chef-lieu du pays. Il n'y a que peu de temps qu'il est fixé dans cet endroit, & cependant il a déja trouvé les moyens d'y établir des manufactures de coton, de soye & de fil, dans lesquelles il a introduit les réglemens les plus sages, qui fournissent de l'emploi à plus de soixante personnes & qui sont d'un service infini à la basse classe du peuple. Durant le peu de temps que nous restâmes dans cette isle, nous en reçûmes tous les jours de nouvelles preuves d'égards & d'attention, & nous eûmes l'honneur de dîner chez lui, où nous fûmes traités avec autant de délicatesse que de magnificence. La grande quantité de glaces que l'on mit

ſur la table, au deſſert, étoit extraordinaire eu égard à l'ardeur du ſoleil dont les rayons tomboient verticalement ſur cette iſle; mais il paroît que l'on trouve dans les cavernes du pic, & qui ſont ſi fort au-deſſous de ſon ſommet, de la glace en abondance, & dans toutes les ſaiſons.

Rien n'eſt plus inſupportable, dans cet endroit, que les importunités opiniâtres des mandians, & l'indécence des femmes de la derniere claſſe du peuple. Un Anglois n'y eſt pas embarraſſé de trouver de la ſociété; l'iſle renferme un bon nombre de ſes compatriotes. C'eſt dans les maiſons de commerce qui y ſont établies, que l'on peut ſe procurer les informations dont on a beſoin dans tous les genres, car il faut au ſilencieux Eſpagnol une longue connoiſſance avec un étranger avant qu'il ſe décide à ouvrir la bouche. On aſſure que l'intérieur du pays eſt fertile & pittoreſque, & on parle ſurtout des environs de la petite ville de

Raguſe, comme ſinguliérement agréable. Quelques perſonnes de la flotte y firent une excurſion & nous confirmerent ce rapport.

Il ſemble que le pouvoir de l'égliſe qui perd depuis ſi long-temps de ſon importance en Europe, commence enfin a chanceler auſſi dans les Colonies des Puiſſances catholiques. La preuve en eſt dans pluſieurs événemens qui ont eu lieu récemment à Ténériffe, mais que je ne rapporterai pas, étant abſolument hors de mon ſujet. Si l'on n'en inſtruiſoit pas un étranger, il ne tireroit jamais cette conſéquence d'après ſes ſeules obſervations. L'évêque de toutes ces iſles, qui ne forment qu'un même dioceſe, fait ſa réſidence dans la grande iſle de Canarie. On en parle comme d'un homme avancé en âge & d'un caractere extrêmement aimable. Il eſt également eſtimé des étrangers & de ceux qui ſont ſous ſa juriſdiction ſpirituelle. L'évêché rapporte annuellement à ſon évêque environ dix mille

ſur la table, au deſſert, étoit extraordinaire eu égard à l'ardeur du ſoleil dont les rayons tomboient verticalement ſur cette iſle; mais il paroît que l'on trouve dans les cavernes du pic, & qui ſont ſi fort au-deſſous de ſon ſommet, de la glace en abondance, & dans toutes les ſaiſons.

Rien n'eſt plus inſupportable, dans cet endroit, que les importunités opiniâtres des mandians, & l'indécence des femmes de la derniere claſſe du peuple. Un Anglois n'y eſt pas embarraſſé de trouver de la ſociété; l'iſle renferme un bon nombre de ſes compatriotes. C'eſt dans les maiſons de commerce qui y ſont établies, que l'on peut ſe procurer les informations dont on a beſoin dans tous les genres, car il faut au ſilencieux Eſpagnol une longue connoiſſance avec un étranger avant qu'il ſe décide à ouvrir la bouche. On aſſure que l'intérieur du pays eſt fertile & pittoreſque, & on parle ſurtout des environs de la petite ville de

Raguſe, comme ſinguliérement agréable. Quelques perſonnes de la flotte y firent une excurſion & nous confirmerent ce rapport.

Il ſemble que le pouvoir de l'égliſe qui perd depuis ſi long-temps de ſon importance en Europe, commence enfin a chanceler auſſi dans les Colonies des Puiſſances catholiques. La preuve en eſt dans pluſieurs événemens qui ont eu lieu récemment à Ténériffe, mais que je ne rapporterai pas, étant abſolument hors de mon ſujet. Si l'on n'en inſtruiſoit pas un étranger, il ne tireroit jamais cette conſéquence d'après ſes ſeules obſervations. L'évêque de toutes ces iſles, qui ne forment qu'un même dioceſe, fait ſa réſidence dans la grande iſle de Canarie. On en parle comme d'un homme avancé en âge & d'un caractere extrêmement aimable. Il eſt également eſtimé des étrangers & de ceux qui ſont ſous ſa juriſdiction ſpirituelle. L'évêché rapporte annuellement à ſon évêque environ dix mille

livres ſterling, & le gouvernement un peu moins de deux.

Malgré toutes nos précautions ; tandis que nous étions à l'ancre dans la rade, un des priſonniers eut l'adreſſe de ſe tenir caché pendant la nuit, ſur le pont, lorſqu'on avoit fait rentrer les autres. Après être reſté tranquille pendant pluſieurs heures, il mit à flot la chaloupe qui étoit à l'arriere, s'y gliſſa, & ayant coupé le cable, ſe laiſſa aller au gré du courant juſqu'à ce qu'il fut à une diſtance aſſez grande pour ramer ſans être entendu. On ne s'apperçut de cette déſertion que quelques heures après qu'elle eut été effectuée, & des bateaux ayant été envoyés auſſi-tôt de tous les côtés à la pourſuite du fugitif, il fut découvert dans une petite anſe où il s'étoit caché. D'après les queſtions qui lui furent faites, il paroît qu'il avoit tâché de ſe faire recevoir à bord d'un navire de la compagnie des Indes Hollandoiſes, qui étoit à l'ancre dans la rade ; qu'on avoit refuſé de l'admettre ;

mettre, & qu'il étoit déterminé à se rendre à la grande isle de Canarie, qui est distante de dix lieues de Téneriffe. Quand on le découvrit il réunissoit toutes ses forces pour tenter cette entreprise. Au même moment où les bateaux de la flotte furent mis en mer pour le poursuivre, on donna avis au gouverneur Espagnol de ce qui étoit arrivé, & il détacha des soldats de tous les côtés pour arrêter le déserteur (3).

---

(3) Le gouverneur Philipps n'eut pas l'injustice de faire supporter à tous les convaincus la peine due à la faute d'un seul ; & ce ne fut pas une raison de rien changer à la maniere dont on en agissoit à leur égard.

Il arriva dans le même endroit une autre avanture qui prouve que l'habitude du mal une fois prise, elle est bien difficile a être déracinée.

Un des convaincus, tenté par l'occasion qui se présentoit d'essayer ses talens chez les Portugais, pour se procurer des vêtemens & autres nécessités, se détermina à fabriquer des piastres, pour les commercer. Je n'ai jamais vu de monnoie mieux imitée. Il avoit pris à cet effet des cuillers d'étaim, y avoit introduit un alliage qui leur donnoit le brillant de l'argent. La supercherie fut bientôt découverte ; il n'eut point les marchandises qu'il

Après un séjour d'une semaine à Ténériffe, temps dont nous avions profité pour faire nos provisions d'eau, de vin, &c. de bonne heure dans la matinée du 10 Juin, nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile avec une brise légere de l'ouest. Nous sommes restés si peu de temps dans cette isle, & nous avons par conséquent été tellement occupés à faire les réparations & les provisions nécessaires, qu'il ne nous a pas été possible d'augmenter de beaucoup la connoissance que nous avions déja du lieu. Cependant il me paroît à-propos de rassembler, pour l'instruction de ceux qui relâcheront après nous dans cette isle, quelques remarques dont ils pourront profiter.

On trouve de la viande fraîche dans les marchés, mais en petite quantité, &

avoit voulu se procurer, & ne recueillit pour fruit de ses peines que les malédictions qu'il s'attira de la part des matelots qu'il avoit privés de leurs cuillers.

d'une qualité fort médiocre. Le poiſſon y eſt rare ; la volaille au contraire s'y voit dans la plus grande abondance, & on peut s'en procurer à un prix auſſi modéré que dans nos ports de mer en Angleterre. Les végétaux ne fourniſſent pas beaucoup, excepté les citrouilles & les oignons, dont je conſeille aux maîtres d'équipages de faire une forte proviſion. On peut ſe procurer aiſément & à bon compte du lait de chevre. Le raiſin ne doit pas y être rare dans la ſaiſon, mais au moment où nous y relâchâmes, il n'y avoit pas d'autre fruit que des figues & d'excellentes mûres. Les vins ſecs, comme les nomment les marchands, s'y vendent entre dix & quinze livres ſterling la pipe : on peut acheter à ce dernier prix celui de la meilleure qualité, connu ſous le nom de *particulier de Londres.* Les vins liqueureux y ſont infiniment plus chers, & l'eau-de-vie eſt à un prix fort raiſonnable. Le voyageur ne doit pas compter ſur cette

isle pour se procurer des cochons & des moutons ; & il fera bien de se munir de piastres, avant de quitter l'Angleterre, pour les dépenses qu'il aura à faire dans les différens ports où il aura occasion de relâcher. Si cependant il a négligé de prendre cette précaution, & se voit obligé d'escompter des billets ou des lettres de change, il ne doit pas recevoir son argent en quart de piastres qu'on lui proposera, mais en piastres entieres, dont il tirera un parti infiniment meilleur à Rio de Janeiro & au cap de Bonne-Espérance.

La ville de Santa-Cruz est située par les 28 degrés 27 $\frac{1}{2}$ minutes de latitude septentrionale, & par les 16 degrés 17 $\frac{1}{2}$ minutes de longitude occidentale, méridien de Greenwich.

CHAPITRE IV.

Traversée de Ténériffe à Rio de Janeiro dans le Brésil.

En partant de Ténériffe & gouvernant au sud est, les points de vues variés & tous pittoresques du Pic sont de la plus grande beauté. Cette élévation imposante, qui ne frappoit point avant l'œil du voyageur, lui présente un spectacle aussi majestueux que digne d'admiration. L'isle ne lui paroît alors qu'une vaste montagne de forme pyramidale, & qui cache son sommet dans les nues. Comme les vents étoient légers, & que nous ne filions qu'un très-petit nombre de nœuds, nous le voyions encore très-distinctement après trois jours de marche, & nous l'eussions perdu de vue plus tard, s'il ne se fût élevé une brume épaisse. Les bonnes gens de Santa-Cruz rapportent, sur

l'étendue immense de terre & de mer que l'on apperçoit du sommet de cette montagne, des histoires merveilleuses dignes de figurer dans les mémoires de l'immortel baron de Munchausen.

Le 18 Juin, nous découvrîmes la plus septentrionale des isles du Cap Verd, & le commodore donna signal à la flotte que son intention étoit de relâcher sur quelques-unes des isles de cet Archipel. Le lendemain nous mîmes le cap sur Saint-Jago, & gouvernâmes pour arriver à l'ancre dans le port Praya. De fausses brises & des courans violens qui nous portoient sous le vent de l'isle, faisant douter si nous pourrions parvenir à entrer dans la rade, on retira la flamme hissée pour donner signal de jeter l'ancre, & nous continuâmes notre route en marchant au plus près du vent. En doublant ces isles nous fîmes différentes observations. La pointe méridionale de l'isle de *Sal* est située par les 16 degrés 40 min. de latitude N. & par les 23 deg. 5 min.

de long. O. La pointe méridionale de Bonavista par les 15 degrés 57 min. de latitude & par les 23 degrés 8 min. de longitude, & la pointe méridionale de l'isle de May, par les 15 degrés 11 min. de latitude, & par les 23 degrés 26 min. de longitude. Le fort, dans la ville de Port-Praya, est situé au 23°. degrés 36 ½ minutes de longitude occidentale, méridien de Greenwich.

Le soleil étoit à cette époque, si fort avancé vers le tropique septentrional, que la chaleur étoit insupportable; & de fortes ondées de pluie, dont nous étions fréquemment accueillis, rendoient l'air si mal-sain que nous avions tout à redouter pour la santé des équipages. Heureusement le nombre des malades, sur mon bord, fut infiniment moindre que je ne m'y étois attendu, & les autres bâtimens ne furent pas plus maltraités. On brûloit souvent de la poudre, on allumoit du feu entre les ponts, & on ne ménageoit pas l'huile de goudron, dont

on a reconnu les bons effets. Nous étions ſur-tout très-attentifs à entretenir bien ſecs, les lits & les habits de tous nos hommes. A meſure que nous approchions de la ligne, le temps devenoit plus agréable & la chaleur moins inſupportable. Le 14 Juillet nous paſsâmes ſous l'équateur; le ciel étoit ſerein, & il ne faiſoit pas plus chaud qu'en Angleterre, dans un beau jour d'été. Depuis ce moment juſqu'à celui de notre arrivée ſur la côte d'Amérique, les chaleurs, les calmes & les pluies dont nous avions eu tant à ſouffrir avant, firent place à un ciel toujours pur, & à un temps auſſi délicieux qu'il étoit inattendu. Le 2 Août, à trois heures de l'après midi, le *Supply* qui avoit été envoyé en tête, fit ſignal qu'il voyoit terre. Toute la flotte pouvoit l'appercevoir avant le coucher du ſoleil, & on la reconnut pour être le Cap Frio, ſitué au 23ᵉ. degré 5 min. de latitude ſud & au 41 degré 40 min. 15 ſecondes de longitude oueſt.

Les vents légers que nous eûmes continuellement retarderent notre marche, & nous n'arrivâmes par le travers de la ville de Saint-Sébastien dans le havre de Rio de Janeiro, que le 7 Août. Nous y jetâmes l'ancre à environ trois milles du rivage.

CHAPITRE V.

Depuis l'arrivée de la flotte à Rio de Janeiro, jusqu'à son départ pour le Cap de Bonne-Espérance, & quelques remarques sur le Brésil.

Le Brésil est un pays très-imparfaitement connu en Europe. Les Portugais, par des raisons politiques qui leur sont particulieres, n'en ont donné que des descriptions fort succintes, & j'ignore d'où nos géographes ont tiré celles qu'ils ont mises sous les yeux du public. Il est certain qu'elles sont toutes erronées & très-inexactes.

La ville de Saint-Sébaftien eft conftruite fur la rive occidentale du havre, dans un endroit enfoncé & mal-fain, & entouré de tous côtés par des montagnes, qui empêchant l'air de circuler, rendent les habitans très-fujets à des fievres intermittentes & putrides. Cette ville eft d'une étendue confidérable. M. Cook la compare à Liverpool, mais on doit obferver que lorfque ce célebre navigateur en donna la defcription (en 1767). Liverpool n'étoit pas les deux tiers de ce qu'il eft aujourd'hui. Pour le terrein qu'elle occupe je crois qu'on peut la comparer à Chefter ou à Exéter, mais elle eft infiniment plus peuplée que ces deux villes. Les rues fe croifent les unes & les autres, font coupées à angles droits, & bien pavées. Les bâtimens y font affez bons, & garnis de boutiques, où l'étranger peut fe procurer toutes les chofes qui lui font néceffaires, pourvu que l'argent ne foit pas au nombre de fes befoins.

Vers le centre de la ville & à peu de

diſtance du rivage, eſt ſitué le palais du vice-roi, bâtiment fort long, peu élevé, qui n'offre rien de remarquable à l'extérieur, mais dans l'intérieur duquel on trouve quelques appartemens vaſtes & très-beaux. Les égliſes & les monaſteres y ſont en grand nombre, & richement décorés. Il ſe paſſe à peine une nuit qu'il n'y ait quelques-uns des couvens illuminés en l'honneur des ſaints patrons. Vues de la mer ces illuminations forment un bel effet; & la premiere fois que nous en apperçûmes nous crûmes qu'il y avoit des réjouiſſances publiques. Au coin de preſque toutes les rues eſt placée une petite image de la vierge, autour de laquelle on allume le ſoir des chandelles, & les paſſans s'arrêtent ſouvent devant ces images, où ils font leur priere & chantent haute voix. Le point auquel eſt porté le zele religieux dans cette ville, ne peut manquer de frapper d'étonnement l'étranger qui en eſt témoin; la plus grande partie des habitans paroît n'avoir d'au-

tres occupations que celles de rendre des visites & d'aller à l'église. On les voit sortir à cet effet superbement habillés, le chapeau sous le bras, les cheveux renfermés dans une bourse, & une petite épée au côté : un enfant de six ans ne sortiroit pas sans être ainsi affublé. Excepté lorsqu'elles vont faire leurs prieres à l'église, il n'est pas aisé de se procurer la vue des femmes ; & quand on y est parvenu, les comparaisons que peut faire le voyageur nouvellement arrivé des bords heureux de la vieille Albion, ne sont point avantageuses aux beautés Portugaises. Le docteur Solender & un officier à bord du bâtiment du feu capitaine Cook, ont rapporté que les dames avoient coutume de jeter des bouquets aux étrangers pour les inviter à des rendez-vous. Je dois rendre au beau sexe de la ville de Saint-Sébastien la justice de dire que pendant le séjour que nous y fîmes, aucun d'entre nous n'a eu occasion de vérifier ce fait. Nous fûmes assez mal-

heureux pour nous promener tous les ſoirs devant leurs fenêtres & ſous leurs balcons, ſans être honorés d'un ſeul bouquet, & cependant les dames & les fleurs ne ſont pas rares à Saint-Sébaſtien.

Parmi pluſieurs autres édifices publics, ſe trouve un obſervatoire, conſtruit à peu près dans le centre de la ville, & aſſez bien garni de tous les inſtrumens néceſſaires. Dans l'inſtant de notre relâche, des mathématiciens Portugais & Eſpagnols s'efforçoient de déterminer d'une maniere certaine les limites des territoires appartenant aux deux couronnes. Malheureuſement ces meſſieurs n'ont pas encore pu s'accorder ſur les points principaux, & l'on ne doit s'en rapporter qu'avec beaucoup de précautions aux détails qu'ils ont donnés. Je n'entreprendrai pas de déterminer à quel point cette incertitude peut être attribuée à des motifs politiques; je me contenterai d'obſerver que les Portugais accuſent l'abbé

de la Caille, qui a fait par ordre du roi de France, des observations à Saint-Sébastien, d'avoir placé cette ville à 45 milles plus à l'est, qu'elle n'est effectivement située.

Jusqu'à l'année 1770, toute la farine qui se consommoit dans la Colonie y étoit importée de l'Europe; mais depuis ce temps les habitans ont fait des progrès si rapides dans l'agriculture, qu'ils sont maintenant en état de récolter sur leur sol plus de grain qu'ils n'en peuvent consommer. Le principal pays où ils cultivent le bled est situé autour de Rio Grande, vers le 32°. degré de latitude Sud. Le bled y croît avec tant de facilité que l'on peut recueillir 70 & 80 boisseaux, pour un qui a été mis en terre. Le caffé, qu'ils tiroient autrefois du Portugal, y vient aujourd'hui en si grande abondance, qu'ils en peuvent exporter annuellement des quantités considérables. Le produit du pays consiste sur-tout en sucre. Cependant il ne con-

noissent point la maniere de faire le rum & de le rendre buvable. C'est une vérité dont s'appercevront les troupes Angloises, stationnées dans le nouveau pays de Galles méridional, vu que l'on a acheté, pour être transportée au port Jackson, une très-grande quantité de ce rum, qui avoit une odeur fort désagréable.

Ce fut vers l'année 1771, que San-Salvador, qui pendant plus d'un siecle avoit été la capitale du Brésil, cessa de l'être, & que le siége du gouvernement fut transporté à Saint-Sébastien. Ce changement fut fait à cause de la guerre coloniale qui eut lieu entre les cours de Lisbonne & de Madrid. En effet si c'est la sûreté seule que l'ont doit considérer pour établir le siége d'un gouvernement, j'ai vu peu de villes plus avantageusement situées que celle de Saint-Sébastien; la force naturelle du pays qui l'environne, & les difficultés que l'on rencontreroit en attaquant les fortifications,

rendant cette ville une place des plus formidables.

Le gouvernement Portugais paroît bien convaincu de cette vérité & du peu de risque qu'il court de jamais perdre cette place importante ; autrement il seroit difficile de concevoir ce qui peut l'engager à traiter les troupes qui composent la garnison, avec tant de négligence. Les régimens détachés étoient partis avec la promesse d'être relevés & renvoyés en Europe au bout de trois ans ; tous les individus avoient fait leurs dispositions & réglé leurs affaires domestiques en conséquence. Le gouvernement a violé cette promesse, & après un terme de vingt années, tout ce qui reste à ces infortunés est de gémir en silence. Je me promenois un soir avec un officier Portugais, lorsque la conversation tomba sur ce sujet. Je lui témoignai ma surprise de ce qu'un gouvernement pouvoit agir d'une maniere aussi contraire aux engagemens solemnels qu'il avoit pris ; & j'ajoutai

J'ajoutai qu'en Angleterre, si l'on osoit tenter de commettre envers les troupes une pareille injustice, le parlement ne manqueroit pas d'en prendre connoissance & d'y mettre obstacle. Il saisit ma main & s'écria « ah, monsieur, votre pays est libre, mais le nôtre » !.... Je lus dans ses regards ce qu'il ne trouvoit pas de mots pour exprimer.

Ayant parlé des troupes, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que je n'ai rien vu qui confirme l'assertion du capitaine Cook, qui prétend que lorsque les habitans de la ville rencontrent un officier de la garnison, ils sont obligés de le saluer de la maniere la plus profonde, & qu'ils s'exposeroient à être foulés aux pieds, s'ils manquoient de se conformer à cet usage, quoique l'officier daigne rarement leur rendre le salut. Il paroît que les civilités sont réciproques entr'eux, & qu'elles ne sont exigées en aucun cas. Les gens qui pourroient se résoudre à donner des preuves aussi humiliantes de

soumiſſion, mériteroient en vérité d'être traités comme des eſclaves.

La police de la ville eſt très-bonne; on rencontre ſouvent des patrouilles dans les rues, & il eſt rare qu'il s'y éleve des querelles. La coutume affreuſe de ſe ſervir du poignard pour venger des injures particulieres, eſt preſque totalement anéantie depuis que l'égliſe a ceſſé d'offrir un aſyle aux aſſaſſins. A d'autres égards les progrès de la civiliſation ſont fort lents & ſemés d'obſtacles preſqu'inſurmontables, dont le pouvoir funeſte ſubſiſtera juſqu'à ce que l'on adopte un ſyſtême de politique plus éclairé. Depuis le matin juſqu'au ſoir on n'entend que le tintement des cloches des monaſteres; on ne rencontre que des proceſſions de gens dévots & indécens tour-à-tour. Voulez-vous guérir votre fils de l'envie de ſe faire ſoldat, faites lui voir les milices de Londres rangées en bataille; voulez-vous lui inſpirer un juſte dégoût pour les ſuperſtitions, rendez-le témoin de l'igno-

rance, des ſimagrées & de la bigoterie des dévots de Saint-Sébaſtien.

Le premier Septembre, tous les préparatifs de notre départ étant preſqu'achevés, on accorda autant de permiſſions qu'il fut poſſible, aux officiers, pour aller prendre congé du vice-roi du Bréſil, auquel nous avions été préſentés à notre arrivée. Il nous donna, comme il avoit fait juſqu'alors, les marques les plus diſtinguées d'eſtime & de conſidération. Il faut convenir que les attentions nombreuſes que l'on a eues pour nous dans cette ville pendant le temps que nous y avons ſéjourné, ſont dues, en grande partie, au reſpect que les Portugais ont conçu pour le gouverneur Philipps qui, en qualité de capitaine de vaiſſeau de la marine royale, a commandé pendant pluſieurs années un vaiſſeau de guerre dans ces parages. On nous accorda par cette raiſon des priviléges dont les étrangers ne jouiſſent que très-rarement ou même jamais. Nous obtînmes la liberté

de faire des promenades dans l'intérieur du pa s. Dans ces occasions & même pour marcher dans la ville, on est astreint à l'humiliante coutume d'avoir sans cesse avec soi un officier de la garnison. Nous fûmes dispensés de cette gêne aussi bien que de celle de décliner nos noms & nos rangs à l'officier de garde, au palais, lorsque nous mettions pied à terre. Il étoit cependant quelquefois avantageux d'être accompagné par un officier, pour n'être pas trompé par les boutiquiers qui demandent très-souvent de leurs marchandises, beaucoup plus qu'elles ne valent. Lorsque cela arrivoit, nous avions recours à un officier qui nous informoit aussi-tôt du juste prix de ce que nous voulions acheter, & terminoit le marché le plus promptement & le plus avantageusement possible.

Le 4 Septembre, au matin, nous quittâmes Rio de Janeiro, bien fournis de toutes les bonnes choses que son sol heureux & fertile, aidé d'un climat avan-

tageux, produit en abondance. Le voyageur est assuré de trouver à l'avenir dans ce port toutes les provisions & toutes les marchandises dont il pourra avoir besoin, telles que sucre, café, rum, vin d'Opporto, ris, tabac, &c. &c., & du bois magnifique pour la menuiserie & l'ébénisterie. La volaille n'y est pas à très-grand marché, mais on en trouvera en telle quantité que l'on pourra desirer. Le houblon y est à fort bon compte. Les marchés sont bien garnis de viande de boucherie, & les végétaux de toute espece y sont en si grande abondance, qu'on les a presque pour rien : les ignames y sont sur-tout excellens : les oranges se vendent à six deniers sterling le cent, & les limons y sont à un aussi bas prix. On y trouve en abondance des bananes & des noix de coco, mais le peu d'ananas que l'on apporte au marché s'y vendent assez cher, & sont d'une qualité médiocre. Le naturaliste trouvera encore à acheter dans cet endroit, à un prix très-raison-

nable, une variété immense d'oiseaux superbes & d'insectes curieux, bien conservés & bien assortis.

Je terminerai ces détails en prévenant les étrangers qui relâcheront dans ce port, que les Portugais comptent leur argent par *rees*, monnoie imaginaire dont il faut vingt pour former une petite piece de cuivre appelée *vintin*, & seize de ces derniers pour faire un *petack*. Le nombre de *rees* est marqué sur chaque piece pour indiquer sa valeur, de maniere que l'on ne peut jamais se tromper. La monnoie d'argent d'Angleterre n'est point estimée au Brésil, & ce sont les piastres qui y sont préférées à toute autre espece de monnoie.

CHAPITRE VI.

Traversée du Brésil au Cap de Bonne-Esperance. Opérations de la flotte dans cette station.

NOTRE traversée de Rio de Janeiro au Cap de Bonne-Espérance ne fut pas moins heureuse que notre dernier trajet. En quittant la côte d'Amérique nous avions mis le cap au sud-est, & dès le lendemain nous l'avions totalement perdu de vue. De ce moment au 13 Octobre, époque à laquelle nous nous trouvâmes à la vue du Cap, il ne nous arriva rien de remarquable, si ce n'est que nous perdîmes un des prisonniers qui étoient sur mon bord. Ce malheureux tomba à la mer; nous lui jetâmes aussi-tôt une bouée; nous mîmes une chaloupe à l'eau; nous fîmes enfin tous nos efforts pour le sauver, mais en vain: il périt sans que nous

pussions lui donner le moindre secours. Il se manifesta pendant cette traversée, sur quelques-uns des vaisseaux une espece de dissenterie qui ne fut suivie d'aucune conséquence fâcheuse, & dont personne ne fut la victime. Nous en attribuâmes d'abord la cause à l'eau que nous avions faite aux Brésil, mais comme elle n'attaqua que quelques individus, nous jugeâmes dans la suite que nous nous étions trompés.

Le 13 Octobre, à sept heures du soir, nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Table où nous trouvâmes plusieurs bâtimens de différentes nations.

On ne peut gueres ajouter aux nombreuses descriptions qui ont été données du Cap de Bonne Espérance. S'il m'est permis cependant de donner mon opinion, je crois que les voyageurs ont un peu grossi les objets. En comparant le Cap avec Rio de Janeiro, il est certain que tout juge impartial donnera la préférence à ce dernier. Il est vrai que nous

relachâmes au Cap dans un temps peu favorable pour nous faire bien juger de la fertilité de ſon ſol & du caractere de ſes habitans. Ceux - ci avoient beaucoup ſouffert d'une famine qui avoit eu lieu pendant la derniere ſaiſon, & l'on y étoit encore dans la plus grande diſette de vivres. Ce qui ajoutoit aux peines des Colons, étoit qu'ils recevoient preſque tous les jours des nouvelles plus affligeantes des troubles qui s'étoient élevés dans le ſein de la république, & qui menaçoient de renverſer juſques dans ſes fondemens la conſtitution Batave.

Le projet du commodore étant de ſe procurer dans cet endroit une quantité conſidérable de farine, & la plus grande partie des proviſions de bouche pour la colonie que nous allions établir, il ne perdit pas de temps, & ſe rendit ſur le champ chez M. Van-Graaffe, gouverneur Hollandois, pour lui demander la permiſſion, ſuivant l'uſage établi dans le pays, d'acheter tout ce dont nous pou-

vions avoir befoin. J'ignore à quel point le commodore avoit étendu fa demande & les raifons du gouverneur pour n'en accorder qu'une partie, mais je ne rendrois pas juftice à ce dernier, fi je ne difois qu'il nous a reçu avec tous les égards poffibles, & qu'il nous a traités magnifiquement. Je dois auffi faifir cette occafion pour informer mes lecteurs d'un fait qui honore M. Van-Graaffe. C'eft lui qui a fait tant d'efforts pour recouvrer les malheureux reftes de l'équipage du Grofvenor, qui fut naufragé il y a environ cinq ans fur la côte des Caffres. J'en ai été inftruit par le colonel Gordon, commandant des troupes Hollandoifes au Cap de Bonne-Efpérance, & qui connoît mieux que perfonne l'intérieur des pays voifins. Le colonel m'a affuré que ceux de ces infortunés qui étoient tombés entre les mains des Caffres, les plus fauvages de tous les peuples qui couvrent la furface du globe, étoient pour jamais perdus & féparés de leur pays,

de leurs amis, & du reste du monde.

La résidence du gouverneur est située dans le jardin de l'hôtel de la compagnie des Indes. Ce jardin est d'une immense étendue, & produit principalement des végétaux que l'on céde aux navires de la compagnie Hollandoise, qui relâchent dans ce port. Il y a plusieurs allées infiniment agréables par l'abri qu'elles offrent; & le jardin dans son ensemble est parfaitement bien entretenu. Il faut cependant convenir que ces allées régulieres, & symétriquement coupées par d'autres qui les croisent, ne présentent qu'un spectacle froid & monotone à l'œil de l'Anglois qui aime à contempler la nature, & à l'admirer jusques dans ses bisarreries, & qui par cette raison ne trouve rien au-dessus des jardins de son propre pays. Au commencement des allées du centre se trouve une ménagerie, dont on a fait, aussi bien que du jardin, les éloges les plus pompeux. Je trouve qu'eu égard aux avantages de la position; elle

n'eſt pas fournie d'animaux & d'oiſeaux comme elle devroit l'être. Un tigre, un zébre, quelques belles autruches, un caſoar, la belle poule couronnée ſont ce qu'il y a de plus remarquable.

La terre de la Table, ſituée derriere la ville, eſt une montagne dont le ſol paroît d'un noir foncé. Son ſommet eſt plat, & a plus de 550 toiſes d'élévation. Les coups de vent qui en proviennent ſont terribles. La pouſſiere qu'ils enlevent forme des nuages épais; & juſqu'à ce qu'ils ſoient entiérement retombés ſur la terre, il eſt preſqu'impoſſible de ſortir de chez ſoi. Il n'eſt point de précautions qui puiſſent empêcher les habitans d'en être ſinguliérement incommodés, les parties les plus déliées s'introduiſent dans les maiſons, malgré tous les efforts que l'on fait pour s'en garantir.

Le jour ſi deſiré où nous devions mettre à la voile pour atteindre le lieu de notre deſtination, arriva enfin. Le temps étoit calme pendant la matinée, mais vers midi

du 12 Novembre, il s'éleva un vent de terre favorable. Nous levâmes l'ancre & nous nous éloignâmes d'un lieu habité par des peuples civilisés, pour aller reconnoître un pays lointain & sauvage, & y introduire les arts, qui seuls peuvent donner à une contrée, une juste prééminence sur une autre.

Les animaux vivans que nous prîmes au Cap pour les transporter dans la colonie que nous allions fonder, furent deux taureaux, trois vaches, trois chevaux, quarante-quatre moutons, & trente-deux cochons, outre des chevres & une grande quantité de toutes les especes de volailles. Il fut fait en outre une provision considérable de ces différentes sortes d'animaux pour l'usage particulier des officiers, mais pas autant qu'ils en avoient d'abord eu le projet, à cause de l'extrême cherté des fourrages. On jugera facilement que l'officier à bord, ne peut gueres acheter des moutons, quand le foin qui sert à les nourrir coûte jusqu'à

feize chelins (dix-neuf livres quatre fols monnoie de France) le cent pefant.

Les maifons (4) où fe rendent les étrangers font commodes, & l'on y eft traité à un prix plus raifonnable que nous n'avions d'abord eu lieu de le préfumer. Pour une piaftre & demie par jour nous étions bien logés, & nous avions une table bien fervie à la maniere françoife. On trouve au Cap du thé en abondance & à beaucoup meilleur marché qu'en Angleterre. On peut encore s'y procurer de l'arrack, du vin blanc, des fruits fecs & autres, &c. Si un voyageur ne fe foucie pas de vivre dans ces fortes de penfions, les marchés lui fourniront tout ce dont il aura befoin, & la viande de boucherie ainfi que les légumes y font à un prix très-modéré.

---

(4) On ne trouve point d'auberges au Cap de Bonne-Efpérance, mais des appartemens garnis, dans des maifons particulieres ; & les maîtres de ces maifons nourriffent leurs hôtes, fi ceux-ci le jugent à propos.

Un instant avant que le signal de lever l'ancre fût donné, un vaisseau portant pavillon américain, entra dans la rade. Il venoit de Boston, & avoit mis quarante jours à faire la traversée, devant partir du Cap pour se rendre aux Indes orientales. Ce bâtiment avoit eu le bonheur de recueillir dans sa route plusieurs bas officiers, & l'équipage du navire de la compagnie, le *Harcourt*, qui avoit fait naufrage sur l'une des isles du Cap-Verd. Le maître de ce bâtiment, qui paroissoit un homme instruit, apprenant quelle étoit la destination de notre flotte nous dit, que si l'on étoit sûr d'y être bien reçu, il ne doutoit pas que de nombreuses émigrations du nouveau-Monde, aussi bien que de l'ancien, ne se rendissent par suite de temps dans le nouveau pays de Galles méridional, l'esprit des découvertes & l'amour de la nouveauté ne régnant pas avec moins de force sur le continent de l'Amérique, que dans les différens pays de l'Europe.

CHAPITRE VII.

Traversée du Cap de Bonne-Espérance à la Baie Botanique.

Nous avions à peine perdu la terre de vue, qu'il s'éleva un vent de sud-est qui ne nous quitta presque pas jusqu'au 19 Novembre. A cette époque nous étions par les 37 degrés 40 minutes de latitude Sud, & suivant le garde temps par les 11 degrés 30 min. de longitude Est; c'est-à-dire que nous étions d'environ cent lieues plus éloignés de la Baie Botanique, que lorsque nous avions appareillé du Cap. Comme il y avoit peu d'apparence que le vent devînt plus favorable, le gouverneur Philipps manifesta son intention de quitter le Syrius pour monter le Supply, & de continuer son voyage sans attendre le reste de la flotte qui fut partagée en deux divisions. La premiere consistant en trois bâtimens de transport,

transport, connus pour être les meilleurs voiliers possibles, fut mise sous le commandement d'un lieutenant de vaisseau ; & les trois autres, ainsi que les bâtimens d'avitaillement, furent laissés à la conduite du capitaine Hunter, commandant le Syrius. Le bâtiment que montoit l'auteur de cette relation faisoit partie de cette derniere division. Plusieurs raisons empêcherent que la séparation ne s'effectuât avant le 25. On fit passer à bord du Supply des scieurs-de-long, des charpentiers, des serruriers & d'autres ouvriers pris des différens bâtimens, pour remplir les vues du gouverneur, qui étoient de faire les constructions nécessaires à la Baie Botanique, & de les tenir prêtes pour le temps où l'on croyoit que la flotte arriveroit. Le gouverneur en second M. Ross, & le chef du bataillon des soldats de marine quitterent aussi le Syrius pour se rendre à bord du Scarborough, l'un des bâtimens de transport de la premiere division, afin qu'ils fussent en état de dou-

ner toute l'aſſiſtance poſſible, devant être les premiers ſur le théâtre de nos opérations futures.

De cet inſtant nous jouîmes d'un temps auſſi beau que nous pouvions le deſirer; & le 7 Janvier 1788, nous apperçûmes les côtes de la terre de Van-Diemen. Ce fut à deux heures, époque à laquelle nous nous attendions à la découvrir, d'après les obſervations lunaires du capitaine Hunter, dont l'exactitude comme aſtronome, & la conduite comme officier, nous ont toujours pénétré de reconnoiſſance & d'admiration.

Après avoir été ſi long-temps renfermés & employés à un ſervice déſagréable & ennuyeux, on ne ſera pas ſurpris que nous ayons éprouvé les ſentimens de la joie la plus vive, en nous voyant prêts de changer de ſituation. Au coucher du ſoleil nous avions paſſé entre les deux rochers auxquels le capitaine Furneaux a donné le nom de *Mewſton* & de *Swilly*. Le premier reſſemble

beaucoup à la petite isle qui gît par le travers de Plymouth, & c'est à cette ressemblance qu'elle doit son nom. Elle est située au 43e. degré 48 minutes de latitude sud, & au 146e. degré 25 min. de longitude est, méridien de Greenwich.

En rangeant la côte nous portions un œil avide sur cette terre d'où dépend le sort futur de tant d'individus. La distance où nous étions du rivage, jointe à la brume qui obscurcissoit l'atmosphere, nous empêcha cependant d'en découvrir beaucoup. A l'aide des meilleures lunettes, nous n'appercevions que des collines d'une hauteur modérée, couronnées d'arbres, & de quelques pieces de terre sabloneuse que l'on auroit pu croire couvertes de neige. Le soir on observoit des feux sur plusieurs de ces collines.

Comme aucune des personnes qui étoient sur mon bord n'avoit encore vu cette côte, nous examinâmes une petite carte publiée à Londres dans les *minories*, par le sieur Steele, & nous la trouvâmes

en général fort exacte. Elle le feroit encore davantage si l'on n'eût pas placé le rocher le *Mewston* à une trop grande distance du rivage, & si l'on n'eût point fait une même terre de l'Eddystone & de Swilly qui sont dans le fait deux objets bien distincts. Entre l'Eddystone & Swilly il y a un lit entier de rochers dont plusieurs se montrent au-dessus de l'eau. L'Eddystone est situé par les 43 degrés 53 ½ min. de latitude nord, & par les 147 degrés 9 minutes de longitude est; & Swilly, par les 43 degrés 54 minutes de latitude, & par les 147 degrés 3 minutes de long. est, méridien de Greenwich.

Pendant la nuit le vent d'ouest qui nous avoit si bien servi depuis long-temps, fut remplacé par un vent de nord-est. Lorsque le jour parut nous avions perdu la terre de vue, & nous ne la revîmes que le 19, étant seulement à 17 lieues de distance du terme de notre voyage. Le vent étoit beau, le ciel serein, quoiqu'un peu chargé de brume, & la

température de l'air extrêmement agréa-
ble. La joie brilloit dans tous les yeux, & l'on se félicitoit mutuellement d'appercevoir la terre sur laquelle on alloit descendre. Ithaque ne fut pas plus desirée par Ulysse, que la Baie Botanique par les voyageurs qui avoient parcouru tant de milliers de lieues pour en aller prendre possession.

Le jour qui éclaira notre arrivée s'avança pesamment & enveloppé de nuages. Ce jour fut important pour nous. Il pourra être relaté dans les fastes de l'histoire; & j'espere que loin de dater de ce même jour la chûte d'un empire, on pourra au contraire le regarder comme celui de la fondation d'un état puissant.

Le 20, vers les dix heures du matin, toute la flotte avoit jeté l'ancre dans la Baie Botanique, où nous trouvâmes à notre grande satisfaction le gouverneur & la premiere division des vaisseaux de transport. Nous apprîmes que le Supply

n'étoit arrivé que le 18, & la premiere division la veille seulement.

Après une traversée de trente six semaines de l'instant de notre départ de Portsmouth, nous sommes ainsi arrivés au but que nous nous proposions d'atteindre. De deux cents douze soldats de marine que nous avons embarqués, nous n'en avons perdu qu'un seul, & de sept cents soixante-quinze prisonniers mis à bord en Angleterre, il n'en est mort que vingt-quatre. A quelle cause devons-nous attribuer un succès aussi inespéré? je desirerois répondre, à la maniere généreuse dont le gouvernement nous a fourni toutes les choses nécessaires à notre expédition; mais quand le lecteur saura que quelques-unes de celles que l'on a coutume d'allouer dans les bâtimens qui vont aux Indes occidentales, nous ont été refusées; que l'on n'a pas voulu nous accorder les tablettes de bouillon, le froment, les végétaux confits; qu'enfin une quantité très-insuffisante d'essence

de malt est le seul antiscorbutique que l'on ait bien voulu nous donner, sa surprise redoublera en apprenant de quel bonheur notre voyage a été accompagné. On doit se souvenir que les gens que nous avions à bord n'étoient point comme ceux de l'équipage d'un navire, qui jouissent de tous les avantages que l'activité, la liberté, & une bonne nourriture peuvent produire. La majeure partie de nos hommes étoient des malheureux, épuisés par l'emprisonnement, manquant d'habits & de toutes les choses nécessaires pour rendre supportable un voyage aussi long. Je dirai cependant que les provisions qui avoient été mises à bord étoient bonnes & d'une qualité beaucoup supérieure à celles qui sont ordinairement fournies par entreprise. Ce sont MM. Richard & Thorn, de Tower Street, à Londres, qui ont été chargés de cette fourniture.

CHAPITRE VIII.

Depuis le moment de l'arrivée de la flotte à la Baie Botanique, jufqu'à fa fortie de cette baie. Entrevue avec la Bouffole & l'Aftrolabe, deux vaiffeaux François, commandés par M. de la Peyroufe. Arrivée au Port Jakfon. Entrevue avec les naturels. Defcription du pays dans les environs de la Baie Botanique.

Nous avions à peine eu le temps de nous féliciter réciproquement fur notre heureufe arrivée, lorfque le gouverneur & le gouverneur en fecond, entreprirent une excurfion dans l'intérieur des terres pour examiner la nature du fol & fixer le lieu où nous commencerions nos opérations. Comme on n'apperçut rien de très-bon dans les environs, le gouverneur monta une chaloupe pour aller reconnoître une ouverture à laquelle le capitaine Cook

a donné le nom de Port Jakson, ayant dans l'idée qu'il y trouveroit un bon mouillage pour les bâtimens. Il revint le 23, & étoit si satisfait de la bonté du havre & des avantages que paroissoit offrir le pays des environs, qu'il fut résolu de commencer à évacuer la Baie Botanique dès le lendemain matin.

En conséquence de cette décision, le peu de matelots & de soldats qui avoient eu permission d'aller à terre, furent rembarqués, & on fit tous les préparatifs nécessaires pour dire adieu à un port qui avoit été si long-temps le sujet unique de nos conversations, dans lequel nous étions entrés trois jours avant avec tant de satisfaction, & où nous croyions devoir passer tant d'années de notre vie.

L'idée des occupations que nous devions avoir le lendemain, m'avoit empêché de fermer l'œil, & j'étois levé dès la pointe du jour; mais il est difficile de concevoir ma surprise lorsqu'un sergent descendit tout essoufflé dans la cabine où

j'étois à m'habiller, & me dit qu'on voyoit un bâtiment à l'entrée du havre. Je ne fis d'abord que rire ; sachant cependant que l'homme qui me parloit n'étoit pas un visionnaire, & lui ayant fait répéter ce qu'il venoit de me dire, je courus sur le pont. J'y avois à peine mis le pied lorsque j'entendis crier, « une autre voile. » Frappé d'étonnement, & ne sachant si j'en devois croire le rapport de mes yeux, je m'avançai vers le gardefou, & je découvris très-distinctement deux gros bâtimens qui portoient à toutes voiles sur l'entrée de la baie. L'alarme étoient générale, & chacun se perdoit dans ses conjectures. Nous nous persuadions dans un moment que c'étoient des vaisseaux Hollandois envoyés sur nos traces pour nous déposséder, dans d'autres, des bâtimens d'avitaillement, chargés de marchandises qui arrivoient d'Angleterre, pour nous apporter ce dont on savoit que nous manquions. Dans l'agitation où nous étions

il ne nous étoit pas possible d'appercevoir tout ce qu'il y avoit d'invraisemblance dans l'une ou l'autre de ces conclusions. Le gouverneur Philipps ramena enfin le calme parmi nous, en se rappelant qu'il y avoit à cette époque deux vaisseaux François, partis pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional. Presque persuadés que ce ne pouvoient être que ces deux bâtimens, nos craintes s'évanouirent; mais cependant il fut jugé prudent de ne point partir pour le port Jackson, avant de nous être procuré toutes les informations possibles.

Si la brise eût été favorable, les bâtimens étrangers auroient pu jeter l'ancre dans la baie, vers les huit heures du matin; mais cette brise soufflant de terre, ils furent chassés sous le vent au sud du port. Le jour suivant ils reparurent dans la même position que la veille, & on leur envoya un lieutenant de vaisseau dans une chaloupe, pour leur offrir du secours & leur donner les indications

néceſſaires pour entrer dans le havre. Cet officier revint dans le cours de la journée, & nous apprit que ces vaiſſeaux étoient en effet la Bouſſole & l'Aſtrolabe, envoyés par ordre du Roi de France, pour faire des découvertes, ſous le commandement de M. de la Peyrouſe. L'étonnement des François, en nous voyant, ne fut pas tel que le nôtre, car il paroît que comme dans le cours de leur voyage ils ont touché au Kamtchatka, ils y ont appris que notre expédition étoit projetée. Ils jeterent l'ancre le lendemain matin, à l'inſtant même où nous venions de la lever pour ſortir de la baie, & nous nous contentâmes pour le moment de nous faire en paſſant un ſalut réciproque.

Avant de quitter la Baie Botanique, je rapporterai le peu d'obſervations que nous avons été à portée de faire pendant notre ſéjour dans ce havre, & dans les excurſions que nous y avons faites quelquefois du port Jackſon.

Cette baie eſt très-ouverte & expoſée à toute la furie des vents du S. E. qui, quand ils ſoufflent, cauſent une houle violente & très-dangereuſe. Son étendue eſt immenſe, le principal bras qui prend ſa direction au ſud-oueſt, n'ayant pas moins de vingt-quatre milles, compris ſes détours depuis les caps qui forment l'entrée, ſuivant le rapport des officiers François qui n'ont rien négligé pour s'en aſſurer. A une lieue de diſtance de la bouche du havre, il y a une barre, ſur laquelle, à marée baſſe, il n'y a pas plus de quinze pieds d'eau. En dedans de cette barre & à pluſieurs milles en remontant vers le canal du ſud-oueſt, ſe trouve un havre comparable aux meilleurs que l'on ait encore découvert juſqu'ici, & dans lequel une grande quantité de vaiſſeaux peuvent mouiller à la fois & être à l'abri de tous les vents. Le pays des environs eſt infiniment plus fertile que celui qui avoiſine le Cap Banks & la pointe Solander, mais il leur reſſemble malheu-

reusement dans un point essentiel, c'est-à-dire, par la disette d'eau-douce.

A mesure que nous remontâmes la la riviere, le pays nous parut de plus en plus peuplé, & même à l'embouchure du havre, nous eûmes lieu de juger que le nombre des habitans est plus grand que le capitaine Cook ne l'a pensé. A l'arrivé du Supply dans la baie, (le 18 Janvier) ils étoient rassemblés sur le bord de la rive méridionale au nombre de quarante personnes, jetant de grands cris & faisant des signes & des grimaces qu'il étoit impossible d'interpréter. Cette vue piqua vivement la curiosité de ceux qui en furent témoins, mais comme la prudence empêchoit qu'une poignée d'hommes risquât d'aller à la rencontre d'un si grand nombre de ces Indiens, & que l'on voyoit un parti de six hommes seulement sur la rive septentrionale; le commodore gouverna aussi-tôt de ce côté afin de prendre possession de son nouveau territoire & pour tâcher d'enta-

mer une sorte de correspondance entre ses anciens & ses nouveaux maîtres. La chaloupe dans laquelle étoit le gouverneur remonta le havre à quelque distance & en ralliant la terre, & les Indiens la suivoient. A la fin un des officiers qui étoient dans la chaloupe fit signe que l'on manquoit d'eau, ce qui étoit indiquer en même temps le dessein d'aborder. Les naturels l'ayant compris lui désignerent un endroit ou il pouvoit se procurer de l'eau; la chaloupe gouverna aussi-tôt vers cet endroit, & on fit une descente sur le rivage. Comme notre tranquillité future pouvoit dépendre en quelque sorte de cette premiere entrevue, il étoit néceſſaire que nous missions toute l'aménité possible dans notre conduite à leur égard. Les Indiens, quoique timides ne parurent point fâchés de voir le gouverneur aller à terre. L'entrevue commença à avoir lieu, & la conduite des deux côtés fut telle que les nouveaux venus retournerent à leurs bâtimens avec une opinion

beaucoup meilleure, des naturels, que celle qu'ils en avoient d'abord conçue; & que les derniers parurent avoir trouvé beaucoup de plaisir avec leurs hôtes, dont ils voulurent bien accepter un miroir, des grains de verre & d'autres bagatelles.

Arrivé l'un des derniers je ne descendis sur le rivage que trois jours après cette entrevue. Je me rendis alors avec un détachement sur la rive méridionale du havre; & à peine avions nous mis pied à terre, que nous rencontrâmes une douzaine d'Indiens, nus comme à l'instant de leur naissance, & qui marchoient le long de la mer. Nous avions un vif desir de nous entretenir avec eux, & cependant ayant peur de les effaroucher, nous avançâmes vers eux avec beaucoup de précaution, mais toutes nos instances ne parurent d'abord les engager à s'approcher qu'à une certaine distance. Les deux partis étoient armés, quoique leur intention ne parût pas être de nous attaquer

quer plus que nous n'avions envie de les attaquer nous-mêmes. Je donnois la main à un petit garçon qui n'avoit pas plus de sept ans. Cet enfant parut sur-tout attirer leur attention, car ils le montroient du doigt & s'entretenoient ensuite; & comme il n'étoit pas effrayé, je marchai avec lui vers eux, ayant soin d'ouvrir ses habits sur le devant, & de laisser voir la blancheur de sa peau. Ils jeterent alors un cri de surprise, & l'un d'entr'eux, vieillard portant une barbe fort longue & extrêmement laid, s'avança vers nous. Je recommandai à mon petit compagnon de ne point avoir peur, & je le présentai à ce singulier personnage. L'Indien porta la main sur le chapeau de l'enfant, & tâta ensuite ses habits, montrant beaucoup de douceur dans ses gestes & ne cessant de murmurer quelque chose entre ses dents. Je jugeai bientôt à-propos de faire retirer l'enfant, qu'un examen aussi curieux commençoit à alarmer, & le vieillard ne parut pas m'en sa-

voir mauvais gré. C'étoit d'ailleurs imiter les ſauvages dans la conduite qu'ils avoient coutume de tenir ; car j'avois remarqué la premiere fois, qu'ils retenoient en arriere leurs enfans, dont la plupart étoient de beaucoup plus âgés que celui que j'avois avec moi. Il en vint alors vers nous un plus grand nombre auxquels nous fîmes divers préſens de peu de valeur ; ils ne parurent pas en faire beaucoup de cas, & furent long-temps ſans avoir l'air diſpoſés à rien donner en retour ; cependant avant de nous ſéparer, nous obtînmes une groſſe maſſue, garnie d'une croſſe aſſez forte pour aſſommer un bœuf, en échange d'un miroir. Ces gens paroiſſoient fort inquiets de ſavoir (vraiſemblablement parce que nous ne portions point de barbe) de quel ſexe nous étions. S'en étant enfin aſſurés, ils firent des éclats de rire immodérés, & ſe mirent à parler avec une telle volubité, que je n'ai jamais rien entendu de ſemblable. Après une demi-

leure de converſation, par ſignes & par geſtes, ils répéterent pluſieurs fois le mot *Whurra* qui eſt leur adieu ; & ils s'éloignerent de nous en marchant du côté du fond de la baie. (5)

Après le départ des naturels, nous nous étendîmes pour examiner le pays ; mais nous n'eûmes pas lieu d'en être ſatisfaits. Nous trouvâmes le terrein, preſque partout ſabloneux & peu diſpoſé à la culture, quoique les arbres & l'herbe y cruſſent

---

(5) Dans les différentes entrevues que le gouverneur Philipps eut avec les naturels, il avoit coutume de laiſſer ſur la terre ſon mouſquet, & de s'avancer en leur montrant les préſens qu'il leur deſtinoit. De leur côté ils préſentoient un rameau verd, ou mettoient bas leurs lances. Pendant ces entrevues, les matelots s'amuſoient à revêtir les Indiens, d'étoffes découpées & de bandes de papiers colorées ; & quand ils ſe regardoient enſuite les uns les autres, ils faiſoient de grands éclats de rire, & couroient vers les bois. Les ſoldats de marine ayant un jour été exercés devant eux, ils prirent beaucoup de plaiſir à entendre le ſon du fifre ; mais quand on commença à battre le tambour, ils s'enfuirent, & ne voulurent plus dans la ſuite s'approcher de ces tonnerres ambulans.

en aſſez grande quantité. Nous étions alors près de l'aiguade où le capitaine Cook ſe procura de l'eau, & nous ne la trouvâmes pas très-bonne ni très-abondante. Nous retournâmes à bord le ſoir, peu ſatisfaits de notre courſe & de la derniere partie de nos découvertes qui indiquoient que, outre les difficultés nombreuſes que nous avions prévues, nous en trouverions encore une infinité de nouvelles à ſurmonter.

Depuis ce moment juſqu'à l'inſtant de notre départ, nous eûmes pluſieurs entrevues avec les naturels, & elles finiſſoient toutes d'une maniere ſi cordiale que nous commencions à concevoir l'eſpoir d'établir avec eux une liaiſon ſuivie. Notre premier objet étoit de gagner leur affection, notre ſecond de les convaincre de la ſupériorité que nous avions ſur eux; car ſi nous ne leur en impoſions pas, leur amitié ne pouvoit être pour nous que de peu d'importance. Un officier obtint un jour d'un de ces ſauvages de

placer un bouclier, fait d'écorce d'arbre, contre un grand baliveau; & s'éloignant de quelque pas, il l'ajuſta d'un coup de piſtolet. Les Indiens, quoiqu'effrayés de ce qu'ils avoient entendu, ne prirent cependant pas la fuite, mais leur ſurpriſe fut encore plus vive que leur frayeur lorſqu'ils virent le trou que la balle avoit fait. L'officier pour diſſiper leurs craintes, ſe mit enſuite à chanter l'air de *Malborough* dont ils parurent émerveillés, & ils l'imiterent avec autant de plaiſir que de promptitude. M. de la Peyrouſe m'a aſſuré que les naturels de la Californie & ceux de preſque toutes les iſles de l'océan pacifique & des lieux où il avoit touché, prenoient plaiſir à entendre ce petit air plaintif & fait pour émouvoir.

CHAPITRE XI.

Prise de possession du port Jackson. Débarquement des soldats de la marine & des convaincus.

NOTRE traversée de la Baie Botanique au port Jackson ne fut que de quelques heures, & nous les passâmes assez agréablement. La soirée fut belle, & tout ce qui se présentoit à nos yeux paroissoit donner de la vraisemblance à notre espoir. Ayant dépassé les caps qui en forment l'entrée, nous nous trouvâmes dans un port plus grand & infiniment meilleur que tous ceux que nous avions vus jusqu'ici. Nous continuâmes à marcher l'espace de quatre milles en remontant le havre, du côté de l'ouest; nos yeux ne pouvoient se lasser d'admirer les tableaux variés & pittoresques que présentoient ces bords couverts d'arbres

touffus, & parmi lesquels on appercevoit plusieurs Indiens. Nous arrivâmes enfin dans une petite anse resserrée, sur le rivage de laquelle nous devions commencer à exécuter le plan de nos opérations.

Le lendemain on transporta à terre une partie des soldats de marine & des convaincus, & le jour suivant on débarqua le reste. Chacun songea aussi-tôt à mettre la main à l'œuvre; & ce tableau mouvant n'auroit pu manquer d'exciter le plus vif intérêt dans l'ame du spectateur qui auroit eu le loisir de le contempler. On voyoit dans un endroit un parti occupé à abattre du bois, dans un autre les serruriers établissant leurs forges. L'un portoit des pierres, l'autre des provisions. Ici, étoit un officier donnant des ordres à ses soldats, là on arrêtoit avec plaisir les yeux sur la flamme pétillante du feu destiné à la cuisson des alimens. Au moyen de l'extrême diligence avec laquelle chaque chef de département s'aquitta des soins

qui lui étoient confiés : on vit bientôt régner l'ordre par-tout, & autant que la constitution, encore peu stable de la Colonie, put le permettre, un systême régulier de discipline prit la place de la confusion (6).

Il y a dans le fond de l'anse sur les bords de laquelle nous nous sommes établis, un filet d'eau-douce, qui coupe le pays adjacent à une petite distance dans la direction du Nord au Sud. Le gouverneur a fixé le lieu de sa résidence sur la rive orientale de ce ruisseau, & il a un corps nombreux de convaincus campés près de lui. Les autres ont été mis sur la rive occidentale, près du camp des soldats de marine. Il y a toujours sur pied deux gardes composées de deux officiers,

---

(6) Dans les premiers momens du débarquement on descendoit à terre, chaque matin, les convaincus, pour les employer à couper du bois & à d'autres occupations, & le soir on les retransportoit à bord des navires, ne laissant à terre qu'un nombre suffisant de soldats & de matelots pour garder les ouvrages.

autant de sergens, quatre caporaux, deux tambours & quarante-deux soldats, sous les ordres du capitaine de garde, à qui tous les rapports sont faits. La consigne leur est donnée de maniere à ne laisser, en cas de nécessité, à ceux qui en sont l'objet, que le choix de rester tranquilles ou de périr par la bayonnette.

La désertion des convaincus, non-seulement seroit devenue une perte pour la colonie qui auroit été privée d'autant de bras pour l'aider dans ses travaux, mais elle auroit encore pu tourner à son désavantage d'une maniere plus directe, si les fugitifs, se mêlant avec les naturels, avoient voulu coopérer à la détruire. On prit en conséquence les précautions les plus sûres pour l'empêcher. Le prévôt & ses soldats eurent ordre de faire dans le pays d'alentour les patrouilles les plus exactes, & l'on intima aux criminels que la moindre faute de leur part seroit suivie des châtimens les plus rigoureux. Malgré tous nos soins ils ne tarderent cependant

pas à trouver le chemin de la Baie Botanique, & à aller rendre visite aux François qui étoient dans cette rade, & qui les en auroient volontiers dispensés.

Comme la sévérité seule n'est pas capable de corriger les hommes & de les rendre meilleurs, on saisit toutes les occasions possibles de prouver à ces infortunés que leur bonne conduite & leur soumission leur mériteroient, pour le présent & pour l'avenir, des distinctions & des marques de faveur. Si ce soin n'a pas été suivi de tous les heureux effets que l'on pouvoit en espérer, on doit en être fâché plutôt que surpris; mais il est incontestable que dans plusieurs occasions on a eu à se louer de l'avoir pris; & quel est l'être sensible & doué d'humanité qui ne sera pas disposé à un peu d'indulgence, en considérant la situation de ces malheureux expatriés? Tandis qu'ils étoient à bord, les deux sexes avoient été séparés l'un de l'autre avec la plus grande rigueur; mais quand tout le monde fut à terre

une plus longue séparation devint impraticable ; & vouloir qu'elle continuât à subsister, auroit été un mal plutôt qu'un bien ; il s'en seroit nécessairement suivi une licence désordonnée, & dont il eût été difficile d'arrêter le cours. Que devoit-on faire ? donner des palliatifs à ce mal nécessaire. On recommanda le mariage, & on offrit à ceux qui parurent disposés à mener un train de vie réglée, des avantages qui ont beaucoup contribué à la tranquillité de la colonie.

Le dimanche après notre débarquement, les prieres de l'église furent lues sous un grand arbre, par M. Johnson, chapelain de la colonie, en présence des troupes & des convaincus, qui furent parfaitement tranquilles & se conduisirent on ne peut plus décemment. Cela s'étoit fait de même tous les dimanches dans le cours de notre voyage, lorsque nous étions dans un port. M. Johnson leur avoit en outre fourni une suffisante quantité de livres de dévotion & de prieres.

Dans les premiers jours de notre arrivée, les Indiens nous firent de fréquentes visites, mais ils devinrent ensuite beaucoup plus réservés. Nous n'en pûmes pas découvrir la véritable cause, car nous n'avions cessé dans toutes les occasions de les traiter avec honnêteté & de les charger de présens. Nulle contestation ne s'étant élevée entr'eux & nous depuis leur premiere entrevue avec le gouverneur Philipps, nous nous étions flattés d'établir une liaison stable qui pût tourner à l'avantage des deux parties. Lors de cette premiere entrevue, non-seulement ils reçurent très-bien nos compatriotes, mais ils reconnurent leur autorité au point de permettre qu'il y eût une ligne tirée sur le sable, qu'ils n'essayerent pas de franchir, & dont ils parurent même être satisfaits.

CHAPITRE X.

Lecture des commissions ; inauguration de la Colonie ; description des tribunaux militaires, civils & criminels ; maniere d'administrer la justice dans le pays.

LA multiplicité d'occupations que nous eûmes aussi-tôt après le débarquement, & la précipitation avec laquelle on mit tout le monde à l'ouvrage pour faire les choses de premiere nécessité, empêcha la lecture des commissions & de prendre, en forme, possession de la colonie avant le 7 Février. Ce jour tous les officiers de garde eurent leur poste assigné parmi les troupes de la marine qui étoient rangées en bataille, & se rendirent, tambour battant & drapeaux déployés, sur un terrein adjacent que l'on avoit disposé pour cette cérémonie. Les convaincus étoient

rassemblés dans ce lieu, pour entendre lire la commission du Roi, en vertu de laquelle Arthur Philipps étoit nommé gouverneur & capitaine général, dans, & sur tout le territoire du nouveau pays de Galles meridional & dépendances. On fit aussi lecture de l'acte du parlement pour établir un code de loix, & des patentes sous le grand sceau du gouvernement, pour tenir une cour de judicature civile & criminelle, par laquelle seroient jugés tous les cas où il s'agiroit de la vie ou de la mort d'un citoyen, ou de ce qui intéresseroit sa propriété. Lorsque l'avocat général eût achevé cette lecture, le gouverneur s'adressa aux nouveaux Colons ; il leur parla avec bonté & avec fermeté, les informant de ses intentions futures, qui étoient d'aimer, de protéger & de s'occuper sans cesse du bonheur de ceux qui le mériteroient par leur bonne conduite; mais d'abandonner à toute la rigueur des loix, ceux qui oseroient passer les bornes qui leur étoient

prefcrites. Trois décharges de moufqueterie fuivirent ce difcours,& les troupes de la marine retournerent au lieu de fa parade, dans le même ordre où elles étoient venues. Le gouverneur y fut reçu avec tous les honneurs dus à fon rang : il les paffa en revue, & eut la bonté de leur témoigner publiquement fa fatisfaction de la conduite qu'elles avoient tenue pendant la traverfée. Cette cérémonie fe termina par une invitation de partager une collation froide, où l'on but une grande quantité de fantés.

Selon la commiffion donnée au gouverneur Arthur Philipps, fon autorité s'étend depuis le 43e. degré 49 minutes de latitude Sud, jufqu'au 10e. degré 37 minutes de latitude Sud, ce qui forme les extrêmités méridionales & feptentrionales du continent de la nouvelle Hollande. Elle prend encore du 135e. degré de long. Orientale, méridien de Greenwich, & fe prolongeant à l'Eft dans les latitudes ci-deffus défignées, elle comprend toutes les ifles qui fe trou-

vent dans l'Océan pacifique. On a lieu d'efpérer de ce partage que toutes les fources de conteftations qui pourroient à l'avenir s'élever entre les Hollandois & nous, feront anéanties, les Anglois ne devant de ce côté étendre leurs découvertes que dans ces parages.

Le gouvernement n'a pas été moins libéral dans les pouvoirs qu'il a accordés à M. Philipps, que dans l'étendue qu'il a donnée à fon territoire. Il n'eft point queftion qu'il doive lui être nommé de confeil, & par conféquent il a la liberté d'agir en tout comme il le jugera à-propos. On n'a point fixé d'époque pour affembler les cours de juftice, ainfi que cela exifte en Angleterre, & il peut faire durer l'emprifonnement auffi long-temps qu'il le jugera à-propos. Il eft revêtu du pouvoir de convoquer le confeil de guerre général, mais on n'a point fait attention à la claufe de l'acte relatif aux troupes de la marine, qui régle qu'un nombre d'officiers moindre de treize, ne fera pas

compétent pour former un tel tribunal. Il en réſulte que ſi des troupes étoient envoyées en détachement, ou que plusieurs officiers fuſſent indiſpoſés en même temps, on ſeroit ſouvent expoſé à ne pouvoir pas tenir un conſeil de guerre, à moins que le nombre actuel des officiers qui ſont maintenant dans la colonie, ne fût augmenté.

Quand le gouverneur le juge à-propos, il peut accorder leur grace aux criminels condamnés, excepté dans le cas de trahiſon ou d'aſſaſſinat de deſſein prémédité; & même alors, il peut encore ſuſpendre l'exécution du jugement prononcé, juſqu'à ce que le Roi ait manifeſté ſes intentions. En cas de mort du gouverneur, c'eſt le gouverneur en ſecond qui le remplace, & le plus ancien officier dans l'endroit, prend au défaut, du dernier, les renes du gouvernement.

Malgré les promeſſes faites d'un côté & de l'autre, les défenſes & les menaces, on ſe vit avec douleur obligé de convo-

quer une cour criminelle, quatre jours après la priſe de poſſeſſion. Elle s'aſſembla en vertu d'un ordre du gouverneur, & elle étoit compoſée de l'avocat-général qui la préſidoit, de trois officiers de vaiſſeaux, & de trois officiers du corps des troupes de la marine.

Comme la conſtitution de cette cour eſt abſolument nouvelle dans les annales de la Grande-Bretagne, le lecteur ne m'accuſera vraiſemblablement pas de trop de prolixité ſi je lui préſente quelques détails à cet égard. Le nombre des membres, compris l'avocat-général, eſt limité par acte du parlement à ſept perſonnes qui doivent être en même temps officiers des troupes de terre ou de mer, du Roi. Les membres étant aſſemblés, vêtus & armés comme pour aſſiſter à un conſeil de guerre, l'avocat-général commence à faire prêter ſerment entre les mains les uns des autres, aux jurés, ainſi que cela ſe pratique en Angleterre, l'un deſquels vient enſuite prêter lui-même

ferment entre les mains du préſident. Cette cérémonie faite on lit au priſonnier l'accuſation portée contre lui & on laiſſe à la délibération de la cour à décider s'il eſt coupable ou innocent, n'y ayant aucun officier de juſtice nommé pour prendre la défenſe du gouvernement, (car j'imagine que celui qui préſide cette cour, peut à peine ſe conſidérer comme tel, malgré le titre dont il eſt revêtu) la pourſuite du criminel eſt entiérement abandonnée à ſa partie adverſe. Tous les témoins ſont admis à dépoſer ſur ferment, & le jugement eſt porté d'après les loix adoptées dans la Grande-Bretagne, ou à-peu-près, ſuivant que peut le permettre la ſituation de la colonie, & à la pluralité des voix, en commençant à recueillir celle du plus nouveau membre, & en finiſſant par demander la voix du préſident. Dans les cas où il s'agit d'infliger une peine capitale. Le jugement ne peut être porté que lorſque cinq des ſept mem-

bres qui composent le tribunal prononcent cette même condamnation. Les preuves étant fournies des deux côtés, & la défense du prisonnier entendue, on s'ajourne, & quand le jugement est porté, on se rassemble & on prononce la sentence.

Tant que la cour siége, le lieu où elle est assemblée est entouré de soldats sous les armes, & on admet dans l'enceinte tous ceux qui demandent à y entrer. Depuis peu on a jugé les convaincus assez bien disciplinés, pour rendre inutile la présence d'un corps de troupes aussi nombreux; & l'on a considéré comme suffisant d'ajouter deux sentinelles aux hommes qui sont sous les ordres du prévôt.

Il seroit inutile & même déplacé de vouloir anticiper sur les réflexions que fera naître naturellement ce que l'on vient de lire. En comparant ces procédés avec la maniere dont on rend la justice dans les tribunaux Anglois, on trouvera

qu'ils différent dans des points vraiment essentiels. Ils n'ont pas plus de rapports avec les tribunaux militaires. Il ne faut pas cependant que la nouveauté de cette espece de cour prévienne contre elle au point de mettre en doute son efficacité, & de la blâmer sans faire attention à la nécessité qui lui a donné naissance.

La cour dont nous venons de parler procéda au jugement de trois hommes, dont l'un fut convaincu d'avoir frappé d'un coup d'herminette un soldat de marine, & de s'être en outre porté à des excès scandaleux. Il fut condamné à recevoir cent cinquante coups de lanieres, ce qui est une punition moins forte que celle qui auroit été infligée en pareil cas à un soldat, par un conseil de guerre. Le second ayant commis un vol léger, fut envoyé sur une isle déserte, où il ne vécut que de pain & d'eau pendant une semaine (7). La troisieme sen ;

(7) C'est un rocher situé à quelque distance du rivage & qui forme une sorte de bastille.

tence portoit contre un autre délinquant qu'il recevroit cinquante coups de fouet; mais la cour ayant sollicité sa grace auprès du gouverneur, la sentence ne fut point exécutée.

Jusqu'à cette époque il ne s'étoit cependant rien passé qui méritât que l'on sévît vigoureusement; mais l'instant étoit prêt d'arriver, où le bien public exigeroit que l'on ne se contentât pas d'infliger des punitions passageres. Des hommes furieux & endurcis dans le crime se liguerent entr'eux pour commettre toutes sortes de déprédations; & comme il arrive assez souvent, ils eûrent l'art de persuader à d'autres, moins versés qu'eux dans l'habitude du mal, d'être les instrumens de leurs forfaits. Leurs succès ne furent heureusement pas de longue durée. Ils furent découverts à l'instant où ils emportoient une grande quantité de provisions qu'ils avoient dérobées; & un des chefs ayant été arrêté, on parvint aisément à connoître ses complices, &

à s'assurer de leurs personnes. Le procès s'entama le 28 du mois ; trois furent condamnés à la mort, & un quatrieme à un châtiment des plus rigoureux. Dans l'espoir que la clémence n'entraîneroit pas à de fâcheuses conséquences, le gouverneur voulut bien permettre qu'il n'y eût qu'un des criminels qui subît sa sentence, & il fut exécuté le même jour avant le coucher du soleil. Ce malheureux, nommé Thomas Barret, homme élevé & nourri dans le crime, mourut avec cette fermeté mâle dont ne sont que trop souvent pourvus les hommes de son espece. Pendant qu'on l'exécutoit, les soldats de marine étoient sous les armes, & on obligea tous les convaincus d'assister à ce spectacle. Ceux à qui l'on avoit accordé leur grace furent retenus dans une étroite prison jusqu'à ce que l'on eût trouvé un endroit propre à les y envoyer comme bannis. On en fit de même de deux autres, qui furent condamnés à la mort le jour suivant, pour la même cause.

Outre la cour criminelle il y en a une inférieure composée de l'avocat-général & d'un ou plusieurs juges de paix, pour connoître des petites causes ou délits moins graves. Cette cour connoît aussi des procès au civil, & ses jugemens sont sans appel dans tous les cas où la somme contestée n'excède pas trois cents livres sterlings; mais si la somme est plus forte, la partie condamnée peut interjeter appel au parlement d'Angleterre. Dans le cas où il seroit nécessaire de convoquer une cour de l'amirauté, pour juger les délits commis sur la haute mer, le gouverneur en second (M. Ross) en seroit le président.

Pour ne pas interrompre le fil de mon récit, je n'ai pas parlé du départ du Supply pour l'isle de Norfolk, dont le ministere avoit ordonné à M. Philipps de se rendre maître. Ce bâtiment mit à la voile le 15, commandé par M. Ball. Le sieur King, lieutenant du Syrius, fut envoyé en qualité de commandant de l'isle, & il em-

mena avec lui un chirurgien, un éleve de la marine, un sieur-de-long, un tisserand, deux soldats de marine, & seize convaincus, dix hommes & six femmes. On lui fournit aussi un certain nombre d'animaux vivans pour en peupler l'isle, ainsi que des semences de plantes potageres, du grain & toutes les autres choses que l'on jugea à-propos d'y transporter pour former un établissement.

CHAPITRE XI.

Description des naturels du nouveau pays de Galles méridional; opérations avec les Indiens.

LE chapitre précédent a pu ne pas intéresser le général de nos lecteurs; mais écrivant l'histoire d'une colonie naissante, nous n'avons pas cru devoir omettre ce qui concernoit sa constitution actuelle, comme devant influer sur-tous les événe-

mens subséquens. Après avoir présenté l'homme dans l'état de civilisation, & soumis à des loix que cette même civilisation a rendu nécessaires, nous le présenterons dépouillé de tout accessoire étranger, & tel qu'il est sorti des mains de la nature.

J'ai déja dit que nous n'avions encore fait que très-peu de séjour au port Jackson lorsque nous nous apperçûmes d'un changement visible dans la conduite des naturels, à notre égard. J'aurois desiré pouvoir dire au contraire, qu'une plus longue résidence dans leur voisinage avoit fait naître un plus grand degré de confiance & d'intimité entre les anciens & les nouveaux maîtres du sol. Cette espérance que nous avions conçue à l'instant de notre arrivée, ne s'est point encore réalisée.

D'après notre premiere entrevue avec les naturels, plusieurs d'entre nous révoquerent en doute les détails que M. Cook nous a laissés de ce peuple. Nous pensâ-

mes que ce navigateur célebre leur avoit déplu dans quelques circonstances, & que c'étoit ce qui avoit empêché qu'il ne s'établît entre eux & lui une liaison avantageuse (8). Le résultat de nos efforts réitérés pour les engager à se mêler parmi nous, n'a servi qu'à me confirmer dans l'opinion qu'ils nous craignent ou nous méprisent trop pour se soucier d'entretenir une amitié plus étroite (9). Je dois par cette raison avertir le lecteur que tout ce que j'ai à lui dire de relatif aux mœurs & aux usages des habitans de ce pays, a été rassemblé d'observations faites à différentes fois & par plusieurs personnes;

---

(8) Voyez ci-après les détails relatifs au capitaine Cook, dans l'histoire de la découverte de la nouvelle Hollande.

(9) Les Indiens lancerent une seule fois un de leurs dards sur un parti de matelots; mais ayant manqué leur but, ils tâcherent de désavouer toute intention hostile, & maltraiterent l'homme qui avoit commis cette faute.

leur méfiance ne nous donnant pas aſſez de communication avec eux, pour avoir pu les obſerver d'une maniere ſuivie.

Les naturels du nouveau pays de Galles méridional ſont peu courageux, quoique vifs, agiles & même vigoureux. Nous avons remarqué que preſque tous les hommes avoient une dent de moins ſur le devant de la machoire ſupérieure, ainſi que Dampier (10) l'a dit avant nous, mais l'organe de la vue loin d'être foible chez eux, comme le remarque le même auteur, eſt des plus perçans parmi les habitans de la côte occidentale du continent. Le capitaine Cook prétend qu'ils ſont plutôt d'une couleur de chocolat foncé, qu'abſolument noirs, quoiqu'il convienne qu'on les croiroit plutôt de cette derniere couleur, par rapport à la

(10) Dampier a dit qu'il leur en manquoit deux. Voyez ci-après *hiſtoire de la découverte de la nouvelle Hollande.*

crasse dont leur peau est entachée. Nous avons eu des preuves assez convaincantes de leur extrême mal-propreté ; mais je crois qu'il auroient beau se laver, ils ne seroient pas de deux degrés moins noirs que l'esclave Africain. Dans quelques-unes de nos premieres entrevues, nous leurs vîmes plusieurs fois prendre des negres que nous avions amenés avec nous, pour des naturels de leur pays.

Malgré leur mépris pour toutes les parures que nous leur offrions & dont nous leur indiquions l'usage, par nos signes, nous remarquâmes qu'ils prenoient beaucoup de peine pour se faire des cicatrices sur tout le corps, ce qui ajoutoit encore à leur laideur naturelle. Il est difficile de se former l'idée d'un être humain plus difforme. Ils ajoutent encore à cette parure, un os de poisson qui leur traverse les cartilages du nez. La coutume de s'enduire de terre blanchâtre est commune aux deux sexes ; mais différens des naturels des isles de l'Océan pacifique, ils

ne font aucun cas des plumes magnifiques des oiseaux du pays.

Leur induſtrie ſe borne à fabriquer leurs armes offenſives, & quelques haches de pierre groſſiérement faites; de petits filets dans leſquels ils mettent le poiſſon qu'ils ont attrapé, & des hameçons faits d'arrêtes de poiſſons ou de coquilles. Nous avons auſſi trouvé, gravées ſur pluſieurs rochers, des figures d'hommes & d'oiſeaux, mais on ne peut pas plus mal-adroitement faites.

Ces peuples ne paroiſſoient pas avoir d'idée de l'uſage ou de la néceſſité de ſe vêtir, quoique le climat ſemble exiger qu'ils ſe mettent dans certain temps à l'abri des rigueurs du froid. Les naturels, de tout ſexe & de tout age, ſont toujours abſolument nus. On n'en doit pas conclure que cet uſage les endurciſſe au point de les rendre inſenſibles aux variations de la température. Nous avons au contraire eu des preuves que le froid les incommode ſinguliérement. Auſſi-tôt qu'il

s'éleve une bise piquante, on les voit se rassembler & s'entasser précipitamment les uns sur les autres, dans leurs huttes ou dans les cavernes que forment les rochers, jusqu'à ce qu'ils aient pu se procurer du feu.

Rien n'est plus mal-construit que leurs cabanes, & on n'y trouve pas la moindre commodité. Ce sont des especes de fours, dont plusieurs morceaux d'écorce d'arbre joints les uns aux autres, forment les murailles & la couverture. Cette cabane est ouverte à l'un de ses bouts, très-basse, & d'une profondeur suffisante pour qu'un homme puisse s'y tenir couché dans toute sa longueur. Il paroît cependant qu'ils comptent moins sur ces cabanes pour leur servir d'abri, que sur les cavernes dont abondent les rochers des environs.

Ils n'ont pas la moindre notion d'agriculture, & ne se nourrissent que des fruits sauvages qu'ils recueillent, des végétaux que leur fournissent les terreins bas &

les marais, & du poiſſon qu'ils pêchent à l'hameçon le long des côtes, ou qu'ils frappent de leurs lances, lorſqu'ils ſont montés dans leurs pirogues. C'eſt ſur-tout à la pêche qu'ils ſemblent donner tous leurs momens, vraiſemblablement parce que c'eſt d'elle qu'ils tirent leur principale ſubſiſtance. Leur patience & les peines qu'ils ſe donnent à cet effet ſont inépuiſables(11). Quand le poiſſon eſt rare, ce qui arrive aſſez ſouvent, ils guettent le moment où nous tirons nos filets; & quand ils ſont en force, ils pillent tout ce qu'ils contiennent, malgré la réſiſtance des pêcheurs. Cela eſt arrivé pluſieurs fois, & même après que nous leur avions fait préſent d'une partie de ce que nous avions pris. La ſeule reſſource qui nous reſte eſt de leur montrer un

(11) Les Indiens de ce continent ſont excellens plongeurs, ſuivant le rapport de quelques perſonnes, & vont quelquefois chercher, ſous l'eau, les coquillages, ou le poiſſon qu'ils ont bleſſé avec leurs lances.

mouſquet,

mousquet, & si cela ne suffit pas, de faire feu au-dessus de leurs têtes. Ce moyen a rarement manqué de leur en imposer & de les forcer de se disperser; mais combien de temps les effraiera-t-on aussi facilement? C'est ce qu'on ne peut encore déterminer, & ce qu'il est à desirer de voir subsister long-temps.

Les pirogues dont ces Indiens se servent pour pêcher, sont aussi mal construites que leurs huttes. Ce n'est autre chose que de grands morceaux d'écorce attachés ensemble aux deux bouts par des liens de sarment. Cependant on ne peut trop admirer leur adresse à les gouverner, la tranquillité avec laquelle ils pagaient, & leur hardiesse à se risquer sur ces frêles machines jusques dans la plaine mer, & à plusieurs milles du rivage. On voit rarement une pirogue sans feu dedans, pour faire cuire le poisson aussi-tôt qu'il est attrapé. C'est par le moyen du frottement qu'ils se procurent ce feu.

Si nous considérons la maniere dont

ces peuples disposent des corps de leurs compatriotes morts, ce dont je parlerai bientôt, & d'après quelqu'autres observations, je crois pouvoir avancer que ces sauvages ne sont point cannibales. Ils ne mangent aucune substance animale dans son état de crudité, à moins qu'ils ne soient pressés par une faim extrême. Ils font bouillir indistinctement la viande & le poisson avec les végétaux; ce qui en fait une nourriture saine. Il est à remarquer que plusieurs des racines qui servent d'aliment aux naturels, cuites, n'ont aucune qualité malfaisante, tandis que crues, elles sont autant de poisons. Un convaincu qui en mangea sans précaution, en fit la funeste expérience, & mourut vingt-quatre heures après. Si l'on donne du pain aux Indiens, ils le mâchent & le crachent ensuite, ne l'avalant que très-rarement. Ils mangent volontiers du bœuf & du porc salés, mais quand aux liqueurs spiritueuses, ceux qui en ont une fois goûté ne veulent plus y retourner.

Le seul animal domestique qu'ils aient est le chien, auquel ils donnent le nom de Dingo; il ressemble assez à notre chien loup. Ces animaux sont aussi farouches avec nous que familiers avec leurs maîtres; notre gouverneur en a cependant pris un qui commence à le connoître & à s'attacher à lui. Les Indiens ayant apperçu l'éloignement, & la haine même, que leurs chiens ont pour nous, sont assez méchans pour les envoyer sur un Européen qu'ils rencontrent par hasard seul dans les bois. Un homme des plus hardis étant un jour à chasser aux environs des bois, rencontra un parti de naturels qui essayerent de se divertir de cette maniere à ses dépens. Cet homme eut l'air de s'en amuser quelques momens, & se défendant avec adresse des morsu- du chien, il le saisit & le renversa à ses pieds, où il le retint pendant quelques minutes. Craignant à la fin que trop de patience de sa part n'enhardit les naturels à pousser plus loin leurs insultes, il lâcha

le chien ; & s'en éloignant de quelques pas, tua d'un coup de fuſil, le pauvre Dingo. Ses maîtres prirent auſſi-tôt la fuite avec la plus grande promptitude.

Rien ne nous a paru plus difficile à expliquer dans la conduite de ces peuples, que ce qui a rapport à leurs femmes. En proportion des hommes, nous n'en avons vu que fort peu ; elles étoient quelquefois ſurveillées avec l'œil de la plus inquiete jalouſie, & dans d'autres circonſtances, elles ſe préſentoient à nous avec la plus grande familiarité. Nous prîmes cependant beaucoup de précautions pour ne point alarmer les hommes ſur un point auſſi délicat ; nous nous ſommes fait une loi de nous comporter à l'égard des femmes avec une décence & une réſerve qui puſſent ôter toute idée que nous euſſions formé ſur elles des vues capables d'exciter le reſſentiment des hommes. Nos efforts furent ſuivis d'un tel ſuccès, que je n'ai pas entendu dire qu'il ſe ſoit élevé une ſeule querelle à ce ſujet.

Le ton de voix des femmes eſt doux & très-agréable. Il forme un contraſte frappant avec la prononciation mâle, ou plutôt les ſons roques, qui ſortent de la bouche des hommes. Quant aux autres charmes dont eſt doué le beau ſexe ſur cette partie du continent, je crois pouvoir me diſpenſer d'en parler. Je dirai ſeulement qu'elles donnent des preuves d'une timidité & d'une pudeur qui paroît être inſéparable du caractere des femmes, dans quelque contrée que le ciel les ait fait naître.

Il paroîtra aſſez ſingulier que la coutume de ſe couper les deux premieres jointures du petit doigt de la main gauche, ſe retrouve ici parmi les femmes, qui ont pour la plupart ſouffert cette amputation. Nous n'avions pas pu juſqu'ici découvrir ni la ſource ni la cauſe de cet uſage. Nous avions d'abord imaginé que c'étoit un droit qui n'appartenoit qu'aux femmes mariées ou qui avoient eu des enfans; mais cette ſup-

position ne peut être fondée. Rien ne nous indique qu'il y ait parmi ces peuples des personnes du sexe qui gardent le célibat, & d'ailleurs nous avons apperçu des femmes très-âgées qui n'avoient point cette distinction, tandis que de petites filles de cinq & six ans en étoient honorées.

A la premiere vue, lorsque nous arrivâmes au port Jakson, nous fûmes disposés à croire que les lances des naturels n'étoient point une arme dangereuse. L'expérience nous a convaincus du contraire, & nous n'avons que trop reconnu combien cette arme est offensive & meurtriere, & avec quelle adresse les naturels savent s'en servir.

Outre plus d'une douzaine de convaincus, qui ont disparu sans que l'on sache ce qu'ils sont devenus, nous avons eu connoissance que deux autres qui étoient occupés à couper des ronces dans le havre, ont été inhumainement massacrés & déchirés par les naturels ; nous

ignorons ce qui y a donné lieu. L'un de ces deux malheureux, quoique très-robuste, & bien en état de se défendre, fut percé de part en part, d'un coup de lance, dans la partie la plus épaisse du corps, & l'autre eut le crâne enfoncé. Les Indiens emporterent leurs outils, mais ils ne toucherent, ni aux provisions qu'ils avoient avec eux, ni à leurs habillemens. Deux autres qui étoient occupés à cueillir des légumes dans un endroit fort éloigné de celui où leurs camarades avoient été assassinés, furent attaqués sans s'y être attendus, par un parti d'Indiens; & avant qu'ils eussent pu prendre la fuite, l'un d'eux fut atteint à la hanche d'un coup de lance, & renversé. On le dépouilla ensuite de ses habillemens. Le pauvre blessé revint, comme il put, joindre l'habitation, mais son compagnon fut entraîné par les barbares. Nous ignorâmes le sort de ce dernier, jusqu'à ce qu'un soldat ramassât, peu de jours après, dans une hutte indienne,

ſon habit & ſon chapeau ; percé d'un coup de lance. Ces lances ne ſont pas toutes faites ſur un même modele. Quelques-unes ſont barbées comme un hameçon, & d'autres ſeulement pointues. Ils ne ſont pas moins adroits à les racommoder qu'à les lancer. Un des officiers ayant donné à un ſauvage une lance caſſée, il prit auſſi-tôt une coquille d'huître qu'il rompit & tailla avec ſes dents, dans la forme convenable pour armer le bout de la lance. Il fixa enſuite cette coquille, & en peu de minutes l'arme fut en état de ſervir. En faiſant cette opération la plante du pied lui ſervoit de valet. La lance n'eſt pas la ſeule arme défenſive dont ils ſe ſervent ; ils ont encore de longues épées de bois, dont les lames ſont taillées comme celles des ſabres, qui portent des coups mortels, & des maſſues d'une peſanteur énorme. On les voit auſſi ſe ſervir dans quelques circonſtances de petits boucliers d'écorce d'arbre.

D'après différentes obſervations, nous

avons été plusieurs fois portés à croire que ces peuples se faisoient la guerre entr'eux. Nous les avons souvent vu rassemblés comme pour se mettre en campagne. Un officier en rencontra un jour quarante; ils marchoient à travers les bois, rangés sur plusieurs lignes, ayant à leur tête celui qu'il jugea le chef, d'après les peintures & les cicatrices dont il étoit couvert : ils étoient tous armés de lances, & portoient une grosse pierre dans la main gauche. Quoiqu'ils fussent, à l'égard de la petite troupe commandée par l'officier Anglois, dans la proportion de cinq contre un, ils passerent tranquillement leur chemin.

Nous n'avons pas lieu de douter que leur adresse ne s'étende jusqu'à tuer, à l'aide de leur dard, le *Kangarou*, ayant trouvé une partie de l'armure d'une lance dans la cuisse d'un de ces animaux. Cette blessure étoit d'ancienne date, car les chairs s'étoient refermées. Nous ne croyons pas qu'ils aient d'autre maniere

de les attraper, ni qu'ils connoiſſent aucun quadrupede autre que le chien & le kangarou.

Quels que ſoient les animaux que l'on leur montre, le chien excepté, ils leur donnent le nom de kangarou; c'eſt une forte raiſon de préſumer que s'il exiſte d'autres animaux ſauvages dans les pays, ils y ſont en bien petit nombre.

Peu de temps après notre arrivée au port Jackſon, je marchois près d'un endroit où je remarquai un parti d'Indiens fort occupés à conſidérer des moutons renfermés dans un parc, & répétant pluſieurs fois *kangarou, kangarou*. Comme ils paroiſſoient y prendre plaiſir, je voulus ajouter à leur ſatisfaction, en leur montrant du doigt les chevaux & les vaches, qui n'étoient pas fort éloignés; mais malheureuſement à l'inſtant même, quelques-unes de nos femmes, occupées au même endroit, venant à ſe montrer, toutes mes tentatives pour les empêcher de tourner vers

elles leur attention, furent inutiles. Ils n'essayerent cependant de leur faire aucun mal, ni de se porter à aucune violence, mais ils resterent debout à la distance de quelques pas, attentivement occupés à les regarder, & témoignant le plaisir qu'ils éprouvoient de la maniere la moins équivoque.

J'abuserois de la confiance du lecteur, si je lui donnois des détails sur les réglemens civils ou ordonnances qui existent parmi ces peuples. Je déclare que je n'ai absolument aucune notion à cet égard; & excepté le petit tribut de respect qu'il m'a paru que la jeunesse payoit à l'âge mûr, je n'ai pas remarqué parmi eux, le plus léger degré de subordination. Je ne suis pas mieux informé relativement à leurs opinions & à leurs cérémonies religieuses. Si nous avions eu occasion de voir les cérémonies qu'ils observent lorsqu'ils enterrent leurs morts, peut-être aurions-nous pu en tirer quelques

lumieres relativement à leur religion (12). Tout ce que nous ſavons maintenant avec certitude, c'eſt qu'ils brûlent les corps, & amoncellent enſuite de la terre à l'endroit où ils dépoſent les cendres, de maniere à former une petite tombe, aſſez ſemblable à celles que l'on trouve dans beaucoup de pays en Angleterre.

J'ai dit plus haut que le pays paroiſſoit plus peuplé qu'on ne le croyoit en Angleterre, à l'époque de notre départ. Cette remarque ne s'étend point à l'intérieur du pays, que d'après nos recherches & la maniere de vivre des naturels des contrées voiſines de la mer, nous avons tout lieu de croire inhabitées. Il paroît que quelques familles Indiennes

---

(12) On a cependant obſervé que les Indiens avoient une ſorte de vénération pour un oiſeau noir de l'eſpece du corbeau. Un naturel voyant un jour un des officiers coucher en joue cet oiſeau, ſe jeta précipitamment au-devant de lui, quoique certain que ſi le coup fût parti il auroit été tué.

n'ont de société & de liaisons qu'avec les individus qui la composent; mais il n'en est pas toujours ainsi. Sur la partie nord-ouest de la Baie Botanique, il y a un village qui contient plus d'une douzaine de maisons & d'une soixantaine de personnes. C'est l'établissement le plus considérable que nous ayons encore vu. J'ajouterai, comme une nouvelle preuve, que le pays n'est pas aussi dénué d'habitans qu'on le croyoit; que le gouverneur Philipps faisant une excursion entre la tête de ce havre & celle de la Baie Botanique, rencontra un parti composé d'environ deux cents vingt hommes, & de quatre-vingt femmes. C'étoit le landemain du meurtre commis sur les deux convaincus occupés à couper des ronces dans le havre, & le gouverneur étoit à la recherche des meurtriers, sur qui, s'il eût pu les découvrir, il auroit exercé une vengeance capable d'effrayer ceux qui auroient à l'avenir tenté de commettre un crime semblable. Cette

rencontre étoit aussi inattendue d'un côté que de l'autre ; & eu égard à la situation critique de nos affaires, elle n'étoit pas des plus agréables pour nous qui n'étions qu'au nombre de douze. Ils passerent paisiblement leur chemin. Après la recherche la plus exacte, le gouverneur fut obligé de revenir sans avoir rien découvert. La constance de cet officier habile ne se démentit pas dans cette circonstance. Il ne négligea rien de ce qui pouvoit jeter le moindre jour sur cette affaire ; & ne se contenta pas de la recherche qu'il avoit faite pour tâcher de trouver les coupables, mais il prit des informations pour découvrir si les colons leur avoient donné sujet de se venger, en maltraitant ou tuant quelqu'un des naturels. Il fit publier hautement qu'une récompense des plus brillantes seroit accordée & la liberté rendue, à celui qui décéleroit l'assassin, s'il en existoit un.

J'ai relaté les choses comme elles ont été & comme elles sont encore à l'ins-

tant où j'écris. Je puis regretter que nous n'ayons pas fait plus de progrès dans nos liaisons avec les naturels, mais je dois en même-temps dire que les hommes de tous les rangs, se sont prêtés à tout ce que la raison pouvoit dicter pour parvenir à ce but si desiré & si desirable. Les chefs en ont fait leur unique occupation, les ordres & les réglemens du gouverneur, tendent tous à ce que la conduite des Européens, soit si sage, si bien réglée & si douce à l'égard des naturels, qu'ils soient petit-à-petit entraînés malgré eux à ce degré de confiance nécessaire pour assurer la paix entr'eux & nous, & contribuer en même temps à leur bonheur & au nôtre. A quelle cause devons-nous donc attribuer cet éloignement si marqué de la part des Indiens? Je n'en vois point d'autre que la foiblesse, la jalousie, l'indolence qui les dominent comme tous les autres peuples sauvages. Ils manquent de courage & de constance; ils sont trop timides pour oser former un attachement

fondé ſur la ſeule confiance des traités; avec des hommes ſi différens d'eux dans leurs mœurs & dans leurs uſages.

Je ne terminerai pas cet article ſans rapporter une aventure aſſez plaiſante qui aidera peut-être plus que tous nos efforts, à nous faire parvenir au but que nous nous propoſons d'atteindre.

Quelques jeunes gens de l'équipage du Syrius rencontrerent un jour dans les bois un Indien qui paroiſſoit fort âgé. Il avoit une barbe d'une longueur conſidérable, dont ſes nouvelles connoiſſances lui donnerent à entendre par ſigne, qu'ils le débarraſſeroient s'il le vouloit. Ils ſecouoient à cet effet leur menton, & paſſoient la main deſſus pour lui faire voir combien il étoit uni. Le vieil Indien ayant enfin conſenti, un de ces jeunes gens tira de ſa poche un canif qu'il rendit auſſi tranchant qu'il put, & le raſa avec beaucoup d'adreſſe. Le vieillard fut ſi ſatisfait après cette opération, qu'en peu de jours il parut avoir en nous une con-

fiance

fiance parfaite; & ce qui étoit jusqu'alors sans exemple, il osa s'approcher du Syrius, dans sa pirogue, & pagaïer à l'entour, montrant à tous ceux qui le regardoient son menton, où la barbe commençoit à repousser. On fit tout ce qu'on put, mais inutilement, pour l'engager à monter à bord du Syrius, & à la fin on envoya un barbier dans sa pirogue, qui fut amarrée au bâtiment. Là, ce barbier rasa le petit maitre suranné qui parut très-satisfait, en repassant à plusieurs reprises les mains sur ses joues & sur son menton. Cette aventure, outre l'espoir qu'elle nous donne que nous parviendrons à la fin à apprivoiser ces sauvages, nous a appris que la barbe est plutôt regardée par eux comme une chose gênante que comme une beauté ou une marque de dignité.

CHAPITRE XII.

Départ des bâtimens François de la Baie Botanique ; retour du Supply de l'isle de Norfolk ; découverte faite par le lieutenant Ball, en se rendant dans cette isle.

VERS le milieu du mois de Mars, nos bons amis les François remirent à la voile pour continuer leur voyage & parcourir de nouvelles parties de l'océan. Pendant leur séjour à la Baie Botanique, les officiers des deux nations eurent de fréquentes occasions de se donner des marques de leur estime réciproque. Ces vaisseaux, envoyés par ordre du Roi de France, pour faire de nouvelles découvertes, & pour perfectionner la connoissance des isles qui n'avoient été reconnues qu'imparfaitement, partirent d'Europe le premier

Août 1785, commandés par M. de la Peyrouſe officier diſtingué, & comme nous avons eu lieu de le juger fait pour briller dans les poſtes les plus éminens. On doit ſe rappeler avec reconnoiſſance & avec admiration, en Angleterre ſurtout, cet homme humain & généreux, pour la conduite qu'il a tenue lorſque l'ordre fut donné de détruire notre établiſſement de la Baie d'Hudſon, dans le cours de la derniere guerre. Son ſecond dans le commandement fut le chevalier de Cléonard, officier d'un mérite rare.

Dans le cours du voyage, ces bâtimens ont eu le malheur de perdre un bateau contenant pluſieurs officiers & ſoldats, ſur la côte occidentale de la Californie. Ils éprouverent un autre accident encore plus fâcheux peut-être, dans une iſle de l'océan pacifique (13), qui a été découverte par M. de Bougain-

(13) L'iſle des Navigateurs.

ville, par les 14 degrés 19 minutes de latit. Sud, & par les 173 deg. 3 min. 20 secondes de longitude Est, méridien de Paris. Il eut le malheur d'avoir treize personnes de son équipage, parmi lesquels étoit l'officier chargé du commandement en second, taillées en pieces par les naturels, & un plus grand nombre très-dangéreusement blessées. On ne sait à quelle cause attribuer cet événement cruel, car ils étoient alors prêts à quitter l'isle où ils avoient vécu de la meilleure intelligence avec les Indiens pendant plusieurs semaines. Durant ce temps les échanges s'étoient faits paisiblement & avantageusement pour les Européens. On cite ce lieu comme abondant en raffraîchissemens de toute espece; & les habitans y sont remarquables pour leur beauté & pour leur douceur.

Il n'est pas moins agréable pour un Anglois, qu'honorable à M. de la Peyrouse, de voir le ton avec lequel il parle du nom & des talens du feu capi-

taine Cook. Cet illustre navigateur, dit-il, n'a rien laissé ni a décrire ni à corriger à ceux qui le suivent dans sa marche. Ayant entendu dans le cours de la conversation que les vaisseaux François avoient relaché aux isles Sandwich, j'ai demandé à M. de la Peyrouse comment il y avoit été reçu par les naturels. Sa réponse mérite que je la rapporte dans ses propres paroles. « Pendant tout le » cours de notre voyage dans les mers » du Sud, les naturels des isles Sandwich » sont les seuls qui ne nous aient donné » aucun sujet de plainte. Il nous ont fourni » des provisions en abondance, & nous » ont rendu gaiement tous les bon offices » qui pouvoient dépendre d'eux ». Il est à-propos de remarquer qu'Owhyce (14)

---

(14) *Owhyce* est l'isle dans laquelle le Capitaine Cook a terminé sa glorieuse carriere. Il ne paroît pas que le caractere des naturels de cette isle différe beaucoup de ceux des isles du même archipel. Ils sont naturellement doux, mais défians, aisés à se fâcher ainsi qu'à oublier les injures. Ils aiment à piller, & l'avarice est

n'est point au nombre de celles des isles de Sandwick que M. de la Peyrouse a visitées.

Pendant le séjour que ces bâtimens ont fait à la Baie Botanique, un abbé, professeur d'histoire naturelle, mourut à bord, & fut enterré sur la rive septentrionale de la baie. Les François furent à peine partis, que les naturels renverserent une petite pierre qui avoit été placée sur le lieu où le corps avoit été déposé, & bouleverserent tout ce ce qui étoit aux environs. Le gouverneur Philipps, en ayant été informé, y envoya un détache-chement, avec ordre de fixer sur un

leur défaut dominant. La conduite que les peuples d'Owhyce ont tenue à l'égard du capitaine Cook, ne doit donc pas être attribuée à un caractere méchant ou vindicatif, mais à une disposition momentanée. Voyez la description de ces isles & les mœurs de leurs habitans, &c. dans les voyages du capitaine Cook, & dans le voyage autour du monde du capitaine George Dixon, qui y a fait plusieurs re âches & des séjours de plusieurs mois. La traduction de ce voyage vient d'être imprimée à Paris, chez le S. Maradan.

arbre, près de l'endroit de sa sépulture, une plaque de cuivre portant la même inscription qui avoit d'abord été gravée sur la pierre; & dont voici la copie.

Hic jacet L. Receveur E. F. F. minnibus Galliæ, sacerdos, Physicus, in circumnavigatione mundi, Duce de la Peyrouse.

Obiit die 17 Februarii;
Anno 1788.

Cette preuve de respect étoit due à M. de la Peyrouse, qui paya un semblable tribut au Kamtschatka, au capitaine Clarke, dont la tombe fut trouvée dans un état à-peu-près semblable à celle de l'ecclésiastique François.

Les François se virent, ainsi que nous, plus d'une fois obligés de châtier les Indiens des environs de la baie, qui venoient tomber sur eux à l'improviste, & s'emparer de ce qu'ils pouvoient. On faisoit souvent le geste de les coucher en

joue, & une ou deux fois on fit feu ſur eux, ſans cependant en bleſſer aucun. Le commandant François, autant pour exécuter les ordres de ſa cour, que pour contribuer à notre sûreté & à notre tranquillité, en n'indiſpoſant pas les naturels contre les Européens, montra en général beaucoup de modération & de prudence dans un point auſſi eſſentiel.

Le 20 Mars, le Supply arriva de l'iſle de Norfolk, après y avoir dépoſé, ſains & ſaufs, le lieutenant King & ſa petite garniſon. Les pins qui croiſſent ſur cette iſle, ſont, dit-on, les plus élevés que l'on ait jamais vus dans le reſte du monde; mais la difficulté de les tranſporter, vu la roideur & le peu de ſolidité du lieu de débarquement, empêchera que l'on en puiſſe jamais tirer un grand parti. On nous avoit aſſuré que le lin de la nouvelle Zélande, croiſſoit en abondance dans l'iſle de Norfolk, mais on a fait en vain les recherches les plus exactes ſans en pouvoir rencontrer une ſeule tige.

Le lieutenant Ball, en revenant au port Jackson, toucha sur une petite isle située par les 31 degrés 36 minutes de latit. Sud, & par les 159 degrés 4 minutes de long. Est, méridien de Greenwich, qu'il avoit découverte en se rendant à Norfolk, & à laquelle il donna le nom d'isle de Lord Howe. Elle est absolument sans habitans, au moins n'y en a-t-on vu aucune trace; mais elle abonde en tortues vertes, de la plus belle espece, qui la fréquentent pendant l'été, ce qui sera d'un avantage infini pour les colons du nouveau pays de Galles méridional. M. Ball nous rapporta quelques-unes de ces tortues qui étoient en effet de la plus grande beauté. L'isle est en outre peuplée d'un grand nombre d'oiseaux si peu farouches, que les matelots pouvoient les assommer à coups de bâton. A quatre lieues de distance de l'isle du Lord Howe, au 31e. deg. 30 minutes de latit. Sud, & au 159e. deg. 8 min. de longitude Est, gît un rocher remarquable par sa hauteur. M. Ball lui

a donné le nom de pyramide de Ball, à cause de sa forme pyramidale.

Pendant l'absence du Supply, le gouverneur Philipps fit une excursion à Brokenbay, (la baie brisée) a quelques lieues au nord du port Jackson, dans l'intention de l'examiner.

A la considérer comme havre, on peut la comparer au port Jackson; mais le pays adjacent est nu, plein de rochers, stérile, & ne paroît pas susceptible d'être jamais amélioré. Quelques jolis ruisseaux d'eau-fraîche, allant se jeter dans la tête de la baie, forment un coup-d'œil très-pittoresque. Les Indiens qui habitent les côtes de ce havre sont en très-grand nombre; & tant que nous restâmes parmi eux, nous n'eûmes qu'à nous louer de leur conduite.

CHAPITRE XIII.

Opérations de la colonie au port Jackson, pendant le cours des mois d'Avril & de Mai.

L'HIVER étant maintenant très-voisin, il devenoit nécessaire de nous assurer dans nos quartiers un abri contre ses rigueurs. Quoique dans une latitude si basse, on nous avoit prevenu que le froid étoit extrême. On forma le plan de casernes pour les soldats, & ceux de chaque compagnie se bâtirent deux maisons de bois de soixante-huit pieds de longueur, & de vingt-trois de largeur. Les sieurs-de-long & quatre charpentiers de vaisseau, attachés au bataillon, furent aussi-tôt mis à l'ouvrage pour diriger & completter cette entreprise nécessaire. Cependant il se présenta tant de difficultés, que nous fûmes obligés de retrancher de nos pre-

mieres intentions, & au lieu de huit maisons, de nous contenter de quatre. La mauvaise qualité du bois, la rareté des artisans & d'autres inconvéniens sont causes que dans le moment où j'écris ces quatre bâtimens sont si peu avancés, que nous serons bienheureux, s'ils sont en état de nous recevoir à la fin de 1788. Les gens mariés, en se renfermant dans des limites plus étroites, se furent bientôt procuré un abri suffisant. On n'oublia pas les convaincus; & comme on leur accordoit fréquemment du temps à ce dessein, ils se construisirent de petites maisons sur le terrein que l'on avoit alloué à chacun d'eux.

Le projet du gouverneur Philipps, en laissant construire ces bicoques, n'étoit que de donner un asyle momentanée & nécessaire; mais on a dessiné par ses ordres le plan d'une ville; les lignes ont été tracées, & des tranchées ouvertes sur le terrein qui recevra ses fondations. Se resserer dans des limites étroites & bor-

nées, quand on possede un pays d'une étendue immense seroit une absurdité impardonnable ; il faut que dans un grand empire, tout soit également ; & le lecteur se persuadera facilement que telles ont été nos vues, quand je lui dirai que la principale rue de la ville projetée, ainsi que cela est arrêté sur les plans, aura deux cents pieds de largeur : toutes les autres seront d'une grandeur proportionnée. Quand la construction de cette ville sera-t-elle achevée ? C'est une question difficile à résoudre. Nous avons parmi nous des incrédules assez hardis pour prétendre que dix années & dix fois notre nombre actuel seroient insuffisans pour terminer cette grande entreprise.

Pour satisfaire une curiosité bien naturelle, le gouverneur Philipps entreprit, vers cette époque, de faire une excursion pour reconnoître l'intérieur du pays. Son escorte étoit composée de onze personnes, qui, après s'être rendues par eau

jufqu'à la tête du havre, prirent enfuite leur route vers l'Eft; leur intention étoit d'atteindre une chaîne de montagnes qui, quoiqu'à une diftance immenfe, s'apperçoit affez diftinctement des hauteurs qui dominent le lieu de notre ftation, & lorfque le ciel eft ferein. Ils marcherent avec un courage infatigable pendant quatre jours entiers; mais voyant que le pied des montagnes étoit encore éloigné de plus de vingt milles, & que les provifions s'épuifoient, on jugea prudent de retourner, fans avoir exécuté le but que l'on s'étoit propofé en entreprenant cette courfe.

Pour récompenfe de leurs peines, nos voyageurs eurent le plaifir de voir, & de parcourir une grande étendue de terrein, qu'ils eurent toute raifon de croire fufceptible, fuivant leurs obfervations, de produire toutes les chofes que l'on peut efpérer d'obtenir d'un fol fertile & abfolument vierge. Outre cette apparence agréable, la face du pays eft telle que

toutes les choses que l'on voudra y semer doivent y réussir. Les arbres y sont placés à une distance considérable les uns des autres, & les espaces intermédiaires remplis, non de broussailles ou de ronces, mais d'une herbe épaisse & verte qui y croît avec la plus riche profusion. Je ne dois cependant pas omettre de dire que nos voyageurs, pendant toute leur marche, ne trouverent pas un seul ruisseau, & furent obligés de se contenter de boire l'eau croupie qu'ils puiserent dans des especes de marais que l'on trouve au fond des vallées. On croit que cette eau provient des chûtes de pluie qui y sont régulieres dans certaines saisons de l'année : ils ne virent aucun quadrupede qui valût la peine d'être remarqué, si ce n'est le *kangarou*. A leur grande surprise, quoiqu'ils distinguassent parfaitement par les traces de leurs pas, que des naturels avoient depuis peu passé dans ces lieux, ils n'en apperçurent aucun dans toute la route. Il n'est pas non plus

facile de connoître quels moyens ils emploient pour subsister dans ces contrées si éloignées de la mer.

Le 6 Mai, le Supply mit de nouveau à la voile pour l'isle du Lord Howe, d'où il devoit rapporter un chargement de tortues pour l'usage de la Colonie; mais après y être resté plusieurs jours, il fut obligé de revenir sans en avoir vu une seule; ce que nous croyons devoir attribuer à la saison qui étoit trop avancée. Trois des bâtimens de transport, qui avoient été loués par la compagnie des Indes orientales pour aller à la Chine, prendre leur cargaison de thé, partirent à cette même époque du port Jackson pour Canton.

L'expédition malheureuse du Supply jeta du noir dans tous les esprits, car les provisions fraîches étoient alors devenues plus rares que dans une ville bloquée. La prudence nous défendoit de chercher une ressource dans le peu d'animaux vivans que nous avions payés si cher, &

que

que nous n'avions pu tranſporter ſur le rivage qu'avec des peines infinies. Pour comble d'infortune le poiſſon, qui, lors de notre arrivée, donnoit avec une abondance ſuffiſante, étoit devenu ſi rare, que l'on ne pouvoit pas en voir tous les jours ſur la table des officiers ſupérieurs. Si un *kangarou* égaré ne ſe fût alors trouvé par haſard ſur notre route, nous aurions entiérement perdu le goût des viandes fraîches.

Dans cette ſituation fâcheuſe le ſcorbut ne tarda pas à faire parmi nous ſes ravages accoutumés, plus ou moins, ſuivant les tempéramens des différens individus. Malheureuſement les végétaux bons à manger, qui croiſſent dans le pays, ne ſont ni en grande abondance, ni antiſcorbutiques. Le terrein que nous avions labouré, & dans lequel nous avions ſemé des graines potageres, ſoit par rapport à la nature du ſol, ſoit plus vraiſemblablement parce que la ſaiſon étoit trop avancée, ne fourniſſoit qu'une quan-

tité tout-à-fait insuffisante des plantes qu nous auroient été si nécessaires.

Pendant tout cet espace de temps, le convaincus ne commirent que très-peu de fautes graves. On entendoit parler de temps en temps d'un vol de peu de conséquence, ou de résistance à des ordres supérieurs; il n'y eut qu'une seule exécution. Le patient étoit un jeune homme convaincu de vol avec effraction. Il subit la mort avec un front & une insensibilité dont la plus grossiere ignorance & la plus mauvaise éducation peuvent seules être causes.

CHAPITRE XIV.

Depuis le commencement de Juin, jusqu'au départ des bâtimens pour l'Europe.

Les jours de réjouissance qui, sous un ciel plus heureux, s'écoulent sans que l'on y fasse presqu'attention, & sont bientôt

ensevelis dans l'oubli, acquiérent, dans un pays éloigné & presque séparé du séjour des humains, un degré d'importance qui console l'homme en lui rappelant que son ame est encore susceptible de sentimens de respect, d'amour & de reconnoissance.

Le 4 Juin, jour anniversaire de la naissance de S. M. Britanique, tous les officiers de la garnison & des vaisseaux qui n'étoient point de service, furent invités à dîner chez le gouverneur. Dans cette occasion, la premiere & la plus satisfaisante que nous eussions encore eu à célébrer dans la nouvelle colonie, il est inutile de dire que la gaieté exaltée par notre amour pour le Roi & pour la patrie, anima tous les convives. Après avoir bu toutes les santés d'obligation, on but encore à la prospérité de SYDNEY COVE, dans le comté de *Cumberland*, ainsi nommé par autorité. A la pointe du jour les vaisseaux de guerre qui étoient dans la rade, avoient fait chacun une décharge

de vingt-un coups de canon. Ce ſalut fut répété à midi, & accompagné de trois décharges de toute la mouſqueterie des bataillons de la marine.

Les officiers ne furent pas les ſeuls qui participerent à cette fête. Les quatre malheureux qui avoient été condamnés au banniſſement, furent délivrés de leurs fers, & rentrerent dans le ſein de la ſociété. On donna trois jours de congé aux convaincus, & chacun des priſonniers, mâles & femelles, reçut une portion de *grog* (15). Les officiers non commiſſionnés & tous les ſoldats eurent la permiſſion de boire à la ſanté du Roi, ſous le pavillon déployé de la Grande-Bretagne, & on leur paſſa à cet effet à chacun une pinte de bierre forte, qui fut ajoutée à leur portion ordinaire. Des feux de joie terminerent cette journée; & j'éprouve une ſorte de ſatisfaction, en diſant que tant d'indulgence & de liberté

---

(15) De l'eau-de-vie, ou du rum mêlé avec de l'eau.

accordées aux soldats & aux convaincus, excepté dans une circonstance dont j'aurai occasion de parler, ne furent suivies d'aucune conséquence fâcheuse.

Dans le cours de Juin, il arriva un accident malheureux & irréparable à certains égards. Tout notre bétail noir consistant en cinq vaches & un taureau, soit par la négligence de ceux qui étoient chargés de le veiller, soit autrement, trouva le moyen de se sauver dans les bois; & en dépit de toutes nos recherches, il nous fut impossible de le retrouver. Un des convaincus nommé Corbet, qui avoit été accusé de vol, s'échappa vers le même temps. Nous crûmes d'abord qu'il avoit pris le parti violent de chasser le bétail dans les bois pour le faire ensuite servir à sa subsistance aussi long-temps qu'il lui seroit possible, ou peut-être même pour le livrer aux naturels. Dans cette incertitude, on envoya de tous côtés des détachemens à sa poursuite, & le fugitif fut déclaré

banni, s'il n'étoit pas rentré à un certain jour que l'on fixa. Après beaucoup d'inquiétudes & de fatigues infinies. Ceux qui s'étoient mis en quête revinrent sans avoir trouvé le bétail. Le 21, Corbet se montra auprès d'une ferme qui appartenoit au gouverneur, & pria un des convaincus qui se trouvoit sur le lieu, de lui donner quelque nourriture, ne pouvant plus résister au besoin sous lequel il succomboit. L'homme auquel il s'étoit adressé, sous prétexte d'aller lui chercher les secours qu'il réclamoit, sortit & se rendit au gouvernement pour donner avis de son arrivée. On envoya en conséquence un détachement d'hommes armés, qui s'empara de sa personne. Ce malheureux étoit reduit à un état de maigreur dont il est difficile de se faire une idée, ayant souffert pendant son absence toutes les horreurs de la plus affreuse famine. Les soins convenables lui ayant été administrés à-propos, il se trouva en état de comparoître le 24 devant la cour qui

devoit le juger. Ayant été déclaré coupable du vol dont on l'avoit d'abord accusé, il fut condamné à la mort; mais d'après un examen plus exact des faits, on reconnut qu'il n'avoit aucune part à la perte du bétail, & qu'il ignoroit absolument où il pouvoit être.

Samuel Peyton, convaincu d'avoir, le soir du jour aniversaire de la naissance du Roi, ouvert avec effraction la marquise d'un officier, dans l'intention de piller ce qui se trouveroit sous sa main, reçut sa sentence de mort en même temps que Corbet; & ils furent tous deux exécutés le jour suivant, avouant qu'ils étoient justement punis, & implorant le pardon de ceux qu'ils avoient offensés. Peyton n'avoit encore que vingt ans; & dans un âge aussi peu avancé, il s'étoit déja souillé de crimes de tous les genres. La lettre suivante de ce malheureux, écrite par un de ses camarades à son infortunée mere, prouvera au lecteur, qu'en bannissant des êtres semblables de la mere

patrie, & en les envoyant dans des régions aussi éloignées, le gouvenement a plutôt mérité l'éloge que l'on doit à l'indulgence & à la commisération, que le blâme & l'accusation d'injustice & de barbarie.

Lettre de Samuel Peyton à sa Mere.

De Sydney Cove, port Jackson, dans le nouveau pays de Galles méridional, le 24 Juin, 1788.

Ma chere & respectable mere,

Le cœur oppressé de la plus vive angoisse, & trop agité par l'idée terrible de ma situation actuelle, je ne puis vous exprimer moi-même les sentimens qui m'animent à ma derniere heure. Un ami compatissant veut bien me rendre ce triste service, & c'est à lui que j'abandonne la plume, pour vous faire part du destin affreux qui m'est réservé.

Ma mere ! oui c'est dans l'agonie du désespoir que je consacre les derniers momens de ma vie à vous dire un éternel

Demain avant cette heure, j'aurai quitté la vallée d'iniquité pour entrer dans une éternité ſans bornes & qui m'eſt inconnue. Je n'ajouterai pas à votre douleur en vous remettant ſous les yeux la liſte des crimes qui m'ont conduit ſur le bord de l'abîme dans lequel je vais être précipité; qu'il me ſuffiſe de vous dire que pouſſé au mal par un penchant irréſiſtible, ni les principes vertueux, ni l'exemple de la meilleure des meres, n'ont pu me retenir. Je ſuis à la fin la victime de mes propres folies, ſans pouvoir accuſer ceux qui me perſécutent, d'injuſtice ou de cruauté.

Je regrette trop tard de n'avoir pas donné toute l'attention due à vos conſeils, & je ne puis réfléchir ſans la plus vive douleur, aux chagrins que je vous ai cauſés. Je ſupplie la toute-Puiſſance de m'accorder ſon pardon pour ce crime & tant d'autres que j'ai commis. Encouragé par le ſouvenir des promeſſes d'un Dieu

mort, pour nous aſſurer la vie éternelle. J'eſpere trouver dans ce monde à venir un bonheur dont mes fautes ne me permettent plus de jouir dans celui-ci. Ce Dieu bienfaiſant vous donnera la force néceſſaire pour ſurmonter votre douleur, pour vous conſoler de ma perte, & ce ſera lui qui nous réunira dans le ſéjour des bienheureux. Je pardonne ma mort à ceux de qui je vais la recevoir; puiſſent-ils me pardonner de même toutes mes offenſes. Recommandez mon ame à la divine Providence, & recevez l'éternel adieu d'un fils malheureux & expirant.

SAMUEL PEYTON.

Il n'eſt arrivé depuis cette époque aucun événement qui puiſſe intéreſſer le lecteur. Je lui rendrai maintenant compte de ce qui ma paru le plus remarquable, relativement au pays, à ſon ſol, &c. Ce que je n'aurois pu faire ſans interrompre la ſuite des événemens que j'ai rapportés.

CHAPITRE XV.

Description du nouveau pays de Galles méridional ; productions ; climat, &c.

Nous n'avons presque rien à ajouter aux détails géographiques que nous ont donnés de ce pays les capitaines Cook & Furneaux. Le capitaine Cook visita la côte depuis le cap Hicks, situé par les 37 degrés 58 minutes de latitude Sud, jusqu'au détroit de l'Endeavour, & le capitaine Furneaux reconnut la côte depuis la terre de Van-Diemen, jusqu'au 39. degré de latitude Sud. L'espace entre la fin des découvertes du capitaine Furneaux, jusqu'au cap Hicks, est par conséquent encore à examiner. Lorsque nous rangeâmes cette côte, le temp sétoit si mauvais & si chargé de brouillard, que nous ne pûmes ni en approcher ni l'appercevoir, & nous ne sommes pas en état de dire si le continent

eſt coupé par quelque détroit, s'il offre des havres, ou s'il s'y trouve des iſles. Un de mes amis, officier à bord de la flotte, m'a cependant aſſuré qu'en paſſant par le travers de cette côte, on s'apperçut qu'il en venoit un courant très-fort, repouſſant vers la haute mer.

A la diſtance de ſoixante milles dans l'intérieur des terres, s'éleve une chaîne de montagnes d'une hauteur prodigieuſe, qui prend ſa direction du Nord au Sud, & dont l'œil ne peut appercevoir la fin. Si rien n'en empêche, le gouverneur ſe propoſe d'aller, ſous peu de temps, reconnoître leurs ſommets; & je n'ai aucun doute qu'il ne ſoit bien recompenſé des fatigues & des peines qu'il ſe donnera. S'il exiſte quelques grandes rivieres, ce dont pluſieurs d'entre nous veulent douter ſans y être fondés, il eſt probable qu'elles prennent leur ſource du milieu de ces montagnes, & qu'elles courent à une diſtance conſidérable au Sud ou au Nord. Il feroit

ſurprenant que des havres auſſi magnifiques que la Baie Botanique, le port Jackſon & la baie briſée, outre celles que l'on ne connoît pas encore, ne fuſſent bordées que de bas-fonds, de marais & de terreins fangeux.

La face du pays eſt fort agréable. Il eſt coupé de jolies collines, & de vallées qui font mille détours, & couvert d'arbres élevés & touffus. Les feuilles nouvelles ſuccédant ſans interruption aux anciennes, ces arbres offrent dans toutes les ſaiſons un abri délicieux. Dans les endroits où les grands arbres ſont plus clairſemés, on voit en abondance des arbriſſeaux à fleurs, dont la plupart ſont entiérement inconnus en Europe, & qui ſurpaſſent en beauté tous ce que j'ai vu dans les jardins les mieux cultivés. Parmi ces arbuſtes, on en remarque un ſurtout, qui porte ſa tête plus haute que les autres, & produit une fleur blanche d'une belle forme, dont l'odeur approche de celle du muguet, & qui

parfume l'air à une très-grande diſtance.

Les eſpeces d'arbres ſont peu variées; & j'ajouterai que la qualité du bois eſt ſi mauvaiſe, qu'il eſt preſqu'impoſſible de s'en ſervir. Nous nous ſommes donnés, pour parvenir à l'employer dans nos conſtructions, des peines dont on ne peut ſe faire d'idée à moins d'en avoir été témoin. Il découle de ces arbres une gomme épaiſſe & rouge aſſez ſemblable au *ſanguis draconis*, dont on a trouvé le moyen de ſe ſervir en médecine. Nous l'employons dans les diſſenteries, & elle a ſouvent réuſſi dans des cas où tous les autres remedes avoient échoué. Pour abſorber ſes qualités acides on a coutume de l'amalgamer avec des opiats.

Le ſol n'eſt pas par-tout le même. Auprès de Sydney Cove le terrein eſt ſabloneux & offre, de diſtance en diſtance, des couches de craie. Nous n'avons encore trouvé moyen de tirer que très-peu du parti des terres ſabloneuſes; mais nous

n'avons pas lieu de douter-que, dans plusieurs grands morceaux de terre qui sont autour de la nouvelle ville, nous ne puissions y récolter d'abondantes moissons de tout ce qu'il nous plaira d'y semer. Pour en faire l'essai, on y enverra des gens bien versés dans l'agriculture, auxquels on fournira les semences & les instrumens nécessaires. Le sol que nous avons choisi pour faire nos premieres expériences en agriculture, a jusqu'ici mal répondu aux soins que nous nous sommes donnés; mais comme nous sommes encore novices dans cet art, il est à croire que ces mauvais succès ne doivent être imputés qu'à ce que nous n'avons pas su choisir le meilleur terrein.

Les grands arbres que l'on trouve sur le sol sont ce qui donne le plus d'embarras pour le nettoyer & pour le défricher, car il n'y a que peu de sous-bois & de ronces. Je ne puis pas parler des prairies naturelles que M. Cook dit avoir vues sur les bords de la Baie Botanique,

il n'en exiſte pas de ſemblables autour du port Jackſon. L'herbe y croît cependant, dans tous les endroits, excepté ceux qui ſont trop fangeux, à une très-grande hauteur & en abondance ; mais elle eſt d'une qualité groſſiere, & convient mieux aux chevaux & aux vaches, qu'aux moutons & aux brebis. Le pays produit des fruits ſauvages en petite quantité; on y trouve éntr'autres la petite pomme pourpre dont le capitaine Cook a fait mention, & une ſorte de raiſin, qui n'y peut être comparé que pour la forme, ſon goût étant plutôt ſemblable à celui de la groſeille verte, & très-aigre. Il pourroit ſe faire que cultivé il devînt mengeable & même agréable.

L'eau douce eſt très-rare dans les lieux que nous avons viſités, ainſi que j'ai déja eu occaſion de le remarquer. Il y en a aſſez pour boire & faire cuire les alimens, mais nous n'avons pas encore découvert de courant aſſez fort pour faire tourner la roue d'un moulin. La remarque faite à

à ce sujet par M. Anderson sur la sécheresse du pays qui environne la Baie de l'Aventure, peut s'appliquer à tout ce qui s'est offert jusqu'ici à nos regards.

Je me souviens d'avoir entendu dire plusieurs fois, avant de quitter l'Angleterre, qu'un des objets secondaires de notre expédition étoit de chercher des mines. Peut-être s'y en trouve-t-il en effet; mais comme il n'est personne parmi nous qui soit en état de prononcer sur l'affirmative, on doit attendre que nous ayons eu le temps de visiter plus exactement le pays. Cependant des personnes dont l'opinion ne doit pas être rejetée légérement, croient que la terre renferme des métaux dans son sein, d'après des veines qu'elles ont remarquées dans des pierres ramassées ici. Il est fâcheux qu'il n'y ait pas maintenant dans la colonie un homme capable de donner à cet égard des détails plus satisfaisans. Il ne l'est pas moins que nous n'ayons pas avec nous un botaniste expérimenté

pour raſſembler & décrire les plantes rares & magnifiques dont le pays abonde. Nous nous étions flattés, lorſque nous quittâmes le Cap de Bonne-Eſpérance, que le ſieur Maſſon, jardinier du jardin de botanique du Roi (qui eſt maintenant occupé dans cette partie du monde à raſſembler des plantes pour la pépiniere du jardin du Roi à Kew) viendroit nous rejoindre, mais il paroît que ſes ordres & ſes engagemens l'ont empêché de quitter ce ſentie battu pour entrer ſur une ſcene de variété & de nouveauté.

Ce pays offre un grand nombre d'autres avantages aux naturaliſtes curieux.

Les oiſeaux ne ſont pas en très-grande quantité, mais il y en a de beaucoup d'eſpeces & dont les plumes ſont de la plus grande beauté. On remarque le catacouas, le lorry, le perroquet; mais celui qui mérite ſur-tout de fixer l'attention eſt une eſpece d'autruche plus ſemblable au touyou de l'Amérique, qu'à aucun autre oiſeau connu. Un des con-

vaincus, envoyé à cet effet par le gouverneur, en tira un d'un coup de fusil, à une très-grande distance, & l'abattit. Son poids étoit de soixante-dix livres, & sa longueur, du bout de l'orteil à la pointe du bec, de sept pieds deux pouces (15), quoiqu'il paroisse que cet oiseau n'eût pas encore atteint sa pleine croissance. En le disséquant on remarqua plusieurs singularités dans les parties internes. La vessie étoit extrêmement large, & le foie pas plus gros que celui d'une poule. On ne lui trouva point de gésier. Ses jambes, fort longues, étoient couvertes d'écailles épaisses & fortes; ce qui prouve que la nature a formé cet oiseau pour vivre au milieu des déserts. Ses pattes different de celles de l'autruche, en ce qu'elles ont trois doigts au lieu de deux. Goldsmith dont le détail

(15) Un peu plus de six pieds & demi de Roi.

qu'il donne du touyou (16), & le ſeul auquel je puiſſe avoir recours, dit « qu'il » eſt couvert depuis le dos juſqu'au crou- » pion de plumes longues, qui retom- » bent par derriere en cachant l'anus. » Ces plumes ſont griſes ſur le dos & » blanches ſur le ventre ». Les ailes ſont ſi petites qu'elles méritent à peine qu'on leur donne ce nom, & elles ſont en outre dénuées de ces ornemens magnifiques qui embelliſſent les ailes de l'autruche. Toutes les plumes ſont extrêmement groſſieres, mais la maniere dont elles ſont conſtruites, mérite que l'on en faſſe ici mention : elle croiſſent par paire qui ſortent d'un même tuyau ; ſingularité

(16) Goldſmith donne à cet oiſeau le nom d'ému, d'autres celui d'autruche bâtarde, caſoar gris à bec d'autruche, grue férivore, émeu à long cou, &c. J'ai cru devoir ſuivre le Pline François en adoptant le nom de *touyou*. On le voit principalement dans l'Amérique méridionale ; mais il y a des contrées de ce continent qu'il ne fréquente point. *Voyez la deſcription qu'en donne M. de Buffon, dans ſon hiſtoire naturelle des oiſeaux.* (Note du Traducteur.)

que l'auteur que je viens de citer a omise. Il est à croire que ces oiseaux ne sont pas rares dans la contrée que nous habitons ; on en a vu en assez grande quantité, & quelques-uns extrêmement gros ; mais ils sont si farouches, que l'on ne peut s'en approcher à la portée du fusil, qu'avec la plus grande difficulté. Ils ne volent point, mais courent avec un tel degré de vîtesse, que nos levriers les plus légers les perdroient de vue dans un instant. Nous en avons mangé, & sa chair a en quelque sorte le goût du bœuf.

Outre le touyou, nous avons apperçu plusieurs oiseaux de différentes grosseurs, qui promettent d'augmenter de beaucoup la liste de ceux décrits par les naturalistes, lorsque nous serons assez heureux pour avoir des savans parmi nous. Nous n'avons pas eu occasion de voir la chauve-souris de la riviere Endeavour. Il se trouve dans les bois une grande quantité de petits oiseaux d'especes différentes, dont le ramage est doux,

mélodieux, plaintif, & extrêmement agréable.

Je ne puis gueres parler d'autres quadrupedes que du *kangarou.* Le peu que nous en avons vus sont presque tous de l'espece de l'opossum, & il ne s'en trouve qu'en petit nombre. Nous n'avons apperçu jusqu'ici aucune bête féroce, & nous n'avons aucune raison de croire que le pays en nourrisse. C'est un grand bonheur pour nous, car leur présence nous priveroit sans doute du kangarou, le seul animal qui nous fournisse de la viande fraîche. Ce quadrupede singulier est déja connu en Europe, par les dessins & la description que nous en a donné le capitaine Cook. Il n'y a rien à objecter au dessin, si ce n'est dans la position des griffes de la patte de derriere, qui sont confondues ensemble comme dans la patte du chien. Dans le kangarou les griffes sont bien distinctes les unes des autres. C'est M. de la Peyrousse qui m'a fait remarquer cette

légere inexactitude, pendant que nous comparions ensemble un kangarou mort, avec le dessin du capitaine Cook. Comme cet officier l'a justement observé, ce dessin est assez exact pour donner en général une idée juste de l'animal; mais le naturaliste desireroit y trouver encore une plus grande précision (17).

L'histoire naturelle du kangarou ne nous est pas encore bien connue. Nous pouvons cependant risquer de prononcer que cet animal est une espece nouvelle *d'opossum*; la femelle ayant une bourse qui contient son petit, & dans laquelle les mamelles sont renfermées. Ces mamelles ne sont qu'au nombre de deux, preuve assez forte, quand même il n'en viendroit pas d'autre à l'appui, que le kangarou ne donne pas en général

---

(17) On a préparé plusieurs peaux de kangarou pour les transporter en Angleterre. On avoit déja tenté d'y en transporter de vivans, mais cet essai n'a pas réussi.

le jour à plus d'un petit à la fois. On a tué plus d'une douzaine de femelles qui toutes n'avoient qu'un seul kangarou dans leur bourse. On peut cependant considérer cet animal comme assez prolifique, vu l'âge tendre auquel il commence à se reproduire. Nous en avons pris qui, avec leur petit, ne pesoient pas plus de trente livres, tandis que lorsqu'ils sont parvenus à leur dernier degré de grosseur, leur poids n'est pas de moins de cent cinquante livres. Nous avons tué un mâle pesant cent trente livres, dont les dimensions étoient ainsi qu'il suit.

	pieds (18)	pouces.
Longueur du kangarou	7	3.
de la queue	3	4½.
des jambes de derriere	3	2.
de celles de devant	1	7½.
Circonférence de la racine de la queue	1	5.

(18) Le pied d'Angleterre est d'environ un onzieme plus court que celui de France, ou pied de roi. Pour

D'après ces mesures on aura peut-être de la peine à me croire lorsque j'affirmerai qne le kangarou, à l'instant de sa naissance, n'est pas plus gros qu'une souris ordinaire. C'est cependant un fait que je donne comme certain, en ayant vu plusieurs sortant du ventre de la mere.

En courant, ce quadrupede ne s'aide presque que de ses pattes de derrière, qui sont garnies de muscles d'une force singuliere. Leur course est extrêmement vive, quoique cependant un peu moins rapide que celle du levrier. Quand le levrier parvient à s'en saisir, il lui est impossible de le tenir long-temps par la violence des mouvemens qu'il fait en se débattant. Le saut du kangarou, quand il n'est pas trop vivement poursuivi, n'excede pas vingt pieds.

Nous ne savons ni dans quel temps

---

plus d'exactitude on a laissé ici la mesure en pieds d'Angleterre.

de l'année, ni de quelle maniere ces animaux s'accouplent. Les testicules du mâle sont placées d'une façon contraire à celle ordinairement marquée par la nature.

Lorsque le kangarou est jeune, sa chair est tendre, savoureuse, & a à-peu-près le goût du veau; mais celle des vieux est plus dure & plus coriasse que la chair de taureau. Il n'est point carnivore, & subsiste de plantes & de fleurs de certaines especes. Leur bêlement est plaintif & différent de celui de tous les animaux, mais il n'y a gueres que les jeunes qui le fassent entendre.

Le poisson, dont nous nous étions flattés de trouver ici une grande abondance, ne s'y voit au contraire qu'en petite quantité. Dans l'été nous en pêchions assez pour notre consommation, mais depuis quelques mois nous n'en avons pris que fort peu. La Baie

Botanique eſt à cet égard préférable au port Jackſon. Les François ont attrapé en un ſeul jour près de deux mille poiſſons de l'eſpece du *grouper*. Nous lui donnâmes le nom de chevau-leger (*light horſeman*) d'un os qu'il a dans la tête, qui reſſemble à un caſque. On peut ajouter à ces poiſſons le mulet, le loup de mer, la ſole, & beaucoup d'autres eſpeces, toutes ſi bonnes que cela ne peut qu'ajouter à nos regrets en voyant qu'il y en a ſi peu. On trouve ici des requins d'une groſſeur ſurprenante. Un de ces monſtres, pêché par l'équipage du Syrius, meſuré auprès des épaules, portoit ſix pieds & demi de circonférence. Son foie contenoit vingt-quatre gallons d'huile (19), & on trouva dans ſon eſtomac la tête d'un autre requin que l'on avoit jeté à la mer, du même vaiſſeau. Les Indiens qui ont apparemment reconnu

---

(19) A-peu-près 108 pintes meſure de Paris.

la voracité de ces animaux, témoignent la plus vive horreur quand ils les apperçoivent.

On ne voit auprès du port Jackſon que peu de reptiles & d'animaux venimeux. On a tué des ſerpens très-grands & nuancés des plus belles couleurs, mais heureuſement nous ignorons encore l'effet de leur morſure.

Les inſectes, quoique très-nombreux dans ce pays, ne ſont pas à beaucoup près, même dans le cœur de l'été, auſſi incommodes que dans l'Amérique, dans les Indes occidentales & dans d'autres pays où j'ai voyagé. Avant que nous euſſions réſidé quinze jours ſur ce rivage, nous eſſuyâmes des orages de tonnerre & de pluie dont on ne peut guere ſe faire une idée juſte. Ils ſe ſuccéderent pendant pluſieurs jours; & outre les dommages qu'ils nous causerent, la foudre tua pluſieurs de nos brebis; ce qui fut pour nous d'un fort mauvais augure. Depuis pluſieurs mois,

us n'avons heureusement rien vu de
nblable.

CHAPITRE XVI.

pérations faites dans la colonie. Situation des affaires l'instant du départ du bâtiment chargé de porter ces détails en Angleterre.

POUR accélérer l'exécution des tra-
ıx publics, les hommes transportés
s prisons d'Angleterre, furent, aussi-
: après leur débarquement, divisés
plusieurs bandes; & on plaça à la
e de chacune de ces bandes, & pour
inspecter, un de ces mêmes trans-
rtés. On doit regretter que le gou-
rnement n'y ait point fait attention
ınt que nous quittassions l'Angleterre,
qu'on n'ait pas nommé des per-
ınes convenables auxquelles on au-
ıt fixé des appointemens honnêtes pour

remplir les fonctions d'inſpecteurs. Il en réſulte que tout eſt dans un état d'imperfection ſuffiſant pour déranger & même pour ruiner les projets que l'on a eus en établiſſant cette colonie.

Les femmes ont juſqu'ici vécu dans une entiere oiſiveté, excepté quelques-unes que l'on emploie à faire des chevilles pour fixer les tuiles, & d'autres à ramaſſer des coquilles deſtinées à être brûlées & converties en chaux. Je le répéte encore une fois, la conduite de ces gens a été infiniment meilleure que nous ne pouvions nous y attendre & même que nous n'euſſions oſé l'eſpérer.

On a achevé de conſtruire des magaſins de bois, en attendant qu'il y en ait de plus ſolides, couverts de chaume ou de bardeau, dans leſquels on a ſerré toutes les marchandiſes & proviſions retirées des vaiſſeaux. Les caſernes pour les troupes ſont fort avancées, & on a élevé de tous les côtés de petites

cabanes qui serviront jusqu'à ce que des bâtimens plus solides soient élevés. Malgré cela on a laissé subsister les camps des soldats de la marine & des convaincus, le nombre des cabanes ne suffisant pas pour les recevoir tous; & on a revêtu les tentes, de broussailles au dedans, & de paille au dehors, pour garantir de la fraîcheur de la nuit ceux qui les habitent.

J'ai déja dit qu'on avoit tracé le plan de la ville; & comme le pays fournit en grande abondance de la pierre de taille d'une excellente qualité, on desire ardemment de voir ce plan mis à exécution. Il n'y a encore que deux maisons de pierre commencées; l'une destinée au gouverneur, & l'autre au gouverneur en second. Un des plus grands obstacles que nous ayons à surmonter, est le défaut de pierre à chaux: il ne s'en trouve nulle part. La terre à brique ne nous manque pas, nous en avons

même déja une grande quantité de cuite & prête à être mise en œuvre.

En faisant l'énumération des bâtimens publics, j'ai oublié de faire mention d'un observatoire que l'on a élevé à une petite distance du camp. Il est presqu'achevé, & quand on l'aura fourni des télescopes & autres instrumens qui ont été envoyés par le bureau des longitudes, il fournira une retraite agréable à ceux qui voudront aller s'y délasser d'une journée de travail. Une des principales raisons du bureau, en accordant cette collection d'instrumens, a été de mettre le sieur Dawe, lieutenant des troupes de la marine, (au soin duquel on les a confiés) en état d'observer la comete qui doit paroître sous peu sur l'hémisphere méridional. L'observatoire est situé, d'après plus de trois cents observations, au 33e degré, 52 minutes, 30 secondes de latitude méridionale, & au 151e degré, 16 minutes, 30 secondes

condes de longitude orientale, méridien de Greenwich. La latitude de la pointe méridionale qui forme l'entrée du havre, eſt de 33 degrés, 51 minutes; & celle de la pointe ſeptentrionale qui lui eſt oppoſée, de 33 degrés, 49 minutes, 45 ſecondes.

Depuis notre arrivée dans ce port, nos forces militaires n'ont éprouvé qu'une diminution de trois perſonnes, un ſergent & deux ſoldats; mais en y comprenant ceux qui ont été exécutés, nous avons perdu cinquante-quatre convaincus. On ne peut pas mettre au nombre des cauſes de cette mortalité l'excès du travail ou le défaut d'alimens. Le lecteur le jugera, lorſqu'il ſaura que leur portion eſt la même que celle allouée à tous les ſoldats & officiers de la garniſon, & qu'on leur accorde, pour ſe repoſer de leurs fatigues, le ſamedi après midi & le dimanche, jour auquel ils aſſiſtent au ſervice divin. L'office ſe fait ou dans l'un des magaſins, ou en plein

air, sous un grand arbre, lorsque le temps le permet, en attendant que l'on ait construit une église.

Il paroîtra assez singulier que parmi nos travaux publics, on n'ait pas encore commencé à construire un fort ou redoute. S'il arrivoit quelqu'émeute pendant la nuit, il n'est pas facile de déterminer où nous pourrions nous mettre à couvert, en attendant que les troupes dispersées de tous les côtés, fussent rassemblées. Une alarme qui se répandit il y a quelques jours, engagera peut-être à mettre la main à l'œuvre pour construire un bâtiment à cet effet. Dans l'obscurité de la nuit les sentinelles portées sur la rive orientale de la crique, entendirent les voix de plusieurs Indiens qui s'entretenoient près de leur poste. Le courage de ces soldats ne se démentit pas dans cette occasion. Ils vinrent sans bruit avertir l'officier de garde de ce qui se passoit; & celui-ci prit aussi-tôt toutes les précautions né-

cessaires pour être prêt à repousser l'attaque, s'il y avoit lieu, donnant tous les ordres que la prudence put lui suggérer, pour que l'on n'inquiétât point ces naturels, tant qu'ils n'annonceroient aucune intention hostile. L'obscurité & la distance à laquelle ils se tenoient, rendoient assez difficile de déterminer quel pouvoit être leur nombre; mais par le son de leurs voix, & d'après d'autres circonstances, on calcula qu'ils étoient à-peu-près trente. Nous ignorons quelles étoient leurs intentions en nous honorant d'une visite (nous n'avions pas vu d'Indiens depuis cinq mois); mais il est probable qu'ils vouloient ou piller, ou s'assurer du degré de sécurité avec lequel nous nous livrions aux douceurs du sommeil, & des précautions que nous prenions pendant la nuit. Quand les horloges des vaisseaux sonnerent l'heure, & que les sentinelles crièrent de leurs postes « tout est bien », ils observerent le silence le plus profond, & resterent muets pendant quelques mi-

nutes, quoiqu'un moment avant ils par-lassent avec une volubilité surprenante. Après être restés dans le même endroit pendant un espace de temps assez long, ils partirent sans dire un seul mot à nos soldats.

CHAPITRE XVII.

Observations sur les avantages que la métropole peut retirer de la colonie nouvellement formée à Sydney Cove.

On pourroit taxer de présomption, l'auteur de cet essai, s'il se permettoit de chercher à pénétrer les vues du gouvernement quand il a formé cet établissement; mais il espere que sans s'attirer aucun reproche, il peut soumettre à ses lecteurs son opinion, relativement aux avantages que la Grande-Bretagne doit en retirer par la suite.

Si l'on a seulement l'intention de

faire de ce lieu le réceptacle des bandits & des criminels que l'Angleterre rejette de son sein, la situation, la distance & la nature du pays, le rendent plus propre qu'aucun autre à cet objet. Si l'on se propose d'en faire un endroit de commerce, je crains qu'il n'offre qu'une très-petite partie des avantages que l'on avoit d'abord cru pouvoir en tirer. Le chanvre de la nouvelle Zélande, sur lequel nous avions fondé nos plus brillantes espérances, ne croît pas, au moins dans les endroits que nous avons visités, & l'isle de Norfolk même, où nous nous croyons certains d'en récolter en abondance, n'en a pas offert à la vue une seule tige. Le projet de fournir les Indes orientales de munitions navales en cas de guerre, ne peut donc pas avoir lieu, le chanvre manquant ici totalement, & la qualité du bois y étant si mauvaise, qu'il est absolument impossible que l'on en tire aucun parti. S'il étoit possible de transporter les arbres

magnifiques que produit l'isle de Norfolk, ce seroit un avantage inapréciable; mais la nature des bandes de cette isle rend absolument impossible de songer même à l'essayer. L'isle du Lord-Howe, découverte par le lieutenant Ball, quoiqu'infiniment précieuse pour notre colonie, ne sera jamais d'un grand service à la mere patrie, vu qu'elle ne produit gueres que l'arbre à chou des montagnes.

Si l'on envoyoit des troupes en quantité suffisante, pour être ajoutées à celles qui cultivent la terre, je ne doute pas que dans le cours de peu d'années, le pays ne fût en état de fournir du grain en assez grande abondance pour substanter ses habitans. Mais pour parvenir à ce but, il faut que les bornes dans lesquelles on nous a circonscrits, soient reculées de beaucoup, & que nous ne soyons pas dans le cas de manquer du nombre de bras indispensablement nécessaires. En admettant que ces renforts nous soient

accordés, il faudra encore que la mere patrie nous fourniſſe pendant long-temps toutes les choſes néceſſaires à la vie. L'expérience nous a démontré que l'eſpoir de pouvoir bientôt être fournis d'une aſſez grande quantité de bétail pour notre conſommation, eſt chimérique & abſurde. Si la Grande-Bretagne négligeoit de nous envoyer réguliérement les ſecours néceſſaires, la perte de la colonie en ſeroit la ſuite infaillible.

Les ſpéculateurs qui peuvent avoir envie de venir dans ce pays pour y tenter la fortune, feront bien de réfléchir mûrement ſur ce que je viens de dire. Ceux qui ſe laiſſent ſéduire par des eſpérances brillantes, & qui viendroient dans ce lieu pour y amaſſer des richeſſes, pourroient être cruellement déçus. La diſtance immenſe de ce pays, la nature de ſes productions, la difficulté d'y entretenir des liaiſons avec les autres parties du monde, ne juſtifient que trop mon aſſertion. Pour des hommes au

contraire qui n'ont qu'une fortune médiocre, & qui n'ont pas l'ambition de l'augmenter par un commerce ſans bornes; pour des hommes qui ne deſirent que de trouver une retraite tranquille au ſein du bonheur & de la paix, je crois que le continent du nouveau pays de Galles méridional n'eſt pas ſans attraits. Un individu de ce caractere, muni de lettres de recommandation & d'une ſomme ſuffiſante pour pouvoir (après avoir défrayé les dépenſes de ſa traverſée) acheter un aſſortiment des outils propres à défricher & cultiver la terre; & ſe procurer les uſtenſiles néceſſaires à un ménage, une vache, quelques brebis, & des graines pour enſemenſer; cet individu, dis-je, pourroit ſe procurer ici une exiſtence agréable. Il faudroit qu'il fût protégé & encouragé d'une maniere convenable; qu'avant de quitter ſon pays, on lui aſſurât une ſubſiſtance juſqu'a ce qu'il fût en état de jouir du fruit de ſes travaux,

& qu'à son arrivée on lui donnât la propriété d'un terrein qui puisse répondre à ses vues.

Je regarde comme une chose probable que dans moins de dix années, ce colon libre, s'il est doué de constance & des talens nécessaires, jouira d'une abondance honnête. Le surplus de ses récoltes le mettra alors en état d'acheter les marchandises Européennes, à son usage, des navires qui arriveront dans la colonie. C'est-là qu'il doit borner son ambition; car en admettant qu'il puisse cultiver avec succès le tabac, le ris, l'indigo, ou les vignes, (la vigne, à ce que j'imagine, réussiroit ici parfaitement) la grande distance des lieux où il faudroit transporter ces marchandises pour s'en défaire, en porteroit le frêt à un taux si excessif, qu'il n'y auroit pas moyen d'y faire un bénéfice raisonnable. Il ne pourra pas non plus trouver un assez grand nombre de consommateurs dans cet endroit (au moins pour un espace

de temps si considérable, que je ne me donnerai pas la peine d'en faire la supputation) pour s'en débarrasser sur les lieux.

Je conseille donc à celui qui seroit tenté de venir s'établir sur ce continent, de se pourvoir, avant de quitter l'Angleterre, de toutes les étoffes nécessaires pour habiller lui, sa famille & ses domestiques; d'un mobilier pour garnir sa maison; de tous les ustensiles indispensables, & des instrumens de labourage, car il ne touchera dans aucun endroit où il puisse espérer d'en acheter à meilleur marché. La charrue devient inutile, parce que nous faisons ici plus volontiers usage de la houe. Si ses brebis & ses cochons sont achetés en Angleterre, ils n'en vaudront que mieux. Quant au vin, aux liqueurs spiritueuses, au tabac, au sucre, au café, au thé, au ris, à la volaille & à plusieurs autres articles, il peut se dispenser de les acheter en Europe, vu qu'il se les procurera fa-

cilement à Ténériffe, à Madere, au Bréfil ou au Cap de Bonne-Efpérance. Il n'eft pas de fon intérêt de prendre du papier ou des lettres de change ; dans tous les pays où il relâchera, le change fera toujours à fa perte, & il fera en outre obligé de payer l'efcompte. Des lettres de change tirées fur les lieux où il doit relâcher, ou des efpeces monnoyées, fur-tout des piaftres, font ce qu'il peut emporter de mieux.

Cette partie du monde n'offre que peu de reffources aux gens qui n'ont aucune propriété, ou à la baffe claffe du peuple, à moins que fuivant l'ufage obfervé pour les gens qui émigrent en Amérique, ils ne fe procurent la traverfée en s'engageant comme domeftiques. Il eft difficile de fe perfuader que le gouvernement puiffe être difpofé à les foutenir, jufqu'à ce qu'ils fe foient procuré un établiffement ; & dans ce cas ils courent grand rifque de mourir de faim.

J'ignore les inftructions qui ont été

données au gouverneur, & comment on doit diſpoſer des convaincus lorſque le temps de leur banniſſement ſera expiré. ils deviendront alors libres, & pourront, à ce que j'imagine, ou s'établir dans le pays, ou retourner en Europe. Ceux qui ſe détermineront à reſter dans la colonie, occaſionneront des dépenſes au gouvernement, &, excepté dans certains cas, il ſera bien difficile de procurer le paſſage à ceux qui voudront retourner dans leur patrie, vu les difficultés ſans nombre qui s'oppoſeront à une fréquente communication entre ce continent & l'Angleterre.

Nous croyons devoir finir cet eſſai, en donnant à nos lecteurs la liſte des officiers civils & militaires employés dans la colonie naiſſante de Sydney Cove, & pour tous les établiſſemens du nouveau pays de Galles méridional.

Gouverneur & Commandant en chef.

Arthur Philipps, *Ecuyer.*

Commandant en second.

Robert Roſſ, *Ecuy.*

Chapelain.

Le R. Richard Johnſon.

Avocat-général de l'établiſſement. (20)

David Collins, *Ecuy.*

Secrétaire du Gouvernement.

David Collins, *Ecuy.*

Inſpecteur général.

Auguſtus Alt, *Ecuy.*

Commiſſaire des proviſions & munitions.

Andrew Miller, *Ecuy.*

Commiſſaire en ſecond.

M. Zacharia Clarke.

Prévôt Martial,

(il fait en même-temps les fonctions de Sheriff du comté de Cumberland.)

M. Henri Brewer.

---

(20) Ce que j'appelle ici avocat général, en Anglois *judge advocate*, eſt l'officier qui dans les tribunaux militaires remplit les fonctions de rapporteur. C'eſt auſſi lui qui, après avoir recueilli l'avis des jurés, prononce le jugement. (*Note du Traducteur.*)

Juge de paix

M. James Smith.

Etabliſſement militaire.

Le vaiſſeau du Roi le Syrius. Commandant, John Hunter. Lieutenans, MM. Bradley, King, Maxwell.

Le Supply. Commandant, le lieutenant Henr Lidgbird Ball.

Quatre compagnies de troupes de l. Marine.

Commandant.

Le Major Robert Roſſ.

Capitaines commandant les compagnies

MM.

James Campbell.
John Shea.

Capitaines en ſecond.

MM.

James Meredith.
Watkin Tench.

Premiers Lieutenans.

MM.	*MM.*
George Johnſon.	John Johnſon.

John Crefwell. James Furzer.
Robert Nellow. John Poulden.
James Maitland Sharp. Thomas Timins.
Thomas Davey.

Seconds Lieutenans.

Ralph Clarke. John Long.
William Dawes. William Feddy.

Adjudant.

M. John Long.

Quartier-Maître.

M. James Furzer.

Aide de Camp du Gouverneur.

M. George Johnfon.

Commandant des Ingénieurs & de l'Artillerie.

M. William Dawes.

Hopital (21).

Chirurgien-Major, John White, *Ecuy.*

---

(21) En Angleterre les chirurgiens font fouvent les fonctions de Médecins, & prefque toujours celles d'apothicaires.

Premier Aide-Chirurgien.	M. Denis Confiden
Second,	M. Thomas Arndell
Troifieme,	M. William Balmain

Fin du Voyage à la Baie Botanique.

RÉCIT HISTORIQUE

DE LA DÉCOUVERTE

DE LA NOUVELLE HOLLANDE

Et du nouveau Pays de Galles Méridional.

LA résolution que le gouvernement Anglois a prise, d'envoyer une colonie dans les contrées éloignées que baigne la mer du Sud, ayant vivement excité la curiosité publique; & la question générale étant : quel avantage la nation espére-t-elle tirer d'un semblable établissement ? Nous croyons qu'en offrant le tableau fidele des découvertes qui ont été successivement faites sur les côtes du pays immense où cette colonie doit être établie, en donnant quelques détails sur ses productions, & en présentant une idée de sa situation, relativement aux

és. « Non seulement, dit-il, ce fourni de toutes les choses ires à la vie, mais encore il ren- des mines d'or & d'argent, & trouve des épices & des perles. Il uplé d'un grand nombre d'habi- différentes couleurs ». Il fait aussi d'environ une vingtaine d'isles si les unes des autres, qu'au premier l'œil, il les avoit prises pour un seul eau de terre. En prenant possession s pays, il leur donna, suivant l'usage temps-là, le nom de *la Australia Spiritu - Santo*, & les plaça vers 5e. degré de latitude méridionale.

n considérant le temps que Don-Pédro t à faire ce voyage, & le point de son part qui fut la côte du Pérou, il est à ésumer que les isles dont il parle étoient lles qu'on appelle aujourd'hui les nou- lles Hébrides; tirant ensuite vers la rtie septentrionale de la nouvelle Gui- e, dont il donne une description assez acte, relativement au produit & à la

autres découvertes importantes de notre infatigable navigateur, le capitaine Cook, non ſeulement nous ſatisferons la curioſité des ſpéculateurs, mais encore nous prouverons l'utilité d'une entrepriſe, qui étend le commerce de la Grande-Bretagne, juſques dans les pays les plus reculés.

La premiere connoiſſance que nous avons eue de ce pays, nous a été donnée par Don-Pédro Fernandez de Quiros, qui préſenta à la cour d'Eſpagne, en 1609, un mémoire dans lequel il dit, que par les ordres & ſous la protection du vice-roi du Pérou, il a employé 14 années, & parcouru 20,000 lieues, tant par mer que par terre, pour faire de nouvelles découvertes. Il ſollicite dans ce mémoire les moyens néceſſaires pour établir une colonie dans ce pays qu'il a reconnu, & qu'il appelle un continent, pas auſſi vaſte que l'Aſie, mais d'une étendue au moins auſſi conſidérable que l'Europe. Il y fait la deſcription des avantages qu'il

y a observés. « Non seulement, dit-il, ce » pays est fourni de toutes les choses » nécessaires à la vie, mais encore il ren» ferme des mines d'or & d'argent, & » l'on y trouve des épices & des perles. Il » est peuplé d'un grand nombre d'habi» tans de différentes couleurs ». Il fait aussi mention d'environ une vingtaine d'isles si voisines les unes des autres, qu'au premier coup d'œil, il les avoit prises pour un seul morceau de terre. En prenant possession de ces pays, il leur donna, suivant l'usage de ce temps-là, le nom de *la Austrialia del spiritu - Santo*, & les plaça vers le 15e. degré de latitude méridionale.

En considérant le temps que Don-Pédro mit à faire ce voyage, & le point de son départ qui fut la côte du Pérou, il est à présumer que les isles dont il parle étoient celles qu'on appelle aujourd'hui les nouvelles Hébrides; tirant ensuite vers la partie septentrionale de la nouvelle Guinée, dont il donne une description assez exacte, relativement au produit & à la

population, & n'ayant pas apperçu le détroit qui la sépare du nouveau pays de Galles méridional, il n'est pas étonnant qu'il ait regardé ces deux pays, dont le dernier touche à la nouvelle Hollande, comme un continent très-vaste.

Depuis de Quiros, qui vivoit vers le milieu du 17e. siecle, nous n'avons point eu de relation authentique d'aucune découverte faite dans les terres australes ou continent méridional. Nous savons seulement qu'en 1616, un Hollandois aborda sur la côte occidentale de ce continent, entre le 24e. & le 25e. degré de latitude septentrionale, & qu'il lui donna le nom de pays d'Eendraght; qu'en 1618, une autre partie de la même côte, près le 15e. degré, fut découverte par Zeachen qui la nomma *Arnheim* & *Diemen*. En 1619, Jan Van Edels donna son nom a un endroit de la partie septentrionale de cette côte, & une autre partie, située entre le 30 & le 38e. degré, reçut le nom de Leuwen. En 1627, Peter Van Nuitz

donna son nom à une côte qui communique avec le pays de Leuwen à l'oueſt ; & environ vers le même temps une grande partie de la côte occidentale, près le tropique du capricorne, reçut le nom de Dewits. En 1628, Peter Carpenter, Hollandois, découvrit le grand golfe de Carpentaria qui diviſe le pays & fait dans les terres un enfoncement de près de 200 lieues. En 1629, le capitaine Francis Pelſart échoua ſur la côte occidentale vers le 28e. degré de latitude Sud ; il laiſſa ſur trois petites iſles une partie de ſon équipage, qui y reſta dans la plus grande détreſſe, juſqu'à ce que le capitaine pût leur procurer des ſecours de Batavia, où la majeure partie des naufragés fut heureuſement tranſportée. Il eſt probable que chacun de ces capitaines a fait quelques découvertes dans le pays, mais qu'elles ont été ſupprimées par ordre de la compagnie des Indes Hollandoiſe.

En 1642, le capitaine Abel Janſen

Tasman fut envoyé de Batavia dans le seul dessein de prendre une connoissance exacte de ce pays, qui avoit alors reçu le nom de nouvelle Hollande. Nous n'avons point de raisons de douter que cette mission n'ait été fidellement remplie; nous savons que la carte de la nouvelle Hollande, dessinée sur le carreau de l'hôtel-de-ville à Amsterdam, a été faite d'après le journal du capitaine Tasman; mais comme ce journal n'a pas été publié en entier, & que probablement il ne devoit pas même l'être en partie, il faut nous contenter des extraits que nous avons pu nous en procurer.

Le capitaine Tasman partit de Batavia au mois d'Août 1642, avec deux vaisseaux, & se trouva le 6 de Novembre par les 49 degrés 4 minutes de latitude méridionale, & par les 114 deg. 56 min. de longitude orientale (1). « Alors dit-il, comme

(1) La longitude étoit alors calculée du pic de Ténériffe, l'une des Canaries, qui est au 15 degré 28 min. de longitude ouest, du méridien de Londres; d'où nos derniers navigateurs l'ont toujours supputée.

il y avoit de la brume accompagnée d'une forte brise & d'une mer très-houleuse au Sud-ouest & au Sud, je conclus qu'il n'étoit nullement probable qu'il y eût une terre entre ces deux points »; cela le détermina à tirer vers le nord-est. « Le 24 du même mois, continue-t-il, étant par les 42e. degrés 24 minutes de latitude, & par les 136 degrés 50 minutes de long. je découvris une terre qui s'étend vers l'est sud-est à la distance de 10 milles, que je nommai terre de *Van Diemen*. Le temps étant mauvais, je gouvernai au Sud quart sud-est, le long de la côte, jusqu'à la hauteur du 44e. degré de latit. où elle commence à fuir vers l'est, & ensuite nord-est quart de nord. Je jetai l'ancre le premier Décembre, par les 43 degrés 10 minutes de latitude, & les 167 degrés 55 minutes de long. dans une baie que j'appelai Frédéric Henry. J'entendis ou je crus entendre sur le rivage, un bourdonnement comme de plusieurs voix, mais je n'y vis personne. Tout ce

que je trouvai qui me parût meriter attention, ce furent deux arbres qui avoient de deux toises à deux toises & demie de tour, & 60 à 65 pieds de hauteur, depuis leurs racines jusqu'à la naissance des branches. L'écorce en avoit été entaillée avec une pierre à fusil, & l'on y avoit pratiqué des especes de marches sans doute pour atteindre aux nids des oiseaux. Ces marches étoient à une distance de 5 pieds les unes des autres, d'où nous conclûmes, ou que les habitans étoient d'une taille extraordinaire, ou qu'ils avoient une maniere de monter aux arbres que nous ne connoissions pas. Dans l'un de ces arbres les entailles étoient si fraîches que nous jugeâmes qu'il ne pouvoit y avoir plus de quatre jours qu'elles avoient été faites. Le bruit que nous avions entendu ressembloit assez à celui d'une espece de trompette qui ne paroissoit pas être à une grande distance, mais neanmoins nous ne vîmes aucune créature vivante. J'apperçus seulement dans le

sable l'empreinte du pied d'une bête sauvage, qui me parut être celui d'un tigre ou de quelque animal à-peu-près semblable. Je pris de la gomme des arbres, & d'autres choses que nous présumâmes avoir un certain degré d'utilité. La marée dans cet endroit s'éleve ordinairement à environ trois pieds. Les arbres n'y croissent pas très-près les uns des autres, & ils ne sont point entremêlés de buissons & de broussailles. Quoique nous ayons remarqué de la fumée dans quelques endroits, nous ne jugeâmes pas à propos d'aller plus avant, & nous nous contentâmes de planter un poteau où chacun de nous grava son nom, & au haut duquel je hissai un pavillon. Le 5 de Décembre, je quittai le pays de Van Diemen & me déterminai à gouverner vers l'est ».

Comme le reste du journal diffus du capitaine Tasman ne fait plus mention que de ses autres découvertes, nous allons passer au compte que le capi-

taine Dampier rend de la nouvelle Hollande.

Cet habile navigateur partit d'Achamack, en Virginie, en Août 1683, pour commencer son voyage autour du monde; & le 4 de Janvier 1688, il se trouva à la côte de la nouvelle Hollande. Il jeta l'ancre dans une baie profonde située, au 16e degré, 50 minutes de latitude, & y demeura jusqu'au 12 Mars suivant. Voici ce qu'il dit de cette partie du pays. « Le terrein y est uni, bas & sabloneux; il n'y a d'eau douce que celle qui provient des pluies; on y trouve diverses especes d'arbres, parmi lesquels on distingue celui qui produit le *sanguis dragonis*. Nous n'y remarquâmes point d'arbres fruitiers ni de traces d'animaux excepté d'un seul qui paroissoit devoir être de la taille d'un gros chien; il y a quelques oiseaux de terre, dont les plus gros n'excedent pas la taille ordinaire d'un merle, & l'on n'y rencontre presque pas d'oiseaux aquatiques.

la mer n'offre ſur cette côte que peu de choſes propres à la ſubſiſtance ; les tortues & les *manatées*, qui y ſont en aſſez grande abondance, étant les ſeuls animaux que l'on y rencontre. Les ſauvages qui l'habitent ſont les plus miſérables qui exiſtent ſur la terre ; ils n'ont point de maiſons pour ſe garantir des injures de l'air, & point de vêtemens, ſi ce n'eſt un morceau d'écorce d'arbre attachée autour de leurs ceintures. Ils ne poſſedent ni troupeaux, ni volailles, ni fruits, & n'ont d'autre nourriture que quelques poiſſons, des pétoncles & des moules. Sans religion, ſans loix, ſans gouvernement, ils habitent pêle-mêle & indiſtinctement les uns avec les autres. Ils ont la taille droite & élancée, les membres forts, la tête groſſe, les ſourcils épais, & le front rond. Ils tiennent preſque conſtamment les yeux à demi fermés à cauſe des moucherons dont il ſe trouve une quantité prodigieuſe dans le canton. Ils ont le nez gros & épaté, les levres épaiſſes & la bouche grande.

Les hommes & les femmes, vieux & jeunes, ont les deux dents de devant la machoire supérieure, de moins; je ne puis dire si la nature les leur a refusées ou s'ils ont coutume de se les arracher. Ils n'ont point de barbe; leurs cheveux sont courts & frisés comme ceux des negres de l'Afrique, & ils ont la peau aussi noire que ces derniers. Leurs armes sont une espece de coutelas fait de bois, & un long pieu, droit & très-affilé par le bout, leur langage m'est parfaitement inconnu. Tou ce que je puis dire, c'est que leurs sons partent tous de la gorge. Nous allâmes à terre à différentes fois, & nous étions à la fin parvenus à les familiariser avec nous en leur donnant quelques vieux habits, mais nous ne pûmes jamais les engager à nous être de la moindre utilité, soit en nous apportant de l'eau ou en nous rendant quelqu'autre service, étant d'un naturel extrêmement paresseux ».

D'après le succès que le capitaine

Dampier avoit eu dans ce voyage, il fut nommé au commandement d'un bâtiment équipé à dessein de poursuivre ses découvertes dans l'Océan méridional. Il partit d'Angleterre le 14 Janvier 1699, sur la corvette du Roi, le *Roebruk*, de 12 canons, & de 50 hommes d'équipage, y compris de jeunes garçons. Le 5 Août de la même année, il aborda de nouveau à la nouvelle Hollande & passa cinq semaines à longer la côte de l'ouest l'espace de 300 lieues.

Il jeta d'abord l'ancre dans *Sharks bay*, (la baie des requins) ainsi nommée à cause de la grande quantité de requins qui s'y trouvent. Elle est située au 25e degré de latitude Sud ; il décrit le pays qui environne cette baie ; comme étant fort élevé, & la côte en est escarpée. Le sol, près des bords de la mer, est sabloneux & produit une espece de *samphire*, crête marine, qui porte une fleur blanche ; plus loin, est un terrein rougeâtre, mêlé de sable & qui produit de

l'herbe, des arbrisseaux & des buissons. L'herbe y croît en grosses touffes, à-peu-près du volume d'un boisseau, & est entremêlée de bruyere.

Les arbres & les arbrisseaux sont de différentes especes, mais aucun n'excede 10 pieds de hauteur & 3 pieds de circonférence : la naissance des branches commence à 6 pieds au-dessus de la racine, & elles forment une touffe épaisse & garnie de feuilles longues & étroites. Plusieurs de ces arbres sont odoriférans & rougeâtres sous l'écorce, ainsi que le sassafras, quoique la couleur en soit plus foncée ; la plupart des ces arbres & arbustes étoient alors couverts de fleurs ou de fruits ; la plus grande partie de leurs fleurs étoient bleues & nuancées de rouge, de blanc, de jaune, &c. répandant une odeur des plus suaves.

On ne voit dans le pays, que peu d'oiseaux terrestres ; la plus grosse espece qu'il y rencontra, étoit l'aigle ; & il apperçut cinq ou six différentes sortes

de petits oiſeaux, depuis la groſſeur du roitelet juſqu'à celle de l'alouette, tous chantans avec une variété de tons qui faiſoient de l'enſemble un concert délicieux.

Parmi les quadrupedes qui y ſont en petit nombre, il en vit un de l'eſpece des maccroons, mais différens de ceux des Indes occidentales, ſur-tout par la forme de leurs jambes, dont ils ſe ſervent cependant comme les autres pour s'élancer. Leur chair eſt très-bonne au goût. Il y trouva auſſi une ſorte de ſinges ou *guana*, qui différent de l'eſpece commune; « car ceux-ci, dit le capitaine Dampier, ont la tête plus groſſe & plus effrayante que les autres, & n'ont point de queue; mais à la partie des reins où elle devroit être placée, ils portent une eſpece de ſeconde tête ſans gueule & ſans yeux. Leurs jambes ne reſſemblent pas non plus à celles des animaux de la même claſſe, elles paroiſſent diſpoſées de maniere à porter le corps dans tous les ſens; ce qui, joint à ce que je viens de

rapporter, auroit pu faire croire à un obſervateur peu inſtruit, que cet animal avoit deux têtes. Ils ſont marquetés de noir & de jaune comme les crapauds, & ont des écailles ſur le dos comme le crocodile; leurs mouvemens ſont très-lents, & quand un homme s'approche d'eux, ils ſe levent & ſiflent ſans ſonger à ſe ſauver. Lorſque leur corps eſt ouvert, il en ſort une odeur très-déſagréable. Au total je n'ai jamais vu dans aucun pays un animal plus hideux, on dit que leur chair eſt très-bonne à manger, mais je doute que la faim la plus preſſante m'obligeât jamais à goûter d'un guana de la nouvelle Hollande ».

Les poiſſons de mer les plus communs après le requin, ſont les raies de différentes eſpeces & d'autres poiſſons de proie (dont un entr'autres reſſemble au *diable de mer*), les bonites, le goulu de mer, &c. Nous prîmes des poiſſons à coquilles, tels que des moules, des pétoncles, des huîtres à perles, &c. Le rivage

vage est garni avec profusion de beaucoup d'autres especes de coquillages dont les formes & les couleurs sont variées à l'infini. On y trouve encore des tortues vertes.

Nous mouillâmes, dit le même navigateur, dans trois différens endroits de cette baie, le long de la côte occidentale; & nous cherchâmes, sans en pouvoir rencontrer, une aiguade pour faire de l'eau, mais nous trouvâmes du bois à brûler. Le 14 Août nous sortîmes de la baie des requins, & gouvernâmes au nord & le long de la côte. Le 18 nous vîmes une grande quantité de baleines près d'un banc de sable situé au 22e degré, 22 minutes. Le 21 à midi, portant au sud-est quart d'est, le terrein nous parut semblable à un Cap; mais ayant jeté l'ancre à environ 5 lieues de la pointe la plus avancée, nous reconnûmes que c'étoit la pointe orientale d'une isle qui avoit 6 lieues de long sur une de large, & étoit entourée de tous côtés

par quantité d'autres petites isles couvertes de rochers. Ces isles s'étendent du nord-est à l'ouest sud-ouest, & peut-être jusqu'à la baie des requins : elles ont neuf ou dix lieues en largeur vers la nouvelle Hollande. Nous atterrâmes sur la pointe avancée dont je viens de parler, & nous trouvâmes deux ou trois arbustes dont un est assez semblable à un romarin ; ce qui me fit donner à cette isle le nom d'isle du Romarin. Nous y vîmes aussi deux especes de graines semblables à des fêves, dont l'une croît sur un buisson & l'autre sur une espece de vigne ».

« Le 30 Août nous vîmes encore la terre. Nous étions alors par les 18 degrés 21 minutes de latitude, & nous appercevions de grands jets de fumée qui s'élevoient de divers endroits, près du rivage. A quatre heures après midi, je jetai l'ancre par huit brasses fond de joli sable, & à environ 3 lieues & demie du rivage. Le 31 de grand matin, j'allai à terre avec 10 ou 12 hommes de mon équipage,

pour chercher de l'eau; nous étions armés de mousquets & de coutelas pour notre défence, nous attendant à trouver cet endroit peuplé. Nous avions porté aussi des pioches & des pelles pour creuser des puits. Quand nous fûmes près du bord nous vîmes sur la baie de sable, en face de nous, trois negres d'une taille fort haute & absolument nus. Quand ils nous virent mettre pied à terre, ils se sauverent aussi vîte qu'ils purent. Lorsque nous fûmes à terre j'envoyai la chaloupe avec deux hommes, leur ordonnant de jeter l'ancre à une certaine distance du rivage, dans la crainte qu'on ne s'en emparât; le reste de mes gens & moi nous marchâmes sur les traces de ces trois sauvages qui avoient gagné le sommet d'une colline distante du lieu où nous étions d'environ un quart de mille, & où ils avoient joint 8 ou 9 de leurs compagnons. Quand ils nous virent approcher, ils se sauverent, & nous les perdîmes de vue. Lorsque nous eûmes gagné le haut de la colline, où ces hom-

mes étoient arrêtés pour nous considérer, nous découvrîmes une prairie qui s'étendoit à environ un demi-mille devant nous, plus loin nous apperçûmes quelque chose qui ressembloit à des meules de foin, entassées au milieu de cette prairie. Nous les avions prises d'abord pour des maisons, nous reconnûmes, quand nous en fûmes plus près, que c'étoit autant de rochers. Nous cherchâmes avec soin si les environs ne fournissoient pas quelques sources d'eau-vive. Il fut impossible d'en découvrir & de trouver des maisons, ou des naturels. Ceux-ci s'étoient vraisemblablement tous enfuis à notre approche. Nous retournâmes vers le rivage où nous avions abordé, & nous nous mîmes à creuser pour trouver de l'eau. Pendant que nous étions à travailler, neuf ou dix Indiens se montrerent sur une petite colline à peu de distance de nous, & s'arrêterent à nous considérer, puis s'agitant & faisant beaucoup de bruit, ils parurent nous faire des menaces : à la

fin l'un d'eux se détacha pour venir à nous, & les autres le suivirent de fort loin. J'allai à sa rencontre, en lui faisant tous les signes de paix & d'amitié que je pouvois m'imaginer; mais quand je n'en fus plus qu'à cinquante pas, il se mit tout-à-coup à prendre la fuite; & nous ne pûmes jamais parvenir à parler à aucun d'eux, quoique nous l'eussions tenté trois à quatre fois. L'après-midi je pris deux hommes avec moi, & me promenai le long du rivage, pour tâcher d'en saisir un, & de savoir de lui où nous pourrions faire de l'eau-douce. Dix où douze de ces sauvages nous ayant apperçu nous séparer du reste de nos gens, se mirent à nous suivre; mais comme nous trouvâmes un banc de sable élevé qui nous déroboit à leur vue, nous fîmes halte, & nous nous cachâmes dans une des cavités de ce banc. Sachant bien que nous ne pouvions être passés outre, & se sentant trois ou quatre fois plus nombreux que nous, ils formerent le dessein de nous surprendre. Ils se dis-

perferent, en conféquence; quelques-uns allerent du côté de la mer, & les autres longerent les collines de fable des environs. Nous nous étions apperçus dans notre rencontre du matin, qu'il nous feroit facile de les attraper à la courfe. En ayant vu quelques-uns s'approcher de nous, un jeune homme très-lefte, qui étoit avec moi, courut à eux, & ils prirent auffi-tôt la fuite; il les eut eu bientôt atteints. Quand ils virent l'impoffibilité de fe fauver, ils firent volte-face & fe préparerent au combat; il avoit un coutelas, & les Indiens étoient armés de lances de bois avec lefquels ils l'embarraffoient beaucoup: lorfqu'il s'étoit mis à leur pourfuite, j'avois de mon côté, donné la chaffe à deux autres qui s'étoient fauvés vers le rivage; mais inquiet de ce qui pourroit être arrivé à mon jeune homme, je les abandonnai pour revenir fur mes pas. A peine fus-je parvenu fur le fommet d'une petite colline, que je le vis tout près de moi, & vivement aux

prises avec eux. Quand ils m'apperçurent, l'un d'eux me lança sa javeline, qui me frisa le corps, & alors je tirai sur eux, seulement pour les effrayer & sans chercher à en toucher aucun; voyant que le bruit ne les avoit que peu épouvantés, & qu'ils revenoient à la charge en frappant des mains & criant, *pooh*, *pooh*, *pooh*, je crus à-propos, pour soustraire mon jeune homme & moi-même au danger que nous courions, de tirer sérieusement sur l'un d'eux. Les autres le voyant tomber s'arrêterent, & mon homme saisit ce moment pour venir me rejoindre. Ils emporterent alors leur compagnon blessé, & nous laisserent la liberté de nous retirer. Le jeune homme avoit reçu un coup de lance à la joue, & craignoit que l'arme ne fût empoisonnée; mais je n'eus pas lieu de le soupçonner. Sa blessure étoit très-douloureuse, parce que la pointe de cette lance étoit mal afilée; elle fut cependant guérie en très-peu de temps. Parmi les naturels que

nous avions combattus, j'en avois remarqué un qui, à son air & à sa démarche, paroissoit commander la bande & être un de leurs princes ou capitaines. C'étoit un jeune homme plus mince & moins grand que ses compagnons, mais plus actif & plus courageux. Il étoit distingué des autres, par un cercle blanc tracé sur son visage, fait avec du pigment, (espece de chaux). Il en avoit les yeux cernés, & & portoit une raie qui commençoit au haut du front & se prolongeoit jusqu'au dessous du nez. Sa poitrine & quelques parties de ses bras étoient peints de la même couleur, Ce bariolage n'est point un ornement que l'envie de plaire a introduit parmi ces sauvages ; il paroît qu'ils ne l'adoptent au contraire que pour paroître plus terribles & pour ajouter à leur difformité naturelle. Ces peuples sont les plus hideux que j'aie jamais vus dans aucun pays, & j'ai eu occasion de voyager parmi une grande quantité d'autres nations sauvages. Ces Indiens étoient sans

doute les mêmes, ou de la même nation, que ceux que j'avois vus ſur cette côte, lors de mon denier voyage autour du monde. L'endroit où j'avois pris terre n'étoit pas éloigné de plus de 40 ou 50 lieues au nord-eſt de celui-ci ; & les naturels avoient de même que les premiers l'habitude de fermer ſouvent les yeux ; leurs lances étoient faites de la même maniere ; mais nous ne pûmes pas nous aſſurer s'ils avoient deux dents de moins ſur le devant de la machoire ſupérieure ».

Le défaut de proviſions & d'eau, ainſi que le ſcorbut dont étoit attaqué ſon équipage, obligerent le capitaine Dampier de quitter cette côte, après l'avoir rangée pendant ſix ſemaines, & en avoir reconnu environ 300 lieues ; voici la deſcription qu'il nous a laiſſée de ce pays.

« Les terres y ſont défendues par une chaîne de collines ſablonneuſes du côté de la mer ; de l'autre, on n'apperçoit point où elles ſe terminent. Lors de la haute

marée, le flux s'éleve si haut, le long de cette côte, que le terrein paroît extrêmement bas; mais quand la mer est retirée, il est d'une hauteur ordinaire; & le rivage est si fort couvert de petits rochers, qu'il est impossible d'approcher de terre, même avec un bateau. Quand la marée est haute, une chaloupe peut aisément passer par dessus ces rochers, & gagner une baie sablonneuse qui entoure cette côte. Le terrein, jusqu'à 5 ou 6 cens toises du rivage, est un sable aride; je ne vis, lorsque j'y abordai, que quelques arbustes & buissons, qui portoient des fleurs de différentes couleurs, bleues, jaunes & blanches, & qui répandoient une odeur très-agréable. Leurs fruits paroissoient être des especes de pois ou fèves. Plus loin le pays étoit bas & uni; & coupé en partie de prairies couvertes d'une herbe épaisse, & en partie de bosquets dont les arbres sont éfilés, & ne s'élevent pas à plus de 12 ou 14 pieds. Ces especes de remises renferment quel-

ques animaux : j'y vis des léſards, & pluſieurs de mes matelots y apperçurent deux ou trois animaux ſemblables à des loups, mais ſi maigres qu'on eût pu les prendre pour des ſqueletes. Les oiſeaux de terre ſont les corneilles, les faucons, les milans & les tourterelles ; ces dernieres ſont de la petite eſpece, mais bien en chair & très-graſſes. Les oiſeaux aquatiques s'y trouvent en plus grand nombre. On y voit des pélicans, des courlis, des pies de mer, &c. Ces mers fourniſſent beaucoup de baleines de la grande eſpece. Nous vîmes auſſi des tortues vertes & quelques requins ; & au moyen de lignes & de harpons, nous attrapâmes les poiſſons connus ſous le nom de poiſſons de roche (*rock fish*) & de vieille femmes (*old wives*). Les coquillages que nous y trouvâmes étoient des huîtres à perles & des huîtres de l'eſpece commune, des moules, des pétoncles & pluſieurs autres ſortes. J'ai encore fait ſur ce rivage une collection de coquilles très-curieuſes ».

Nous nous ſommes juſqu'ici bornés

à reconnoître la côte ſeptentrionale de la nouvelle Hollande, & nous ſommes redevables au capitaine Dampier des premieres notions que nous avons eues ſur ſon ſol, ſes productions & ſes habitans. Nous n'imaginons pas cependant que les autres marins qui l'ont viſitée aient été moins exacts dans leurs recherches. Nous ſavons au contraire que c'eſt au voyage utile du capitaine Carpenter, que nous devons la découverte de la grande baie ou golphe Carpentaria ; & que le capitaine Taſman qui longea les côtes occidentales & méridionales, & doubla la pointe méridionale de ce pays, à laquelle il donna le nom de terre de *Van Diemen*, a probablement viſité auſſi une partie des côtes orientales de la nouvelle Hollande, avant de ſe porter au ſud de la nouvelle Guinée, dont il doubla l'extrêmité au nord-eſt en retournant à Batavia. Le fait eſt que les découvertes de tous ceux qui ont voyagé dans ces latitudes, ſans permiſſion de la compagnie des

Indes Hollandoiſe, non ſeulement n'ont point été rendues publiques, mais qu'elles ont été ſupprimées, & les perſonnes emprisonnées. « Il paroît bien étonnant, dit un compilateur judicieux (2), que les Hollandois faſſent un cas aſſez particulier des pays méridionaux, pour en faire deſſiner la carte ſur le carreau de l'hôtel-de-ville à Amſterdam, & n'en laiſſent publier aucune deſcription. Ce qui prouva davantage le myſtere qu'on y vouloit mettre, fut l'arrivée d'un de leurs vaiſſeaux qui avoit touché à la terre de Carpenter, & qui rapportoit une riche cargaiſon d'or, d'épices & d'autres marchandiſes. Pour éviter tous les ſoupçons, on fit ſavoir publiquement que cette charge ne provenoit point des productions de ce pays ; mais qu'elle avoit été ſauvée d'un bâtiment qui avoit fait naufrage à la côte. Cette hiſtoire étoit dépourvue des circonſtances néceſſaires

---

(2) Le docteur Harris. Voyez ſa collection de voyages, vol. 1, pag. 230.

pour lui donner crédit, & l'on sentit que le voile dont on cherchoit à couvrir cette opération, cachoit une vérité que l'on ne vouloit pas qui fût connue. Cette suspicion fut encore mieux fondée quand on sut que la compagnie des Indes de Batavia avoit fait des tentatives pour conquérir une partie du continent méridional, & avoit été repoussée avec perte ».

La partie nord-est de la nouvelle Guinée a souvent été visitée par des Européens qui en ont fait de longs détails, aussi imparfaits que celui de de Quiros, dont nous avons parlé; Schovten nous en a laissé une description beaucoup plus complette. Dampier, après avoir quitté la côte de la nouvelle Hollande, se porta au sud-est, parcourut dans cette direction vingt-cinq degrés de longitude, fit le tour de l'isle de la nouvelle Bretagne, & revint à Timor pour s'y radouber. Nous reviendrons à ce qui concerne le continent méridional.

Le feu capitaine Cook nous a laissé de

ce pays un détail plus complet qu'aucun des Européens qui l'ont visité. Dans son voyage autour du monde, après avoir découvert un grand nombre de contrées, jusqu'alors inconnues, & avoir séjourné quelque temps dans la nouvelle Zélande, il partit du cap Farewel le 31 Mars 1770, portant sur la côte de la nouvelle Hollande où il jeta l'ancre le 19 Avril, par les 38 degrés de latitude Sud, à environ six degrés au nord de la terre de Van Diemen ou cap méridional de ce vaste pays.

Le capitaine Cook passa jusqu'à la fin d'Août à examiner la côte, qu'il remonta jusqu'au 10e. degré, 39 minutes de latit. Sud, parcourant ainsi un espace de près de sept cens lieues. Pendant cette course il érigea fréquemment un pavillon Anglois sur le rivage, & en prit possession, avec les solemnités ordinaires, au nom de S. M. le Roi George III. Ce fut lui qui donna à cette vaste contrée le nom de *New south Wales*, (nouveau pays de

Galles méridional). Il dit que ce pays eſt plus étendu qu'aucun de ceux auxquels on n'a pas attribué la dénomination de continent ; ſa ſurface quarrée étant plus grande que celle de l'Europe.

Le terrein vers le Sud, du 33e. au 34e. degré, eſt en général bas & plat. Un peu plus au nord il eſt entremêlé de collines, mais il ne peut nulle part être appelé montagneux ; les collines & les montagnes priſes enſemble ne forment qu'une très-légere partie de ſa ſurface en comparaiſon des plaines & des vallées. Le pays eſt au total plutôt nu que fertile, cependant les éminences ſont en quelques endroits revêtues de bois & jonchées de prairies. Les vallées & les plaines ſont en grande partie couvertes d'herbages ; le ſol eſt preſque par-tout ſablonneux, & dans pluſieurs landes ou ſavannes, il eſt ſemé de petits rochers. On en trouve ſur-tout vers le nord où dans les meilleurs cantons, la végétation eſt infiniment moins vigoureuſe que dans la partie méridionale

méridionale du pays ; l'herbe eſt en général haute, mais clair ſemée, & les arbres, même où l'on en voit en plus grand nombre, ſont rarement à moins de quarante pieds de diſtance les uns des autres. Les bandes des baies ſont couvertes de joncs & autres plantes juſqu'à un mille de diſtance du rivage, & le ſol qui les produit eſt une vaſe que couvre toujours la marée : plus loin il y a des fondrieres où l'herbe eſt très-épaiſſe, & des vallées couvertes de brouſſailles. On trouve le long de la côte, du moins, de la partie qui ſe prolonge au nord, du 25ᵉ. degré de latitude, beaucoup de ports & de baies où les vaiſſeaux peuvent mouiller en toute ſûreté, & ſont à couvert de tous les vents.

Le pays paroît être bien arroſé, & offrir une quantité innombrable de ſources & de ruiſſeaux ; quoique l'on n'y remarque pas de grandes rivieres, il eſt probable que dans la ſaiſon pluvieuſe le volume de ces ruiſſeaux eſt augmenté de

beaucoup. C'étoit dans la saison de la plus grande secheresse, que le capitaine Cook le visita.

Il y a peu de différentes especes d'arbres, & deux seulement peuvent être regardées comme propres à la construction. Le plus gros est l'arbre résineux, qui est très-commun dans le pays ; ses feuilles sont étroites & ressemblent assez à celles du saule. La gomme qui en sort est d'un rouge foncé, & ressemble au *sanguis draconis ;* l'autre vient de la même maniere que nos pins. Le bois de ces deux arbres est dur & pesant. Il y en a d'autres qui sont couverts d'une écorce très-tendre & aisée à enlever, c'est le même dont on se sert dans les Indes orientales pour le radoub des vaisseaux.

Ils trouverent encore dans cet endroit des palmiers de trois especes différentes. Le premier a les feuilles plissées comme le papier d'un évantail ; son fruit ou chou est petit, mais très-sucré, & les noix qu'il produit en grande quantité, sont

une bonne nourriture pour les porcs. La seconde espece a beaucoup plus de ressemblance avec l'arbre à chou des Indes occidentales, ses feuilles sont larges & découpées comme celles du cocotier; il produit aussi un chou, mais pas aussi sucré que le premier, & beaucoup plus gros. La troisieme espece s'éleve rarement à plus de 10 pieds : cet arbre a de petites feuilles ramifiées comme celles de quelques especes de fougere; il ne produit point de choux, mais une grande quantité de noix, du volume d'une grosse chataigne & plus rondes. Outre ces arbres, on en voit d'autres de différentes especes, ainsi que des arbrisseaux qui sont inconnus en Europe; il y en a qui portent des figues d'une mauvaise qualité, d'autres ont un fruit qui ressemble à la prune par la couleur, mais qui en differe par la forme, étant plat des deux côtés. Enfin un troisieme rapporte une espece de pomme pourpre qui, quand elle a été gardée quelques jours, devient mangeable, & a un

goût à-peu-près semblable à celui de nos prunes de damas.

Parmi la quantité de plantes différentes que l'on trouve sur cette côte, il y en a peu de bonnes à manger, si ce n'est une qui ressemble au coco des Indes occidentales, & une espece de fève. On peut y ajouter une sorte de persil, du pourpier & deux especes d'ignames, dont une a la forme d'une rave, & l'autre est ronde & couverte de quelques fibres; ces deux sortes de patates, sont très-petites, mais très-douces.

On ne trouve gueres dans ce pays d'autres quadrupedes que le chien, & un animal appelé par les naturels *kangarou*, qui, quand il est parvenu à sa croissance, est de la taille d'un mouton. Il a la tête, le cou & les épaules très-petits, en proportion de la grosseur des autres parties; sa queue, aussi longue que son corps, est grosse auprès des reins, & va toujours en diminuant jusqu'au bout; les jambes de devant d'un de ces animaux, encore jeune &

loin d'avoir atteint sa grosseur, qui fut tué par M. Gore, n'avoit que huit pouces de longueur, tandis que celles de derriere en portoient vingt-deux. Il marche presque droit, & ses mouvemens se font par bonds & par élans, dont chacun le porte à une grande distance. Il tient ses pattes de devant ployées sur son estomac, & elles ne paroissent pas lui servir à d'autre usage qu'à fouiller la terre. Sa peau est couverte d'un poil court, gris foncé, excepté à la tête & aux oreilles, qui ont une légere ressemblance avec celles d'un lievre. On y voit aussi un animal de l'espece de l'opossum, ressemblant au phalanger décrit par M. de Buffon, & un autre semblable au chat du pôle, que les naturels appellent *quall* : il a le dos brun mêlé de tâches blanches, & le ventre entiérement blanc. Quelques gens de l'équipage du capitaine Cook assurent qu'ils y ont aussi vu des loups.

Les oiseaux de terre sont les corbeaux, les perroquets, les péruches, les catacouas

& autres de la même espece, de la plus grande beauté; des aigles, des faucons, des cigognes, des hérons, des dindes sauvages, des cailles, des tourterelles, & une quantité innombrable de pigeons. Les oiseaux aquatiques sont les mouettes, les *shaggs*, les oies sauvages de deux especes, les *boobies*, les *noddies*, les courlis, les canards, les pélicans & d'autres especes.

Il s'y trouve des serpens de différentes especes, dont quelques-uns sont dangereux, & d'autres ne font aucun mal. Des scorpions, des centpieds & des lésards. Les insectes y sont en petite quantité, les principaux sont les moustiques & les fourmis. Il y a différentes espèces de ces dernieres; les unes sont aussi vertes que les feuilles, & vivent sur les arbres où elles bâtissent leur demeure, qui sont de diverses proportions, & depuis la grosseur du poing jusqu'à celle de la tête. Ces petites habitations sont d'une structure très-curieuse, & construites au moyen

de plusieurs feuilles, larges comme la main, qui étant ployées & réunies ensemble par les extrêmités, avec une espece de glue, prennent la forme d'une bourse; la glue dont elles font usage pour cela, est une liqueur visqueuse animale dont la nature les a pourvues, & qu'elle leur a en même temps donné l'instinct de mettre en œuvre. La seconde espece est toute noire, & fait sa demeure dans l'intérieur des branches d'un arbre que ces insectes parviennent à creuser, en en retirant presqu'entiérement la moëlle, & néanmoins ces branches portent des fleurs comme si elles n'avoient point été privées de ce suc nourricier. Une troisieme espece de ces insectes, se trouve dans la racine d'une plante qui croît sur l'écorce des arbres, comme le champignon, & est de la grosseur d'un fort navet: cette plante, quoique creusée dans tout son intérieur, ne laisse pas de végéter, & ne paroît nullement s'en ressentir: ces trois especes sont

également pourvues d'un aiguillon qui n'eſt pas moins offenſif que celui des abeilles, mais la douleur qu'il cauſe n'eſt pas de longue durée. Il y a encore une quatrieme eſpece de ces animaux, qui ne fait aucun mal, & qui reſſemble beaucoup aux fourmis blanches des Indes Orientales, dont les travaux ſont encore plus curieux que ceux des précédentes. Elles ont deux ſortes d'habitations; l'une eſt ſuſpendue aux branches des arbres & l'autre bâtie ſur la terre. Celles qui ſont ſuſpendues aux arbres, ſont trois ou quatre fois auſſi groſſes que la tête d'un homme, & d'une ſubſtance très-fragile. Elles paroiſſent compoſées de pluſieurs végétaux raſſemblés & conſolidés par le moyen d'une matiere viſqueuſe que ſans doute elles tirent de leur propre ſubſtance. En briſant cette foible muraille, on apperçoit une quantité innombrable de cellules garnies d'une foule immenſe d'habitans. Elles ſont pratiquées en forme de ſpirales qui ſe croi-

sent dans tous les sens, & se communiquent toutes les unes avec les autres. Plusieurs ouvertures facilitent les moyens de visiter les habitations établies sur le même arbre; & une avenue ou chemin couvert, prolongé jusqu'à terre, se joint à une voie souterraine qui est ménagée pour conduire aux habitations érigées sur le sol. Ces demeures sont toujours situées à la racine d'un arbre, mais jamais de celui sur lequel les autres habitations sont suspendues. Elles sont de différente grandeur, présentent la figure d'un cône irrégulier ou de côté, & elles ont quelquefois jusqu'à six pieds de hauteur: les dehors en sont enduits d'un argile bien préparé, qui forme des murailles de deux pouces d'épaisseur & mettent leurs habitans à l'abri d'être atteints ou renversés par les eaux. Elles sont aussi garnies de cellules en dedans, mais il n'y a aucune issue au-dehors, & elles n'ont de communication que le passage souterrain qui conduit aux habitations construites sur les arbres.

La mer eſt beaucoup plus libérale que le ſol à l'égard des habitans de ce pays ; elle leur fournit une grande variété de poiſſons, dont excepté le mulet & quelques coquillages, aucuns ne ſont connus en Europe. La plus grande partie ſont bons à manger, & quelques-uns ſont extrêmement délicats. Sur les bancs de ſable & ſur les récifs, l'on trouve un nombre incroyable de tortues vertes, les meilleures qui exiſtent dans le monde, ainſi que des huîtres de diverſes eſpeces, dont celles de rochers & celles à perles forment le plus grand nombre : il y a auſſi des pétoncles d'une groſſeur prodigieuſe, des écreviſſes de mer, ou homars, & des crabes. L'on trouve des alligators dans les rivieres & dans les petites baies.

Le nombre des habitans paroît être bien peu conſidérable, eu égard à la grande étendue du pays. Le capitaine Cook, pendant tout le temps qu'il a mis à viſiter cette vaſte côte, n'en a jamais

vu qu'une ſeule fois trente réunis en une même bande. Il eſt vrai que la partie intérieure des terres n'eſt pas connue; & comme dans toutes celles qu'il a viſitées, il n'a pas trouvé une ſeule portion de terre cultivée, il en a conclu avec raiſon que les habitans qu'il avoit rencontrés, n'avoient aucune connoiſſance de l'agriculture, & que c'étoit probablement la cauſe pour laquelle ils ne communiquoient pas avec les naturels de l'intérieur du pays; ces derniers ne pouvant ſubſiſter ſans avoir une maniere quelconque de tirer du ſein de la terre de quoi ſubvenir à leurs beſoins.

La ſeule petite horde de naturels avec laquelle le capitaine a eu quelques relations, habitoit ſur les bords de la riviere d'Endeavour où ſon vaiſſeau fut carené; elle étoit compoſée de 12 hommes, 7 femmes, un jeune garçon & une petite fille. Les hommes de moyenne taille, & aſſez bien faits, étoient forts, ſou-

ples, actifs & légers à la course; ils ne manquoient point d'expression dans leur air, le son de leur voix étoit singuliérement doux & même efféminé. La couleur de ces sauvages approche de celle du chocolat; leurs traits sont assez agréables, & ils n'ont point le nez plat ni les levres épaisses; leurs dents sont blanches & bien rengées; leurs cheveux naturellement longs & noirs, mais pour la plupart coupés très-courts. Ils ont la barbe de la même couleur que les cheveux, crépue & épaisse. Ils ne la portent pas dans sa longueur naturelle; mais comme ils manquent d'instrumens tranchans pour se les couper, le capitaine Cook croit qu'ils brûlent légérement leur barbe & leurs cheveux jusqu'à la longueur où ils veulent les avoir.

Les hommes & les femmes sont absolument nus, & ne paroissent pas imaginer qu'il y ait plus d'indécence en exposant à la vue les différentes parties de leur corps, que les Européens en ne

couvrant ni leurs mains, ni leurs visages. Leur principal ornement est un os, qu'ils se passent à travers le cartillage qui sépare les deux narines. Comme cet os est de la grosseur du doigt & a environ six pouces de longueur, il traverse entiérement le visage; & bouche si exactement les narines, qu'ils sont obligés de tenir presque toujours la bouche ouverte pour avoir la faculté de respirer; quand ils parlent, ils nazillent au point de pouvoir à peine s'entendre entr'eux. Les gens du capitaine Cook appeloient cela, en plaisentant, leur vergue de civadiere. Outre cette parure, ils ont des colliers de coquillages, très-convenablement assortis, & enfilés les uns avec les autres; des bracelets de petites cordes à deux ou trois rangs, qu'ils portent au haut du bras, & un cordon de cheveux nattés, & attaché autour de leur ceinture: quelques-uns d'entr'eux ont des especes d'esclavages en coquilles, noués négligemment autour de leurs cols, &

pendant jusques sur leur estomac. Quoiqu'ils ne portent point d'habits, leur corps est cependant en quelque sorte couvert, puisqu'il est totallement peint de blanc & de rouge. Le rouge est ordinairement étalé en larges taches sur les épaules & sur la poitrine, & le blanc, en bandes étroites sur les membres, & en bandes plus larges sur le corps. Cette distribution n'est point faite au hasard, & il y regne un certain goût: le blanc est aussi semé en petites mouches sur le visage, & forme un cercle autour des yeux.

Il n'y a pas la moindre apparence de ville ou de village dans tout le pays. La meilleure de leurs maisons, si l'on peut donner ce nom à leur cahutes, est à peine assez élevée pour s'y tenir debout, mais pas assez pour qu'un homme puisse s'y étendre dans aucune direction. Elles sont construites dans la forme d'un four avec des baguettes ployantes à-peu-près de la grosseur du doigt, & les deux bouts sont plantés en terre, & font une sorte voûte. Ces cabanes sont couvertes d

feuilles de palmiers & de morceaux d'écorces; la porte n'eſt autre choſe qu'un grand trou pratiqué à l'un des bouts, & le feu s'allume à l'extrêmité oppoſée. Quand ils ſommeillent dans ces maiſons, ils s'aſſeient ſur leurs talons, & dans cette poſition il peut y avoir place pour trois ou quatre perſonnes.

Le ſeul meuble qu'on y rencontre eſt une eſpece de vaſe oblong, fait d'une écorce d'arbre liée par les deux bouts avec un brin d'oſier qui n'étant pas coupé, lui forme deux anſes. Les habitans ont auſſi un ſac de moyenne grandeur que l'homme porte ſur ſon dos avec un petit cordon qui paſſe deſſus ſa tête : il contient ordinairement un morceau ou deux de couleurs & de réſine, des hameçons & des lignes, quelques-unes des coquilles, avec leſquelles ils font leurs hameçons, les pointes de dards & les ornemens qui compoſent leur parure ordinaire; avec ces proviſions ils ſont munis de toutes leurs richeſſes, & l'homme le plus opu-

lent du pays ne posséde pas un trésor plus considérable.

Les seules armes dont se servent ces peuples, sont des lances dont quelques-unes ont quatre pointes faites d'os, & barbées ; ces pointes sont en outre vernies avec une espece de résine qui les rend polies & les fait entrer plus avant lorsqu'elles frappent : il y a d'autres lances qui n'ont qu'une pointe. La fleche est faite de cane, ou de la tige d'une espece de roseau, très-droite, légere & de 8 à 14 pieds de long. Ces fleches sont formées de plusieurs bouts de ces roseaux joints les uns aux autres, & fortement fixés ensemble ; ils y ajoutent une pointe d'un bois dur & pesant, ou des arêtes de poissons ; ils lancent ces armes avec beaucoup de force & de dextérité : s'il ne veulent frapper qu'à une distance peu éloignée comme de 30 à 40 pieds, ils ne se servent que de la main ; mais quand leur but est à 100 ou 150 pieds, ils ont recours à un bâton préparé pour cet

usage, & au moyen duquel la fleche vole d'une vîtesse incroyable. Ils ajustent si bien, qu'à 150 pieds un de ces sauvages est aussi sûr de toucher son but, que le meilleur arquebusier, avec une carabine.

Les pirogues des habitans de la nouvelle Hollande sont aussi simples que leurs habitations. Ceux de la partie septentrionale de la côte ne sont autre chose qu'un morceau d'écorce attachée par les deux bouts, & de petits arcs de bois qui la tiennent ouverte au milieu: ces petits bateaux peuvent cependant contenir jusqu'à trois personnes. Quand l'eau est basse ils se servent d'une perche pour les conduire; & quand il y a trop de fond ils ont deux petites pagaies de 18 pouces de longueur que le conducteur de la pirogue tient de chaque main. En tirant un peu plus vers le nord, on voit des pirogues faites de troncs d'arbres, creusés, sans doute, par le moyen du feu. Elles ont environ 14 pieds de longueur; & comme elles sont très-

étroites, on les garnit de petites planches des deux côtés pour prévenir leur submersion. Le dehors de ces pirogues est absolument brut, mais à chaque bout le bois est conservé plus long à la partie supérieure qu'à celle qui sert de base, & donne une saillie semblable à un bout de planche au-delà de la partie creusée; les côtés en sont assez proprement amincis. Ces pirogues sont gouvernées avec deux pagaies assez grandes pour qu'on soit forcé d'employer les deux mains à les faire agir.

La nourriture principale des habitans est le poisson, quoiqu'ils tuent quelquefois des kangarous & des oiseaux de différentes especes. Leur maniere de les préparer est de les griller sur des charbons, ou de les faire cuire dans une espece de four qu'ils pratiquent dans un trou, & chauffent à l'aide de pierres rougies au feu. Il ne paroît pas qu'ils mangent la chair crue d'aucun animal. Ils se nourrissent encore

d'ignames & du peu de fruits & de racines que ce canton produit.

La *Baie Botanique* où l'on a dessein de former une colonie, est située au 34 degré de latitude méridionale, & au 151 degré 23 minutes de long. orientale, méridien de Greenwich. « Ce pays, pour se servir des expressions du capitaine Cook, est spacieux, sûr & convenable; & on peut s'en convaincre par la situation même du terrein qui avoisine la côte. Il est uni, d'une hauteur modérée, & plus élevé en général que les terres qui sont au-delà. Les bandes de la côte forment une chaîne de rochers escarpés près de la mer, & ressemblent à une longue isle qui s'étendroit le long du rivage. Le port est situé au milieu de ce terrein & quand on vient des parties du Sud, on l'apperçoit avant que le bâtiment soit arrivé par son travers. En arrivant du côté du nord on ne le voit pas aussi promptement. Son entrée n'a gueres plus d'un quart de mille de

largeur ; & lorſqu'on ſe diſpoſe à la faire, la rive méridionale doit reſter à l'oueſt nord oueſt, juſqu'à ce que l'on ſoit arrivé à une petite iſle qui gît abſolument ſous la rive ſeptentrionale. Près de cette iſle, la plus grande profondeur de l'eau eſt de ſept braſſes, & en remontant la baie elle diminue juſqu'à cinq. A une grande diſtance de la rive du Sud, il y a un banc de ſable qui part de la pointe intérieure méridionale, & ſe prolonge juſqu'à la tête de la baie & vers le rivage du nord & du nord oueſt : il y a un canal de douze à quatorze pieds à baſſes eaux, qui court dans un eſpace de trois ou quatre lieues, juſqu'à un endroit qui n'a que trois à quatre braſſes de fond, & où je n'ai trouvé que fort peu d'eau douce. Nous jetâmes l'ancre près du rivage du Sud, à environ un mille de l'entrée, autant pour être à portée de mettre à la voile avec un vent du Sud, que parce que je regardois cette poſition comme la meilleure pour faire de l'eau.

Je trouvai dans la ſuite un très - beau ruiſſeau ſur la rive ſeptentrionale, dans la premiere crique ſablonneuſe de l'iſle, devant laquelle un vaiſſeau peut reſter à l'abri de tous les vents & ſe procurer de l'eau & du bois en grande abondance. Quoique l'on trouve du bois par-tout & en grande quantité, je n'ai cependant remarqué que deux eſpeces d'arbres propres à la conſtruction. Ces arbres ſont de la groſſeur ou même plus gros que les chênes en Angleterre, & l'un d'eux lui reſſemble aſſez. C'eſt le même qui donne une gomme rougeâtre de ſa nature, ou *ſanguis dragonis.* Le bois en eſt dur, peſant & de couleur rembrunie comme le *lignum vitæ.* L'autre vient très-haut & très-droit, à-peu-près comme le pin; ſon bois a quelque reſſemblance avec le chêne de l'Amérique; il eſt de même très-dur & très-peſant. On y voit auſſi quelques arbriſſeaux & pluſieurs eſpeces de palmiers. Les *mangrores*, eſpece de joncs, ſont auſſi très-nombreux à l'en-

trée de la baie. Les bois sont remplis d'oiseaux de la plus grande beauté surtout de perroquets. Nous y trouvâmes aussi des corneilles exactement semblables à celles d'Angleterre. Vers l'entrée du port, où il y a un grand banc de sable & de vase, on voit un nombre infini d'oiseaux aquatiques dont la plupart nous sont inconnus : les plus remarquables sont noirs & blancs, beaucoup plus gros que des cignes, & ont une sorte de ressemblance avec le pélican. On trouve sur ce banc une grande quantité d'huîtres, de moules, de pétoncles & d'autres coquillages qui paroissent être la principale nourriture des habitans, qui se rendent sur ce banc dans leurs petites pirogues, & prennent toutes ces coquilles à la main ».

Comme ce fut dans cette baie que le capitaine Cook & les personnes qui l'accompagnoient, ont eu la facilité de mieux observer les usages des habitans, & d'aller à la découverte des pays adja-

cens, nous rappellerons à nos lecteurs ce qu'ils y firent pendant leur séjour, d'après le journal du capitaine Cook lui-même.

« Le 28 Avril 1770. L'endroit où le vaisseau étoit à l'ancre faisoit face à un petit village composé de 7 à 8 maisons; & pendant que nous nous préparions à mettre la chaloupe à la mer, nous vîmes sortir du bois une vieille femme suivie de trois enfans: elle étoit chargée de bois à brûler, & chaque enfant portoit aussi son petit fardeau. Lorsqu'elle approcha des maisons, trois autres enfans plus jeunes allerent à sa rencontre. Elle jetoit souvent les yeux sur le vaisseau, mais ne témoignant ni crainte ni surprise. Au bout d'un moment le feu fut allumé, & nous vîmes quatre pirogues revenir de la pêche, les hommes sauterent à terre; & après avoir tiré leurs pirogues sur le rivage, ils se mirent à apprêter leur dîner. Ils paroissoient ne s'inquiéter de nous en aucune façon, quoique nous ne fussions

pas à plus d'un demi-mille de diſtance. Nous remarquâmes que de tous les habitans que nous avions rencontrés juſqu'alors, aucun n'avoit le moindre vêtement.

« L'après dîner les chaloupes furent garnies d'hommes, & nous quittâmes le vaiſſeau ayant Tupia avec nous. Nous avions intention de débarquer vers l'endroit où nous avions vu du monde; & nous commencions à eſperer que puiſqu'ils n'avoient paru faire aucune attention à notre vaiſſeau dans la baie, ils ſeroient auſſi indifférens en nous voyant deſcendre à terre. Nous nous trompions; auſſi-tôt que nous approchâmes des rochers, deux de ces hommes y accoururent pour s'oppoſer à notre deſcente. Les autres avoient pris la fuite. Chacun des deux champions étoit armé d'une lance d'environ dix pieds de long, & d'un bâton court qui paroiſſoit deſtiné à diriger ou chaſſer la lance plus juſte ou plus loin; ils nous parlerent très-haut, & dans un langage rude & diſſonnant dont nous ni

Tupia n'entendîmes pas un ſeul mot. Ils nous menaçoient de leurs armes, & paroiſſoient réſolus à défendre leur côte jusqu'à la derniere extrêmité, quoiqu'ils ne fuſſent que deux & que nous fuſſions quarante. Je ne pouvois m'empêcher d'admirer le courage de ces deux hommes; & ne voulant point que les hoſtilités commençaſſent avec des forces auſſi inégales, je fis ceſſer de ramer. Nous leur parlâmes alors par ſignes pendant près d'un quart d'heure pour les engager à nous recevoir de bonne volonté; je leur jetai des clous, des grains de verre, & d'autres bagatelles qu'ils ramaſſerent & qu'ils parurent contempler avec plaiſir. Je leur fis ſigne que je manquois d'eau, & je mis en uſage tous ce que je pus pour leur perſuader que je ne leur voulois point faire de mal. Ils nous répondirent par des geſtes que je pris pour une invitation; mais quand ils virent que nous nous approchions de terre, ils revinrent pour s'oppoſer de nouveau à notre débarquement. L'un

d'eux paroiffoit un jeune homme de 19 à 20 ans, l'autre un homme entre deux âges. N'ayant plus d'autres reffources, je tirai un coup de fufil entr'eux deux. Le plus jeune, un peu furpris du bruit, laiffa tomber fur les rochers un faifceau de lances dont il étoit muni; mais revenant promptement à lui, il les ramaffa précipitamment, & nous ripofta par une pierre qu'il lança avec force. J'ordonnai alors de tirer fur eux avec du petit plomb; le plus âgé en fut atteint dans les jambes, & courut auffi-tôt à l'une des maifons qui étoit diftante d'environ 150 pas.

Voyant que tous les obftacles étoient levés, nous débarquâmes auffi-tôt; mais nous avions à peine quitté le bateau, que nous vîmes revenir notre homme, & nous nous apperçûmes qu'il n'avoit quitté le rocher que pour aller chercher une efpece de grand bouclier pour s'en couvrir. Auffi-tôt qu'il fut arrivé, il nous jeta une lance, & fon camarade en fit autant; elles tomberent toutes deux au

milieu de nous & où nous étions le plus rassemblés, mais par bonheur, elles ne blesserent personne. Un second coup de fusil à petit plomb leur fut renvoyé de nouveau ; ils nous jeterent encore une lance & prirent la fuite. Si nous les eussions poursuivis, nous serions probablement parvenus à nous emparer de l'un d'eux ; mais M. Bancs ayant observé que les lances pouvoient être empoisonnés, je pensai qu'il étoit plus prudent de ne point nous hasarder dans les bois. Nous marchâmes aussi-tôt vers les huttes dans l'une desquelles étoient restés les enfans, qui s'étoient cachés derriere un bouclier & quelques écorces d'arbres. Nous les vîmes, mais nous jugeâmes à propos de les laisser tranquilles dans leurs retraites, sans avoir l'air de les avoir apperçus, & nous jetâmes dans la maison, en la quittant, des grains de verre, des rubans, des morceaux d'étoffes, & d'autres présens que nous espérions qui pourroient nous attirer la bienveillance des habitans, lors-

qu'ils les trouveroient à leur retour; nous nous emparâmes des lances que nous trouvâmes & qui étoient au nombre de 50. Elles avoient depuis 6 jusqu'à 15 pieds de longueur, & toutes étoient armées de quatre pointes dans le genre d'un hameçon. Ces pointes étoient d'arêtes de poisson très-acérées ; nous observâmes qu'elles étoient vernies avec une substance visqueuse, verte; ce qui nous confirma dans l'opinion qu'elles étoient empoisonnées, mais nous avons reconnu dans la suite que nous nous étions trompés : il paroissoit par quelques herbes marines qui y tenoient encore, qu'elles avoient servi à percer des poissons dans l'eau. En examinant leurs pirogues qui étoient restées sur le rivage, nous vîmes que c'étoient les plus mal-construites que nous eussions encore rencontrées. Elles étoient de 12 à 14 pieds de long, faites d'une écorce d'arbre enlevée d'une seule piece, & liée par les deux bouts; le milieu étant tenu ouvert par des bâtons mis en travers,

d'un bord à l'autre. Nous cherchâmes de l'eau-douce, mais en vain ; nous n'en rencontrâmes que dans une espece de puits creusé dans le sable.

Après nous être rembarqués, nous déposâmes nos lances à bord, & nous gouvernâmes vers la pointe septentrionale de la baie, où nous avions vu plusieurs habitans lorsque nous y étions entrés, mais que nous trouvâmes alors totalement déserte.

Le 29 Avril au matin, j'envoyai à terre un détachement d'hommes pour y creuser des trous le long du rivage, & nous procurer de l'eau-fraîche ; m'y étant ensuite rendu moi-même, accompagné de quelques amis, nous trouvâmes, après une recherche exacte, un petit ruisseau plus que suffisant pour faire notre provision.

Nous visitâmes encore la hutte où nous avions laissé les enfans, mais nous fûmes très-mortifiés de retrouver les rubans & tout ce que nous y avions jeté

la veille, & de ne pouvoir joindre un ſeul Indien.

Après avoir envoyé quelques hommes avec des barils vides ſur le rivage pour les remplir d'eau, & laiſſé une autre partie de mes gens dans le bois pour en faire proviſion, je me mis dans la pinaſſe pour examiner & ſonder la baie. Pendant cette opération j'apperçus dans différens endroits pluſieurs naturels qui, tous, fuyoient à mon approche. Je deſcendis à terre dans l'une de ces places, & j'y trouvai pluſieurs petits feux, & des moules nouvellement péchées qu'ils y faiſoient cuire. Je vis encore des huîtres plus groſſes que toutes celles qui avoient encore frappé mes yeux.

Auſſi-tôt que mes travailleurs furent revenus à bord pour dîner, dix ou douze naturels deſcendirent ſur le rivage. Ils regarderent avec une extrême attention les barils qui y étoient reſtés; mais ils n'oſerent pas y toucher. Ils prirent cependant les pirogues qu'ils avoient laiſſées

dans cet endroit, & ils disparurent de nouveau. Dans l'après midi, lorsque nos gens retournerent à terre, 16 à 18 Indiens, tous armés, s'avancerent hardiment vers eux, jusqu'à 150 pas, puis s'arrêterent; deux de la troupe approcherent un peu plus près. M. Hicks, qui commandoit ce détachement, alla avec un second à leur rencontre, & tâcha, par tous les signes qu'il put imaginer, de leur faire entendre que la bonne intelligence & l'amitié animoient nos desseins, mais inutilement; ils se retirerent avant qu'il eût pu les joindre, & il ne jugea pas à propos de se risquer plus avant.

Le 30 Avril, avant la pointe du jour, les Indiens revinrent à leurs cahuttes vis-à-vis notre vaisseau, & nous entendions de temps en temps des exclamations très-bruyantes. Aussi-tôt qu'il fit jour, ils vinrent se promener le long du rivage, & peu-à-peu ils se retirerent vers le bois à la distance d'environ un mille de la mer, & y allumerent plusieurs feux.

Nos gens allerent à terre comme les jours précédens, & M. Banks avec le D. Solander les accompagnerent dans le dessein d'herboriser dans les bois. Quelques-uns de nos hommes qui étoient employés à faucher, s'étant séparés du gros de la troupe, 14 ou 15 Indiens s'avancerent vers eux, tenant en main des bâtons, qui, suivant le rapport d'un sergent de la marine, brilloient comme des mousquets. Les faucheurs, à leur approche, se replierent sur les autres. Les Indiens, encouragés par cette fuite apparente, les poursuivirent; mais parvenus à la distance d'environ 150 toises du détachement, ils s'arrêterent, pousserent des cris à différentes reprises, & retournerent dans le bois. Le soir ils revinrent de la même maniere, s'arrêterent à la même distance, pousserent des cris & se retirerent. Cette fois je les suivis moi-même, seul & désarmé pendant un trajet assez long sur le rivage, mais je ne pus jamais les engager à s'arrêter.

Le premier Mai, étant résolus de faire une excursion dans le pays, nous partîmes M. Banks, le D. Solander, moi & sept autres, munis de ce qui étoit nécessaire pour cette expédition. Nous commençâmes par visiter les huttes près des endroits où nous faisions de l'eau & où les naturels continuoient de venir tous les jours. Quoique les petits présens que nous avions laissés n'eussent point encore été emportés, nous en laissâmes d'autres d'un peu plus de valeur, savoir, quelques étoffes, des miroirs, des peignes & des grains de verre ; & nous avançâmes ensuite dans le pays. Nous trouvâmes un sol tantôt marécageux & tantôt sablonneux ; le paysage est agréablement varié par des bois & par des plaines. Les arbres étoient très-hauts & très-droits, sans broussailles à l'entour, & à telle distance les uns des autres, qu'excepté dans les endroits où les marais pourroient y mettre obstacle, on cultiveroit le terrein où ils croissent sans être obligé d'en couper un seul.

Entre les arbres la terre eſt couverte d'un gazon épais, & qui croît par touffes très-rapprochées les unes des autres. Nous vîmes pluſieurs des huttes des habitans & des places ſur l'herbe, où l'on pouvoit reconnoître qu'ils étoient reſtés couchés en plein air; mais nous ne rencontrâmes qu'un ſeul homme qui, dès qu'il nous apperçut s'enfuit avec la plus grande précipitation.

Nous laiſsâmes des préſens dans chacun de ces endroits, eſperant qu'à la fin nous parviendrions à nous attirer leur confiance & leur amitié. Nous vîmes dans notre route un quadrupéde à-peu-près de la groſſeur d'un lapin, mais nous n'eûmes que le temps de l'appercevoir. Le lévrier de M. Banks, qui nous avoit ſuivis ſe mit ſur la voie, & l'auroit infailliblement attrapé, s'il ne ſe fût bleſſé la patte, à un ſifflet caché ſous l'herbe, au moment où il partoit, ce qui le rendit boiteux. Nous vîmes enſuite la bauge d'un animal que nous jugeâmes ne pouvoir être

d'une plus petite espece qu'un daim, & le train d'un autre, dont la patte ressembloit à celle d'un chien, & paroissoit être de la grosseur d'un loup. Nous rencontrâmes encore un autre train qui paroissoit celui d'un chat du pôle ou *weasel*. Les arbres au-dessus de nos têtes, étoient chargés d'oiseaux de différentes especes, parmi lesquels il y en avoit d'une rare beauté, particuliérement le loriguet & le catacoua. Ils s'envoloient en bandes de plusieurs vingtaines à la fois. Nous trouvâmes du bois qui avoit été abattu avec quelques outils mal afilés, par les habitans, & d'autres auxquels on avoit enlevé l'écorce. Les arbres n'étoient pas très-variés dans les especes, & les troncs de quelques-uns avoient été entaillés en forme de marches, à trois pieds de distance les unes des autres, pour faciliter les moyens de grimper à leurs sommets.

Nous fûmes de retour de cette course entre trois & quatre heures après midi; & après avoir dîné à bord, nous retour-

nâmes à terre où un détachement de nos gens faiſoit de l'eau & empliſſoit les barils. M. Gore, le ſecond lieutenant étoit parti le matin avec un bateau pour pêcher des huîtres à l'entrée de la baie. Quand il eut rempli ſon objet, il ſe fit mettre à terre avec un volontaire ; & ayant renvoyé le bateau, ils s'acheminerent pour venir nous rejoindre par terre. Il trouva dans ſon chemin une troupe de 22 Indiens qui ſe mirent à les ſuivre, & n'étoient pas quelquefois à plus de quarante pas derriere eux. Lorſque M. Gore les vit ſi près, il ſe retourna & s'arrêta pour les attendre ; ils s'arrêterent auſſi ; & lorſqu'il ſe remit à marcher, ils le ſuivirent encore. Cependant quoiqu'ils fuſſent armés de lances ils n'eſſayerent point de l'attaquer. M. Gore & ſon compagnon nous joignirent dans l'endroit où nous faiſions de l'eau, ſans avoir couru aucun danger. Les Indiens, qui avoient rallenti leur courſe lorſqu'ils avoient apperçu notre détachement, firent

halte à la diſtance d'environ un quart de mille d'où nous étions, & y demeurerent à nous obſerver. M. Monkouſe & deux ou trois des travailleurs ſe mirent en tête d'aller à eux; mais voyant que les Indiens reſtoient fermes dans leur poſte, quoiqu'ils fuſſent déja aſſez près d'eux, ils furent ſaiſis d'une terreur ſoudaine très-ordinaire aux fanfarons, & firent une retraite précipitée. Cette conduite qui les expoſoit réellement au danger qu'ils vouloient éviter, encouragea les Indiens, dont quatre s'avancerent en courant, & leur jeterent leurs lances avec une telle force, qu'elles tomberent à quarante pas plus loin que le lieu où ils étoient. Les Indiens ne renouvelerent pas l'attaque; & nos gens ayant repris courage revinrent avec les lances qu'ils avoient ramaſſées, tandis que de leur côté les ſauvages ſe retirerent. J'arrivai dans ce moment avec M. Banks, le D. Solander & Tupia; & deſirant convaincre les ndiens que nous n'étions ni effrayés d'eux, ni dans la

volonté de leur faire aucun mal, nous allâmes à leur rencontre en leur exprimant par nos signes que nous desirions entrer en pourparler & traiter avec eux; cette tentative fut aussi vaine que les autres. M. Gore nous dit qu'il en avoit vu quelques-uns sur le bord de la baie, qui l'avoient invité par signes de venir à terre, ce qu'il avoit, & je crois très-prudemment, refusé de faire.

Le 2 Mai, après midi, nous entreprîmes une autre course le long de la côte méridionale; M. Banks & le Docteur Solander trouverent quelques plantes, mais nous ne vîmes rien autre chose de remarquable. En entrant dans le bois nous apperçûmes trois des naturels qui prirent aussi-tôt la fuite. Nos gens en découvrirent un plus grand nombre, mais ils disparurent tous en un instant, aussi-tôt qu'ils jugerent que nous les avions vus. Il paroît par la hardiesse que ces sauvages avoient montrée à notre premier débarquement, & par la terreur dont ils étoient

ensuite saisis à notre vue, qu'ils étoient très-intimidés de nos armes à feu. Ce n'étoit pas tant le petit plomb que nous avions été obligés de leur envoyer le jour qu'ils voulurent s'opposer à notre descente, qui leur avoit inspiré ce respect, il n'avoit pas pu produire un effet assez grand ; mais il étoit probable que des lieux où ils se cachoient, ils avoient pu nous voir tuer des oiseaux, & concevoir une frayeur invincible en observant l'effet d'une arme si dangereuse. Tupia, qui étoit devenu un très-bon tireur, & qui alloit souvent à la chasse aux perroquets, nous dit qu'il avoit une fois rencontré neuf sauvages qui, aussi-tôt qu'ils s'étoient vus découverts, s'étoient sauvés de lui en désordre & comme des gens fort effrayés.

Le 3 Mai, douze pirogues, dans chacune desquelles étoit un seul Indien, vinrent à un demi-mille de l'endroit où nous faisions de l'eau, & y restèrent un temps considérable. Ils étoient occupés à

tuer du poiſſon avec leurs lances ; & paroiſſoient, ainſi que ceux que nous avions déja vus, mettre toute leur attention à leur travail, & ne pas ſonger à nous. M. Banks obſerva cependant qu'un de ces hommes, qui étoit apparemment inquiet des coups de fuſils qu'il entendoit, parce que nous avions un détachement à la chaſſe, amena ſon canot ſur le rivage, & ſe porta du côté où l'on tiroit. Au bout d'un quart d'heure il revint, remit ſon canot à flot, & alla rejoindre ſes camarades. Cette circonſtance prouve que les naturels cherchoient à s'aſſurer ſecretement du pouvoir deſtructeur de nos armes à feu ; car cet homme n'avoit été apperçu de perſonne du détachement qu'il avoit été reconnoître.

Tandis que M. Banks herboriſoit près de notre aiguade, je me rendis, accompagné du D. Solander & de M. Monkhouſe, à la tête de la baie pour examiner cette partie du pays, & eſſayer de nouveau à lier quelque connoiſſance

avec les habitans. Nous rencontrâmes dans notre chemin dix à douze pirogues portant chacune un homme, & qui étoient probablement les mêmes que nous avions vus près du rivage. A notre approche ils se sauverent tous sur le banc. Nous en vîmes d'autres sur le rivage où nous débarquâmes, qui se jeterent aussitôt dans leurs pirogues, & s'éloignerent à force de rames. Nous nous avançâmes à quelque distance dans le pays, que nous trouvâmes à-peu-près le même que celui qui a déja été décrit, mais seulement le sol nous parut beaucoup plus riche, car au lieu de sable c'étoit une terre noire, très-propre, à ce que j'imagine, à recevoir toute espece de grains. Nous vîmes dans le bois une espece d'arbre qui porte un fruit assez semblable à la cerise par la forme & par la couleur; la chair a un goût assez agréable, quoiqu'il n'ait que peu de saveur. Nous remarquâmes encore que ce canton étoit entremêlé de prés, les plus beaux peut-être qui existent dans

l'univers, quoiqu'il s'y rencontre quelques petits rochers, mais de loin en loin. La pierre y eſt rouſsâtre & feroit propre pour la bâtiſſe. En retournant vers notre bateau, nous apperçûmes de la fumée ſur une autre partie de la côte ; nous nous y rendîmes dans l'eſpoir de joindre enfin quelques habitans, mais à notre approche ils s'enfuirent comme les autres. Nous trouvâmes ſix petites pirogues & ſix feux tout près du rivage ; il y avoit des moules ſur les charbons & des huîtres à côté. Nous jugeâmes par-là que ſix hommes avoient été ſéparément, chacun dans ſa pirogue, pour pêcher ces coquilles, & étoient venus les manger ſur le rivage, chacun auſſi de ſon côté. Nous goûtâmes de leur cuiſine & leur laiſsâmes en retour quelques grains de verre & d'autres bagatelles que nous crûmes qui leur pourroient être agréables.

Le 4 Mai, j'envoyai pluſieurs détachemens dans le pays pour tenter encore s'il n'étoit pas poſſible d'établir quelque com-

munication avec les naturels. Un volontaire de l'un de ces détachemens, étant resté pendant quelque temps en arriere, rencontra un vieillard, une femme & de petits enfans ; ils étoient assis sous un arbre près du rivage, & ne se virent réciproquement que quand ils furent près les uns des autres. Les Indiens donnerent d'abord quelques marques de frayeur, mais ils ne chercherent point à s'enfuir ; notre homme n'avoit rien à leur offrir qu'un perroquet qu'il avoit tué ; ils le refuserent en témoignant par leurs mouvemens un sentiment de crainte & d'aversion. Il resta peu de temps avec eux, parce que voyant des pirogues près du rivage, il craignoit que s'ils descendoient à terre, les Indiens, ne profitassent de ce qu'il étoit seul pour l'attaquer. Il nous rapporta que ces gens étoient très-bruns, mais non pas noirs ; que l'homme & la femme paroissoient très-vieux, ayant l'un & l'autre les cheveux gris ; que ceux de l'homme étoient crépus & sa barbe lon-

gue & rude ; & que les cheveux de la femme étoient coupés très-courts. Tous les deux étoient absolument nuds. M. Monkhouſe, le chirurgien, & un homme de l'équipage, qui faiſoient partie d'un autre détachement, s'étoient auſſi écartés du gros de la troupe ; & comme ils ſortoient d'un petit boſquet , ils apperçurent ſix Indiens arrêtés enſemble à cent pas. L'un d'eux prononça à voix haute un mot que nos gens jugerent être un ſignal d'attaque , & à l'inſtant une lance vola & vint paſſer très-près de M. Monkouſe qui heureuſement n'en fut pas atteint. Quand les ſauvages virent qu'ils avoient manqué leur coup , ils s'enfuirent avec la plus grande précipitation. En ſe tournant vers l'endroit d'où la lance étoit partie, M. Monkhouſe vit un jeune Indien d'environ 19 ou 20 ans , qui deſcendoit d'un arbre & qui ſe mit à courir d'un train à ne pas laiſſer d'eſpoir de l'attraper. M. Monkhouſe jugea que l'on avoit guetté le moment où il paſſeroit à travers le boſ-

quet & que le jeune homme avoit été placé à l'affut sur cet arbre pour lui jeter sa lance à un signal convenu dès qu'il paroîtroit. Il est certain dans tous les cas que c'est de ce même arbre que la lance est partie.

Dans l'après midi je me rendis avec un détachement vers le rivage du côté du nord; & tandis que nos gens pêchoient à la seine, nous fîmes une excursion de quelques milles dans le pays; & marchant ensuite sur une ligne parallele à la côte, nous trouvâmes ce canton dégarni de bois & ressemblant en quelque sorte à nos prairies basses en Angleterre. La surface de la terre étoit cependant couverte d'une sorte de plante semblable à une broussaille très-déliée & venant à-peu-près à la hauteur du genoux. Les collines près de la côte sont peu hautes, mais celles qui se trouvent derriere s'élevent graduellement & en forme d'amphithéâtre, prolongé à une distance considérable, avec des marais dans les vallées

qu'elles forment. Lorſque nous fûmes retournés au bateau, nous trouvâmes que nos gens avoient pêché une quantité de poiſſons bien connus aux Indes occidentales, & que nos matelots appellent *leather jackets* (veſte de cuir), à cauſe de l'extrême épaiſſeur de ſa peau. J'avois envoyé le ſecond lieutenant dans l'eſquif pour harponer de gros poiſſons, & à ſon retour nous trouvâmes qu'il avoit eu un plein ſuccès. Il avoit obſervé que la groſſe raie dont il ſe trouve une grande quantité dans la baie, ſuivoit la marée montante juſqu'à ce qu'elle n'eût au-deſſus d'elle que très-peu d'eau. Il ſaiſit en conſéquence le moment du flux, & en perça pluſieurs. L'une d'elles, après que ſes entrailles furent vidées, peſoit encore 240 livres.

Le 5 Mai, le vent continuant toujours à être nord, j'envoyai de nouveau l'eſquif, & mes gens harponerent un de ces poiſſons, encore plus gros que le premier; ſon poids étant de 336 livres, après avoir été vidé.

Le 6 Mai, à la pointe du jour nous mîmes à la voile de la Baie Botanique, avec une bonne brise, & nous gouvernâmes vers le nord-ouest.

Pendant mon séjour dans ce port, le pavillon Anglois fut déployé tous les jours sur la côte, & je fis inscrire le nom du vaisseau & la date ou nous y étions arrivés sur un arbre près de l'endroit où nous avions fait de l'eau.

Lors de la nouvelle lune, & dans la pleine lune, la marée est à sa plus grande hauteur vers les huit heures, & elle monte & descend perpendiculairement de 4 à 5 pieds ».

Dans son dernier voyage le capitaine Cook visita encore la nouvelle Hollande sur la côte méridionale. Le 24 Janvier 1777, il arriva à la vue de la terre de *Van-Diemen*; & le 26 il jeta l'ancre dans la baie de l'Avanture, par les 43 degrés 21 min. de latitude Sud; c'est-à-dire, à environ 9 degrés plus au Sud que la partie de cette même côte qu'il avoit vue

en 1770, en venant de la nouvelle Zélande.

Les provisions d'eau & de bois les occuperent pendant les premiers jours; & le 28 après midi, ils eurent la visite inattendue de 8 hommes & d'un enfant qui s'approcherent d'eux avec la plus grande confiance. Ils n'avoient point d'armes, si ce n'est un bâton court & pointu par un bout que portoit à la main un des Indiens. Ces hommes sont de moyenne taille & assez minces; ils ont les cheveux noirs & frisés comme de la laine, & leur peau est de la même couleur; ils ne portent aucune sorte de vêtement, & se font sur le corps de grandes incisions formant des lignes droites & des courbes. Ils n'ont point les levres très-épaisses ni le nez trop épaté; en général leur traits ne sont point désagréables. Leurs yeux sont passables & leurs dents régulieres & bien rangées, mais extrêmement sales. Quelques-uns se peignent le visage avec une espece de pommade rouge, & la plupart enduisent

leurs

leur cheveux & leur barbe de la même composition. Lorsque nous leur offrîmes nos présens, ils les reçurent d'un air assez indifférent. Le capitaine desirant connoître l'usage du bâton dont on vient de parler, il leur fit signe de le lui enseigner. L'un deux prit alors pour but une piece de bois qui étoit à la distance de quarante pas; mais quoiqu'il essayât plusieurs fois de l'atteindre, il n'y put parvenir.

Après qu'ils se furent retirés le capitaine Cook donna ordre que l'on conduisît deux jeunes cochons, mâle & femelle, à un mille dans le bois, & il s'y transporta lui-même pour s'assurer qu'on les y eût lâchés. Il prit les précautions qu'il jugea convenables pour les soustraire à la vue des naturels, dans la crainte qu'ils ne les détruisissent avant qu'ils fussent devenus assez sauvages pour se garantir de leurs poursuites.

Le jour suivant, un calme parfait ayant empêché les vaisseaux de mettre à la voile,

le capitaine Cook envoya des détachemens à terre pour y faire du bois & y cueillir de l'herbe : ils furent auſſi-tôt joints par une vingtaine de naturels. Quelques-uns d'entr'eux portoient une bande de peau de *kangarou*, autour de la cheville du pied, & d'autres avoient au col des cordons faits de la fourure de cet animal. Ils paroiſſoient faire peu de cas des petits préſens en fer qu'on leur avoit faits, mais les médailles & les grains de verre leur plaiſoient davantage. Auſſitôt que le capitaine Cook eut quitté ce canton, pluſieurs femmes & enfans furent amenés au lieutenant King. Ces femmes portoient ſur leurs épaules une peau de *kangarou*, uniquement deſtinée à porter leurs enfans. Leurs corps étoient noirs & cicatriſés ainſi que ceux des hommes, dont elles différoient cependant par la tête, que quelques-unes avoient totalement raſée, & d'autres ſeulement d'un côté ; la plus grande partie manquoient de cheveux ſur le ſommet de la tête, &

n'en laissoient croître qu'un cercle étroit tout alentour.

« Lorsque nous considérons le grand nombre d'isles peuplées que les vaisseaux Anglois ont visitées sous la protection d'un monarque éclairé, le projet d'un établissement solide & permanent, dans le continent méridional, pour être à portée de former & d'entretenir des liaisons de commerce avec leurs habitans, doit paroître très-sage & très-avantageux. Comme la Baie Botanique est le lieu qui a été choisi pour l'exécution de ce plan, nous finirons en nous efforçant de démontrer à quelques particuliers les différens avantages que l'on peut tirer de la nouvelle colonie ».

« Quiconque prendra la peine d'examiner la carte des découvertes du feu capitaine Cook, trouvera qu'il y a une grande étendue de mer de la Baie à l'Archipel des isles appelées nouvelle Zélande, situées vers la partie méridionale, & qui n'en sont éloignées que de quatre

cens lieues au nord-eſt ; & à-peu-près à la même diſtance, l'on trouve les nouvelles Hébrides. Près de ces dernieres, ſous le même degré de latitude, ſont les iſles des Amis, celles de la Société, & celles des Marquiſes. Le trajet de ces dernieres aux iſles Sandwich ne doit pas excéder 800 lieues ; & la ſituation de la colonie eſt très-favorable pour y former un entrepôt pour le commerce des peaux de loutres de mer, qui ſe fait entre l'entrée de Nootka & la riviere de Cook, ſur la côte de l'Amérique, & les iſles du Japon & l'empire de la Chine. Ce point de réunion mettra en état de perfectionner les découvertes qui ont été faites juſqu'ici dans cette partie du globe ; projet que le feu capitaine King avoit fort à cœur. Sa proximité de la nouvelle Guinée & des iſles adjacentes, peut conduire à former des établiſſemens qui mettroient l'Angleterre en poſſeſſion d'une partie du commerce des épices ; commerce que la compagnie des Indes

Hollandoises s'est approprié exclusivement depuis près de deux cens ans.

En cas de guerre avec l'Espagne, les croisieres que l'on enverroit de la Baie Botanique, si elles ne détruisoient totalement, incommoderoient au moins beaucoup le commerce si important, qui se fait entre les isles Philippines & Acapulco; elles porteroient, en outre, l'alarme & la désolation dans ses colonies, sur la côte occidentale du sud de l'Amérique.

D'après les détails précédens, le pays qui environne la Baie Botanique paroît offrir des avantages réels. Son sol est susceptible d'être amélioré, la mer fournit en certain temps d'excellens poissons; & si l'on objecte la rareté des quadrupedes, on pourra observer, qu'au moyen de la communication avec les isles du tropique, on se procurera facilement des cochons, non-seulement pour la subsistance des colons, mais encore pour faire des éleves & perpétuer l'espece. La plupart de nos navigateurs ayant assuré que les isles à

l'eſt de Borneo étoient bien peuplées de bêtes à cornes & ſur-tout de bœufs ſauvages, on pourroit en tirer de ces iſles & les faire pareillement multiplier à la Baie Botanique, au port Jackſon & dans les environs; & au bout de quelques années ces deux eſpeces de bétail ſuffiroient pour entretenir de viandes fraîches, non-ſeulement les colons, mais encore les équipages de ceux qui viendroient les viſiter ou y commercer.

FIN.

TABLE.

DES CHAPITRES.

Fin de la Table.